





HISTOIRE

ANECDOTIQUE ET RAISONNÉE

DU

THÉATRE ITALIEN,

TOME QUATRIEME.

HISTOIRE
ANECDOTIQUE ET RAISONNÉE
DU
THÉÂTRE ITALIEN,

DEPUIS SON RÉTABLISSEMENT EN FRANCE, JUSQU'A L'ANNÉE 1769.

CONTENANT les Analyses des principales Pieces, & un Catalogue de toutes celles tant Italiennes que Françaises, données sur ce théâtre, avec les Anecdotes les plus curieuses & les Notices les plus intéressantes de la vie & des talens des Auteurs & Acteurs.

Castigat ridendo mores.

TOME QUATRIEME.



A PARIS,
Chez LACOMBE, Libraire, rue Christine.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



HISTOIRE
DU
THÉATRE ITALIEN,

Depuis son origine jusqu'à ce jour.

LES ÉTRENNES OU LA BAGATELLE.

Comédie en un acte, en vers libres, suivie d'un Divertissement, 19 Janvier 1733. (1)

JANUS ouvre la scène & invite la Bagatelle à profiter ainsi que lui des sottises des humains, & à leur bien vendre ses coquilles. Le Chevalier Colifichet aborde cette Déesse, l'embrasse,

(1) La scène est dans la Galerie du Palais.

& en eſt reconnu pour un de ſes plus chers favoris. Ils ſe débitent beaucoup d'impertinences que ſon nom & ſon caractere autoriſent, & après différens projets qu'il lui communique ſur la parure des femmes, & ſur celle des hommes, il lui fait part de celui de cinq brochures qui portent les titres ſuivans:

« Traité des Riens avec une Diſ-
» ſertation ſur la babiole, dédié aux
» Dames, par M. l'Abbé Bagatelle.
» Premier volume.

La BAGATELLE.

Ce titre-là promet, la matiere eſt profonde.

Le CHEVALIER.

De tout ce qui ſe fait, c'eſt la ſource féconde,
C'eſt un rien qui nous place, un rien qui nous détruit,
Un Amant par un rien révolte une Maîtreſſe,
Et par un rien un autre la ſéduit,
Un rien fait tomber une Piece,
Un rien fait qu'elle réuſſit.

» L'A B C du grand Monde, ou
» l'Art de ſoutenir la converſation à
» peu de frais. Second volume.

Un bon jour dit de bonne grace,
Deux ou trois complimens polis

Qu'on ſe renvoye & qu'on reſſaſſe.

. . . .

Mille tendres ſornettes,
Que l'on a ſoin d'orner de mots à doubles
ſens,
Parler éloquemment cornettes,
Et prononcer ſur des rubans.
De tout ce qui paraît juger ſans connaiſſance,
Hors de propos prodiguer ſon encens,
Et placer bien ſa médiſance,
Voilà des aimables du tems,
Ce qui fait le mérite & toute la ſcience.

La BAGATELLE.

Et ſouvent l'entretien des plus honnêtes gens.

Le CHEVALIER, *continue à lire.*

» La Nouvelle Toilette des Dames » avec une Liſte détaillée de tout ce » qui la compoſe, ouvrage immenſe » & digne de la curioſité publique. Troi- » ſieme volume.

» La Toilette des Hommes, revue, » corrigée & augmentée des trois quarts » & qui n'eſt pas moins curieuſe que » celle des Dames. Quatrieme volume.

» La Science de Coëffer les uns & » les autres, livre très-utile pour mes

» jeunes confreres qui entrent dans le
» monde ».

Le Chevalier ne s'amuse pas seulement à composer des brochures, il donne encore ses soins à l'éducation des jeunes filles. Une de ses Eleves arrive & paraît avoir bien profité de ses leçons. La Bagatelle applaudit beaucoup aux travaux du Chevalier Colifichet, & en est si contente, qu'elle le prie de tenir sa place pendant qu'elle va faire préparer des danses.

Damon, vieux libertin, de la connaissance du Chevalier, vient le consulter sur des emplettes. Il ne veut d'abord acheter que des almanachs, des étuis & des curedents pour un de ses anciens amis qui est fort pauvre, & ne lui est bon à rien; mais il cherche un superbe cabaret de la Chine, pour un Seigneur nouvellement en faveur, sur la protection duquel il compte beaucoup. Il demande ensuite quelques éventails communs & des rubans unis pour sa femme, & les plus beaux bijoux qu'il pourra trouver dans le palais pour une Actrice qu'il entretient; ce qui fait dire au Chevalier ces vers qui sont très-beaux, mais qui ne sont nullement dans son caractère.

Du monde perverti tel eſt le caractere,
L'intérêt & l'orgueil prodiguent les écus,
Les plaiſirs effrénés répandent encor plus ;
Mais l'amitié ne donne guere.
Elle reſſemble à l'Amour Conjugal,
Le devoir eſt meſquin, la vertu ménagere,
Le vice ſeul eſt libéral.

Le Marquis, le Comte & le Baron arrivent enſemble, & après avoir tous embraſſé le Chevalier, ils liſent dans le nouvel almanach des Théâtres, différentes prédictions que nous rapporterons en partie, non qu'elles ſoient bien piquantes, mais parce qu'elles ſervent d'anecdotes pour les Spectacles de ce tems-là. La premiere regarde, comme de raiſon, le Théâtre de l'Opéra.

L'an qu'Iſis au jour reparaîtra,
Tremble, fremis, malheureux Opéra.
Elle ſera pour toi la fatale comete
Qui t'annoncera ta défaite ;
De ſes climats glacés, tout ſe reſſentira.
Dans le rôle d'Io (1) l'Amour s'enrhumera,
Pour rendre ta perte complete,

(1) Mademoiſelle Lemaure, qui venait de jouer le rôle de l'Amour dans le Ballet des Sens.

Un beau Mardi (1) Zéphir s'envolera.

Si le Comte qui protege l'Opéra a souffert de l'article qu'on vient de lire, il prend bien sa revanche sur la Comédie Italienne, que le Baron chérit, & qui se drape elle-même de cette maniere :

L'an que chez toi Sigismond paraîtra, (2)
Que je te plains, ô Troupe d'Italie,
Jusqu'en ses fondemens ton Hôtel gélera,
Et dans ses doigts Arlequin soufflera,
Pour réchauffer la Comédie.

Le BARON.

Ce pauvre Sigismond, j'en ai l'ame attendrie ;
Qu'a-t-il donc fait aux Dieux, pour être abandonné ?

Le MARQUIS.

Ils lui font expier le crime d'être né. (3)

On lit ensuite cet avis à la Troupe Italique.

---

(1) Mademoiselle Petitpas, qui avait joué celui de Zéphir dans le même Ballet, & qui partit un beau matin pour l'Angleterre.

(2) Boissi, Auteur de la Vie est un Songe, ne se ménage pas plus que les autres dans cette Critique dont il est aussi l'Auteur.

(3) Vers de la premiere scène de Sigismond.

Si tu veux rappeller chez toi les Spectateurs,
Donne, ce ſont deux bagatelles,
D'excellentes Pieces nouvelles,
Et pour les bien jouer, reçois de bons Acteurs.

Autre avis à l'Opéra.

Veux-tu fixer la fortune qui flotte ?
Et te voir de nouveau couru ?
Fais au plutôt redanſer la vertu, (1)
Et remets l'Amour en culotte. (2)

Le Comte ſe récrie ſur la Vertu qui doit danſer, & demande qui a jamais vu cela.

Le MARQUIS.

Toute la France.

Un ſujet né pour être reſpecté,
A déjà fait voir ce miracle.
Il a ſu trouver l'art de vaincre chaque obſtacle,
Et d'allier aux yeux du Public enchanté,
La modeſtie à l'air de volupté ;
Au badinage la Nobleſſe,

(1) Mademoiſelle Salé.
(2) Mademoiſelle Lemaure qui avait joué le rôle de l'Amour dans le Ballet des Sens.

La conduite aux talens, les mœurs à la jeunesse,
Et la sagesse à la beauté.

On lit ensuite une prédiction au Théâtre Français.

L'an que Zaïre enchantera la terre,
O Théâtre Français, quel sera ton bonheur !
De sa voix le son séducteur, (1)
Aidé du rare don de plaire,
Attendrira Paris en ta faveur,
Et fera passer sa douceur,
Jusqu'au fond de l'ame sévere,
Du plus inflexible Censeur.

Le Marquis grand Partisan de la Comédie Françaife, s'interrompt pour laisser éclater sa joie ; mais les vers qui suivent ont de quoi la rabatre.

Le Spectateur pour toi sera si débonnaire,
Que du froid Complaisant (2) respectant la fadeur,
N'entendra la Piece entiere,
Sans exciter nulle rumeur,
Et qu'il prendra son caractere.

---

(1) Mademoiselle Gaussin.
(1) Comédie en cinq actes en prose, par Delaunay.

Le jeu brillant de chaque Acteur,
A l'abri de quelque lueur,
Fera claquer ſa morale ordinaire,
Etonnera le connaiſſeur
Et le forcera de ſe taire,
Et d'admirer en dépit de ſon cœur,
La complaiſance du Parterre.

Les trois amis continuent la critique de cette Comédie, & n'oublient pas ce couplet ridicule.

Maudit celui qui n'en boira
Et qui ne s'en barbouillera.

Guſtave n'eſt point oublié, & voici ſon article.

L'an que du fond du Nord un Héros ſortira,
Il effacera tout par ſa clarté ſuprême;
Le grand Guſtave étonnera
Par ſes beautés & par ſes défauts même;
Juſques à ſon habit, tout en lui charmera.
Grands Dieux! quelle riche abondance
De ſituations contre la vraiſemblance!
Et que de lieux communs heureuſement couſus
A des événemens qu'on n'aura jamais vus!
Un Songe, une reconnaiſſance,
Des Monologues tant & plus,

Une longue Oraiſon funebre
D'un Prince vivant qu'on célébre ;
Des traveſtiſſemens, des conſpirations,
Des empriſonnemens & des proſcriptions,
Une ſédition ſubite,
Qui change tout-à-coup les décorations ;
Un enlevement, une fuite,
Un combat ſur la glace, où faiſant le plongeon,
Par un prodige heureux la fille de Stenon
Diſparaîtra ſous l'eau toute habillée,
Puis reviendra ſur l'horiſon,
Pour nous en informer ſans paraître mouillée,
Et par un dernier trait digne d'être vanté,
Après tant de perils, de fracas, de furie,
Qui tiendront en ſuſpens le Public agité,
La Piece finira dans la tranquillité;
Et hors un confident qui ſeul perdra la vie,
Les Acteurs de la Tragédie,
Se retireront tous en fort bonne ſanté.

Le Chevalier prétend que nulle Princeſſe n'a jamais eu plus d'Amans qu'Adelaïde, ſi ce n'eſt la Fiancée du Roi de Garbe, puiſqu'elle manque d'être enlevée comme elle par Frédéric, par Guſtave & par Chriſtiern.

Angélique, Eleve du Chevalier, reparaît pour lui apprendre que la fête préparée pour ſa réception ſe trouve prête; elle lui préſente auſſi une de ſes camarades nommée Fanchon, qui s'annonce ſuffiſamment par un entre-chat. On danſe & l'on chante le Vaudeville ſuivant :

Qu'un Financier ait femme jeune & belle,
Et qu'un Commis quand il eſt abſent d'elle,
Faſſe pour lui l'ouvrage de l'époux,
Le cas n'eſt pas grave chez nous;
Mais qu'avec la Donzelle,
A petit bruit notre galant
Enleve argent, bijoux, vaiſſelle,
Et diſparaiſſe un dernier jour de l'an;
Cela paſſe la bagatelle.

✕

Que de couliſſe une tendre Princeſſe,
D'un riche Amant écoute la tendreſſe,
Lui vende cher ſes ſons flattés & doux,
Le cas n'eſt pas grave chez nous;
Mais qu'avec lui la Belle,
Privant Paris de ſon talent,
S'enfuie ailleurs à tire d'aîle,
Sans avertir le Public qui l'attend;
Cela paſſe la bagatelle.

✕

Ainſi finit cette Piece, qui remplit on ne peut pas mieux ſon titre, & dont nous aurions eu fort peu de choſe à dire ſi nous n'avions cru faire plaiſir au Lecteur, en lui rappellant les anecdotes de ce tems-là.

C'était ſur-tout un des talens de M. de Boiſſi, de ſavoir raſſembler ſous les yeux du Public tous les petits événemens qui ſont Vaudeville. Le dernier des deux couplets que nous venons de citer, porte ſur la diſparition de Mademoiſelle Petit-Pas, qui venait de ſe ſauver en Angleterre, & le portrait avantageux eſt celui de Mademoiſelle Sallé, que tout le monde reconnut, & à laquelle l'Auteur de la Bagatelle adreſſa ces vers en la lui envoyant.

La Bagatelle au jour vient de paraître,
Et ſon Auteur oſe te l'envoyer,
Vertueuſe Sallé, par le titre peut-être
Que l'ouvrage va t'effrayer !
Raſſure-toi, l'enjouement l'a fait naître,
Mais j'y reſpecte la vertu.
Je t'y rends ſous ſon nom, l'hommage qui t'eſt du,
Paris avec plaiſir a ſu t'y reconnaître ;
Je n'eus jamais que le vrai ſeul pour Maître,

J'y ſais ton portrait d'après lui ;
Jen demande un prix aujourd'hui,
C'eſt le bonheur de te connaître.

Cette petite Comédie faite pour le moment, eut le ſuccès qu'elle devait avoir. Elle fut jouée pendant un mois, eut onze repréſentations, & n'a point été repriſe.



L'HIVER.

Comédie en un acte en vers libres ; ſuivie d'un Divertiſſement, 19 Février 1733. (1)

L'Hiver paraît ſeul en habit fourré avec un gros manchon, il s'annonce ainſi :

Au rôle de Vieillard, le ſort m'a condamné ;
Mais le Printems malgré ſa jeuneſſe & ſes graces,
N'en eſt pas moins mon frere aîné.
Bacchus, les ris, les jeux ſont toujours ſur mes traces,
Et ſous cet attirail barbon,
J'ai le cœur verd-galant, enjoué, vif, aimable,
J'ai toujours bon vin, bonne table,
Et je n'ai pas toujours les mains dans mon manchon.

Comus que l'Hiver a choiſi pour ſon Intendant, vient au-devant de lui, & lui annonce qu'il lui a retenu quatre

(1) La ſcène eſt à Paris.

Cuiſiniers fameux, qui ſortent de chez des Financiers, & quatre Confiſeurs qui ont fait leur apprentiſſage chez des Dévotes.

L'HIVER.

Mais, aurai-je une femme?

COMUS.

Il en eſt venu mille;
Mais vous êtes ſi difficile....

L'HIVER.

Moi difficile? Non, Comus;
Je veux de la beauté, mais ſans affetterie;
Des graces, ſans minauderie;
De la gaïté, mais ſans coqueterie;
De l'eſprit, mais ſans précieux;
De la vertu, mais ſans adreſſe.

COMUS.

Une femme de cette eſpece,
Eſt rare même dans les Cieux. (1)

L'Hiver ſe retire & l'Hymen arrive habillé de jaune de la tête aux pieds il a un bonnet qui ſe termine en croiſſant, il apprend à Comus qu'il a quitté la ſociété de l'amour qui ne finiſſait

---

(1) *Rara avis in terris*, &c.

jamais un mariage avec lui, & qui les finiſſait toujours ſans lui. Il s'eſt lié avec Plutus qui eſt bien plus expéditif.

L'HYMEN.

Par ſes ordres j'unis
Avec l'adoleſcent, l'antique douairiere;
A l'aimable tendron, l'époux ſéxagénaire;
Et le véritable Marquis,
Avec la fille du Commis.
En vain la vertu toute nue,
Mais de mille charmes pourvue,
A ſon ſecours m'appelle nuit & jour,
A ſes ſoupirs je ſuis plus ſourd
Qu'un Secrétaire,
Qu'un Plaideur la main vuide, inſtruit de ſon affaire.

L'Hymen apprend encore à Comus, que pour contrarier l'Amour, il empêche tous les Guerriers, ſes favoris, de ſe marier, en effrayant les jeunes filles & leurs parens, & en peignant aux premieres leurs époux de retour avec une jambe de bois & un œil de verre, & aux derniers leur départ avec un équipage ruineux qui fait dire aux uns & autres que ce n'eſt pas la peine d'acheter ſi cher un Invalide.

COMUS.

De ta mauvaiſe humeur l'Amour les dédommage,
Et le plus ſouvent à tes frais.

Il le congédie lorſqu'il voit arriver une fille qu'il ſoupçonne venir pour épouſer l'Hiver. Elle l'aborde d'un air très-familier, & l'embraſſe ; mais il ſe tient ſur la réſerve, & la repouſſe parcequ'il ne la connait pas. Cette jeune perſonne qui eſt la Mode, eſt enchantée de l'accueil qu'elle reçoit de Comus & qui lui prouve qu'elle eſt bien changée. Elle ſe propoſe, en effet, de charmer l'Hiver, & lui fait part de tous les changemens qu'elle a cauſés. Les Médecins par exemple étaient :

En habit noir, manteau, rabat, petits cheveux,
Le ſourcil ſombre & ténébreux,
L'accueil farouche, enfin toutes les marques
Qui doivent diſtinguer les Miniſtres des Parques ;
En Adonis j'ai mis leurs Perſonnes charmantes,
Ils ſont brodés, poudrés, friſés,
Sous les couleurs les plus brillantes ;

Ils ont le teint fleuri, les yeux vifs, des voix
claires,
Enfin vous les croiriez d'aimables Mouſquetaires,
S'ils n'étaient pas un peu trop empeſés.

Comus eſt enchanté de ſes folies, il ne doute point que l'Hiver ne la préfere & ne lui donne la main; mais elle lui répond qu'elle n'épouſe rien; & elle ſort avec autant de précipitation qu'elle eſt arrivée.

Le Pharaon lui ſuccede, il eſt mal habillé, il n'eſt enveloppé que d'un manteau, il ſe retourne du côté par lequel il eſt entré en marquant beaucoup d'inquiétude. Comus lui en dedemande le ſujet, il lui répond qu'il eſt chaſſé par le bon ordre. Autrefois, dit-il:

J'avais des Temples à Paris,
Où de mes zélés Favoris,
Je voyais chaque jour accourir les recrues;
Par leurs deſirs, par leurs clameurs,
Par leurs craintes, par leurs fureurs,
Par leur déſeſpoir, par leur rage,
Par d'horribles contorſions,
Et par mille imprécations
Ils m'exprimaient leur tendre hommage.

Le Pharaon demande à Comus ſon aſſiſtance, ce Dieu la lui refuſe & il part en diſant qu'il va rétablir ſes affaires au carnaval de Veniſe.

Le Bal arrive en danſant, il eſt en domino & tient un maſque à la main. Il vante ſes avantages avec aſſez d'eſprit, & finit par apprendre à Comus qu'il marie l'Hiver avec la Danſe ſa ſœur, & ſort malgré le peu d'aſſurance que Comus lui donne, afin, dit il, d'aller préparer la fête. La médiſance le remplace, & débite auſſi en aſſez beaux vers, tous les lieux communs qu'il eſt aiſé de faire dire aux êtres Moraux, ou Métaphyſiques, lorſqu'on les perſonnifie.

Comus indigné de la malignité de ſes traits, la chaſſe, & reçoit la viſite de M. Hector Criquet, homme univerſel.

Qui montre l'Eloquence & la Philoſophie,
Les Langues, le Blazon & la Géographie;
La Médecine & les Loix,
La Marine, l'Aſtrologie,
La Guerre, la Magie,
Et mille autres Arts à la fois.

Tous ſes talens ſont détaillés dans

un placet en vers, qu'il préſente à Comus.

COMUS.

Vous ſavez tous ces Arts divers?

CRIQUET.

Non pas, Seigneur, mais je les enſeigne.

Il offre enſuite de lui chanter ſon placet ſoit en muſique Italienne, Françaiſe, Anglaiſe, Allemande, Suiſſe, Turque, Chinoiſe; il les poſſede toutes également, & n'eſt pas plus embarraſſé ſur le genre de voix parce qu'il chante le haut-deſſus, le bas-deſſus, la haute-contre, la taille, le concordant, le diſcordant, la baſſe-taille, la baſſe-contre; rien ne l'embarraſſe, ce n'eſt rien que cette univerſalité de talens, il tire un violon de deſſous ſon manteau, il joue deſſus ſon placet, le chante & le danſe. Comus ne pouvant autrement s'en défaire, lui promet ſa protection & le congédie.

L'Hiver reparaît, il apprend à Comus qu'il a arrêté ſon mariage avec la Volupté; mais cette Déeſſe lui analyſe le plaiſir d'une maniere trop métaphyſique, il s'en dégoûte, la congédie, & finit par épouſer la Danſe, qui arrive

avec l'Hymen, dont la ſuite forme le divertiſſement,

Cette Piece, digne de la ſaiſon, ne reçut, ainſi qu'elle le méritait, qu'un accueil très-froid. Elle n'eut que cinq repréſentations; c'eſt la derniere qu'ait donné l'Abbé Dalainval, Auteur dont nous avons fait pluſieurs fois l'éloge. Il a auſſi donné au Théâtre Français.

La Fauſſe Comteſſe, Comédie en un acte en proſe, 1726.

L'Ecole des Bourgeoiſes, Comédie en trois actes en proſe & précédée d'un Prologue, 1728.

Le Mari Curieux, Comédie en un acte, en proſe, 1731.

Au Théâtre Italien.

L'Embarras des Richeſſes, Comédie en trois actes en proſe, précédée d'un prologue & ſuivie d'un divertiſſement, 1725.

Le Tour de Carnaval, Comédie en un acte en proſe, ornée de trois divertiſſemens, 1726.

L'Hiver, Comédie en un acte en vers libres, ſuivie d'un divertiſſement, 1733.

A l'Opéra Comique.

La Fée Marote, en un acte en prose, mêlée de Vaudevilles, 1734.

Cet Auteur était peu accomodé des biens de la fortune, & mourut en 1753.

LES QUATRE SEMBLABLES, OU LES DEUX LELIO & LES DEUX ARLEQUINS.

Comédie en trois actes en vers, 5 Mars 1733. (1)

CHRISANTE, dont le caractere est simple & ingénu, ouvre la Scène avec Hortense sa fille, à qui il demande le sujet de sa mélancolie, & lui propose pour la réjouir des livres nouveaux, des ajustemens, des bijoux ; Lisette qui s'impatiente de tous ces raisonnemens qui ne vont point au fait, lui dit brusquement :

Comment vous n'êtes pas encor assez habile,
Pour savoir ce que veut une fille nubile ?

Chrisante dit qu'il n'entend point ce

(1) La scène est à Naples, au coin d'une rue, d'où l'on apperçoit une fenêtre de la prison.

que signifie ce terme ; Lisette le lui explique en disant que c'est un mari qu'il faut à sa fille. Chrisante demande quel est l'objet de sa tendresse, & on lui apprend que c'est Lelio qu'elle aime. Chrisánte dit que son pere est son ancien ami, on l'oblige d'en aller faire la demande.

HORTENSE, *à Lisette.*

Je ne puis trop payer tes soins officieux ;
Tu m'as fort bien instruite, & je m'en trouve mieux ;
Avant qu'à tes leçons je me fusse prêtée,
D'une extrême langueur sans cesse tourmentée,
Je ne connaissais point ce trouble intérieur,
Qui souvent malgré moi s'élevait dans mon cœur.
De mes fréquens soupirs la douce violence,
Ces pleurs qui m'échappaient, ces desirs, ce silence,
Cette mélancolie & ces chagrins secrets,
Ces jours longs écoulés, ces ennuis, ces regrets,
Enfin de tous les maux auxquels l'amour expose,
Sans toi, sans ton secours, j'ignorerais la cause.

Hortense rentre : Lisette apperçoit Arlequin son Amant & lui témoigne le plaisir que sa présence lui cause ; Arlequin lui demande avec empressement quand arrivera le jour, tant souhaité, de leur mariage, & l'assure qu'elle sera fort heureuse avec lui, qu'il sera un mari fort commode.

Et pourvu qu'au logis je fasse bonne chere,
Que je ne manque pas sur-tout du nécessaire,
Qu'il me soit quelquefois permis de m'enyvrer,
Sans crainte à ton penchant tu pourras te livrer.

Lisette satisfaite, se retire. Léonor paraît, Lelio lui fait les protestations les plus vives ; mais tout bas, Arlequin avertit Léonor que son Maître ne pense pas un mot de tout ce qu'il dit ; elle est fort allarmée, & Lelio la rassure en lui témoignant son impatience de s'unir avec elle. Fabrice demande à Arlequin la raison pour laquelle il ne voit plus son fils Lelio ; ce valet lui répond que son amour pour Leonor en est la cause, & le vieillard marque beaucoup de contentement de cette union ;

union, il parle enſuite de ſon autre fils Lelio dont il ignore le ſort depuis plus de vingt ans. Ce ſouvenir lui arrache des larmes. Il ajoute que cette perte fut cauſe qu'il quitta Veniſe, ſa patrie, pour venir s'établir à Naples. Arlequin ſe rappelle en ce moment le départ de ſon frere qui avait ſuivi Lelio, & Fabrice ne doute point qu'ils ne ſoient morts tous deux.

Tous deux le même jour reçurent la naiſſance,
Ils avaient mêmes traits & même reſſemblance,
Sa mere qui chez moi ſervait fidélement,
Mit au monde deux fils dans le même moment;
Ton pere en reſſentit une allegreſſe extrême,
Et ſuivant mon exemple, il les nomma de même,
Ton frere s'appellait Arlequin comme toi.

Après cette expoſition, Fabrice ajoute qu'il veut auſſi prendre femme, puiſque ſon fils Lelio épouſe Léonor. Il préfere Hortenſe, fille de ſon ami Chriſante, & c'eſt une raiſon de plus pour déterminer ſon choix.

Lelio, l'Etranger, arrive à Naples avec ſon Valet Arlequin, auſſi l'Etran-

ger. Ce dernier eſt chargé d'une valiſe, & témoigne la joie qu'il reſſent d'être heureuſement débarqué après vingt ans d'abſence; il ſe livre tout entier à l'eſpoir de revoir bientôt Veniſe ſa patrie, & d'y retrouver ſon pere & ſon frere qu'il y a laiſſés.

Scapin qui les reçoit dans ſon hôtellerie, les appelle d'abord par leur nom, croyant parler à Lelio & à Arlequin qu'il connaît depuis long-tems. Lelio eſt tout étonné de ſe voir déja connu à Naples, & Arlequin ne l'eſt pas moins d'entendre que ſon hôte l'appelle ſon cher ami. Ils arrêtent un appartement, Arlequin y porte ſa valiſe, & ils y commencent à dîner.

Lelio, l'étranger, reſte ſur la ſcène, Léonor le prenant pour ſon Amant, lui demande avec empreſſement s'il a vu ſon pere, & l'aſſure que ſon frere Léandre deſire leur union avec ardeur. Lelio étonné, prend Léonor pour une avanturiere; il lui répond dans des termes peu gracieux: Léonor irritée ſe repent d'avoir été trop crédule, & de n'avoir pas profité des avis d'Arlequin. Elle ſe retire.

Léandre, frere de Léonor, arrive auſſitôt qu'elle eſt partie, & court embraſſer Lelio, qu'il appelle ſon beau-

frere. Celui-ci le désabuse en l'assurant qu'il ne lui sera jamais rien : il se retire avec Arlequin.

Scapin vient pour les avertir que le dîner est prêt ; mais il ne trouve personne. Arlequin Citadin arrive & court embrasser son ami Scapin, qui lui annonce un très-bon dîner, dans lequel les macarons ne sont pas oubliés.

Cette nouvelle charme d'autant plus Arlequin qu'il ne l'attendait nullement; Scapin lui apporte le dîner dans un panier couvert qu'Arlequin emporte.

Lelio & Arlequin, étrangers, arrivent, Lelio ne parle que d'une aimable personne qu'il a vue, & dont les appas ont touché son cœur. Scapin vient un moment après & demande à Arlequin si les macarons étaient bons. Lelio dit à Scapin de ne pas plaisanter & de lui servir promptement le dîner. Celui-ci soutient qu'Arlequin l'a emporté ; cette dispute devient vive & finit le premier acte par des coups de bâton, dont Arlequin régale Scapin.

Au second acte Fabrice confie à son ami Chrisante la passion qu'il a pour Hortense sa fille & le dessein qu'il a de l'épouser. Chrisante est d'autant plus surpris de cette proposition, que sa

fille aime Lelio, & qu'il devait, dit-il, proposer cette alliance à son ami. Fabrice la rejette d'autant plus, que son fils est sur le point d'épouser Léonor, & Chrisante déterminé promet à son vieil ami qu'il donnera les mains à son mariage pourvu que sa fille y consente. Fabrice écrit à Hortense pour lui déclarer son amour ; il ne sait comment faire pour lui faire rendre sa lettre ; il apperçoit Arlequin Citadin qui s'en charge & promet de la rendre, moyennant quatre ducats que Fabrice lui donne.

Arlequin va pour rendre la lettre à Hortense qui est d'abord charmée de voir Arlequin, ne doutant nullement qu'il ne vienne de la part de Lelio ; mais elle est bien surprise après avoir lu la lettre, de voir qu'elle vient de la part de Fabrice. Hortense régale le Porteur de coups de bâton & lui ordonne de porter cette réponse à Fabrice, lequel arrivant dans le moment, demande avec empressement des nouvelles de sa lettre. Arlequin l'assure que Hortense l'a reçue avec de grand transports de joie, & ajoute :

Que mon sort est heureux !
J'ai pu, m'a-t-elle dit, faire naître ses feux !

A ma félicité, non, rien n'eſt comparable !

Fabrice perſuadé que c'eſt de lui qu'Hortenſe a parlé eſt au comble de ſa joie ; il récompenſe largement Arlequin ; mais il eſt bien ſurpris en apprenant qu'Hortenſe a changé de viſage en liſant la fin de la lettre & qu'elle a reconnu qu'elle était de lui. Enfin a-t-elle fait réponſe, dit Fabrice ? Oui, très-exactement, répond Arlequin, & en même tems il rend à ce vieillard les coups de bâton qu'il a reçus. Fabrice tranſporté de colere contre ce Valet, jure de s'en venger ; il trouve un moment après Arlequin Etranger, qu'il charge de mille coups, abuſé par la reſſemblance, & dit en s'en allant :

Faquin, apprends à me connaître,
On ne maltraite pas impunément ſon Maître.

Arlequin Etranger eſt fort étonné de ſe voir maltraiter ſans raiſon : ſon Maître à qui il s'en plaint, n'y peut rien comprendre.

Lelio dit à Arlequin qu'il ne veut plus reſter dans l'auberge de Scapin à qui il ordonne de remettre ſa valiſe à ſon valet.

Léandre outré du procédé de Lelio avec ſa ſœur, vient dans le deſſein de

s'en venger, il voit Arlequin Etranger qu'il prend pour le Citadin; instruit des mauvais discours qu'il a tenus, il le maltraite. Arlequin Etranger prend la fuite; Lelio Citadin surpris de voir courir Arlequin avec tant de vîtesse, veut l'arrêter, & un instant après, Arlequin Citadin arrive; Lelio lui demande par quelle raison il courait si vîte il n'y a qu'un moment; Arlequin ne sait ce qu'il veut dire.

Léonore vient faire des reproches à Lelio Citadin, sur la maniere dont il l'a reçue; Lelio veut envain se justifier, & ne sait à quoi attribuer un si prompt changement; Léonor le quitte avec indignation.

Scapin sort de son auberge & rend à Lelio & à Arlequin Citadin la valise qui lui a été remise par l'autre Lelio; ils ne comprennent pas pourquoi Scapin leur remet cette valise, qu'Arlequin emporte, en disant qu'il en sera quitte pour la rendre. Lelio Citadin reste; plus il s'examine & moins il peut comprendre ce qui peut lui avoir attiré les reproches de Léonor. Chrisante appercevant Lelio, veut lui parler & lui propose sa fille; il ne fait nulle attention aux discours de Chrisante, tant il

eſt accablé de chagrin d'avoir pu déplaire à ſa maîtreſſe.

Il ſe plaint enſuite à Leandre du retardement de ſon bonheur, lui témoigne l'impatience qu'il a d'être uni avec ſa ſœur, & le prie de le préſenter à elle pour la déſabuſer de ſes ſoupçons injuſtes. Léandre entre avec Lelio chez Léonor, & Arlequin Citadin reſte. Lelio Etranger paraît; Arlequin lui demande pourquoi il quitte ſitôt Léonore, Lelio croit qu'il veut parler de l'inconnue qu'il a rencontrée à la promenade, & dont il eſt ſi amoureux; Arlequin lui dit qu'il parle de Léonor, ce qui irrite fort Lelio Etranger; il lui ordonne de ne lui en parler jamais, & s'en va; Arlequin reſte.

Lelio Citadin ſort de la maiſon de Léonor & vient apprendre à Arlequin qu'elle eſt appaiſée, & qu'elle ne doute plus de ſa fidélité. Arlequin demande enſuite à ſon Maître des nouvelles de l'inconnue; Lelio ne comprend rien à cette demande, & lui dit qu'il n'eſt occupé que de Léonor, il rentre dans ſa maiſon, Arlequin reſte; Lelio Etranger revient & trouve Arlequin qui lui parle encore de Léonor, de Scapin; à tous ces diſcours extravagans, Lelio

croit que ſon Valet eſt devenu fou; & celui-ci croit la même choſe de ſon Maître

Fabrice, pour ſe venger des coups de bâton qu'Arlequin Citadin lui a donnés au commencement de l'acte, fait arrêter Arlequin Etranger, par des Archers qui le menent en priſon. Au troiſieme Acte Hortenſe à qui ſon pere vient d'apprendre que Lelio épouſe Léonor, témoigne la douleur qu'elle en reſſent, & voyant paraître Lelio Etranger, veut ſe retirer; mais elle ne ſaurait s'y réſoudre à la vue de ſon amant; celui-ci la reconnait pour la perſonne qu'il a rencontrée à la promenade, il l'aborde poliment, & lui fait un compliment gracieux. Hortenſe ſurpriſe de cette politeſſe, lui déclare qu'elle a appris qu'il va bientôt épouſer Léonor. Lelio la déſabuſe & lui déclare en même temps la paſſion qu'elle lui a inſpirée; cet aveu charme Hortenſe Lelio lui demande ſon nom & ſa demeure. Hortenſe étonnée, lui dit que ce n'eſt que par l'Hymen qu'il peut obtenir & ſon cœur & ſa foi. Lelio promet de la demander à ſon pere, & eſt fort ſurpris en rentrant de voir Arlequin en priſon; il croit que Scapin l'y a fait

mettre par rapport à toutes les discussions qu'ils ont eu ensemble, & promet de l'en retirer.

Chrisante & Fabrice arrivent ; ce dernier s'applaudit d'avoir fait mettre Arlequin en prison pour les coups de bâton qu'il en a reçus ; Arlequin l'accable d'injures à travers sa grille. Un moment après Arlequin Citadin arrive & demande ses gages à Fabrice ; ils sont fort surpris de le voir en liberté, l'ayant vu un instant auparavant dans la prison ; il se retire & l'Etranger reparaît en prison, ce qui étonne si fort ces deux vieillards ; qu'ils croyent que c'est un enchantement.

Lelio Citadin vient prier son pere de hâter son bonheur en l'unissant à Léonor ; Fabrice lui donne avec plaisir son consentement. Lelio apprend en même temps à Léonor, qui survient, cette agréable nouvelle, & rentre avec elle dans sa maison. Lelio étranger arrive presque aussi-tôt, & Fabrice lui reproche son impolitesse d'avoir quitté sitôt Léonor. Le même Lelio ne comprend encore rien à ce raisonnement, il frappe en même tems chez Hortense, & lui dit :

Pour vous prouver l'excès de l'ardeur qui me
presse,
Hortense je suis prêt à remplir ma promesse;
Acceptez-vous ma main ?

Hortense répond qu'elle en fait tout son bonheur, Lelio la quitte pour dire aux deux vieillards :

Allez dire à présent à votre Léonore,
Que la charmante Hortense est celle que j'adore,
Et que de notre Hymen vous êtes les témoins;
Croyez-moi désormais, employez mieux vos
soins.

Chrisante & Fabrice restent interdits, tandis que Lelio Citadin, sortant de la maison de Léonor, prie son pere avec instance, d'envoyer chercher le Notaire pour dresser le contrat; Fabrice y consent, mais il demande en même tems à son fils si c'est pour Hortense qu'il parle ou pour Léonor; Lelio assure que c'est pour Léonor, & que son pere ne doit pas l'ignorer. Fabrice dit qu'il ne comprend plus rien à tant de contrariétés, & que la tête commence à lui tourner.

Lelio Etranger ſortant de la maiſon d'Hortenſe pour procurer la liberté à ſon Valet, a dit aux vieillards qu'il va revenir dans l'inſtant auprès de ſa cher Hortenſe ; il revient, en effet, auſſitôt avec Arlequin qu'il a fait ſortir de priſon ; Arlequin voyant Scapin & les deux Vieillards, s'emporte encore contr'eux & dit à ſon Maître, en montrant Fabrice, que c'eſt lui qui l'a fait empriſonner. Lelio lui demande quel droit il a ſur ſon Valet, & Fabrice lui demande à ſon tour quel eſt le motif qui l'engage à épouſer deux femmes dans un même jour, & lui dit :

Je ſuis las à la fin d'éprouver ton caprice ;
Pour un homme d'honneur on reconnaît Fabrice.

LELIO, *étonné.*

Fabrice eſt votre nom ? Ah ! Vous êtes mon pere.

FABRICE.

Vraiment oui, je le ſuis, à ce que dit ta mere.

LELIO.

Vous voyez Lelio.

FABRICE.

La grande nouveauté !

LELIO.

Oui, je ſuis Lelio, ce fils ſi regretté,
Qu'a toujours pourſuivi la fortune cruelle,
Depuis qu'il a quitté la maiſon paternelle.

Cette reconnaiſſance arrache des larmes à Fabrice, qui embraſſe tendrement ſon fils en diſant à ſon ami Chriſante :

Du plus parfait bonheur le Ciel m'a donc comblé !
Le voilà, ce cher fils, dont je vous ai parlé,
Dont la plus longue abſence a cauſé mes allarmes,
Et qui tarit enfin la ſource de mes larmes.

Lelio demande à ſon pere des nouvelles de ſon frere ; Arlequin fait la même choſe ; ils apprenent qu'ils ſont encore vivans, & courent l'un & l'autre pour les embraſſer. Ils reviennent & témoignent à Fabrice combien ils ont été ſenſibles à cette entrevue. Enfin Lelio ſupplie ſon pere de conſentir à ſon bonheur, en lui permettant d'épouſer ſa chere Hortenſe, puiſque ſon frere doit épouſer Léonor ; le plaiſir qu'a Fabrice d'avoir retrouvé ſon fils

le fait consentir à tout. Arlequin veut aussi, dit-il, célébrer ce grand jour en épousant son aimable Lisette, ils entrent tous chez Hortense, & la Piece finit.

Cette Comédie qui est tirée des Menechmes de Plaute, avait été donnée en Italien en 1716, elle réussit très-bien alors, & ne fut pas moins bien accueillie cette fois, que lorsque Dominique l'a mit en vers; elle eut six représentations avant la clôture, fut reprise & très-suivie pendant l'année.

Les Comédiens firent la clôture de leur théâtre le 21 Mars par la Piece dont nous venons de parler, qui fut suivie des Amusemens à la Mode, & d'un compliment dialogué entre Romagnesi & Mademoiselle Silvia, qui fut très-goûté du Public. Ils rouvrirent leur théâtre le 13 Avril par Samson, qui fut précédé de l'Ode suivante, composée & récitée par Riccoboni fils.

Toi, qui de nos jeux est le guide,
Juge aimable de nos travaux,
Toi, dont le seul Arrêt décide
Du prix des ouvrages nouveaux,

Dieu du goût, qu'Apollon révere;
Tu ne ſais point d'un ton ſévere,
Condamner avec dureté;
Mais flatté d'une noble audace,
Au défaut tu ſais faire grace,
S'il eſt ſuivi d'une beauté.

⁂

C'eſt toi, Dieu puiſſant, que j'implore,
Daigne m'accorder ton appui,
Conduis mes pas, tremblans encore,
Loin de nous écarte l'ennui.
C'eſt l'ennemi que je redoute,
Cent fois il traverſe ma route;
Quand je te cherche en mes tranſports,
Il eſt le fléau du théâtre,
Et même en un ſujet folâtre,
Fait bâiller malgré nos efforts.

⁂

Apprends-moi quel eſt ton aſile,
Dis-moi qui pourra m'applanir
Ta route à l'eſprit difficile,
Quel mortel peut y parvenir;
C'eſt envain qu'un brillant génie,
Chéri du Dieu de l'harmonie,
De ton nom voudrait ſe parer,
Il croit envain, par ſon exemple,

Montrer les chemins de ton Temple,
Il ne fait que nous égarer.

⁂

Non, ton séjour ne saurait être
Celui qu'on nous veut indiquer;
Comment pouvoir le reconnaître?
Tu ne t'y fais point remarquer.
J'y vois Peinture, Architecture,
Vers, Danse, Musique, Sculpture,
Tous les Arts, sans choix entassés,
La critique & la raillerie,
Y font succomber le génie;
L'ordre & la grace en sont chassés.

⁂

Mais, quel objet s'offre à ma vue?
Le Dieu qui daigne m'écouter,
Vient par une grace imprévue,
A mes regards se présenter;
Je vois le séjour respectable,
Où sa puissance redoutable,
Sans se tromper juge de tout;
Je vois l'équitable Parterre,
Au mauvais déclarer la guerre;
C'est-là le vrai Temple du goût.

⁂

Le judicieux assemblage
De tous les Etats réunis,

De l'esprit est l'aréopage ;
Les préjugés en sont bannis.
En vain après la réussite,
Le Censeur en blâmant, s'excite
A faire briller son savoir ;
Le Public ne peut se dédire,
Soit : l'ouvrage est mauvais à lire,
Mais il est agréable à voir.

Par sa Critique raisonnée,
Un seul cause peu de terreur ;
Après une étude obstinée,
Rarement il connaît l'erreur.
Guidé par un sens infaillible,
Le Public irrépréhensible,
Voit & prononce en un moment.
Respectons ses Arrêts augustes,
Les décisions les plus justes,
Ne partent que du sentiment.

Puisse-t-il nous être propice !
Puissions-nous le voir à nos jeux,
Par bonté comme par justice,
Approuver nos soins plus heureux !
Que la critique envenimée,
Contre ce théâtre animée,
Méprise tout ce qui s'y dit ;

Au-dessus de la raillerie,
Nous en méprisons la furie,
Si le Public nous applaudit.

※

L'HEUREUX STRATAGÊME.

Comédie en trois actes en prose, 6 Juin 1733. (1)

L'HÉROÏNE de cette Comédie est une Comtesse qui traite d'abord la fidélité de chimere, parcequ'elle regarde cette vertu comme un obstacle à la passion si naturelle au beau sexe, qui est de faire valoir ses droits sur tous les cœurs; prévenu en faveur de ses attraits, elle ne croit rien hasarder en volant de conquête en conquête; elle aime Dorante; mais elle n'est pas fâchée d'être aimée du Chevalier Damis, & trouve fort mauvais que son premier Adorateur s'en formalise; la maniere dont elle s'explique avec Dorante, sur les reproches qu'il ose lui faire de son nouvel engagement, acheve

(1) La scène est à la Campagne, dans la Maison de la Comtesse.

de le désespérer. Il se croit véritablement effacé du cœur de sa maîtresse ; quoiqu'il ne soit que sacrifié à sa vanité ; une Marquise à qui la Comtesse a enlevé un Amant dont la perte ne lui tient pas à beaucoup près tant au cœur, que Dorante est sensible, à celle qu'il croit avoir faite, lui vient ouvrir les yeux. Je connais mon sexe, lui dit-elle, la Comtesse n'est infidelle qu'en apparence ; l'envie de faire une nouvelle conquête flatte son amour propre ; mais la crainte d'en perdre une, qu'elle a déja faite, allarmera ce même amour propre, & vous la rendra plus tendre que jamais. Ce sage conseil est suivi de la proposition qu'elle lui fait de feindre un nouvel amour dont elle veut bien paraître l'objet ; la proposition révolte d'abord, mais elle est enfin acceptée.

La Comtesse ne daigne pas même donner la moindre croyance aux nouveaux engagemens de Dorante ; elle ne croit pas la chose sérieuse; parcequ'elle la croit impossible; elle penserait dégrader ses attraits, si elle s'abaissait jusqu'à la crainte ; elle fait plus, elle découvre le piége qu'on lui tend, mais elle ne laisse pas d'y donner dans la suite ; en effet,

elle penſe juſte quand elle dit que Dorante feint d'aimer la Marquiſe pour la rendre jalouſe, & cependant elle va par degrés, juſqu'à craindre que cette feinte ne ſoit une vérité, & de la crainte elle paſſe juſqu'à la conviction.

Dorante, par le conſeil de la Marquiſe, ordonne à Arlequin de ne plus voir Liſette; la raiſon qui l'oblige à lui faire cette déſenſe; c'eſt que la Comteſſe pourrait croire qu'il continue à voir la Suivante, pour épier la Maîtreſſe. Arlequin ne peut ſe réſoudre à ſe priver de la vue & de la converſation de ſa chere Liſette; mais la promeſſe que ſon Maître lui fait de la lui rendre plus tendre que jamais, le détermine à lui obéir; les moyens que la Marquiſe a fournis à Dorante, ont leur effet, & engagent la Comteſſe inquiéte à faire une viſite à ſa Rivale.

La COMTESSE.

Je viens vous trouver moi-même, Marquiſe, comme vous me demandez un entretien particulier, il s'agit apparemment de quelque choſe de conſéquence.

La MARQUISE.

Je n'ai pourtant qu'une queſtion à

vous faire, & comme vous êtes naturellement vraie, que vous êtes la franchise, la sincérité même, nous aurons bientôt terminé.

La COMTESSE.

Je vous entends, vous ne me croyez pas trop sincere; mais votre éloge m'exhorte à l'être. N'est-ce pas?

La MARQUISE.

A cela près, le serez-vous?

La COMTESSE.

Pour commencer à l'être, je vous dirai que je n'en sai rien.

La MARQUISE.

Si je vous demandais, le Chevalier vous aime-t-il? me diriez-vous ce qui en est?

La COMTESSE.

Non, Marquise, je ne veux pas me brouiller avec vous, & vous me haïriez si je vous disais la vérité.

La MARQUISE.

Je vous donne ma parole que non.

La COMTESSE.

Vous ne pourriez pas me la tenir, je vous en dispenserais moi-même; il y a des mouvemens qui sont plus forts que nous.

La MARQUISE.

Mais pourquoi vous haïrais-je?

La COMTESSE.

N'a-t-on pas prétendu que le Chevalier vous aimait?

La MARQUISE.

On a eu raison de le prétendre.

La COMTESSE.

Nous y voilà, & peut-être l'avez-vous pensé vous-même?

La MARQUISE.

Je l'avoue.

La COMTESSE.

Et après cela je vous irais dire qu'il m'aime! vous ne me le conseilleriez pas.

La MARQUISE.

N'est-ce que cela? eh! je voudrais

déja l'avoir perdu ; je souhaite de tout mon cœur qu'il vous aime.

La COMTESSE.

Oh ! Sur ce pié là vous n'avez donc qu'à rendre grace au Ciel ; vos souhaits ne sauraient être plus exaucés qu'ils le sont.

La MARQUISE.

Je vous certifie que j'en suis charmée.

La COMTESSE.

Vous me rassurez, ce n'est pas qu'il n'ait tort, vous êtes si aimable qu'il ne devait plus avoir d'yeux pour personne ; mais peut-être vous était-il moins attaché qu'on a cru.

La MARQUISE.

Non, il me l'était beaucoup, mais je l'excuse, quand je serais aimable, vous l'êtes encore plus que moi, & vous savez l'être plus qu'une autre.

La COMTESSE.

Plus qu'une autre ! ah vous n'êtes pas si charmée, Marquise ; je vous disais bien que vous me manqueriez de parole ; vos éloges baissent, je m'ac-

commode pourtant de celui-ci. J'y ſens une petite pointe de dépit, qui a ſon mérite : c'eſt la jalouſie qui me loue.

La MARQUISE.

Moi de la jalouſie ?

La COMTESSE.

A votre avis, un compliment qui finirait par m'appeller *Coquette*, ne viendrait pas d'elle ? oh que ſi, Marquiſe, on l'y reconnait.

La MARQUISE.

Je ne ſongeais pas à vous appeller Coquette.

La COMTESSE.

Ce ſont de ces choſes qui ſe trouvent dites avant qu'on y ait rêvé.

La MARQUISE.

Mais, de bonne foi, ne l'êtes-vous pas un peu ?

La COMTESSE.

Oui-da ; mais ce n'eſt pas aſſez qu'un peu ; ne vous refuſez pas le plaiſir de me dire que je la ſuis beaucoup, cela

n'empêchera pas que vous ne la soyez autant que moi.

La MARQUISE.

Je n'en donne pas tout-à-fait les mêmes preuves.

La COMTESSE.

C'est qu'on ne prouve pas quand on réussit : le manque de succès met bien des coquetteries à couvert : on se retire sans bruit, un peu humiliée, mais inconnue, c'est l'avantage qu'on a.

La MARQUISE.

Je réussirai quand je voudrai, Comtesse, vous le verrez, cela n'est pas difficile, & le Chevalier ne vous serait peut-être pas resté sans le peu de cas que je fais de son cœur.

La COMTESSE.

Je ne chicannerai pas ce dédain là; mais quand l'amour propre se sauve, voilà comme il parle:

La MARQUISE.

Voulez-vous gager que cette aventure ci n'humiliera point le mien si je veux ?

La COMTESSE.

Eſpérez-vous regagner le Chevalier ? Si vous le pouvez, je vous le donne.

La MARQUISE.

Vous l'aimez ſans doute ?

La COMTESSE.

Pas mal : mais je vais l'aimer davantage, afin qu'il vous réſiſte mieux. On a beſoin de toutes ſes forces avec vous.

La MARQUISE.

Oh ne craignez rien, je vous laiſſe, adieu.

La COMTESSE.

Eh pourquoi diſputons-nous ſa conquête ? Pardonnons à celle qui l'emportera ; je ne combats qu'à cette condition là, afin que vous n'ayez rien à me dire.

La MARQUISE.

Rien à vous dire ! vous comptez donc l'emporter ?

La COMTESSE.

Écoutez, je jouerais plus beau jeu que vous.

La MARQUISE.

J'avais aussi beau jeu que vous quand vous me l'avez ôté, je pourrais donc vous l'enlever de même.

La COMTESSE.

Tentez donc d'avoir votre revanche.

La MARQUISE.

Non, j'ai quelque chose de mieux à faire.

La COMTESSE.

Oui, & peut-on vous demander ce que c'est ?

La MARQUISE.

Dorante vaut son prix, Comtesse. Adieu.

Blaise vient se plaindre à la Comtesse des obstacles que la Marquise apporte à l'établissement de sa fille ; en effet, la Marquise a bien voulu prendre cela sur son compte à la priere de Dorante, qui ne veut point que la Comtesse lui en fasse un crime, ou du moins ne l'accuse d'impolitesse, attendu que c'est elle-même qui a arrangé le mariage du Valet, dans le tems qu'elle

voulait épouser le Maître. La Comtesse veut avoir un éclaircissement avec Dorante sur cet affront, qu'elle fait servir de prétexte au desir secret qu'elle a de rentrer dans les droits que sa beauté lui a donnés sur son cœur, elle lui en parle d'un ton de Maîtresse, & lui dit qu'elle veut absolument que le mariage qu'elle a projeté entre Arlequin & Lisette s'acheve. Dorante lui répond qu'il en parlera à la Marquise ; la Comtesse lui dit avec fierté, qu'elle n'a que faire du consentement de la personne même qui l'offense, & que c'est à lui à la venger. Dorante lui déclare que ses ordres pouvaient tout sur lui autrefois ; mais que les tems sont changés, puisqu'elle l'a bien voulu, & qu'elle lui a montré un exemple d'infidélité, dont il a cru devoir profiter ; la Comtesse ne peut soutenir cette humiliation, & lui dit une seconde fois, quoique d'un ton un peu moins ferme, qu'elle veut être obéie. Dorante se retire sans lui rien promettre.

La Comtesse sent plus que jamais combien un exemple d'infidélité est dangéreux. Elle commence à croire que celle de Dorante n'est pas une feinte & s'en plaint à Lisette.

Le Chevalier vient & la presse de le rendre heureux ; cette derniere conquête n'a plus rien qui la flatte, un cœur qu'elle a gagné ne la dédommage point de celui qu'elle a perdu, elle n'en fait cependant rien connaître au Chevalier, elle feint au contraire de plaindre Dorante, & dit au Chevalier qu'il faut ménager sa douleur en différant leur hymen. Cet Amant a beau la presser d'achever ; rien ne peut lui faire changer une résolution que la pitié lui inspire bien moins que l'amour.

Dorante persuadé qu'il est aimé de la Comtesse, voudrait se jetter à ses pieds pour lui demander pardon de sa feinte, & pour se reconcilier avec elle ; mais la Marquise lui fait entendre qu'il n'en est pas tems encore, & que si la Comtesse s'apperçoit de l'empire qu'elle a conservé sur lui, elle ne manquera pas d'en abuser plus que jamais. En effet, cette innocente supercherie réussit au gré des vœux de Dorante, & selon les espérances de la Marquise, qui fait courir le bruit de son prochain mariage ; mais ce qui pique le plus la Comtesse, c'est que le contrat doit être signé chez elle-même, elle fait dire à Dorante qu'elle veut lui parler, &

celui-ci s'en excuſe dans la crainte, dit-il, de déplaire à la Marquiſe qui pourrait en prendre ombrage. Ce ménagement acheve de porter le déſeſpoir dans le cœur de la Comteſſe, & pour frapper le dernier coup, Dorante & la Marquiſe viennent la prier tous deux de vouloir bien permettre qu'ils ſe marient chez elle.

La préſence du Chevalier ne peut empêcher la Comteſſe de ſe livrer à ſa douleur; elle lui apprend qu'elle ne l'a jamais aimé, & avoue à Dorante qu'elle n'a pas ceſſé de lui être fidelle.

Dorante ne tiendrait pas contre un aveu ſi charmant, ſi la Marquiſe ne l'encourageait tout bas à ſoutenir une feinte qui lui a été ſi utile.

La Comteſſe s'abaiſſe juſqu'à demander à Dorante, un cœur qu'il ſemble lui avoir ôté. La Marquiſe répond pour lui qu'il n'eſt plus tems, puiſque leur contrat eſt dreſſé. En effet, le Notaire arrive avec ce contrat à la main; la Marquiſe prie la Comteſſe d'y ſigner, & la Comteſſe par un dernier effort de fierté prend la plume, mais à peine a-t-elle ſigné, qu'elle tombe en défaillance entre les bras de Liſette. Do-

rante ne pouvant plus tenir contre cette marque d'amour, se jette à ses pieds. Elle paraît surprise de le trouver dans cette situation ; Dorante lui apprend que c'est son mariage avec lui-même qu'elle vient de signer, & la prie de vouloir bien le confirmer. La Comtesse enchantée, embrasse la Marquise & lui rend grace d'une tromperie qui lui rend un Amant si fidele.

Cette Comédie qui est de M. de Marivaux, eut un succès très-complet & très-mérité. Elle eut dix-huit représentations également applaudies. Le dénouement parut un des plus intéressans qu'on eût vu au théâtre ; mais on reprocha avec justice à l'Auteur, l'Episode des Amours d'Arlequin & de Lisette, trop ressemblante avec celle de la premiere surprise de l'Amour, & ce reproche est d'autant mieux fondé, que cette Episode produit à peu près les mêmes situations dans les deux Pieces.

LE TEMPLE DU GOUT.

Comédie en un acte, en vers libres.
11 Juillet 1733.

LE théâtre repréſente d'abord le nouveau Temple du goût, conſtruit d'une maniere biſarre. Une Habitante ſurpriſe du changement qu'on y a fait en ſon abſence, s'en plaint à la Critique, à qui elle attribue cette métamorphoſe : la Critique lui répond qu'elle n'y a point de part, & que c'eſt l'ouvrage de ſa ſœur la Raillerie, qui a inſpiré cette réforme à un Génie du premier ordre.

Le Dieu du Goût arrive ; inſtruit de ce qui s'eſt paſſé ; il rétablit ſon premier Temple, & charge la Critique d'y introduire ceux qu'elle en trouvera dignes.

Le bon Sens & l'Eſprit y ſont les premiers introduits ; comme ils entrent en ſe querellant, le Dieu du Goût les prend pour mari & femme, ils ſe font connaître à lui pour ce qu'ils ſont en effet, & lui font réciproquement leurs plaintes. Le Dieu du Goût s'étonne que

l'Eſprit qui eſt repréſenté par Mademoiſelle Silvia, ſoit du genre féminin, elle lui répond ainſi :

L'homme n'eſt point doué de l'eſprit véritable,
Son orgueil l'en rend incapable ;
Nous le voyons obſcur dans ſes diſcours,
Recherché dans ſon ſtyle, & guindé dans ſes tours,
Nous aſſommer d'un pompeux verbiage.
A forger de grands mots il borne ſon ſavoir,
Cynique malheureux & qui ſe dédommage
Du talent qu'il n'a point & qu'il voudrait avoir,
En verſant du poiſon ſur le plus bel ouvrage.
Le véritable eſprit eſt ſimple, affable & doux,
Galant ſans flatterie, & railleur ſans médire,
Du fond de l'ame il vous fait rire,
Son entretien eſt fait pour tous ;
Il parle avec clarté, l'ignorant peut l'entendre ;
Il eſt léger, il eſt vif, il eſt tendre ;
Au ſein de la nature il puiſe ſa ſplendeur,
Toujours brillant quoiqu'un peu variable,
Et ſur-tout ne ſe croit aimable,
Qu'autant qu'il ſait toucher le cœur.

Le Dieu du Goût les écoute avec douceur, & n'oublie rien pour les réunir, parce qu'ils ne peuvent rien faire

de bon l'un ſans l'autre, l'Eſprit eſt inflexible, & fait encore ce reproche au bon Sens.

Qu'un jeune - homme par mon ſecours,
Soit tout prêt de toucher une beauté ſévere.
Le bon ſens vient; ſes ſots diſcours
Ecartent les plaiſirs, déroutent les amours;
La beauté réfléchit & redevient auſtere.
Il m'a cent fois joué de pareils tours.

Le GOUT.

Ce n'eſt point le bon ſens qui doit vous faire
obſtacle
Dans l'attaque d'un jeune cœur;
Raiſonne-t-il dans ſa brûlante ardeur?
Non, ſon penchant eſt ſon unique oracle;
Et s'il arrive enfin qu'à ſon vainqueur,
Il échappe par un miracle,
C'eſt l'ouvrage de la pudeur.

Les déciſions du Goût ne ſont pas plus reſpectées que les raiſons du bon Sens, l'eſprit femelle ſe retire, & le bon Sens le ſuit péſamment.

Arlequin eſt introduit le ſecond dans le Temple rétabli; il eſt étonné de l'honneur que la Critique lui a fait de lui en ouvrir l'entrée; le Dieu du Goût lui dit obligeamment qu'il eſt plus di-

gne qu'il ne pense d'y occuper une place ; Arlequin lui avoue qu'il est venu dans son Temple sans le savoir ; il ajoute qu'il jouit d'un heureux loisir depuis qu'il a quitté son métier de Comédien.

Le Dieu du Goût lui offre parmi plusieurs arts la peinture, qu'Arlequin refuse parcequ'elle est trop difficile.

LE GOUT.

C'est pourtant un Art merveilleux.
D'une Amante éloignée il adoucit l'absence,
Et les traits d'une aimable & juste ressemblance,
Consolent le cœur par les yeux.

ARLEQUIN.

La douleur par cet Art ne peut être adoucie.
Un Portrait irrite le mal,
Car la beauté de la Copie,
Fait regréter l'Original.

Le Dieu du Goût lui demande ensuite d'où vient qu'il a quitté un théâtre dont il faisait le principal ornement. Arlequin lui répond qu'il n'y faisait plus rien, attendu la désertion presque générale des Spectateurs ; il prie le Dieu du Goût de lui donner

quelques Pieces qui ramenent le Public chez ses Camarades. S'il veut qu'il les aille réjoindre ; le Dieu lui dit qu'il juge des ouvrages, mais qu'il n'en fait point ; il lui annonce qu'il trouvera sur le théâtre qu'il a quitté une Piece nouvelle qui pourra lui attirer de nouvelles pratiques, mais qu'il ne répond pas du succès ; flatté de cette espérance, toute incertaine qu'elle est, il sort du temple, pour aller reparaître sur son théâtre.

Le faux Goût arrive, & ordonne aux Danseurs & aux Chanteurs de sa suite de se tenir prêts pour la fête nouvelle, qu'il veut célébrer dans son nouveau temple ; il est très étonné de trouver toutes choses dans leur premier état ; il s'en plaint au Dieu du Goût, qui lui reproche la témérité qu'il a eue de vouloir réformer son temple. Ils se raillent l'un l'autre, & le faux Goût se retire pour aller rassembler ses Chanteurs & ses Danseurs.

La Critique vient rendre compte au Dieu du Goût, du soin qu'elle a pris d'exécuter ses ordres, & finit la Piece par cette fable.

LA BONNE OPINION.

Le Souverain des Dieux aux premiers ans du
monde ,
Pour rendre les mortels fortunés & contens ,
Produisit d'une main féconde ,
Et les vertus & les talens.
Pour les chercher , chacun court & s'empresse;
Le savoir , le bon goût , l'esprit & la finesse ,
Des premiers arrivés furent bien-tôt la part ,
Tous les autres humains vinrent un peu trop
tard.
Il ne restait plus rien ; mais pour les satisfaire,
Jupiter leur donna la bonne opinion ;
Tous se crurent parfaits , tous crurent savoir
plaire
Cette heureuse présomption ,
Les dédommagea du contraire.

Cette Comédie est de Romagnesi , en société avec M. Niveaux , qui ne s'est jamais fait connaître par d'autres ouvrages. Celui-ci est rempli de détails charmans , & même de scènes qui sont entierement bien écrites. Elle eut vingt représentations , ce qui est peut-être plus qu'elle n'en méritait ; car il est aisé de voir que dans la scène du faux Goût

avec le véritable. Ce dernier ne peut-être en même tems juge & partie. On doit ajouter que ce qui contribua encore au ſuccès de cette Piece ſont quelques mots heureux ſur la querelle des anciens & des modernes qui diviſait alors la République Littéraire.

LE BOUQUET.

Comédie en un acte, en vers libres, 12 Août 1733. (1)

ROSIMOND & le Chevalier Muguet ſe rencontrent dans un jardin public. Roſimond reproche au Chevalier ſon ancien ami, de ne lui avoir pas fait ſavoir plutôt ſon arrivée. Le Chevalier s'excuſe ſur un nouvel amour qui l'occupe tout entier malgré ſon inconſtance ordinaire.

Le CHEVALIER.

Juſqu'à préſent j'ai penſé de la ſorte,
Je n'en ſaurais diſconvenir ;
A la fidélité vainement je m'exhorte,

---

(1) La ſcène eſt dans un Jardin, dans la ville d'Hyeres.

Aucun objet ne peut me retenir;
Et ce n'eſt point par fantaiſie,
Qu'à la beauté que j'ai choiſie,
Bien-tôt je deviens inconſtant.
Je crois devoir aimer tout le tems de ma vie,
Quand mon amour en eſt à ſon premier inſtant.
De changer je n'ai nulle envie;
Mais lorſqu'un autre offre à mes yeux,
Mille fois plus de charmes,
Il faut rendre les armes,
Et ſans être capricieux,
Je quitte le bien pour le mieux.

ROSIMOND.

En vain ton éloquente adreſſe,
Cherche à juſtifier trop de légereté;
L'eſprit, les graces, la beauté,
N'ont rien dont ton cœur s'intéreſſe,
Et ton génie eſt ſeulement flatté
Des charmes de la nouveauté.
Quand un objet pour qui l'amour nous preſſe,
Répond à nos deſirs d'une égale tendreſſe,
Rien ne doit terminer un tel engagement;
L'inconſtance de la Maîtreſſe,
Devrait à peine de l'Amant,
Autoriſer le changement.

Le Chevalier proteste pourtant que son nouvel amour sera constant, & se flatte d'obtenir en mariage celle qui en est l'objet ; il lui dit que ce jour étant la fête de sa nouvelle Maîtresse, il a chargé Tricolor, son Valet, de lui présenter un bouquet de sa part. Tricolor vient avec le bouquet. Rosimond en l'examinant, plaisante sur ce qu'il trouve parmi les fleurs, quelques papillons, symbole de la légereté ; le Chevalier lui dit que son inconstance naturelle, exprimée dans son bouquet, est un nouveau trophée pour la beauté qui en a triomphé ; il promet à Rosimond de lui apprendre le succès de son amour, quand il en sera tems.

Rosimond doute fort de ce prétendu succès & quitte le Chevalier pour s'aller promener dans une autre allée du jardin, dans l'espérance d'y rencontrer Florise, qu'il aime ; Violette, Suivante de Jacinthe, nouvelle Amante du Chevalier, arrive ; le Chevalier lui demande avec empressement des nouvelles de sa Maîtresse ; Tricolor lui en demande d'elle-même ; le Chevalier lui ordonne de se taire ; mais ce Valet lui répond que c'est à lui à parler puisqu'il est l'Amant de Violette, &

qu'il n'aurait pas l'indiſcrétion de l'interrompre s'il parlait à Jacinthe. Le Chevalier ſe retire pour laiſſer ſon Valet en liberté de faire le meſſage dont il l'a chargé. Après une converſation courte & badine entre Tricolor & la Soubrette, la Maîtreſſe arrive. Le Valet lui préſente le bouquet de ſon Maître, Jacinthe le reçoit avec plaiſir; mais y voyant briller quelques diamans, elle veut le rendre à Tricolor. Violette s'en ſaiſit, de peur que ſa Maîtreſſe ne le refuſe par bienſéance. Jacinthe qui craint la ſévérité de ſon pere, conſent à le garder pourvu qu'elle puiſſe cacher qu'il vient de la main d'un amant. Elle ordonne à Violette de le porter à ſa couſine Floriſe, Maîtreſſe de Roſimond, afin qu'elle paraiſſe l'Auteur de cette galanterie; ce projet eſt exécuté, Floriſe veut pourtant avoir le plaiſir de s'en parer pour quelques heures. Roſimond que le Chevalier a inſtruit du favorable accueil que ſa Maîtreſſe a fait à ſon bouquet, ſans pourtant lui apprendre ſon nom, eſt très-ſurpris en trouvant Floriſe, de voir ce fatal bouquet ſur ſon ſein. Sa jalouſie ne peut s'empêcher d'éclater, il reproche à Floriſe une infidélité dont elle oſe faire pa-

rade à ſes yeux. Floriſe ne comprend rien aux reproches qu'il lui fait, & ne doute point qu'il ne prenne le prétexte d'une inconſtance prétendue, pour en autoriſer un véritable. Ils ſe quittent très-mal ſatisfaits l'un de l'autre. Floriſe ſort.

Le Chevalier arrive tranſporté de joie, il vient joindre Roſimond, pour lui dire que ſes affaires vont à merveilles, que le bouquet a été reçu favorablement, & qu'il va poſſéder ſa charmante Maîtreſſe; Roſimond peu ſatisfait de cette confidence, lui répond d'un air ſérieux que cette nouvelle Maîtreſſe dont il vante tant la fidélité, n'eſt qu'une volage, & qu'elle l'aimait avant lui. Le Chevalier répond d'un ton badin que cela pourrait bien-être. Roſimond qui prend ſes diſcours pour une plaiſanterie, dit au Chevalier, qu'il ne lui enlevera pas impunément ſa conquête; ils ſe querellent tout de bon, & ſont prêts à ſortir pour aller ſe battre, lorſque Floriſe & Jacinthe parée du bouquet, arrivent, elles leur demandent le ſujet de leur diſpute, Roſimond reproche à Floriſe d'aimer le Chevalier, puiſque c'eſt elle qui s'eſt parée de ſon

bouquet. Le Chevalier qui n'a jamais vu Floriſe, ne comprend rien à ce reproche, ni à celui que Jacinthe lui fait en l'accuſant de courir de belle en belle.

Violette arrive heureuſement pour débrouiller le qui proquo, en rappellant aux Amans que Floriſe n'était parée de ce bouquet qu'à la priere de ſa couſine. Les deux Amans reconnaiſſent facilement la bonne foi de leurs Maîtreſſes, ſe raccommodent avec elles: ils ſortent tous enſemble pour aller demander le conſentement de leurs parens, afin de célébrer ce double mariage, & la Piece finit par un divertiſſement ſuivi d'un Vaudeville dont voici quelques couplets.

Quand les doux préſens de Flore
Viennent ranimer nos champs,
Le Dieu des cœurs fait éclore
Ses plaiſirs les plus touchans;
Si l'on entend nos Muſettes
Réſonner dans ce ſéjour,
C'eſt pour chanter des fleurettes,
Qui ſont l'effet de l'amour.

⁂

Le Berger jeune & volage,
Epris de tous les objets,

Court de bocage en bocage,
Troublé de mille projets ;
Le tems vient que de Silvie
Il s'occupe nuit & jour,
Près d'elle il paſſe la vie,
C'eſt un effet de l'amour.

✕

L'Enfance vive & folette,
Juſqu'à l'âge de quinze ans,
Songe à parer ſa houlette
De Bouquets & de Rubans ;
L'âge vient qu'à ſa perſonne
On tranſporte cet atour,
On eſt grave, l'on raiſonne,
C'eſt un effet de l'amour.

✕

Cette petite Comédie qui eſt de Romagneſi & Riccoboni, parut fort bien intriguée & paſſablement écrite ; le ſujet en eſt ſimple, la conduite naturelle, & le dénouement qui eſt bien amené, ſort d'une ſituation véritablement comique. Elle eut dix repréſentations.

LA SURPRISE DE LA HAINE,

Comédie en trois actes en vers, 10 Février 1734. (1)

DEUX familles qui ont été long-temps divisées par des Procès, veulent se réunir par un hymen qui semble d'abord projetté sous les auspices les plus favorables.

Cléon, pere de Lisidor, & Clarice, mere de Lucile, sont les deux chefs des familles divisées: Lisidor aime Lucile, & a le bonheur de ne pas déplaire à l'objet de son amour; il lui fait une déclaration des plus tendres, & Lucile y répond d'abord de la maniere la plus avantageuse; mais par malheur cet amant s'avise d'exprimer ainsi son amour.

Quel plaisir de s'aimer, de le dire à toute heure!
De se voir sans obstacle en la même demeure.

(1) La scène est à Paris, chez Clarice.

LUCILE.

Et voilà le malheur ! on a tout ſurmonté,
L'amour s'éteint toujours par la facilité,
Les grandes paſſions naiſſent des grands obſ-
tacles,
Et l'Hymen n'a jamais produit de tels mi-
racles.

Liſidor ne prend d'abord cette façon de penſer de Lucile, que comme un lieu commun de plaiſanterie ; mais il a bientôt occaſion de voir qu'elle eſt très-ſérieuſe, lorſqu'elle lui trace ainſi le plan de vie qu'elle veut ſuivre:

Chérir la liberté, la préférer à tout,
Par-là du mariage éviter le dégoût,
Et pour nous délaſſer du nœud qui nous aſ-
ſemble,
Me diſſiper ailleurs, n'aller jamais enſemble,
Mettre un Corps-de-Logis pour barriere entre
nous,
Et vivre en étrangers ſous le titre d'époux.

Elle tourne enſuite en ridicule le projet que Liſidor lui a communiqué d'aller vivre quelques temps dans leurs terres.

Pour une jeune femme, ô l'amuſant régal !
Faire avec ſon époux un roman paſtoral !
S'épancher ſur l'amour, en tendres dialogues,
Et compoſer enſemble un volume d'Églogues,
Ou comme au tems d'Aſtrée, aller dans les Valons
En habits de Bergers, conduire nos Moutons,
Prendre la Panetierre, arborer la Houlette,
Et chanter nos amours ſur la douce Muſette.

D'autres différences dans les goûts, achevent de les éloigner. Lucile aime avec fureur la Danſe qui ennuie Liſidor, & celui-ci ſe déclare partiſan de la Muſique Italienne que Lucile déteſte.

Conſtance, ſœur de Lucile, fait en vain tous ſes efforts ; les ſemences de la haine ont pris racine, & ces deux amans qui avoient commencé par ſe trouver aimables, ſe quittent avec une antipathie preſque réciproque, quoique plus forte de la part de Lucile.

Un certain Milord Guinée, qui a vu Lucile à la promenade, lui déclare ſon amour en la prenant pour Conſtance, parce qu'il a été mal inſtruit ; cette ſcène qui eſt aſſez comique, ter-

mine le premier acte, & le ſecond commence par le récit qu'Arlequin fait à Liſette d'une nouvelle ſcène que Liſidor & Lucile viennent d'avoir enſemble.

ARLEQUIN.

Primo, ſur les habits ;
D'abord l'un veut du verd, & l'autre veut du gris.

. . . .

Lui voyant que Lucile inſiſtait vivement,
Il lui répond : Madame, eh ! pour des bagatelles,
Faut-il nous diſputer & former des querelles ?
Je me crois obligé de vous dire, en honneur ;
Qu'il faut pour vivre enſemble, un peu plus de douceur.
J'en ai beaucoup : & vous fort peu de complaiſance,
Repart-elle auſſi-tôt d'un air de pétulence ;
Madame, en vérité vous me parlez d'un ton...
Et vous me répliquez, Monſieur, d'une façon. . . . .
Mais il n'eſt plus moyen qu'avec vous je converſe,
Mais il faut tous les deux que nous rompions commerce ;

Madame, ſentez-vous la portée de vos mots?
Et vous-même, Monſieur, celle de vos propos? . . .

On voit par l'aigreur de cette converſation, que la haine a déjà fait de grands progrès dans le cœur de Lucile & de Liſidor : en effet, celui-ci arrive tout plein de la quérelle qu'il vient d'avoir avec ſa maîtreſſe, & il lui écrit une lettre dictée par le dépit. A peine l'a-t-il donné à Arlequin pour la rendre à ſa capricieuſe maîtreſſe, qu'il ſe repent de l'avoir écrite; mais elle arrive malgré lui juſqu'à Lucile, elle en fait un uſage conforme au deſſein qu'elle a formé de ne point épouſer un homme qui l'aime trop ; elle la montre à Clarice ſa mere, qui n'en eſt pas auſſi allarmée que ſa fille l'aurait ſouhaité.

Cléon, pere de Liſidor, à qui la lettre eſt auſſi communiquée, traite tout cela de bagatelle, de caprice amoureux, & ordonne à ſon fils d'achever un hymen qui les va tous réconcilier.

Liſidor ſurmonte la répugnance ſecrette qu'il a d'épouſer une perſonne ſi biſarre ; il n'oublie rien pour calmer la colere de Lucile au ſujet de la lettre,

où

où il lui dit de si mortifiantes vérités ; il lui proteste que cette lettre n'a été écrite que dans un mouvement de dépit qu'elle avait excité par des réponses que son amour n'avait pas méritées, il ajoute que son repentir l'a bientôt suivie, & que c'est contre ses ordres que son valet l'a remise.

Lucile ne veut point recevoir ces excuses, & prétend rompre à quelque prix que ce soit, un mariage pour lequel elle a conçu une violente aversion, sans qu'elle puisse dire pourquoi ; cette fille injuste s'emporte à la derniere extrêmité, pour lui faire comprendre à quel point elle le haïrait s'il osait la prendre pour sa femme.

Sans cesse je tiendrai votre esprit en haleine,
Pas un moment de vuide en toute la semaine,
Contredit le matin, raillé l'après dîné,
Tracassé tout le jour, & le soir chicanné,
Vous serez promené de martire en martire,
Je ressens du plaisir, Monsieur, à vous le dire,
Quelle sera ma joie alors d'exécuter
Un projet qui déjà paraît vous révolter !

Lisidor est d'abord effrayé des dé-

lices que Lucile semble goûter ; en lui peignant une haine si active & si raisonnée ; mais il ne peut se résoudre à croire qu'elle soit capable d'un tel sentiment.

LUCILE.

Détrompez-vous, Monsieur ; plus forte que l'amour,
C'est la haine qui gagne & qui prend chaque jour,
Sous un masque trompeur de politesse aimable,
Elle regne à la Cour, son centre véritable,
Elle meut chaque Etat, maîtrise tous les rangs,
Et couve dans le cœur des Petits & des Grands ;
C'est peu qu'au tems présent les époux se maudissent,
Nombre de faux amis dans l'ame se haïssent,
La plûpart des Parens se détestent tout bas,
Tous les gens du commun ouvertement se nuisent,
Ceux du grand monde entre eux poliment se détruisent,
Les Belles, les Auteurs, que rien ne peut unir,
Ne cedent qu'aux Bigots, l'art de se bien haïr,
La haine étend par-tout sa puissance suprême,

Tout hait dans l'Univers, même en disant
qu'il aime.

L'étonnement ferme la bouche à Lisidor, & Lucile profite de son silence pour étaler tous les défauts qu'elle lui trouve, & l'accabler d'injures; à la fin il s'indigne de se voir ainsi outragé, & il lui répond sur le même ton; mais avec un peu plus de ménagement.

Puisqu'au char de la haine il vous paraît si
doux,
D'enchaîner un Amant qui brûlait d'être à
vous,
Vous venez d'obtenir une pleine victoire,
Goûtez donc à loisir cette nouvelle gloire,
Et puisqu'un tel aveu vous flatte en ce moment,
Madame, je vous hais; mais si parfaitement,
Que de l'aversion où mon ame est livrée,
Rien n'éteindra jamais la force & la durée.

En ce moment Arlequin vient annoncer le Notaire, dont le ministere est très superflu, la haine passe dans le cœur de tous les autres Acteurs, qui se quittent en se promettant bien de plaider & de se détester de tout leur cœur;

il n'y a pas juſqu'à Liſette qui donne un ſoufflet à Arlequin : (elle s'enfuit.)

ARLEQUIN.

Va, tu fais bien de fuir, je t'aurais ſur mon ame,
Sans être ton époux, traité comme ma femme;
Finir ſans mariage & rompre ſagement,
Voilà ce qu'on appelle un heureux dénouement.

La Piece finit par un Divertiſſement que Milord Guinée avoit fait préparer.

La haine traveſtie en hymen, paraît vouloir unir pluſieurs amans ; mais dès qu'ils touchent au moment qui doit les rendre heureux, elle reprend ſa véritable forme, & ſouffle par-tout la diſcorde.

Cette Piece avait beſoin d'être vivement & fortement écrite ; car le caractere de Lucile devait révolter tous les ſpectateurs, elle eut cependant dix-huit repréſentations, & a ſouvent été repriſe, M. Boiſſi, qui en eſt l'auteur, a donné la preuve de ces deux vers,

Il n'eſt point de Serpent, ni de Monſtre odieux,
Qui par l'art imité, ne puiſſe plaire aux yeux.

L'APOLOGIE DU SIECLE, OU MOMUS CORRIGÉ.

Comédie en un acte en prose, 1er Avril 1734. (1)

Une Actrice eſt étonnée de voir Momus tenant un bouquet à la main au lieu d'une marotte, & lui en marque ſa ſurpriſe ; ce Dieu lui apprend qu'il eſt corrigé, & qu'au lieu de tout blâmer, il veut tout louer.

L'ACTRICE.

Allons, Seigneur, vous vous mocquez de moi,
On ſait que vous aimez à rire,
Et l'encens de Momus, eſt un trait de ſatire.

Momus perſiſte dans ſon hipocriſie & répond ainſi :

Depuis qu'en bien tout le monde eſt changé,
Sachez que je ſuis corrigé ;
De la douceur que je reſpire,

(1) La ſcène ſe paſſe ſur le théâtre de la Comédie Italienne.

Ces fleurs sont un garant qu'on ne peut contredire,
La critique est hors de saison,
Et le siecle vit de façon,
Qu'il ne convient plus d'en médire ;
Il fait voir tant d'esprit, de candeur, de raison,
Qu'en dépit qu'on en ait, il faut bien qu'on l'admire :
Plein de sagesse, exempt d'abus,
De ridicule, d'injustice,
Il m'oblige à changer d'humeur & d'attributs,
A l'avenir je ne dois plus
Faire la satire des vices,
Que par l'éloge des vertus.

Cette résolution de Momus fait trembler l'Actrice, & l'oblige à lui répondre.

Mais jamais au panégyrique,
Ces lieux ne furent consacrés,
Et de tout tems sur la critique,
Nos revenus sont assurés;
Sans elle, serviteur au théâtre Italique.

MOMUS.

Elle ne fait que l'avilir.

L'Actrice est remplacée par M. Philinte, grand faiseur d'Epigrammes.

PHILINTE.

Pour m'enſeigner cet Art, où vous ſemblez
primer,
Apprenez-moi d'abord comment je dois nommer
Une Friponne, une Coquette,
Dont la bouche me jure un amour ſans égal,
Et qui l'inſtant d'après, me trahit en cachette,
Et favoriſe mon Rival?

MOMUS.

Mais on l'appelle un femme ordinaire.

PHILINTE.

Et l'ami délicat qui m'enleve la Belle,
Et qui m'emprunte mon argent
Pour triompher de l'infidelle,
Comment l'appelle-t-on dans ce ſiecle charmant?

MOMUS.

Un ami faible & que l'amour emporte.

PHILINTE.

Momus eſt bien compatiſſant!
Et de quelle façon eſt-ce qu'il qualifie
Un Procureur avide, & qui ſans modeſtie,
De toutes mains reçoit double valeur,

Et qui me vend à ma Partie ?

MOMUS.

Mais, je l'appelle un Procureur.

PHILINTE.

Un Chevalier de l'induſtrie,
Qui de filer la carte oſe profeſſer l'art ?

MOMUS.

Un habile Joueur qui fixe le haſard.

PHILINTE.

Un Valet qui me vole avec effronterie,
Et qui vend mes habits ſans ma permiſſion ?

MOMUS.

Un pauvre diable qui s'oublie,
Entraîné par l'occaſion.

PHILINTE.

Pour finir en un mot, comment eſt-ce qu'on nomme
L'animal vicieux, eſclave des plaiſirs,
Qui manque à tous ſes devoirs ?

MOMUS.

L'homme ;
Le plus puiſſant de tous & des autres, le Roi,
Formé pour impoſer, non pour ſubir la loi.

A ce Critique impitoyable, fuccede un indifférent qui ne blâme ni n'admire rien.

L'INDIFFÉRENT.

Que l'on poffede un mince ou bien un grand
génie,
Je ne méprife pas, mais je n'admire point;
Un malheureux à qui la nature cruelle,
A même refufé fa plus fimple faveur,
En eft affez puni par la douleur mortelle,
Que lui caufe en fecret cet excès de rigueur
Qui l'avilit à fes yeux même,
Sans que j'aille ajouter encore à fon malheur,
En l'accablant du poids de mon mépris ex-
trême,
En le perçant d'un ris mocqueur.
Un triomphe fi bas, & qu'on obtient fans
peine,
Deshonore l'efprit & fait outrage au cœur;
Alors plus la victoire eft pleine,
Plus fon éclat honteux dégrade le Vainqueur.
Quant à celui fur qui le fort propice
A libéralement verfé,
Tous les dons féducteurs qu'accorde fon ca-
price,
N'en eft-il pas affez récompenfé
Par ces mêmes préfens de fon étoile heureufe;

Et la comparaiſon flatteuſe
Qu'il fait de ſon mérite avec celui d'autrui ;
Il ne le ſent que trop, ce mérite ſuprême,
Et nous pouvons nous repoſer ſur lui,
Du ſoin de s'applaudir lui-même.

Le Génie du ſiecle remplace l'Indifférent, & s'annonce ainſi :

Du ſiecle en moi vous voyez le génie,
Rempliſſant l'Univers de nouvelles clartés,
J'ai des vieux préjugés banni la tirannie,
De nos Ayeux bornés corrigé les abus ;
D'une conſtance ridicule,
Affranchi les amours qui ne ſoupirent plus
Dégagé l'amitié des devoirs ſuperflus ;
La probité d'un vain ſcrupule,
Et j'ai créé d'autres vertus.

MOMUS.

Cette réforme eſt des plus belles,
On fait tout ce qu'on veut quand on a de l'eſprit ;
Mais, les vieilles vertus n'ont donc plus de crédit ?

Le GÉNIE.

Non, j'ai ſur leur ruine établi les nouvelles ;
Ces Contrôleuſes éternelles

Etaient dures à vivre & d'un ſot entre-
tien.

MOMUS.

De m'avertir vous faites bien,
Car j'aurais dans mon ignorance,
Loué bêtement la conſtance,
La candeur, la fidélité,
La modeſtie & la franchiſe,
La bonne foi, l'intégrité.

Le GÉNIE.

Vous auriez fait une inſigne mépriſe,
Apprenez qu'aujourd'hui la candeur eſt ſo-
tiſe;
La conſtance, fadeur ou défaut d'agrémens;
La modeſtie, un vice des plus grands,
Qui par la crainte qu'elle excite,
Ote la grace, étouffe les talens,
Et fait ſouvent un ſot d'un homme de mérite;
L'intégrité des gens durs, impolis,
Sur qui ne peuvent rien les Parens, les Amis,
Et qui refuſent tout aux Dames;
La franchiſe des étourdis,
Et la fidélité fait les plus ſottes femmes.

Le Génie oppoſe enſuite aux portraits des grands Hommes de l'antiquité, qu'il ne préſente pas avantageu-

sement, celui des Hommes du siécle qu'il a formés, & qu'il offre dans le jour le plus favorable.

Propres à tout, alliant les contraires,
Amusans dans un cercle, utiles à l'Etat.
Papillons en amour, aigles dans les affaires;
Polis dans le commerce & vaillans au combat,
Comblés de gloire ils sont dignes de leur éclat.

Au Génie que Momus a congédié, succéde Chrisante, homme singulier, qui vient prier ce Dieu de réformer le goût du Public.

MOMUS.

Monsieur, sur le vôtre sans-doute?

CHRISANTE.

Ne pensez pas railler, tout n'en irait que mieux.

. . . .

On n'entendrait plus de sifflets,
L'humanité condamne un instrument si triste,
Je ne m'en suis servi jamais que contre Inès,
Contre Zaïre & contre Rhadamiste.

MOMUS.

Qui vous rend leur antagoniste?

CHRISANTE.

Belle demande ! leurs ſuccès.

Il eſt l'ennemi déclaré de tout ce qu'approuve le Public ; mais en revanche.

Il eſt le Chevalier des Pièces malheureuſes ;
Ses poulmons éloquens & ſes mains généreuſes,
Combattent pour leur cauſe en dépit de l'ennui,
Et tout Auteur qui tombe, en lui trouve un appui.

MOMUS.

Voilà des ſentimens tout-à-fait charitables ;
Mais entre nous, mon cher Monſieur,
N'auriez-vous point pitié de vos ſemblables ?

Chriſante avoue que le Public l'a bruſqué une fois en ſa vie ; mais il n'y eſt plus revenu, attendu qu'il en eſt reſté fort ſagement à ſa premiere Tragédie ; il a cependant le projet d'une critique du Public qu'il détaille à Momus ; mais comme cette ſcène eſt celle dont nous avons déjà parlé dans la critique, nous dirons ſeulement que

Boissi, Auteur de cette Piece, ne s'épargnait pas lui-même, puisqu'il y fait la critique de la quatre Etoiles dont il est l'auteur (1).

Nous passerons au dénouement qui se fait par la critique & le vaudeville personnifié, qui dans une espece de pot-pourri ou d'amphigouri, chante lui-même tous les refrains des vaudevilles connus qu'il emploie avec adresse, & il finit par ceux-ci.

Menuet.

Chantons du Citadin,
Chantons les mœurs faciles,
Chantons du Citadin
L'esprit agréable & badin;
Les Femmes sont civiles,
Les Maris sont tranquiles,
Les Tendrons savans,
Trompent à quinze ans
Leurs bonnes Mamans.

---

(1) Cette scène a sans doute été ajoutée dans la suite, la * * * * n'ayant été donnée qu'en 1737, la Critique n'a pu venir qu'après le succès, & non pas avant la représentation.

VAUDEVILLE.

Regardons en bien le monde,
Trop poli pour qu'on le fronde,
Approuvons également,
Qu'on pardonne ou qu'on ſe vange,
L'un eſt juſte & l'autre eſt grand,
Tout eſt digne de louange.

※

Qu'à ſa guiſe Momus aime,
Ne blâmons aucun ſyſtême,
On doit ſuivre ſon penchant,
C'eſt ſageſſe quand on change,
Vertu quand on eſt conſtant,
Tout eſt digne de louange.

※

On ne ſaurait diſconvenir que cette Piece ne ſoit remplie d'eſprit, mais on y découvre une malignité de critique qui fait aiſément reconnaître l'Auteur de la Surpriſe de la haine. Celle-ci n'eut pas moins de ſuccès, elle fut ſeulement interrompue par la clôture du théâtre qui ſe fit par ces deux Pieces le 9 Avril, & l'ouverture le 3 Mai, par Timon le Miſantrope, précédé du compliment ordinaire qui fut prononcé par Thomaſſin, & fort applaudi par le Public.

Mort de Dominique Biancolelli.

Les Comédiens Italiens firent une perte considérable dans la mort de Pierre-François Biancolelli leur Camarade ; il était fils du fameux Dominique, Arlequin de l'ancienne Troupe, dont il a toujours porté le nom : né à Paris, & élevé au Collége des Jésuites ; il avait joué pendant quelques années la Comédie dans les plus célébres villes d'Italie, depuis dans différentes provinces de France, ensuite à l'Opéra Comique, & il débuta, ainsi que nous l'avons dit au Théâtre Italien, le 12 Octobre 1717, dans la Force du naturel, & eut un succès & des applaudissemens qu'il n'a pas cessé de mériter jusqu'à sa mort arrivée le 18 Avril, par une contraction de vessie à laquelle on ne put trouver de reméde.

Nous ne dirons rien de beaucoup de Pieces qu'il a composées à l'Opéra Comique & en Province, nous ne parlerons que de celles qui ont été représentées sur le Théâtre Italien, dont le nombre est assez considérable.

Seul.

Œdipe travesti, Parodie en un acte

en vers, de la Tragédie de M. de Voltaire, 17 Avril 1719.

Le Pélerinage de la Foire, & les plaisirs de la campagne, ou le Triomphe d'Arlequin, Comédie Françaife en trois actes en profe, & trois divertiffemens, 15 Septembre 1719.

Les Amours de Vincennes, Parodie en un acte, de la Paftorale d'Iffé, 12 Octobre 1719.

Artemire, Parodie en un acte en vers, de la Tragédie du même nom, de M. de Voltaire, 10 Mars 1720.

Les Etrennes, Comédie Françaife en un acte en profe, 10 Janvier 1721.

Arlequin Romulus, Parodie en un acte en vers, de la Tragédie de Romulus de la Motte, 18 Février 1722.

Arlequin au Camp de Porche-Fontaine, Comédie Françaife en un acte, en profe, fuivie d'un divertiffement, 18 Octobre 1722.

Le Triomphe de la Folie, Comédie Françaife en un acte, en profe, fuivie d'un divertiffement, 24 Juillet 1723.

Le Bois de Boulogne, Comédie Françaife en un acte, en profe, fuivie d'un divertiffement, 24 Juillet 1723.

Le Mariage d'Arlequin & de Silvia, parodie de Thetis & Pelée, en un acte

en prose, mêlée de vaudevilles, 19 Janvier 1724.

Le Retour de Fontainebleau, Comédie Françaife en un acte, en prose, suivie d'un divertissement, 2 Décembre 1724.

La Folle raisonnable, Comédie Françaife en un acte, en vers, suivie d'un divertissement, 9 Janvier 1725.

Les Amusemens à la mode, Comédie en trois actes en vers, précédée d'un Prologue, & suivie d'un acte en vers liriques & en musique, sous le nom de Catastrophes liriques, tragi-comiques, ce dernier seulement en société avec Romagnesi, 21 Avril 1732.

Les quatre Semblables, ou les deux Lelio & les deux Arlequins, Comédie Françaife en trois actes, en vers, 5 Mars 1733.

En société avec le Legrand, Riccoboni pere & fils, & Romagnesi.

Les Ignorans devenus fourbes par intérêt, Canevas Italien en un acte, avec Riccoboni pere, & des Scènes Françaises de Dominique, 19 Janvier 1718.

Le Jugement de Pâris, précédé d'un Prologue, avec Riccoboni pere, 20 Juillet 1718.

La Désolation des deux Comédies Comédie Françaiſe en un acte, en proſe, ſuivie d'un divertiſſement, avec Riccoboni pere, 9 Octobre 1718.

Procès des Théâtres, Comédie Françaiſe en un acte, en proſe, mêlée de vaudevilles, & ſuivie d'un divertiſſement, avec Riccoboni pere, 20 Novembre 1718.

La Foire renaiſſante, Comédie Françaiſe en un acte, en proſe, ſuivie d'un divertiſſement, avec Riccoboni pere, 29 Janvier 1719.

Endimion ou l'Amour vengé, Paſtorale Italienne, mêlée de chants, de danſes, & de Scènes Françaiſes de Dominique, le reſte de Riccoboni, 6 Février 1721.

Le Négligent, Canevas Italien en un acte, par Riccoboni pere, & quelques Scènes Françaiſes de Dominique, 6 Février 1721.

Agnès de Chaillot, Parodie en un acte, en vers, d'Inès de Caſtro, en ſociété avec le Grand, 24 Juillet 1723.

Le Départ des Comédiens Italiens, Comédie Françaiſe en un acte, en proſe, avec le Grand, 24 Octobre 1723.

Le mauvais Ménage, Parodie en un acte, en vers, d'Herode & Marianne,

de M. de Voltaire, avec le Grand, 19 Mai 1725.

Le Cahos en quatre actes, en prose, précédé d'un Prologue, & mêlé de quatre divertissemens, Parodie des Elémens, avec le Grand, 23 Juillet 1725.

L'Italienne Française, Comédie Française en trois actes, en prose, précédée d'un Prologue, & ornée de divertissemens, en société avec Romagnesi, 15 Décembre 1725.

Les Comédiens esclaves, Prologue en prose des trois Pieces suivantes.

Arlequin, toujours Arlequin, Comédie Française, mêlée de Scènes Italiennes, en un acte, en prose.

Arcagambis, Tragédie burlesque, en un acte, en vers, dont le canevas fut donné par Riccoboni pere.

L'Occasion, Opéra Comique en un acte, en prose, mêlé de vaudevilles; ces trois Pieces, ainsi que le Prologue, avec Romagnesi & Riccoboni fils, toutes trois données le même jour 10 Août 1726.

Médée & Jason, Parodie en un acte, en prose & vaudevilles, de la Tragédie Lyrique du même titre, avec Romagnesi & Riccoboni fils, 28 Mai 1727.

L'Isle de la folie, Comédie Françaiſe en un acte, en proſe, ſuivie d'un divertiſſement, avec Romagneſi & Riccoboni fils, 24 Septembre 1727.

Arlequin Roland, Parodie en un acte, en proſe & vaudevilles de l'Opéra de Roland, avec Romagneſi, 31 Décembre 1727.

Arlequin Hulla, Comédie Françaiſe en un acte, en proſe, ſuivie d'un divertiſſement.

L'Amant à la mode, Comédie Françaiſe en un acte, en proſe.

La Revue des Théâtres, Comédie en un acte, en proſe, mêlée de Scènes en vers & de vaudevilles; ces trois pieces précédées d'un Prologue, intitulé la ſuite des Comédiens Eſclaves, en ſociété avec Romagneſi & Riccoboni fils, & donnée le même jour premier Mars 1728.

Arlequin Bellerophon, Parodie en un acte, en proſe & vaudevilles, Parodie de l'Opéra de Bellerophon, avec Romagneſi, 7 Mai 1728.

La bonne femme, Parodie en un acte, en proſe & vaudevilles de l'Opéra d'Hypermneſtre, avec Romagneſi, 31 Mai 1728.

La Comédie de Village, Comédie

Françaiſe en un acte, en proſe, avec Riccoboni fils, 13 Octobre 1728.

La méchante Femme, Parodie en un acte, en vers, de la Tragédie de Médée de Longepierre, avec Riccoboni fils, 13 Octobre 1728.

Alceſte, Parodie en un acte, en proſe & vaudevilles de l'Opéra du même nom, avec Romagneſi, 21 Décembre 1728.

Arlequin Tancrede, Parodie en un acte, en proſe & vaudevilles, de l'Opéra de Tancrede, 21 Mars 1729.

Les Payſans de qualité, Comédie Françaiſe en un acte, en proſe.

Les Débuts, Comédie Françaiſe en un acte, en proſe, ſuivie d'un divertiſſement.

Baioco & Serpilla, Parodie en un acte en vaudevilles du Joueur, Intermede Italien.

Ces trois Pieces, précédées d'un Prologue, avec Romagneſi, jouées enſemble, 14 Juillet 1729.

D. Mico & Lesbina, Parodie en un acte, en vaudevilles, des trois Intermedes Italiens, avec Romagneſi, 17 Août 1729.

Le Feu d'artifice, ou la Piece ſans Dénouement, Comédie Françaiſe en

un acte, en prose, suivie d'un divertissement, avec Romagnesi, 27 Septembre 1729.

Hésione, Parodie en un acte, en prose & vaudevilles de l'Opéra de ce nom, avec Romagnesi, 22 Octobre 1729.

La Foire des Poëtes, Comédie Française en un acte, en prose, suivie d'un divertissement.

L'Isle du Divorce, Comédie Française en un acte, en prose, suivie d'un divertissement.

La Silphide, Comédie Française en un acte, en prose, suivie d'un divertissement.

Ces trois Pieces, précédées d'un Prologue aussi en prose, avec Romagnesi, données le même jour 11 Septembre 1730.

Bolus, Parodie de Brutus en un acte, en vers, avec Romagnesi, 24 Janvier 1731.

Arlequin Phaëton, Parodie en un acte, en prose & vaudevilles, de l'Opéra de Phaëton, avec Romagnesi, 22 Février 1731.

Arlequin Amadis, Parodie en un acte, en prose, de l'Opéra d'Amadis, avec Romagnesi, 27 Novembre 1731.

Les Enfans-trouvés, ou le Sultan poli par l'amour, Parodie en un acte, en vers, de la Tragédie de Zaïre, avec Romagnesi, 9 Décembre 1732.

Les applaudissemens des Spectateurs ne faisaient qu'encourager Dominique à en mériter de nouveaux, soit par son jeu théâtral, soit par ses travaux littéraires, il ne perdait point son temps dans les Sociétés & dans les plaisirs, il jouait tous les jours, & souvent dans trois Pieces; malgré ce travail continuel, il trouva le temps de composer cinquante-sept Pieces en seize années, dont douze à lui seul; aussi obtint-il l'estime du Public, dont il n'abusa jamais; & si je rappelle le mérite & la modestie de ce Comédien, c'est moins pour rendre justice à sa mémoire, que pour offrir un exemple à ses successeurs.



DEBUT

DEBUT DE Mlle. DE MEZIERES.

Marie Laboras de Mezieres, née à Paris, & épouſe de Riccoboni fils, débuta le 23 Août 1734, par le Rôle de Lucile, dans la Surpriſe de la haine, & dans la Parodie de Zaïre, dans laquelle elle joua le Rôle du Gaſcon, elle fut très-applaudie du Public, & reçue parmi les Comédiens Italiens au mois de Décembre de la même année.



LES BILLETS DOUX.

Comédie en un acte en vers libres, 15 Septembre 1734. (1)

VALERE, Damon & Arlequin, Valet de ce dernier, ouvrent la Scène; Valere aime Clarice, tante de Julie, pour qui Damon soupire, Arlequin se met de la conversation, & dit que Marton, suivante de la tante & de la niéce, est aussi l'objet de ses vœux; & comme leurs Maîtresses ne sont point encore instruites de leurs amours, ils prennent tous trois la résolution de les en instruire par des lettres qui donnent le nom à la Piece.

Damon quitte Valere pour aller écrire à Julie; il ordonne à Arlequin de le suivre, & celui-ci fait entendre qu'il a aussi un billet doux à composer pour Marton: Valere sort pour confier au papier l'amour qu'il ressent pour Clarice.

A peine sont-ils partis, que Julie & Marton les remplacent, & la Suivante

(1) La scène est chez Clarice.

encourage sa Maîtresse à lui ouvrir son cœur. Julie qui sans doute a besoin de l'épancher, apprend à Marton qu'elle aime déjà, quoiqu'à peine sortie de l'enfance; Marton n'en paraît point du tout étonnée, au contraire elle la justifie ainsi:

> Le scrupule nouveau! La plaisante pensée!
> Sachez, pour rassurer vos timides esprits,
> Qu'à quinze ans aujourd'hui, on est plus avancée
> Qu'à trente on ne l'était jadis.

Julie ne nomme point son Vainqueur; mais au portrait qu'elle en fait, Marton croit devoir reconnaître Valere, & c'est cette erreur assez médiocrement fondée qui fait l'intrigue de la Piece.

Julie voyant venir Arlequin, se retire après avoir dit à Marton de bien garder son secret; c'est-à dire, celui de son amour, dont elle lui a peint l'objet sans le nommer.

Arlequin donne deux billets à Marton, l'un pour sa Maîtresse, & l'autre pour elle-même; il se retire ensuite après avoir dit qu'il en viendra bientôt chercher la réponse. Marton se persuade que l'un de ces deux billets s'adresse à

Clarice, & fait connaître ainsi la raison qui la détermine à le croire.

Damon aime Clarice, oui, la lettre est pour
elle,
Et j'ai su pénétrer qu'elle l'aime à son tour;
C'est vainement que sa fierté le scelle,
Tous nos Amans sont assortis au mieux.

Clarice vient, Marton lui reproche la triste résolution qu'elle semble avoir prise, de passer les beaux jours qui lui restent dans un triste veuvage, tandis que mille cœurs soupirent pour elle.

CLARICE.

Un seul pourrait, s'il m'aimait tendrement,
Me faire rompre mon serment.
Quoiqu'il nous rende ici des visites fréquentes,
Je n'ose me flatter de son attachement;
Sa figure est des plus charmantes,
Mais je sai résister à cet attrait flatteur
Que m'offre en vain son image importune,
Pour me résoudre à faire sa fortune,
Je voudrais m'assurer qu'il ferait mon bonheur.

Marton n'en demande pas davantage pour se confirmer dans l'opinion où elle est que cet Amant heureux est Da-

mon, & elle remet ſon billet à Clarice ſans le lui nommer. Ce ſilence eſt encore fort néceſſaire à l'intrigue de la Piece, qui a beſoin d'une Soubrette ſi diſcrete. Celle-ci ſort afin de laiſſer à ſa Maîtreſſe la liberté de lire le billet & d'y faire réponſe.

Clarice le lit, & ne doute point qu'il ne ſoit de ſon cher Valere; erreur excuſable, parce que l'on croit aiſément ce que l'on ſouhaite.

CLARICE.

Celui qui me l'écrit, eſt jeune & fait pour plaire,
Ah! n'en doutons pas, c'eſt Valere,
Et je le reconnais pour en être l'Auteur,
A ce portrait que Marton vient d'en faire,
Et plus encor au trouble de mon cœur.

Elle ne balance pas à faire réponſe; Marton revient, elle trouve la lettre toute prête, & elle en a écrit une pour Arlequin, dans laquelle elle lui rend des injures pour les douceurs qu'elle a trouvées dans la ſienne. Il revient bientôt comme il le lui a promis: elle lui remet les deux réponſes, celle de Clarice, & celle qui s'adreſſe à lui.

Arlequin met dans sa poche le billet qui le regarde, & lit celui qui s'adresse à Damon, dont les termes flatteurs le confirment dans la bonne opinion qu'il a de son mérite.

Damon vient, il demande à Arlequin si l'on a fait réponse à son billet, Arlequin lui remet celui que Marton lui avait destiné, & qu'il a mis étourdiment dans sa poche : Damon lit.

Mon cher petit Monsieur, je vous trouve bien fat
D'oser me déclarer votre amour ridicule,
Pour que je sois sensible à l'ardeur qui vous brûle,
Votre taille est trop gauche & votre esprit trop plat,
Vous êtes libertin au vingtieme carat,
Par-dessus tout vous aimez le Bourgogne ;
Et j'ai toujours été d'un goût trop délicat,
Pour écouter les soupirs d'un Ivrogne.

DAMON.

Quel stile, quelle lettre, est-ce à moi qu'on écrit ?
Et peut-elle partir d'une fille bien née ?

Cependant, malgré sa premiere réflexion qui est très-juste, il ne laisse pas

de croire que c'eſt à lui que le billet eſt adreſſé. Julie paraît, il lui en fait d'amers reproches; celle-ci ne ſait à quoi les attribuer, & Damon pour les juſtifier, lui montre la lettre qui les occaſionne.

Elle lui proteſte qu'elle n'a point écrit un billet ſi outrageant & ſi bas. Marton qui l'a écrit pour Arlequin, lui reproche ſon inſolente balourdiſe, & lui ordonne de rendre à Damon celui qui lui eſt adreſſé. Arlequin le remet entre les mains de ſon Maître, qui le trouve conçu dans des termes bien différens.

Vous reſſentez pour moi la plus parfaite ardeur,
Si j'en crois le billet que vous oſez m'écrire;
Pour en mieux convaincre mon cœur,
Je vous permets de venir me le dire.

Damon eſt tranſporté à la lecture de ce billet; mais Julie modére ſa joie, en lui apprenant qu'elle n'a écrit ni l'un ni l'autre.

DAMON.

Si vous vouliez dans ce moment,

De ce billet heureusement,
Vous pourriez réparer la méprise piquante;
Et la changer en vérité constante.

JULIE.

Comment! expliquez-vous, Damon?

DAMON.

En y mettant seulement votre nom.

JULIE.

Mon nom est-il si nécessaire?
Ne suffirait-il pas que ma bouche sincere,
En adoptant le sens de ce tendre billet,
Vous confirmât tout ce qu'il vous promet.

Quoique le bonheur de ces deux Amans paroisse assez avancé, il n'est rien moins qu'assuré: le billet obligeant est de Clarice, c'est à Valere qu'elle l'écrit; mais par l'étourderie de Marton, c'est à Damon qu'il a été remis, ce qui les jette tous dans l'erreur.

Clarice, tante de Julie, n'apprendra pas impunément que sa niéce est aimée de celui à qui elle écrit d'une maniere si obligeante. Julie prie Damon de feindre de l'aimer; il a de la peine à y consentir; mais voyant

qu'elle le veut abſolument, & que cette tromperie eſt néceſſaire à leurs intérêts communs, il s'y réſoud enfin.

Clarice vient, il reſte avec elle, & feint des tranſports qu'il eſt loin de ſentir. Il lui parle en homme pénétré de reconnoiſſance pour la lettre obligeante qu'elle a daigné lui écrire. Clarice toute étonnée, demande à Marton à qui elle a donné la réponſe qu'elle a faite au billet qu'on lui a écrit. Marton commence à ſentir ſon étourderie, & Damon eſt enchanté de l'événement. Il s'écrie.

Je ne ſuis pas aimé, Ciel! que je ſuis heureux!

Il prie Clarice, puiſqu'il n'a pas le bonheur d'être aimé d'elle, de vouloir bien permettre qu'il porte à ſa niéce des vœux dont elle refuſe l'hommage.

Clarice y conſent, & le bonheur de ces deux Amans ſemble confirmé autant qu'il le peut être : il ne reſte plus qu'à aſſurer celui de Clarice & de Valere. Cet Amant s'y prend d'une maniere ingénieuſe, en feignant de venir conſulter cette aimable Douairiere

ſur un projet d'où dépend le bonheur de ſa vie.

VALERE.

Madame, c'eſt à vous qu'aujourd'hui j'ai recours,
De vos ſages conſeils j'implore le ſecours
Sur une affaire délicate,
Et qui doit décider du bonheur de mes jours.
A peine j'entre dans le monde,
Et dès le premier pas, je crains de m'égarer;
Je ſais qu'en écueils il abonde,
Sur le plus grand de tous, daignez donc m'éclairer.

CLARICE.

Vous faites trop d'honneur à mon peu de lumiere;
Si vous jugez pourtant qu'il vous ſoit néceſſaire,
Monſieur, vous n'avez qu'à parler,
Je ſuis prête à vous conſeiller.

VALERE.

Puiſqu'il faut vous ouvrir mon ame toute entiere,
Je vous dirai que j'aime.

CLARICE, *à part.*

Ah ! qu'eſt-ce que j'entens ?

à Valere.

Celle pour qui votre ame eſt enflâmée,
Sans doute eſt digne d'être aimée,
Et ſes attraits ſont éclatans ?

VALERE.

Autant que ſes vertus, c'eſt tout ce qu'on peut dire,
Je la reſpecte & je l'admire;
On trouve tout en elle, eſprit, beauté, douceur,
A la droiture, à la candeur,
Elle joint l'agrément avec la politeſſe,
Et l'étude du monde à beaucoup de ſageſſe.

Chaque mot que Valere dit a Clarice, porte des traits mortels dans le cœur de cette Amante; elle a cependant la force de ſe contraindre, & la bonne foi de lui donner un conſeil déſintéreſſé; elle prend la lettre ſur laquelle il la prie de lui dire ſon ſentiment, & la lit tout haut.

Pour vous d'un feu ſi pur je me ſens pénétrer,

Que ce n'est qu'en tremblant que ma main vous l'exprime,
Comme je ne vis plus que pour vous adorer,
Je meurs si l'espoir ne m'anime;
Prononcez donc l'Arrêt d'où dépendent mes jours,
En flattant mon ardeur d'un retour légitime,
Ne craignez pas d'en voir finir le cours;
Mon amour doit durer toujours,
Puisqu'il est fondé sur l'estime.

(*après avoir lû.*)

On ne peut déclarer son feu plus sagement.

VALERE.

Vous approuvez ma lettre?

CLARICE.

Assurément.

Et vous ne mourrez point.

VALERE.

Clarice le prononce.

CLARICE.

Oui, ce billet mérite une tendre réponse.

VALERE.

Je l'attends.

CLARICE.

Envoyez-le à l'objet de vos vœux.

VALERE.

La chose est déjà faite en ces instans heureux;
Il est entre ses mains.

CLARICE.

C'est donc-là la copie?

VALERE.

Non, c'est l'original; répondez, je vous prie.

Clarice agréablement surprise & passant tout-à coup de la douleur à la joie, le quitte en lui disant qu'il aura bientôt sa réponse. Valere flotte entre la crainte & l'espérance; mais un heureux Messager le met bientôt au comble de ses vœux. C'est un Notaire tenant dans sa main un Contrat de mariage, par lequel Clarice se donne à lui avec tout son bien. On ne pouvait pas mieux remplir le titre de la Piece que par un billet doux de cette nature.

Clarice suit de près le Notaire, & demande à Valere s'il est content de sa réponse.

VALERE.

Surpris de mon bonheur, je ne puis que me taire
Et me jetter à vos genoux.

CLARICE.

Vous m'aimez, il suffit ; Valere, levez-vous ;
Quelques biens dans ce jour que je puisse vous faire,
Votre cœur est d'un prix qui les acquitte tous.

DAMON.

Nous voilà tous heureux ; que la fête commence.

Elle commence, en effet, par des chants & des danses qui sont terminés par le Vaudeville suivant.

VAUDEVILLE.

A des tendrons jeunes & frais,
Sandis, je trace des billets
Autant qu'on le desire ;
Mais pour des Créanciers, jamais
Pour ces Messieurs, qui font des frais,
Je ne sais pas écrire.

Pour vous en qualité d'Amant,
Je prends la plume à tout moment,
Beautés dont l'œil m'attire ;

Mais pour me charger avec vous,
Du titre dangereux d'époux,
Je ne ſais pas écrire.

Pour honorer d'un juſte encens,
Et les vertus & les talens,
Le Dieu des vers m'inſpire;
Mais pour louer le vice heureux,
Et tous ſes partiſans honteux,
Je ne ſais pas écrire.

Pour copier une chanſon,
Ma main ne fait point de façon,
On n'a qu'à me le dire;
Mais pour donner des rendez-vous,
Et répondre à des billets doux,
Je ne ſais pas écrire.

Quand il faut ſigner un contrat,
Contre lequel l'amour combat,
Notre main ſe retire;
Mais pour aſſurer le bonheur
D'un Amant choiſi par le cœur,
Ah! quel plaiſir d'écrire!

Cette Piece fut très-bien reçue du Public. La derniere Scène ſur-tout parut très-adroite & très-intéreſſante. El-

le n'eut pas moins de succès que celle de la Pupille avec laquelle elle a quelque ressemblance : le style qui est digne de la plume de Boissy, fit passer sur quelques reproches qu'on auroit pu lui faire quant à l'intrigue ; au reste elle eut un succès très-complet & très-mérité. (1)

DEBUT DE M. DEHESSE.

Le Sr. Déhesse, né en Hollande, débuta à Fontainebleau, le 2 Décembre 1734, par le Rôle de Valet, dans la Comédie du petit Maître amoureux. Il reçut beaucoup d'applaudissemens, qu'il a long-temps mérités dans cet emploi, & par son talent, pour la composition des Balets ; il fut reçu à quart de part à Pâques suivant.

---

(1) Nous ne pouvons fixer le nombre des représentations de cette Piece, ni celui des autres qui l'ont suivie, & nous ne pouvons même assurer qu'il ne nous soit échappé quelqu'anecdote pendant le cours de cette année, dont nous n'avons point trouvé le Registre dans les archives de la Comédie Italienne.

LE DÉGUISEMENT.

Comédie en un acte en vers, 13 Décembre 1734. (1)

LUCILE ouvre la ſcène avec Valere ſon frere, qu'elle prie inſtamment de s'en retourner au plutôt à la ville, ayant de fortes raiſons pour ne pas le recevoir chez elle à la campagne ; Valere dit qu'il n'en fera rien ; & preſſé par ſa ſœur de lui dire le motif qui l'amene, il lui répond que depuis un an il brûle pour Clarice ſon amie, à qui il n'a jamais parlé, & de qui il n'eſt pas même connu ; mais qu'étant informé qu'elle étoit actuellement à ſa maiſon de campagne, il a ſaiſi cette occaſion pour ſe faire connaître, perſuadé qu'elle voudra bien le ſervir & faire agréer à Clarice l'amour qu'il reſſent pour elle.

Lucile cherche à l'en détourner par la crainte d'une paſſion malheureuſe, & en lui apprenant que Clarice eſt ſi fort prévenue contre tous les amans,

(1) La ſcène eſt dans la Maiſon de Campagne de Lucile.

qu'elle n'eſt venue à ſa campagne, qu'à condition qu'elle n'y recevrait aucun homme, & que ſon mari même ni reſterait pas tant qu'elle y ſerait. Valere propoſe un expédient, au moyen du quel il ſe flatte de parler à Clarice ſans qu'elle puiſſe s'en offenſer, & peut-être de la faire changer de ſentiment.

VALERE.

Sans doute Clarice eſt inſtruite
Que nous avons une ſœur au Couvent.

LUCILE.

Nous parlons d'elle aſſez ſouvent,
Et dans peu même, elle attend ſa viſite.

VALERE.

Je ſens renaître mon eſpoir,
Puiſqu'elle s'attend à la voir;
Sous l'habit de ma ſœur je puis ici paraître,
Mon cœur par ce moyen, triomphera peut-être
De ſon inſenſibilité.

Lucile qui connaît les intentions honnêtes de ſon frere, & qui voudrait voir changer ſon amie, approuve cet expédient, & dit à Valere d'aller préparer ſon déguiſement. Lorſqu'il eſt ſorti, Clarice paraît, & demande à

Lucile comment elles rempliront la journée.

Lucile annonce alors à ſon amie l'arrivée de ſa prétendue ſœur, lui en fait un portrait ſi avantageux, qu'elle donne à Clarice une forte envie de la voir. Lucile ajoute que cette ſœur reſſemble ſi fort à un frere qu'elles ont, & qu'elle le copie ſi bien, lorſque pour ſe divertir quelquefois elle en prend les habits, que tout le monde ſerait trompé à une ſi parfaite reſſemblance; elles ſortent en attendant que cette ſœur ſoit en état de paraître.

Arlequin & Liſette entrent ſur la ſcène en plaiſantant ſur le déguiſement de Valere, & ſur le rôle qu'il va jouer; Liſette dit à Arlequin qu'elle ne croit pas que ſon Maître puiſſe réuſſir dans ſes projets; Arlequin l'aſſure du contraire, & lui dit.

Nous n'avons qu'à vouloir, notre conquête eſt
ſûre;
Il va prendre ſon cœur comme j'ai pris le tien.

Arlequin rappelle alors à Liſette ſon ancien amour, dans le temps qu'elle était au ſervice d'une jeune Coquette, & ſe flatte qu'elle a toujours pour lui les mêmes ſentimens: Liſette lui dit que

depuis qu'elle est avec Clarice, qui est une personne très-sage, elle a renoncé aux amants, & qu'elle veut suivre en tout son exemple; mais que pourtant si Valere allait faire changer Clarice de sentiment, elle pourrait bien se déterminer à livrer de nouveau son cœur à la tendresse; à cette condition ils engagent réciproquement leur foi, & sortent en voyant paraître leurs Maîtres.

Clarice, Lucile & Valere en habits de femme, entrent; après les premiers complimens, Valere & Clarice se jurent une amitié mutuelle, & s'embrassent tendrement; Valere soutient dans cette scène le caractere d'une fille très-enjouée; & Lucile qui tire un bon augure de ce commencement, les laisse seuls, sous prétexte de quelques affaires.

Valere fait adroitement tourner la conversation sur l'objet qui l'intéresse, & demande à Clarice si les plaisirs de la campagne sont capables de la dédommager de ceux qu'on goûte à la ville, où une personne aussi aimable qu'elle, doit avoir plus d'un adorateur.

Clarice prie Valere de ne lui point

parler d'amant, lui dit que ce nom ſeul la choque, & que bien loin d'avoir un cœur formé pour la tendreſſe, elle a pris une ferme réſolution de n'aimer de ſa vie. Il ſe paſſe entr'eux une longue ſcène, dans laquelle ils font l'un & l'autre des portraits fort vifs, pour & contre l'amour & les Amans.

Valere voyant la prévention où ſe trouve Clarice, s'engage dans la journée à l'en guérir, pourvu qu'elle lui permette de paraître à ſes yeux en habit de Cavalier, & de faire avec elle le perſonnage d'un Amant paſſionné, dont elle copie aſſez bien les diſcours & les tranſports; Clarice rit de la propoſition, & dit à Valere, que ſa ſœur lui ayant déjà fait naître l'envie de la voir ſous cet habit, elle y conſent de bon cœur, Valere ſort pour s'habiller.

Liſette ſurvient, Clarice lui annonce le déguiſement dans lequel elle va voir paraître la ſœur de Lucile; Liſette lui dit que le langage qu'elle va lui tenir ſous l'habit de Cavalier, eſt capable de la guérir de ſa prévention, & que cette ſœur, en lui parlant de l'amour comme d'un badinage, pourrait bien

lui en inspirer tout de bon ; Clarice en rit, & s'en va.

Lisette reste seule, & dit quelle prévoit déjà que sa Maîtresse aimera bientôt, & que si cela arrive, elle est résolue d'aimer Arlequin qui survient. Il demande à Lisette des nouvelles du stratagême de son Maître, ils font l'un & l'autre la peinture de leurs propres caracteres ; & après une scène assez vive, Arlequin annonce qu'il a fait venir des violons & des Musiciens par l'ordre de son Maître, & qu'il va dans le cabaret prochain pour les avertir de se tenir prêts ; ils sortent à l'arrivée de Clarice & de Valere en habit d'homme.

Clarice en entrant sur la scène, dit à Valere qu'elle est charmante dans cet habit, & qu'elle lui paraît mille fois plus belle sous ce déguisement : ils entrent en matiere. Clarice est fort empressée de savoir ce que pourra lui dire Valere ; ce dernier lui dit qu'il l'adore, Clarice lui répond que c'est le langage ordinaire des Amans & leur début, mais qu'elle n'en croira jamais rien, &c. Valere lui dit que c'est parce qu'elle prend ces paroles comme un vrai ba-

dinage ; mais qu'il la ſupplie de lire dans ſes yeux le véritable amour dont ſon cœur eſt épris. Valere ménage cette ſcène de façon, & avec tant d'art, qu'il fait dire à Clarice,

O Ciel! s'il était bien poſſible
Qu'un Amant s'exprimât avec tant de douceur,
Comment lui refuſer ſon cœur,
Et le moyen de n'être pas ſenſible
Au tendre aveu de ſon ardeur ?

Valere ſe jette à ſes genoux, Clarice en eſt émue, & lui dit,

Il eſt tems que ce jeu finiſſe,
Et c'en eſt aſſez en un jour;
Tout ceci pour mon cœur pourrait avoir des ſuites,
Vous parlez trop bien de l'amour,
Et je ſens trop ce que vous dites.

Lucile arrive, qui voyant Valere aux genoux de Clarice, croit qu'il s'eſt ſans doute découvert, & prévenue par la ſituation dit,

Mon frere, aux genoux de Clarice!
Mais ceci devient ſérieux.

Clarice ſurpriſe d'entendre le nom de frere, s'écrie.

Votre frere, qu'entend-je ? O Dieux !
Quoi, se peut-il qu'ainsi l'on me trahisse ?

Enfin Lucile fait valoir auprès de Clarice sa tendre amitié pour elle, & lui parle en faveur de son frere. Celui-ci, par de nouvelles assurances de l'amour le plus sincere, fait consentir Clarice à le couronner par un doux hymen ; Arlequin & Lisette font entrer le divertissement qui finit la Piece. Cette Comédie est la premiere qu'ait donné M. de la Grange, qui s'est fait depuis connaître par plusieurs succès. Il eut lieu d'être encouragé par l'accueil que le Public fit à celle-ci, qu'il reçut avec beaucoup d'applaudissemens.



LES

LES ENNUIS DU CARNAVAL.

Comédie en un acte en vers, 15 Février 1735.

LE Carnaval, conduit par le Plaisir, ouvre la Scène, il se plaint au Plaisir, son guide fidèle, des ennuis qu'il vient d'essuyer à Paris pendant les deux mois de séjour qu'il y doit faire tous les ans; le Plaisir lui répond que ce n'est pas sa faute s'il a éprouvé de l'ennui où il se proposait de ne lui faire trouver que d'aimables amusemens; & il lui dit,

D'abord je vous avais conduit
Dans les Maisons les plus brillantes,
De cent jeunes Beautés, jeunes, vives, piquantes,
Vous n'avez pas été séduit.

Le CARNAVAL.

Eh! comment vouliez-vous qu'elles pussent me plaire?
La nature, il est vrai, leur donna des attraits,
La beauté dans Paris, moins rare que jamais,

Eſt du ſexe aujourd'hui le partage ordinaire ;
Mais j'ai vu des façons dont je ſuis affadi :
Un air grave affecté qui paſſe pour noblesſe,
Des diſcours languiſſans qu'on n'entend qu'à demi,
Des yeux dont un faux art a banni l'allegreſſe,
En un mot, je conviens qu'elles ont des appas ;
Mais pour exciter ma tendreſſe,
Il faut un air coquet que je n'y trouve pas.
Je voudrais,
(ajoute-t-il)
Que la Prude enflamma mon cœur
Par un air de coquetterie,
Que la Coquette enfin, redoubla mon ardeur
Par un maintien de pruderie.

Le Plaiſir trouvant le Carnaval trop difficile à contenter, lui demande s'il a trouvé les mêmes dégoûts ſur les Théâtres ; le Carnaval lui répond qu'il les a trouvés tous les trois ſi aſſommans, qu'il ne s'eſt preſque pas donné la peine de les revoir ; cela donne lieu au Plaiſir de les lui faire paſſer en revue ſur le Théâtre Italien, à la faveur

d'une Piece de sa façon : voilà donc le lieu de la Scène établi : nous allons voir ce qui s'y passe.

Epiménide (1) paraît à moitié endormi. Il se plaint de ce qu'on l'a tiré si mal-à-propos d'un sommeil de quarante ans, pour ne lui faire voir à son réveil que ce qu'il a vu avant de s'endormir. Cela donne lieu à l'Auteur de faire entendre que ces mêmes défauts, qui régnaient autrefois, sont encore en usage, & qu'il n'y a de différence que du plus ou du moins. Epiménide convient qu'on lui a fait faire un voyage très-inutile de Gnosse (2) à Paris, & qu'on aurait mieux fait de le laisser dormir tout le reste de sa vie ; voici par où il finit la Scène.

Je suis mal à propos en butte à la satyre ;
Mon nom seul m'a fait tort, parce qu'il est
trop beau ;
Mais de ces lieux je me retire,
Et je n'y paraîtrai jamais qu'incognito,
Adieu, je vais faire dodo.

(1) Le Reveil d'Epiménide, Comédie en trois actes en vers, de Poisson, donnée au Théâtre Français le 7 Janvier, sans succès.

(2) Ville de l'Isle de Crète.

Eponine (1) succéde à Epiménide, elle débute d'abord par cette exclamation tragique :

Grands Dieux dont l'équité protege les Héros,
Ne serez-vous jamais attendris de mes maux!
Quand j'oppose aux destins la plus ferme constance,
Ils s'arment contre moi de toute leur puissance,
La vertu ne peut rien contre leur dureté,
Et sans être coupable on est persécuté.

La plus grande persécution dont Eponine se plaint aux destins, c'est de l'avoir produite au Théâtre François, sous une forme qui ne lui a jamais convenu dans l'Histoire; elle s'emporte contre Melpomene, qui l'a tellement changée aux yeux du Carnaval, qu'elle en a été tout-à-fait méconnaissable. Le Carnaval convient de bonne foi qu'il n'a pas reconnu la célébre

---

(1) Personnage principal de la Tragédie de Sabinus, de Richer, donnée au Théâtre Français le 29 Décembre. Elle eut huit représentations après des changemens considérables que l'Auteur y fit.

Eponine dans celle qui s'eſt montrée à Paris, Eponine lui répond.

Ce ne l'eſt pas, vous dis-je, & d'un nom ſuppoſé,
On avait crû parer un caractere uſé,
Epriſe par devoir d'un époux reſpectable,
Une telle union doit être inviolable;
L'Amour n'aura de moi qu'un mépriſant refus;
J'écoute cependant le Jargon de Titus,
De ſes fades diſcours je ſuis preſque attendrie,
Je n'ai point de ſecrets que je ne lui confie,
Mon cœur eſt enchanté de ſon air ſimple & doux,
Je remets en ſes mains le ſort de mon époux,
Je gémis, je ſoupire, interdite & tremblante,
Aux pieds de l'Empereur je tombe en Suppliante,
Je frémis de le voir prêt à nous accabler. . .
Ah! Seigneur! Eſt-ce là comme je dois parler?

Le Carnaval lui dit qu'on a eu vraiment tort de la faire parler ſur un ton ſi peu convenable. Mais qu'il ne faut pas juger Melpomene à la rigueur, & que ce n'eſt pas ſa faute ſi on l'a miſe

ſur ce pied-là ? Quoi ! lui répond Eponine,

Vous aimez à voir l'auguſte Tragédie,
Dans un dédale obſcur marcher en étourdie ;
Lorſque vous lui donnez des applaudiſſemens,
Vous partagez ſa honte & ſes égaremens ;
A votre Jugement ſes erreurs font injure,
Rappellez les Héros que ſa main défigure ;
Vendôme eſt un rébelle, Oroſmane un galant ;
Guſtave un étourdi, Caliſthene un pedant,
Sabinus un Gaſcon que ſon mérite étonne,
Toujours avec reſpect parle de ſa perſonne.

A cette juſte critique des caractéres qu'on donne aujourd'hui aux Héros de Tragédie, Eponine oppoſe ceux que Corneille & Racine, & quelques-autres Auteurs anciens, leur ont donnés autrefois. Elle s'exprime ainſi, en parlant des Héroïnes de Théâtre.

Ne ſe ſouvient-on plus de celles qui jadis,
Avec juſte raiſon étonnaient tout Paris ?
Phédre, par Vénus même à la fureur livrée,
Dans ſes vaſtes projets Athalie égarée,
Roxane, en qui l'amour cede à l'ambition,
Ino, conduiſant ſeule une grande action,
Léontine, d'un Roi conſervant la famille,

Clitemnestre volant au secours de sa fille,
Ces sublimes objets dignes de vos bontés,
Respectés de tout tems, ne sont plus imités.

A cette belle Scène en succéde une autre, dont on aurait pu se passer; mais les Auteurs ont voulu marquer une espece d'impartialité, en traitant aussi mal leurs ouvrages que ceux d'autrui. Cependant ils ont pris la précaution de mettre la Critique de leur Prodigue puni, (1) dans la bouche d'un Yvrogne, pour en émousser les traits par la qualité du personnage. En voici un qui a plus de poids, c'est l'Opinion; comme elle est la Reine du monde, elle juge de tout en dernier ressort; mais avec cette différence, qu'elle passe légerement sur les Eloges, & qu'elle appuie terriblement sur les invectives. En effet en parlant de Didon (2) & de la Pupille, (3) elle se contente de dire en passant.

(1) Le Prodigue puni ou le Frere ingrat, Comédie en trois actes en vers, de Davennes & Romagnesi, qui ne s'est point épargné dans cette Piece critique, dont il est aussi l'Auteur.

(2) Tragédie de M. Lefranc de Pompignan.

(3) Comédie en un acte en prose, de Fagan, qui réussit très bien & qui le méritait.

J'ai goûté des plaisirs extrêmes ;
A Didon ; la Pupille avait un tour heureux.

Mais quand il faut dire du mal, elle ne tarit point, on en va juger par la Scène qu'elle a avec Durval, au sujet du Préjugé à la mode. (1) Elle commence par critiquer le titre par ces Vers :

C'est un travers & non pas une mode.

Durval, prévoyant par ce premier trait, ce qu'il doit attendre d'un Tribunal si sévére, veut se retirer, & dit.

Mon titre seul produit d'abord une dispute,
Je vais me soustraire à vos yeux,
Aux traits les plus piquants je m'offrirais en butte,
Si je demeurais dans ces lieux.

Le Carnaval lui ordonne de rester ; l'Opinion même l'y convie avec adresse par ces Vers flatteurs.

Ne craignez point de mortelle piqûre,
Je blâme doucement, & loue avec raison ;
Le résultat de ma censure,
Est un remede & non pas un poison.

---

(1) Comédie en cinq actes en vers, de la Chaussée, trop connue & trop estimée, pour avoir besoin d'être rappellée.

Durval ne veut pas convenir que ſa Piece ait beſoin de reméde ; il le fait connaître par ces Vers.

> Je ne ſai pas de quel eſpece
> Sont les défauts qu'on veut me reprocher,
> Il n'eſt pas en moi d'empêcher
> Que de certains eſprits ne condamnent ma Piece,
> Mais ce ſera ſans aucun fruit ;
> Je m'expoſe d'abord ſans faire trop de bruit,
> D'une façon douce & facile,
> Irréprochable dans mon ſtyle,
> L'exactitude me conduit
> A cette expreſſion qui frappe, qui ſéduit.

L'Opinion convient que l'expoſition eſt faite avec adreſſe, & que le fonds était ſi mince, que l'Auteur a agi très-prudemment de le ménager, & de ne pas tout expoſer dès le premier Acte, pour éloigner le dénouement ; elle veut bien encore lui paſſer qu'à l'égard de ces Vers, il y en a de très-bien faits, cependant elle ajoute.

> Mais quelquesfois auſſi j'en ai vu de pervers,
> Qui chagrinaient fort mon oreille.

Durval releve fort le caractére de ſes petits Maîtres.

Et mes deux jeunes gens ne vous font-ils pas rire ?

Je ne pense pas que jamais
On ait mieux badiné sur un tel ridicule ;
Railleurs, vifs, pétulans, hardis,
Je vous les peints bien étourdis ;
Devant moi-même ils montrent sans scrupule,
Le Portrait que l'un d'eux chez le Peintre a surpris.

L'Opinion lui répond d'un ton malin.

Ils auraient bien risqué chez de certains maris.

Elle ajoute que la poltronerie que l'Auteur leur donne, est un vice indigne du Théâtre ; elle tombe ensuite sur les caractéres bas du Valet & du Pere de Durval ; elle trouve le coup de Théâtre du Quiproquo des Lettres, amené d'une maniere trop honteuse, par rapport à la Duchesse qui les envoie à Constance pour se venger de l'infidélité que son Mari lui fait en sa faveur. Voici comme l'Opinion s'explique à ce sujet :

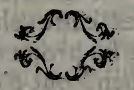
Juste-Ciel, quel procédé honteux !

A ce coup de théâtre il fallait nous conduire
Par un chemin plus gracieux, &c.

Cependant elle convient que la Piece eſt digne de ſon ſuccès, & dit en parlant de ſon Auteur :

Il vient de tracer un tableau,
Où nous découvrons tant de beau,
Que ſes défauts ne lui ſervent que d'ombre.

Cette Piece-ci, qui eſt de celles que l'on finit quand on veut, fut terminée par un Pas de ſix qui attirait beaucoup de monde, & qui était en rivalité avec une autre qui ſe danſait alors à l'Opéra. Cette petite Comédie, qui eſt de Romagneſi & Riccoboni, eut le ſuccès ordinaire aux Pieces Critiques ; mais elle a peu été repriſe depuis.



Le 14 Mars, les Comédiens Italiens firent la clôture de leur théâtre par la Parodie d'Achile & Deidamie, qui fut précédée des Ennuis du Carnaval, & d'un Compliment dialogué entre le sieur Dehesse & la Demoiselle Riccoboni, & le 18 Avril, ils le rouvrirent par la même Parodie, précédée de la Surprise de la Haine, qui ne furent pas moins applaudies que dans leur nouveauté.

LA MERE CONFIDENTE.

Comédie en trois actes, en prose, 9 Mai 1735. (1).

DORANTE, Amant d'Angélique, prie Lisette sa Suivante, de lui être favorable auprès de sa Maîtresse, & lui promet de faire sa fortune, s'il a le bonheur d'épouser cette charmante personne. Lisette lui promet tous les bons offices qui dépendront d'elle ; mais elle ne sait comment le faire parvenir au

(1) La scène se passe dans une Maison de Campagne.

bonheur où il aſpire, lorſqu'il lui apprend qu'il n'a pour tout bien que ſa légitime, tandis qu'Angélique eſt un très-riche parti. Liſette promet cependant à Dorante de le ſervir, malgré l'obſtacle que ſa mauvaiſe fortune oppoſe à ſon amour. Comme Angélique doit bientôt venir au rendez-vous que Liſette lui a donné, ſans l'inſtruire que Dorante doit s'y trouver, elle dit à cet Amant de s'éloigner un peu, afin de lui donner le temps de diſpoſer favorablement ſa Maîtreſſe avant qu'il vienne l'entretenir lui-même.

Angélique arrive, Liſette affecte un air de chagrin, & dit à ſa Maîtreſſe qu'elle ne doit plus penſer à Dorante, & qu'elle a des choſes à lui annoncer, qui lui feront prendre le parti de renoncer à ſon amour.

Angélique lui demande avec empreſſement ce qu'elle peut avoir appris qui l'oblige à ne plus penſer à ſon Amant, c'eſt, lui répond la Soubrette, le peu de fortune de Dorante. Angélique lui répond généreuſement qu'elle aura aſſez de richeſſes pour eux deux; mais Liſette lui repréſente que Madame Argante ſa mere pourrait bien ne pas avoir des ſentimens ſi nobles. Angé-

lique la rassure, & sa confiance est fondée sur la tendresse que cette mere a pour elle. Les choses étant ainsi disposées, Dorante qui ne s'étoit éloigné que pour donner le temps à Lisette de parler en sa faveur, se présente à Angélique qui le reçoit avec des sentimens de bonté, qui redoublent l'amour qu'il a pour elle.

Lisette s'apperçoit que Lubin, Jardinier de Mad. Argante les écoute, & elle conseille à Angélique de se retirer.

Lubin approche, dit à Dorante & à Lisette qu'il a tout entendu, & leur fait tant de peur, qu'ils prennent la résolution de le mettre dans leurs intérêts, & le chargent de leur servir d'espion.

La convention étant faite & acceptée, Dorante & Lisette se retirent à l'approche de Madame Argante, qui, se doutant de quelque chose au sujet de sa fille, charge Lubin d'observer toutes ses démarches; Lubin lui répond naïvement qu'il ne le peut en conscience, puisqu'il est payé pour l'espionner elle-même.

Madame Argante apprend de lui qu'Angélique aime un jeune homme

qui s'appelle Dorante ; elle lui promet de le bien récompenser s'il continue à l'instruire de tout ce qui se passe entre Dorante & sa fille ; Lubin ne balance pas à accepter cette seconde charge d'espion, & se retire voyant approcher Angélique.

Madame Argante annonce à Angélique le dessein qu'elle a formé de la marier à Ergaste, & Angélique la prie de ne la pas contraindre à épouser un homme qu'elle ne saurait aimer. Cette tendre mere lui promet de ne faire jamais de violence à son inclination, elle lui rappelle l'amitié qu'elle a toujours eue pour elle, & lui demande en récompense de la regarder à l'avenir, plutôt comme son amie que comme sa mere.

Angélique, touchée de tant de bontés, se livre entiérement à elle, & porte la confidence jusqu'à lui déclarer le penchant qu'elle a pour Dorante. Madame Argante oublie un instant la qualité d'amie pour reprendre celle de mere, & Angélique se repent de sa franchise ; mais Madame Argante répare promptement l'imprudence qui lui est échappée, par de nouvelles protestations d'amitié, & par là elle acheve

de tirer le secret de sa fille à qui elle tâche de faire entendre que tous les Amans sont des trompeurs qui ne cherchent qu'à se prévaloir de la faiblesse qu'on leur laisse appercevoir.

Angélique est si touchée des tendres remontrances de sa mere, qu'elle lui promet de congédier Dorante qu'elle refuse.

Dorante vient au second Acte chercher la réponse à sa lettre, & Lubin lui apprend qu'Angélique n'ayant pas voulu la recevoir, il l'a remise à sa Suivante : en effet, Lisette vient la lui rapporter en l'assurant qu'elle ne comprend rien à ce refus, après les tendres protestations qu'elle vient de lui faire, & elle ajoute qu'Angélique est d'une mauvaise humeur qu'elle ne lui a jamais connue.

Angélique arrive toute remplie des sages leçons de sa mere, & dans ces dispositions elle fait un nouveau crime à Dorante de l'audace qu'il a de se présenter à ses yeux après l'injure qu'il vient de lui faire, en prenant la liberté de lui écrire. Dorante ne peut soutenir la dureté de ce reproche, auquel il n'avait garde de s'attendre ; la fidèle Lisette lui dit tout bas de se retirer pour

un moment, & il ſuit ce conſeil.

Angélique auſſi touchée du reſpect & de la ſoumiſſion de ſon Amant, que pénétrée de la douleur qu'il a fait paraître, ſe repent de l'avoir ſi mal traité; elle voudrait qu'on le rappellât pour calmer les tranſports auxquels il a paru s'abandonner.

Ergaſte avec qui ſa mere a formé le projet de la marier, ne pouvait ſe préſenter dans une conjoncture moins favorable; elle le reçoit avec une froideur qui va juſqu'au mépris; c'eſt une eſpece de Philoſophe qui ne dit pas un mot qui ne faſſe bâiller, & l'accueil qu'il reçoit & qu'il mérite, l'engage à ſe retirer bientôt.

Après ſa prompte retraite, Liſette renoue la converſation, dont l'infortuné Dorante était l'objet; elle parle ſi efficacement en ſa faveur, qu'Angélique conſent qu'on le rappelle s'il en eſt temps encore. Liſette ſaiſit cette permiſſion, elle appelle Dorante, il vient, on lui pardonne le paſſé; mais il s'agit de prendre des meſures pour l'avenir: Liſette apprend à Dorante qu'Ergaſte eſt arrivé pour épouſer Angélique, & cet Amant au déſeſpoir propoſe un enlevement à Angélique; elle en reçoit

la propoſition avec colere. Dorante ne ſe rebute pas, il preſſe, il ſoupire, il gémit, il ébranle Angélique; mais Lubin, nouvel Eſpion de Madame Argante, a tout entendu, & lui découvre ce myſtére. Cette mere prudente prend le parti de diſſimuler avec une fille qui lui eſt ſi chere, & qu'elle eſpére ramener à ſon devoir. Angélique vient; Madame Argante lui demande ſi elle a vu Dorante; Angélique lui répond, avec ſon ingénuité ordinaire, qu'elle l'a revu; mais que ce n'a été que pour le congédier. Madame Argante l'embraſſe tendrement, lui vante ſa victoire; Angélique eſt confuſe de mériter ſi peu les éloges d'une ſi tendre mere: elle ſe jette à ſes pieds, & lui avoue qu'elle vient de la tromper pour la premiere fois; cette ſcène eſt très-pathétique de part & d'autre. Angélique confeſſe, les larmes aux yeux, que Dorante lui a propoſé un enlévement auquel elle n'a eu garde de ſe prêter; mais elle ne ſe prête pas davantage à l'Hymen que ſa mere lui propoſe: elle lui fait entendre qu'elle ne pourra jamais aimer Ergaſte, & qu'elle ne ſaurait lui répondre de l'amour qu'elle a pour Dorante. Madame Argante ne ſachant plus à quoi ſe

résoudre, dit à Angélique qu'elle veut parler à Dorante, & que comme il ne l'a jamais vue, elle pourra passer à ses yeux pour la tante, & non pour la mere de sa Maîtresse : Angélique lui promet de le disposer à cette entrevue ; & par un secret pressentiment, elle s'en promet un heureux succès.

Au troisieme Acte, Ergaste instruit par Lubin, sans aucun dessein de la part de cet Espion, à qui un secret échappe, lorsqu'il croit le mieux garder, s'explique avec Dorante son Neveu, qui ne le croyait pas en ce lieu, & qui le soupçonnait encore moins d'être l'Epoux que Madame Argante destinait à sa fille : il apprend que ce Neveu, qui lui est cher, est aimé d'Angélique autant qu'il l'aime ; dès ce moment il prend son parti en homme sage, sans en rien faire connaître à Dorante qui est au désespoir d'avoir un Rival si respectable. Dorante promet à son Oncle de ne plus penser à Angélique ; Ergaste lui dit, sans s'expliquer plus clairement, d'aller toujours son chemin. Ces paroles qui semblent prononcées d'un ton ironique, ne le rassurent pas ; Angélique vient, il la presse plus que

jamais de conſentir à l'enlevement qu'il lui a propoſé, & pour lequel il lui dit qu'il a tout préparé ; elle lui défend de lui en parler davantage, & le fait conſentir à une entrevue avec la Tante en queſtion, ſans l'avertir que c'eſt ſa mere. Dorante lui promet de ſuivre ce qu'elle lui preſcrit, & ſe retire plus déſeſpéré que jamais. Madame Argante vient ; Dorante eſt auſſitôt rappellé : elle lui fait tant d'horreur de la propoſition qu'il a faite à une fille vertueuſe, de ſe laiſſer enlever, qu'il en témoigne un véritable repentir. Cette Scène eſt dialoguée avec un art infini, & Madame Argante reconnaît un ſi grand fond de probité en Dorante, qu'elle dit à Angélique, ma fille je vous permets d'aimer Dorante. Ces dernieres paroles charment également Angélique & Dorante ; mais pour mettre le comble à leur joie, Ergaſte vient retirer la parole qu'il a donnée à Madame Argante ; & lui propoſe à ſa place Dorante ſon Neveu, à qui il aſſure tout ſon bien : il demande grace pour Liſette à qui on a trop d'obligation pour lui rien refuſer.

Cette Piece eſt une des meilleures & des plus intéreſſantes qui ſoient ſor-

ties de la plume de M. de Marivaux. Le ſujet en eſt honnête, le but moral & bien rempli ; il ſerait à ſouhaiter que tous les Auteurs, prenant cet objet pour modèle, cherchaſſent toujours à joindre l'utile à l'agréable.

LE CONTE DE FÉE.

Comédie en un acte en vers libres, avec Divertiſſement, 26 Mai 1735.

Le Chevalier Malencontreux ouvre la Scène avec Torindor ſon Ecuyer. Ils expoſent le Sujet en diſant que l'Enchanteur Gridelin a enlevé la Princeſſe & Folette ſa Suivante, toutes deux nouvellement mariées, l'une au Maître, & l'autre à l'Ecuyer. Ils viennent les chercher dans un Château qu'un enchantement dérobe à leurs yeux, ou les a adreſſées à la Fée rancuniere, mortellement ennemie de Gridelin. Cette Fée ſecourable s'avance vers eux, & ne promet de ſervir le Chevalier Malencontreux, qu'en cas que ſa Princeſſe lui ait été fidèlle, elle donne à Torindor un anneau qui doit

le rendre inviſible. Muni d'un tel ſecours, Torindor entre dans le Château ; auſſitôt qu'il y eſt introduit, le Théâtre change, & repréſente l'intérieur du Château.

Gridelin y paraît accompagné d'un Lutin qui lui ſert d'Ecuyer, & confirme à ſon tour ce qu'a dit la Fée Rancuniere, que le Génie qui préſide à tous ſes Enchantemens, l'a commiſe à la garde de la Princeſſe, & que le Chevalier Malencontreux ne pourra la recouvrer, à moins qu'elle ne lui garde une fidélité à toute épreuve. La Princeſſe vient avec Folette, ſa Suivante. Gridelin fait de nouvelles tentatives ſur ſon cœur, & lui promet entr'autres choſes de la rendre plus belle, & même immortelle. Cette derniere offre eſt la plus ſéduiſante pour la Princeſſe ; Folette qui ne lui reſſemble gueres par la fidélité, lui en releve le prix ; mais la Princeſſe n'ayant d'autre objet que ſon amour pour ſon Epoux, ſe contente de demander à Gridelin ſi ſon cher Chevalier jouira du même privilége ; après quelques conteſtations, pendant leſquelles Gridelin paraît, tantôt irrité, & tantôt radouci, on ſert à dîner :

Torindor ſert de buffet à la faveur de l'anneau qui le rend inviſible ; ſa gourmandiſe naturelle lui donne lieu d'amuſer agéablement les ſpectateurs ; mais la vertu de l'anneau le ſauve malgré lui-même ; (1) il ne peut pas pourtant contenir ſa langue, lorſque Folette lui fait connaître, par des diſcours coquets, qu'il s'en faut bien qu'elle ſoit auſſi fidèle que ſa Maîtreſſe : Torindor s'échappe en injures ; & s'étant laiſſé ravir par Gridelin, l'anneau qui le rendait inviſible, il ſe trouve expoſé à toute ſa colere : le Génie ordonne même au Lutin de l'aller précipiter du haut d'une tour. La Fée Rancuniere ayant pris ſoin de le faire tenir en l'air par des Eſprits ſoumis à ſes loix, reparaît avec le Chevalier Malencontreux & Torindor ; elle dit à ce dernier qu'il aurait mérité de franchir le ſaut tout entier, par l'imprudence qu'il a faite de ſe découvrir. Elle ajoute, en parlant à ſon

(1) Cet anneau s'eſt retrouvé il y a quelques années ; un homme d'eſprit s'en eſt fort utilement ſervi pour ſe rendre tantôt inviſible & tantôt cuvette. Ceux qui le connaiſſent, ſont cependant étonnés qu'il ne ſe ſoit pas, comme Arlequin, transformé en Buffet.

Maître . que la fidélité de sa Princesse aurait suffi pour la lui faire rendre ; mais qu'il faut qu'il porte la faute de son imprudent Ecuyer , & que le Génie , leur maître commun, exige qu'il combatte un Géant d'une grandeur énorme , & qu'il remporte la victoire sur un ennemi si redoutable. Le Chevalier Malencontreux se soumet sans crainte à cette derniere loi. Il sort pour aller écrire un Cartel que Torindor doit porte au Géant. Pendant que le Maître écrit le Cartel, le Lutin, Rival de Torindor , vient le défier ; mais ce dernier ne paraît pas fort pressé de se battre , & sur-tout pour recouvrer une Coquette. Le Chevalier revient , & remet le Cartel entre les mains de son tremblant Ecuyer. Torindor , après avoir long - temps balancé , enhardi par le dernier péril , dont la Fée Rancuniere l'a préservé , s'avance fierement vers le Château ; son courage se ranime à la vue d'un Nain qui paraît au lieu du Géant ; il se prépare à combattre un ennemi si faible ; mais il le voit disparaître sur le champ pour faire place au véritable adversaire de son Maître , à qui il présente le Cartel. Le Géant ayant accepté le défi par quelques mots mal

mal articulés, le Chevalier Malencontreux s'avance armé d'une épée & d'un bouclier, dont il pare les coups de massue que son Ennemi fait tomber sur lui ; ce dernier remporte enfin la victoire, & Gridelin vient lui rendre sa Princesse, dont il lui garantit la fidélité ; Torindor n'a pas le même bonheur ; le Lutin lui fait entendre qu'il ne la lui rend pas telle qu'il l'a prise.

La Piece finit par un Ballet, à la fin duquel on chante le Vaudeville suivant.

Quand vous attaquez une Prude
Par un discours tendre & touchant,
Plus vous montrez d'inquiétude,
Plus son honneur fait le Géant ;
Mais sans gémir près de la Belle,
Répandez l'or à pleine main,
Sa vertu devient moins cruelle,
Et son orgueil n'est plus qu'un Nain.

Quand un Poltron n'a rien à craindre,
Il querelle, il est insultant,
Son courroux ne peut se contraindre,
Par la valeur c'est un Géant ;
Mais qu'un ennemi redoutable,
Fierement lui serre la main,

Il devient plus doux, plus traitable,
Ce fier à bras n'est plus qu'un Nain.

✕

Quand une Piece est applaudie,
L'Auteur grandit à chaque instant,
En sortant de la Comédie,
Il est plus haut que le Géant;
Mais quand la Piece est mal reçue,
Qu'on le trouve le lendemain,
Il va tout courbé dans la rue,
Ce grand Auteur n'est plus qu'un Nain.

✕

Riccoboni & Romagnesi, qui sont les Auteurs de cette Piece, tâcherent de remplacer, par une versification soignée, les défauts qu'on pouvait leur reprocher dans le fonds, & qu'ils avaient eu de la peine à éviter, à cause de l'objet même de la Piece. C'était un Finlandais, âgé de 29 ans, haut de 7 pieds 8 pouces 8 lignes, & bien proportionné dans cette taille énorme; les Comédiens Italiens imaginerent de le montrer sur leur Théâtre, & ils l'y firent paraître dans cette Piece: cette idée réussit très bien, & leur amena beaucoup de monde; si l'on ne peut les louer de s'être servi d'une ressource si

médiocre, on ne peut auſſi les blâmer d'avoir profité de cette occaſion, pour varier les amuſemens du Public.

LES ADIEUX DE MARS.

Comédie en un acte, en vers, 30 Juin 1735. (1)

VÉNUS ouvre la Scène avec Zéphire ; cet Amant de Flore lui vante les ſoins qu'il s'eſt donné pour embellir les lieux qu'elle honore de ſa préſence, & qu'elle orne mieux elle même que les plus brillantes fleurs dont ils ſont ſemés.

Vénus ayant congédié Zéphire, ſe plaint daus un court Monologue, du départ prochain de Mars, & de ſa négligence à lui faire ſes adieux.

Apollon, qui eſt auſſi odieux à cette Déeſſe, que Mars lui eſt cher, ſe préſente devant elle dans cette circonſtance peu favorable, auſſi le reçoit-elle très-mal, & le quitte bientôt, en lui défendant de la ſuivre.

---

(1) Le théâtre repréſente les Jardins de Paphos.

Apollon se plaint des mépris de Venus; Vulcain qui survient, abrége son Monologue élégiaque, & lui parle en Mari jaloux; il le prie de suspendre les visites qu'il fait à sa femme, avec qui il veut désormais faire bon ménage, & l'assure que s'il s'obstine à la voir, il trouvera dans son chemin des cyclopes, dont les bras nerveux le feront repentir de son audace.

Vulcain reproche encore à Apollon tous les libelles qui partent de la plume de ses Eleves.

Qu'est-ce qu'un tas de vers & de prose indécente,
Avortons criminels d'une plume mordante,
Dont l'Auteur s'applaudit en pâlissant d'effroi,
Où la vertu, l'honneur, le rang & la naissance,
Ne sont point à couvert du trait le plus sanglant,
Enfans de la fureur plutôt que du talent,
Qu'on devrait étouffer le jour de leur naissance ?

. . . .

N'arrêterez-vous point ces funestes libelles,
Qui d'un travail obscur, sombre & coupable fruit,

Laisseraient après eux des traces éternelles,
Sans la vérité qui détruit
Leurs impostures criminelles;
Ces traits que la malice en secret applaudit;
Mais que la probité, que la raison abhorrent;
Qui font craindre votre art ou qui le deshonorent,
Et font rougir le cœur des succès de l'esprit.

Apollon désavoue ces épigrammes, & proteste qu'il ne les inspire pas à ses dignes enfans.

Un bruit de timbales, qui annonce l'arrivée de Mars, déconcerte également le Mari jaloux, & l'Amant timide.

Mars donne ses ordres aux Guerriers de sa suite, & leur dit de se tenir prêts à voler à la victoire. Il se plaint ensuite à Vulcain du peu d'ardeur qu'il témoigne à lui forger des armes, & à Apollon, de sa négligence à célébrer ses exploits: Vulcain lui répond que Lemnos retentit sans cesse des coups de marteau qui font gémir son enclume, & que ses cyclopes, dont il a augmenté le nombre, ne sauraient suffire à la rapidité de ses conquêtes.

Apollon de son côté lui déclame un Poëme qu'il a fait à sa louange; mais

le Dieu de la guerre l'interrompt brusquement au quatrieme vers, lui reproche son ton pédantesque & Apollon se retire tout honteux d'avoir été interrompu dès l'exorde.

Vénus revient sur la Scène, & se plaint à Mars de son peu d'empressement à la chercher; Mars lui parle de son amour en vrai petit Maître, & cette conversation, où la coquetterie & la présomption éclattent également, serait poussée plus loin, sans l'arrivée inattendue des trois Graces que Vénus avoit envoyées de Lemnos à Paris, pour travailler à l'accroissement de l'Empire de son fils : elles reviennent si fatiguées d'un voyage infructueux, qu'elles tombent d'inanition sur un banc de gazon.

Vénus leur ordonne de lui rendre compte de leur voyage, elles font leur récit d'une voix affoiblie & tremblante (1) : la Grace ingénue & la Grace mélancolique se plaignent également du peu d'accueil que le Public leur a fait; mais la Grace badine s'applaudit du plaisir qu'elle a causé, & finit

(1) Cette Critique tombait sur le Balet des Graces, qui venait de tomber lui-même.

modestement son Eloge par la triste nécessité où elle s'est trouvée de ne pouvoir pas être par-tout.

Vénus, après les avoir grondées, les renvoie à leur toilette, pour réparer le dérangement de leurs attraits.

A ce sujet de chagrin, il en succéde un autre plus affligeant encore : l'Amour qui a été du voyage que les Graces ses sœurs ont fait de Paphos à Paris, revient encore plus maltraité qu'elles, (1) il ne peut justifier la noirceur de son teint sur le hâle ordinaire aux voyageurs; mais il dit à sa Mere qu'il a été si mal reçu à Paris, que faute de gîte, il a été continuellement exposé à toutes les injures de l'air; & que c'est ce qui lui a ainsi gâté le teint : Vénus paraît inconsolable, elle le chasse & lui défend de reparaître à ses yeux, avant que les Graces l'aient débarbouillé.

Les Guerriers de la suite de Mars, viennent l'avertir que tout est prêt pour partir ; Vulcain lui apporte ses armes, & Vénus le prie de vouloir bien au moins s'arrêter quelques momens pour voir une Fête qu'elle a fait préparer pour célébrer son départ : le divertis-

(1) C'était Arlequin qui jouait ce rôle.

ſement commence, & après pluſieurs danſes, il finit par le Vaudeville ſuivant.

VAUDEVILLE.

Belles, donnez la préférence
Au Dieu que ſuivent les Guerriers,
C'eſt pour lui ſeul qu'en abondance
Croiſſent les Myrthes, les Lauriers ;
Parcourez le Ciel & la Terre,
Quel Dieu peut en offrir autant ?
Mais en amour comme en guerre,
Va toujours tambour battant.

⁂

Voici le tems d'être agréable,
Petits Abbés & Beaux-eſprits,
Soyez bruyans, ſoyez aimables,
A votre tour charmez Paris,
Car bientôt de votre retraite,
Les Guerriers ramenent l'inſtant ;
Vous délogez ſans trompette,
Ils rentrent tambour battant.

⁂

La réſiſtance eſt inutile
Contre un jeune Amant qui nous plaît ;
Son cœur complaiſant & docile,
Jure ſur-tout d'être diſcret ;

Mais quand la flâme eſt ſatisfaite,
Le Public eſt ſon confident,
Il embouche la trompette,
Et s'en va tambour battant.

✖

Cette petite Comédie, qui eſt de M. le Franc de Pompignan, l'un des quarante de l'Académie Françaiſe, ne ſaurait paſſer pour un chef-d'œuvre d'invention; mais elle eſt bien écrite, & fut bien reçue; elle eut quinze repréſentations, & a été jouée quelquefois depuis.



LA FEINTE INUTILE.

Comédie en cinq actes, en vers libres, 22 Août 1735. (1)

Colombine, Suivante d'Isabelle, fille de Madame Argante, témoigne ainsi sa surprise à sa Maîtresse.

> Votre dessein est un peu téméraire,
> Et j'y refuserais ma voix,
> Si le Valet qui m'a su plaire,
> Ne me faisait approuver votre choix;
> Son Maître me paraît un homme d'importance,
> On juge à ses discours, à son ajustement,
> Qu'il joint à de gros biens une illustre naissance;
> Mais attendre un époux de moment en moment,
> Et dans une telle occurrence,
> Flatter les vœux d'un tendre Amant,
> C'est en agir assurément
> Avec beaucoup de prévoyance.

(1) Le théâtre représente la Maison de Madame Argante, & une porte au fond du théâtre.

Isabelle reproche à Colombine de prendre le ton railleur dans une situation aussi triste que la sienne ; mais la Soubrette continue son exposition, & fait connaître aux Spectateurs que Léandre est destiné à Isabelle par le choix de leurs parens, & qu'il doit de jour en jour arriver à Venise, lieu de la scène. Isabelle accuse de son malheur le sort qui lui a offert son aimable inconnu dans un bal, ce qui donne lieu à cette judicieuse maxime.

Funeste liberté qu'autorise l'usage,
Pourquoi faut-il qu'au tems du Carnaval,
Il soit permis aux filles de mon âge,
De s'exposer au péril sans égal,
De voir & de parler sans montrer leur visage !
Notre pudeur sous un masque fatal,
En se cachant, perd tout son avantage.

Après cette réflexion qui convient mieux à Venise, qu'à toute autre Ville, Isabelle avoue qu'elle n'a pu refuser son cœur à un Amant qu'elle n'a point vû, & dont elle n'a pas laissé de se faire une image toute charmante. Colombine lui dit qu'il faudra bien qu'elle le voye enfin, puisqu'elle lui a donné un rendez-vous dans le lieu où elles sont actuel-

lement, Isabelle lui répond qu'elle se montrera à lui à visage découvert, mais sans lui apprendre qui elle est, voici la raison qu'elle en donne.

Avant de me résoudre à ce pas dangereux,
Il faut que l'Inconnu m'assure
Du cœur le plus soumis & le plus amoureux,
De la probité la plus pure,
Qu'en lui je découvre des mœurs
Qui le mettent en droit de plaire,
Et qu'en un mot, ses vertus fassent taire
Mes scrupules & mes terreurs;
Il faut du moins quand l'amour nous surmonte,
Qu'il impose de justes Loix,
Et c'est la noblesse du choix,
Qui de l'égarement doit effacer la honte.

Isabelle voyant venir Madame Argante, sa mere, & M. Oronte, pere de Léandre, se retire pour aller reprendre de nouveaux habits avec Colombine, chez Angélique son amie, dont la maison communique à celle de Madame Argante, de maniere qu'on peut entrer de l'une dans l'autre.

Madame Argante se plaint à M. Oronte de la lenteur de son fils Léandre, qui selon leurs conventions,

doit inceſſamment arriver à Veniſe, pour épouſer Iſabelle. M. Oronte ſort pour aller s'informer du retardement de M. ſon fils. Madame Argante s'applaudit de la nouvelle alliance qu'elle va faire avec M. Oronte.

Lelio, fils de Madame Argante, lui vient demander une grace ; ſa mere qui a beaucoup de faibleſſe pour lui, l'enhardit par ſes bontés à lui avouer qu'il eſt amoureux d'Angélique, ſœur de Damon, dont il a le bonheur de n'être point haï. Madame Argante lui fait entendre que Damon ne lui accordera jamais ſa ſœur Angélique, parce qu'elle vient de lui refuſer Iſabelle qu'il aime & dont elle ne peut plus diſpoſer, attendu qu'elle eſt promiſe au fils de M. Oronte. Lelio la preſſe au nom de toute la tendreſſe qu'elle a pour lui, de rompre un mariage ſi fatal à ſon amour. Madame Argante eſt inébranlable dans ſa parole ; elle ſe retire ; Lelio la ſuit pour tâcher de ſe la rendre plus favorable. Ici le théâtre repréſente la rue & le devant de la maiſon de Madame Argante, vis-à-vis la nouvelle maiſon que M. Oronte a achetée à l'occaſion du mariage projetté.

Léandre ſuivi d'Arlequin ſon Valet,

vient, en se cachant le visage dez-vous où Isabelle doit se trouver avec Colombine. Léandre en attendant sa Maîtresse, forme le dessein de changer de nom, de peur que son inconnue, apprenant qu'il va être marié, ne rompe tout commerce avec lui. Il avertit Arlequin de ne l'appeller que du nouveau nom sous lequel il se fera connaitre. Arlequin doit aussi changer de nom parce que celui du Valet suffirait pour faire connaitre le Maître. Léandre dit à Arlequin que son inconnue lui a donné un bracelet qui lui servira de signe pour lui prouver qu'il est le même qu'elle a vu au bal.

Isabelle & Colombine viennent au rendez-vous sous de nouveaux habits, mais à visage découvert. Léandre est charmé de la beauté d'Isabelle. Il lui en fait compliment ; mais elle feint de n'y rien entendre & ne veut pas convenir qu'elle soit celle qu'il a vu au bal ; Léandre croit la convaincre par son bracelet ; elle feint de méconnaître également le signe & la personne ; mais touchée du désespoir de Léandre & du serment qu'il fait de n'avoir jamais d'autre amour, elle l'arrête en lui disant tendrement de rendre au moins

le bracelet. Léandre enchanté, se jette à ses pieds ; elle veut savoir qui il est. Léandre, ainsi qu'il en est convenu avec Arlequin, lui dit qu'il s'appelle Dom Pedre. Arlequin suivant la même convention dit à Colombine qu'il se nomme Narcisse. Ils sont tous deux payés d'une même feinte & à peu près par les mêmes raisons. Isabelle prend le nom de Léonore, & Colombine celui de Lucrece, au grand étonnement d'Arlequin.

Lelio, frere d'Isabelle, survient & trouble un si doux entretien ; Isabelle qui n'a pas pris la précaution de changer d'habit, dit à Léandre qu'elle voit un Cavalier dont elle craint d'être reconnue, elle s'enfuit après lui avoir défendu de la suivre.

Léandre soupçonne que c'est quelque Rival ; Lelio n'ayant pu suivre Isabelle, sa sœur, parce qu'un de ses amis l'a arrêté assez mal à propos, vient prier Léandre de lui dire quelle est la Demoiselle avec qui il parlait ; loin de le satisfaire, Léandre le brusque, & Lelio lui demande raison de cette insulte. Ils se battent, mais voyant venir un Exempt & des Ar-

chers, ils se séparent & se sauvent chacun de leur côté.

Au second acte le théâtre représente l'intérieur de la maison de Madame Argante; Isabelle y paraît & demande à Colombine si elle croit que son frere, Lelio, l'ait reconnue. Colombine lui répond que si cela est, elle ne doit s'en prendre qu'à elle-même, qui devait prendre un autre habit ainsi qu'elle le lui avait conseillé. Léandre sous le nom de Dom Pedre se présente à ses yeux & lui apprend qu'il vient de se battre contre un Cavalier qu'il soupçonne d'être son rival. Colombine veut lui dire que ce Rival prétendu est le frere de sa Maîtresse, mais la fausse Léonore lui coupe la parole. Madame Argante appelle sa fille en ce moment & l'on fait sauver Léandre par une porte qui conduit à la maison voisine. Ici le théâtre change encore & représente la rue.

Arlequin ne sçait ce que son Maître est devenu, il ne croit cependant pas que les Archers l'ayent attrappé. M. Oronte vient & est fort étonné de trouver Arlequin sans Léandre. Il lui demande ce qu'est devenu son fils. Arle-

quin, à demi yvre, lui fait un récit auquel il ne comprend rien. Oronte lui dit d'aller cuver ſon vin dans ſa maiſon, qu'il lui montre, & va chercher ſon fils. Le théâtre repréſente l'appartement d'Angélique avec deux cabinets en face. Lelio, fils de Madame Argante, apprend à Angélique le refus que ſa mere lui a fait de la main d'Iſabelle ſa ſœur, pour Damon ſon frere, ce qui lui fait craindre que Damon irrité de ce refus, ne veuille pas l'accepter pour beau-frere; Angélique qui aime tendrement Lelio, eſt mortellement affligée de ce contre-tems.

Léandre, qui vient de ſe ſauver de chez Madame Argante par une porte de communication, ſe trouve, ſans ſavoir où il va, dans l'appartement d'Angélique. Lelio qui le reconnait pour celui avec qui il vient de ſe battre, entre en fureur. Angélique les retient & les empêche de ſortir pour aller achever leur combat. Léandre raconte ſon aventure d'une maniere à donner de la jalouſie à Angélique, qui ne peut croire que Lelio ait pris tant d'intérêt à la Dame qui a cauſé leur querelle, ſans en être amoureux; mais Lelio lui apprend qu'il a cru que cette Dame dont on

s'obstinait à lui cacher le nom, était sa sœur.

Un Laquais vient avertir Angélique, que son frere va monter dans son appartement; comme elle ne veut point qu'il la trouve avec deux Cavaliers, elle les fait cacher tous deux dans les deux cabinets. Damon dit à sa sœur de se préparer à quitter Venise, attendu qu'il y est trop maltraité par l'amour. Anglique tâche de lui faire changer de résolution & se retire sous prétexte d'une indisposition.

Léandre, qui du cabinet où il était caché, a reconnu la voix de Damon, son ancien ami, accourt l'embrasser; celui-ci le reçoit à bras ouverts & veut faire avertir Oronte qui est en peine de son fils. Léandre le prie de n'en rien faire, & pour cause. Damon se doute que c'est une affaire de cœur, & le soupçonne d'aimer Angélique. Léandre pour le désabuser, lui conte par quelle avanture il se trouve chez lui. Lelio sort à son tour du cabinet, & apprend avec surprise que celui avec lequel il s'est battu est ce même Léandre à qui sa sœur Isabelle est destinée. Damon ne peut l'apprendre sans émotion. Léandre a recours à un nouveau

mensonge pour calmer le trouble de son ami. Il lui fait croire qu'il est marié depuis un an, à l'insçu d'Oronte son pere, & Damon appelle sa sœur Angélique, pour lui faire part d'une nouvelle qui les rend tous heureux. Léandre marié dégage la parole de Madame Argante & la met en liberté de donner sa fille Isabelle à Damon, qui par reconnaissance accordera sa sœur Angélique à Lelio.

Au troisieme acte le théâtre représente la rue. Madame Argante paraît fort agitée. M. Oronte lui demande ce qui peut causer son trouble. Elle lui répond qu'on vient de lui apprendre que son fils s'est battu avec un Cavalier. Lelio arrive fort à propos pour la rassurer. Elle lui demande des nouvelles de son combat. Lelio lui répond qu'elle n'en doit point craindre les suites, & qu'il vient de se raccommoder avec son ennemi qui s'est fait connaitre à lui pour ce même Léandre, qui devait être son beau-frere, mais qui ne le sera pas, attendu qu'il est marié. Oronte est très-irrité d'apprendre que son fils s'est marié sans son consentement. Il jure de faire casser ce mariage ; il rencontre son fils & l'accable de reproches. Ar-

lequin a beau dire que ſon Maître n'eſt pas marié, celui-ci ſoutient le menſonge avec une fermeté qui oblige ſon pere à le quitter après lui avoir proteſté qu'il ne donnera jamais ſon conſentement à un hymen fait ſans ſa participation.

Lelio ſomme Madame Argante de lui tenir parole, & de donner Iſabelle à Damon, qui ne lui a promis ſa ſœur Angélique qu'à cette condition. Madame Argante lui demande du tems pour arranger ce double mariage. Damon vient, Lelio lui apprend que Madame Argante conſent à ſon bonheur, mais qu'elle demande du tems pour s'y réſoudre. Damon répond qu'il eſt trop heureux de pouvoir eſpérer, & qu'il ſubira les loix que Madame Argante lui impoſe. Il rend grace à ſa future belle-mere avec des expreſſions ſi touchantes, qu'elle conſent à ne plus différer le bonheur d'un gendre ſi ſoumis à ſes volontés. Lelio appelle ſa ſœur Iſabelle à qui il apprend que Léandre s'étant marié, elle doit ſe préparer pour ſe vanger de cet affront à épouſer Damon qui le vaut bien. Iſabelle, qui d'abord a appris avec joie que Léandre qu'elle ne ſoupçonne pas d'être la mê-

me perſonne que Dom Pedre, s'eſt marié, eſt frappée d'un coup mortel d'apprendre qu'on veut la marier à Damon ; elle demande du tems pour s'y réſoudre. Lelio n'y conſent pas & preſſe plus que jamais ſa mere, de ne point différer. Madame Argante ſe rend aux preſſantes inſtances de ſon fils, & ordonne à Iſabelle de ſe préparer à épouſer Damon dès le ſoir.

Iſabelle au déſpoir, ne ſait comment parer un coup ſi fatal & ſi précipité, elle ſe détermine enfin à s'immoler à ſon devoir ; mais avant le triſte ſacrifice, elle veut encore voir ſon Amant & elle ordonne à Colombine de la mener à leur rendez-vous ordinaire, où elle ſe trouvera ſous de nouveaux habits.

Le théâtre repréſente encore la rue. Colombine cherche le faux Dom Pedre pour l'enmener au rendez-vous, où Iſabelle l'attend ; elle ne le croit pas bien loin, puiſqu'elle voit paraître Arlequin. Elle fait une ſcène avec lui que nous paſſons, parce qu'elle ne tient nullement à l'action principale, qui n'eſt que trop implexe.

Léandre vient ; Colombine lui annonce le prochain mariage d'Iſabelle. Léandre eſt au déſeſpoir. Colombine

ſort pour aller chercher ſa Maîtreſſe. Iſabelle confirme à Léandre (qu'elle prend toujours pour Dom Pedre) le malheur que Colombine vient de lui annoncer. Léandre lui propoſe un enlevement, mais Iſabelle lui dit qu'elle n'y ſaurait conſentir, & qu'il ſerait le premier à la méſeſtimer.

Damon vient faire part de ſa joie à ſon ami Léandre. Il lui dit que ce bonheur eſt d'autant plus précieux, que c'eſt de lui-même qu'il le tient. Léandre qui craint qu'il ne le faſſe connaître ſans y penſer, le prie de parler bas, & lui fait entendre que la Dame maſquée qui eſt avec lui eſt ſa femme; voyant paraître M. Oronte, il prie ſon ami de prêter un azile à ſon épouſe dans ſa maiſon, juſquà ce qu'il ait diſpoſé ſon pere à la bien recevoir. Colombine eſt ſurpriſe que ſa Maîtreſſe accepte ce parti; mais Iſabelle lui fait connaître que c'eſt le plus ſûr moyen de retourner chez elle. Léandre recommande à ſon ami de ne point dire ſon nom à ſa femme.

La ſcène eſt très-touchante entre Oronte & Léandre; le fils ſe jette aux genoux du pere pour l'attendrir. Oronte eſt très-long-tems inexorable; mais il

ne peut tenir enfin contre ces dernieres paroles qu'il fait prononcer à sa femme par un nouveau mensonge.

Elle me disait : cher Léandre,
Allons voir votre pere, il faut sans plus attendre,
Lui consacrer nos plus beaux jours ;
Mais non, pour le trouver plus sensible & plus tendre,
Attendons pour mieux le surprendre,
Que l'Hymen lui présente un fruit de nos amours.

A ces mots, le bon Oronte croit voir une nombreuse postérité, lui demander grace pour son fils. Léandre lui ayant dit que son épouse est à Venise, il lui ordonne de la lui amener incessamment : ce fils transporté, court exécuter des ordres si doux, & dit à son pere que sa femme se nomme Léonore. Ici le théâtre représente la maison de Damon.

Damon à qui Léandre a confié Isabelle masquée, comme étant sa femme, croit reconnaître à son profond silence qu'il lui est suspect. Il la rassure & la fait entrer avec Colombine dans la chambre de sa sœur Angélique, qui est

fortie, dit-il, pour aller faire quelques emplettes. Isabelle & Colombine toujours masquées, lui font une profonde révérence, & entrent dans la chambre d'Angélique.

Léandre vient remercier Damon du service qu'il lui a rendu ; il lui demande où est sa femme, Damon lui dit qu'il l'a enfermée avec sa Suivante dans la chambre de sa sœur Angélique, de peur de surprise.

Lelio vient chez Damon, & lui reproche son peu d'assiduité auprès de la Beauté qu'il doit épouser. Léandre sort en disant que ce serait trop d'avoir deux confidents. Lelio paraît surpris de voir encore Léandre dans l'appartement d'Angélique. Damon le rassure, en lui disant que sa sœur est en ville. Il ajoute qu'il n'a plus rien à craindre de la part de Léandre, qui a eu le bonheur de faire approuver à son pere l'hymen dont il leur a fait confidence, & qu'il doit lui présenter son épouse, qui est actuellement chez lui, & dans l'appartement d'Angelique sa sœur.

Léandre revient pour demander une seconde grace à Damon ; il lui dit que pour des frayeurs frivoles, sa femme voudrait

voudrait ſortir de chez lui, & n'être point préſentée à M. Oronte, qu'elle ne fût ſûre d'en être bien reçue. Il le prie de ſe retirer, auſſi bien que Lelio, pour laiſſer un champ libre à ſa ſortie. Damon & Lelio, ſans pouſſer plus loin l'examen, font ce que Léandre exige d'eux. Iſabelle & Colombine ſortent de la chambre où elles étaient entrées.

Le faux Dom Pedre convient avec la fauſſe Léonore, que ſa crainte était bien fondée, & qu'elle aurait pu être reconnue par Damon dont elle eſt aimée, & qui ſe flatte d'être bientôt ſon époux. Il veut aller la préſenter à ſon pere, à qui il fait entendre qu'ils étaient déja mariés. Iſabelle lui dit que quoiqu'elle ne le ſoupçonne pas de la tromper; elle ſera bien aiſe de ſe préſenter elle même à ſon beau-pere, ſans qu'il ſoit préſent, pour mieux s'aſſurer du conſentement qu'il donne à leur hymen. Après quelque réſiſtance, Léandre eſt forcé d'obéir & charge Arlequin de la conduire chez ſon pere. Léandre s'étant retiré, Iſabelle pour ſe défaire d'Arlequin, lui dit de l'aller attendre dans la rue, Arlequin obéit, & dès qu'il a diſparu, Iſabelle fait connaître à Colombine qn'elle veut aller

ſe remettre entre les bras de ſa mere; & qu'elle inventera quelque ſtratagême pour ſe débarraſſer tout-à-fait d'Arlequin, que Léandre a chargé de la conduire chez M. Oronte.

Au cinquieme acte, le théâtre repréſente la rue, Madame Argante mortellement affligée, dit à ſon fils Lelio, que ſa ſœur Iſabelle vient de les couvrir d'une honte éternelle, qu'elle eſt ſortie maſquée avec Colombine, & qu'on l'a rencontrée avec un Etranger. Lelio jure de venger cet affront. Oronte vient & témoigne ſa ſurpriſe ſur le retardement de ſon fils Léandre, qui devait lui amener ſa femme. Madame Argante lui fait part du malheur qu'il vient de lui arriver. Il lui offre ſes ſoins pour faire les perquiſitions néceſſaires, & Lelio qui craint qu'Iſabelle étant diſparue, Damon ne veuille plus lui donner ſa ſœur Angélique, jure encore de ſe venger.

Damon vient faire des reproches à Lelio ſur l'empreſſement qu'il marque pour informer Angélique de leur prochain bonheur. Lelio demeure embarraſſé. Damon, ſurpris du déſordre où il le trouve, veut entrer chez Madame Argante ; mais Lelio l'en em-

pêche, & ferme la porte à clef. Damon piqué de ce refus, croit que Lelio a changé de sentiment & se retire pour aller éclaircir ce mystere. Lelio se retire aussi.

Isabelle revient avec Colombine, sans avoir pu se débarrasser d'Arlequin. Isabelle lui dit d'aller l'annoncer à M. Oronte; à peine y est-il entré, qu'Isabelle & Colombine se démasquent.

M. Oronte sortant de chez lui, ordonne qu'on y respecte son fils comme lui-même, lorsqu'il viendra, & qu'on lui dise qu'il reviendra bientôt lui même. Il trouve Isabelle dans la rue; il lui reproche son enlevement, & lui dit qu'il va la remettre entre les mains de Madame Argante sa mere. Isabelle ne sait ce qu'il veut dire; Madame Argante vient: M. Oronte lui rend sa fille, qui essuye de nouveaux reproches qu'elle ne croit pas avoir mérités.

Arlequin n'ayant pas trouvé M. Oronte, revient, & est très-étonné de voir Madame Argante enfermer Isabelle chez elle, & en même tems très-affligé de perdre sa prétendue Lucrece; il en fait ses plaintes à Léandre qui survient. Léandre mortellement frappé de ce qu'Arlequin lui annonce, soupçonne son pere de

l'avoir trahi. Il arrive & lui demande où eſt le cher objet de ſes vœux. Léandre prend cette queſtion pour une ironie, & ſe livre à des tranſports que ſon pere prend pour des accès de folie, Arlequin ſe joint à ſon Maître & dit des injures à Oronte, qui ſe retire pour mettre ordre à leur folie. Ici le théâtre change encore & repréſente la maiſon de Madame Argante. Angélique & Damon entrent chez elle par la porte de communication. Angélique ne ſaurait comprendre que Lelio trahiſſe Damon, puiſqu'il n'a pas fait fermer la porte qui rend l'accès libre d'une maiſon à l'autre. Léandre vient un moment après plus furieux que jamais, il appelle ſa chere Léonor, & demande à grands cris qu'on la lui rende; Lelio vient auſſi, Damon lui demande Iſabelle. Léandre demande toujours Léonor; Lelio répond à Damon qu'il ne lui ôte point ſa chere Iſabelle, & que pour lui, il brûle toujours d'épouſer ſa chere Angélique.

Iſabelle vient enfin; Léandre la prend par la main & lui dit de ne point craindre que perſonne oſe l'arracher d'entre ſes bras. M. Oronte ſe confirme de plus en plus dans la penſée que ſon fils eſt

en démence. Madame Argante en a la même opinion ; Lelio & Damon n'en doutent point. Isabelle se jette aux pieds de sa mere, & lui confesse qu'elle n'a pu refuser son cœur à Dom Pedre. Léandre proteste à son tour qu'il ne sera jamais qu'à sa chere Léonor. Oronte & Madame Argante demandent où sont donc ce Dom Pedre & cette Léonor ; ils sont devant vos yeux, répondent les deux amans en se jettant aux genoux de leurs parens ; enfin le voile est écarté ; ils les instruisent du motif qui les a engagé à changer de noms ; Damon renonce généreusement à Isabelle, de sorte qu'après ce grand *imbroglio*, tous les personnages se trouvent parfaitement d'accord.

Je me suis étendu plus que de coutume sur cette Piece, qui m'a paru un chef-d'œuvre d'intrigue, & que l'on peut regarder dans cette partie comme l'Héraclius du Théâtre Italien ; je n'ose malgré mes soins, me flatter d'avoir mis assez d'ordre & de netteté dans le grand nombre d'incidens qui se multiplient à chaque instant, pour pouvoir faire envisager d'un coup d'œil le plan de cette Comédie ; mais je puis assurer à ceux qui ne l'auront pas compris d'a-

bord, qu'il mérite la peine d'être relû une seconde fois.

Cette Comédie est une traduction libre, d'une Piece Italienne, donnée en 1720, sous le titre des Menteurs embarrassés, avec beaucoup de succès; elle n'en eut pas moins, lorsqu'elle fut traduite en vers libres, par Romagnesi, & le Public y prit beaucoup de plaisir, malgré son énorme longueur, car elle a 125 pages imprimées in-8°.



LES INDES CHANTANTES.

Parodie en deux actes en prose, mêlée de Vaudevilles, 17 Septembre 1735.

ROMAGNESI s'oppose au dessein que Lelio a de donner un Prologue.

ROMAGNESI.

Et de quoi traitera-t-il ?

LELIO.

Premierement, j'avertirai que si notre Parodie est mauvaise, ce ne sera pas la faute de ses Auteurs.

ROMAGNESI.

Ce ne sera pas leur faute ? Et à qui donc ?

LELIO.

A l'Opéra, qui ne fournit rien à la Parodie, parce qu'il s'épuise lui-même.

ROMAGNESI.

On vous répondra qu'il ne fallait pas la faire.

LELIO.

Oui, mais il nous fallait du nouveau. . . A ptopos, il faut dire dans l'avertiſſement que nous commençons par l'acte du *Turc Généreux*, & qu'il n'y aura point de Volcan dans celui des *Incas*.

ROMAGNESI.

Il n'en faut point prévenir.

LELIO.

Pardonnez-moi ; on s'attendra à autre choſe, & on ſera bien attrapé quand on ne verra rien.

ROMAGNESI.

Cela fera un beau coup de théâtre !

LELIO.

Voilà tout, je crois.

ROMAGNESI.

Nous oublions le meilleur ; & le troiſieme acte ?

LELIO.

Nous le ſupprimons, comme vous le ſavez, & nous n'en parodions que les fleurs.

ROMAGNESI.

Il faut en avertir.

LELIO.

C'eſt ce que je veux faire, & que nous attendons pour en parodier les paroles, qu'on les ait changées une troiſieme fois.

La Parodie de la premiere entrée eſt exactement ſuivie de l'Opéra, & nous ne la prendrons qu'au moment où Oſman arrive après qu'Emilie & Valere ſe ſont reconnus.

OSMAN.

Faiſons ſemblant d'être en colere.

(*à Valere.*)

AIR: *Allons la voir à Saint Cloud.*

Va, ton crime m'eſt connu.

VALERE.

Je ne veux pas m'en défendre.

EMILIE.

Vous avez mal entendu.

OSMAN.

Ne croyez pas me ſurprendre;

Voyez l'effet de mon courroux.

VALERE.

Oh par ma foi, c'eſt fait de nous.

OSMAN.

Reçois de moi, Valere,
Ton épouſe & ta galere.

VALERE.

AIR: *Oh! oh! oh! oh!*

Ce coup généreux eſt beau!

EMILIE.

Oh! oh!
Gardons nous bien de le croire.

VALERE.

Pour un Turc il eſt nouveau.

OSMAN.

Oh! oh!
Il eſt pourtant dans l'hiſtoire;
Mais tout beau!
Voici des preuves authentiques,
J'ai fait de préſens magnifiques,
Charger tout votre Vaiſſeau.

VALERE.

Oh! oh! oh! oh!
Vous n'êtes pas ſi nigaud.

OSMAN.

AIR : *Du tems froid.*

Eh ! Pourquoi te vois-je étonné ?
Tu ne devrais pas l'être ;
Je te rends ce que tu m'as donné,
Tu fus jadis mon Maître :
Retrouvant un ami fortuné,
Devrais-tu te méconnaître ?

VALERE, *déclamant.*

Oui, je le reconnais, c'est toi mon cher Osman,
Voilà le Scipion de l'Empire Ottoman.

AIR.

Vous domptez la tendresse
Dont vous étiez touché.

OSMAN.

Je te rends ta Maîtresse
Sans en être fâché,
Et ces grands traits de noblesse,
Se font à bon marché.

VAUDEVILLE.

Il faut sur l'Onde
A propos s'embarquer,
Et que la fortune seconde

Celui qui veut risquer ;
En dépit d'elle
On n'entre point au Port,
Lorsqu'à vos vœux elle est rebelle,
Tentez un autre sort,
Virez de bord.

⁂

Près d'une Belle,
Employez les soupirs ;
Prenez, si son cœur est rébelle,
La route des plaisirs ;
Rien ne la touche,
Ouvrez le coffre fort ;
L'argent l'éprouve-t-il farouche,
Tentez une autre sort,
Virez de bord.

⁂

Si Melpomene
Se refuse à vos vœux,
Auteurs, venez sur notre scène ;
Y siffle-t-on vos jeux ?
Que le lyrique soit votre réconfort ;
Si vos vers tombent en musique,
Tentez un autre sort,
Virez de bord.

Comme les Auteurs ont suivi leur original dans la seconde entrée, ainsi

que dans la premiere nous continuerons aussi la même route ainsi que dans la précédente.

HUASCAR, *à part.*

AIR : *Pere, je me confesse.*

Puisque je suis Grand-Prêtre,
Parlons au nom des Dieux ;
Je les sers mal, peut-être
Me serviront-ils mieux.

(*à Phani-Palla.*)

Aujourd'hui notre Divinité,
Et m'éclaire & m'inspire ;
Aujourd'hui notre Divinité,
Vous dit la vérité.
Et c'est dans notre Empire,
Que je dois vous élire
Par son ordre un époux. . . . .
Pourquoi frémissez-vous ?
Acceptons,
Respectons,
Ce qu'elle veut nous prescrire,
Y penser,
Balancer,
Songez que c'est l'offenser.

PHANI-PALLA.

AIR : *Adieu Voisine.*

De ce langage merveilleux ;

Je reconnais l'adresse;
On ne trouve point en ces lieux,
D'excuse à sa faiblesse,
Fit-on jamais parler les Dieux
A sa Maîtresse ?

HUASCAR.

AIR : *Le fameux Diogene.*

M'accuser d'imposture !
Quelle coupable injure,
Pour les Dieux & pour moi !

PHANI-PALLA.

Ah! quelle perfidie !
Les mettre en compagnie
D'un fripon tel que toi !

HUASCAR.

AIR : *Vaudeville des Anonymes.*

On vient, cachons notre courroux,
Je vais les faire brûler tous.
Que nous avons d'esprit quand l'amour nous anime.

(*à son confident.*)

Chut, paix, que mon secret ne soit su que de vous,
Faisons un ravage anonyme.

AIR.

Rendons hommage à la Lune,
Cette fête est peu commune,
Au soleil on en donne une,
Et puisqu'elle fait fortune,
Rendons hommage à la Lune.

CHŒUR.

Rendons hommage à la Lune.

HUASCAR.

Convenons tous que sa clarté,
Est d'une grande utilité,
Car personne ne doute,
Que si la Lune n'éclairait,
Lorsque le soleil disparaît,
On n'y verrait plus goutte.

Survient le tremblement des Volcans qui jettent du feu, ce qui étonne toute l'assemblée, & lui fait jetter de grands cris. Huascar dit à Phani-Palla que pour éteindre cet embrâsement, il faut l'épouser; Phani-Palla le refuse; survient Crispinos, amant aimé de Phani-Palla.

HUASCAR, *à Phani-Palla.*

AIR : *Vaudeville de la Comédie de Cartouche.*

Suivez ma juste loi,

Marchons ſans plus attendre.

PHANI-PALLA.

Quel parti dois-je prendre?

CRISPINOS.

Vous viendrez avec moi.

PHANI-PALLA.

Nul eſpoir ne me reſte,
La Lune a brûlé ma maiſon.

CRISPINOS.

Et zeſte, & zeſte, & zeſte,
Le ſeul amour de ce fripon
Vous eſt funeſte.

PHANI-PALLA.

AIR : *Quand on dit que j'aime.*

Seigneur, dites-moi donc comment
Eſt venu cet embrâſement?

CRISPINOS.

Voulez-vous que je vous l'explique?
En voici la raiſon phyſique.

AIR : *Turlurette.*

Pour enflammer à propos
Un grenier plein de fagots,
Il ne faut qu'une allumette,

Turlurette,
Turlurette,
Ma tantourlourette.
(*Déclamant.*)
Je devrais l'écraſer ;
Mais pour mieux le punir, je vais vous épouſer.

HUASCAR, *ſeul.*

AIR : *Ma Mie Margot.*

Un Officier, deux Officiers, trois Officiers d'Eſpagne,
Ont enlevé Phani, ont enlevé Phani-Palla,
Pour faire la campagne.

AIR : *Un jour de cet Automne.*

Puiſque de la Princeſſe
Je ne puis être l'époux,
Taritatou,
Il faut que l'on connaiſſe
Combien je ſuis en courroux,
Taritatou,
Pour éteindre ma tendreſſe,
Dans le feu jettons-nous,
Taritatou, taritatou, taritatou.

VAUDEVILLE.

Jeune fleur dont la durée
Ceſſe au retour de Borée,

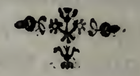
Vous en avez ſenti l'effet ;
En vain le tendre Zéphire ,
Pour vous ranimer ſoupire ,
Quand une fois le mal eſt fait.

✻

En Amant, dans le myſtere ,
On croit paſſer pour ſévere ,
Mais il ſurvient un indiſcret ;
C'eſt en vain que notre adreſſe ,
Conſerve un air de ſageſſe ,
Quand une fois le mal eſt fait.

✻

Cette Parodie qui eſt de Riccoboni fils & de Romagneſi, n'a guère d'autre mérite que ſa gaité à laquelle elle dût ſon petit ſuccès , auſſi n'a-t-elle point été imprimée , & n'a jamais été repriſe depuis celle qu'a donné M. Favart en 1751.



LES AMANS JALOUX.

Comédie en trois actes en prose, 21 Novembre 1735.

ARAMINTE, mere d'Angélique, a promis sa fille à Damis, pere de Cléante qui est absent, & qu'Angélique aime autant qu'elle en est aimée. La mere qui ignore cet amour réciproque, s'entretient de ce mariage avec Lisette, Suivante de sa fille. Lisette a beau représenter à Araminte qu'elle rend sa fille malheureuse, par la disproportion d'âge qui se trouve entre Damis & Angélique; Araminte lui répond que le premier soin d'une mere doit être de bien etablir sa fille, qu'à la vérité Damis est dans un âge un peu avancé, mais que ses richesses réparent avantageusement ce défaut, & que d'ailleurs, Angélique ne lui a jamais paru prévenue pour qui que ce soit; elle se retire en disant à Lisette d'annoncer ses volontés à sa fille, comme des ordres irrévocables.

Lisette qui est instruite de l'amour d'Angélique pour Cléante, qui va trou-

ver un Rival dans son pere, se détermine à ne rien négliger pour parer un coup si fatal aux deux Amans. Elle souhaite le retour de Cléante, non pour lui annoncer cette mauvaise nouvelle, mais pour en prévenir les suites par l'adresse de son Valet l'Olive, qui l'a suivi à Lyon, & qu'elle a toujours reconnu pour un fourbe insigne. Angélique vient; Lisette lui apprend la résolution de sa mere, Angélique en est mortellement affligée, tant par rapport au mari qu'on lui destine, que par la cruelle nécessité où elle se voit réduite de renoncer à son Amant. Eraste qui survient & à qui on fait part du malheur dont Cléante son ami est menacé pendant son absence, ne sait comment détourner un coup si terrible. Lisette après avoir rêvé quelque tems, lui dit que le sort de son ami est entre ses mains, & qu'il ne dépend que de lui de rompre le mariage arrêté. Araminte, lui dit-elle, ne donne Angélique à Damis, que parce qu'il est riche Vous ne l'êtes pas moins que lui, & vous serez préféré, pourvu que vous demandiez vous-même Angélique pour vous; mais tu sais, lui répond Eraste, que j'aime Lucile. Comment épouserai-je Angéli-

que plein d'un autre amour. Liſette leve facilement cette difficulté, en lui faiſant entendre qu'il ne s'agit que de feindre juſqu'au retour de Cléante, qui doit arriver de Lyon dans le même jour, & avec qui on pourra prendre de nouvelles meſures par quelque heureux ſtratagême que l'Olive pourra inventer en faveur de ſon Maître.

Eraſte ſe rend à ces dernieres raiſons, & voyant approcher Araminte, il ſe jette aux pieds d'Angélique en Amant déſeſpéré. Araminte qui ne s'était jamais apperçue qu'Eraſte eut de l'amour pour ſa fille, paraît très-ſurpriſe de le trouver aux pieds d'Angélique. Eraſte continuant à feindre, s'adreſſe à elle-même pour la prier de ne lui pas donner la mort, en donnant ſa fille à Damis. Il ajoute qu'il a le bonheur de n'être pas indifférent à Angélique, & qu'elle va ſacrifier deux victimes à la fois, ſi elle acheve le fatal mariage qu'elle a réſolu.

Depuis le commencement de cette ſcène juſqu'à cet endroit, Lucile, Amante d'Eraſte, a été préſente & a tout vu du fond du théâtre. Elle en a conçu une jalouſie dont elle n'eſt plus maîtreſſe. Elle s'avance bruſquement; elle accable

Eraſte de reproches, & fait entendre à Araminte que cet infidele a des engagemens avec elle. Eraſte ne ſait comment ſe juſtifier avec Lucile, Liſette a beau faire des ſignes à cette jalouſe, elle ne veut rien entendre, & ce qu'elle a vu de ſes propres yeux l'emporte ſur-tout ce qu'on veut lui dire par des geſtes auxquels elle ne daigne pas faire la moindre attention. Araminte qui paraiſſait déja être favorable à Eraſte, ceſſe de vouloir donner ſa fille à un homme qui a des engagemens avec une autre Amante ; elle ſe retire dans le deſſein de conclure l'hymen déja réſolu avec Damis. Eraſte veut ſe juſtifier en vers Lucile, mais elle ne veut pas l'écouter & ſe retire. Eraſte veut courir après elle lorſque l'Olive ſe préſente à ſes yeux & lui annonce l'arrivée de Cléante ſon maître.

Eraſte troublé de cet incident, & preſſé de détromper Lucile, ne parle à l'Olive que d'une maniere confuſe ; cependant celui-ci ne laiſſe pas de démêler qu'il eſt arrivé quelque choſe d'affligeant pour Cléante ſon maître : en attendant que cette aventure ſoit tirée au clair, il prend le parti de ſe nantir, s'il eſt poſſible, d'une lettre

de change de vingt mille livres, dont ſon Maître eſt porteur, afin de s'en ſervir en cas de beſoin.

Pendant l'entre-acte, il eſt inſtruit de l'himen arrêté par Araminte entre Damis & Angélique : en attendant que ſon Maître arrive, il uſe du ſtratagême dont on vient de parler. Il fait entendre à Damis que la lettre de change qu'il attend de Lyon, a été arrêtée par des obſtacles imprévus, & il donne une ſi grande frayeur au vieux avare, qu'il le détermine à partir ſur le champ pour Lyon. L'Olive n'en demande pas davantage, puiſque par cet artifice, il parvient à faire différer le mariage concerté juſqu'après le retour de Lyon. Damis ſe retire pour aller donner ordre à ſon départ, & pour prévenir Araminte ſur ce qui l'oblige à retarder ſon mariage de quelques jours ſeulement. Cléante arrive ſans avoir vu perſonne ; l'Olive lui apprend que ſon pere veut épouſer Angélique, & qu'il a déja imaginé une fourberie pour empêcher ce mariage ; mais il oublie de lui parler de la lettre de change qu'il veut garder pour le beſoin qu'on peut en avoir.

La jalouſe Lucile vient rompre tou-

tes ces meſures. Elle apprend à Cléante qu'Angélique lui fait une infidélité, qu'elle eſt tendrement aimée d'Eraſte. Cléante a de la peine à croire qu'Eraſte, ſon meilleur ami le trahiſſe; mais Lucile lui diſant qu'elle a ſurpris cet infidele aux pieds d'Angélique, il devient jaloux à ſon tour, & pour ſe venger d'Angélique & d'Eraſte, il veut preſſer ſon pere ſur l'himen qu'il a conclu avec Araminte, Lucile n'oublie rien pour l'affermir dans cette réſolution; elle ſe retire.

Damis arrive, Cléante lui remet entre les mains la lettre de change en queſtion & dans le deſir qu'il a de ſe venger en même tems d'un Amant & d'une Amante infideles, il prie ſon pere de vouloir bien faire un double hymen en l'uniſſant avec Lucile, dont il ſe feint amoureux. Damis lui promet d'en parler au pere de Lucile avec lequel il eſt uni d'une étroite amitié.

Araminte vient avec Angélique ſa fille, à qui Damis la preſſe de l'unir, parce que ſon voyage n'a plus lieu. Cette derniere eſt très-ſurpriſe que Cléante loin de s'oppoſer à ce mariage, prie ſon pere de n'y pas apporter le moindre délai: piquée juſqu'au vif d'un

changement

changement si prompt, elle dit à sa mere qu'elle est disposée à lui obéir & elle sort ; Damis & Araminte s'étant retirés à leur tour, Cléante se félicite par avance de sa prochaine vengeance.

Eraste vient ; Cléante s'exhale en des reproches qu'Eraste fait bientôt cesser, en lui apprenant qu'il n'a feint d'aimer Angélique, que pour la lui conserver.

Cléante, instruit par son ami, se repent de la nécessité où il vient de réduire sa chere Angélique. L'Olive se charge du remede ; voici comme il s'y prend ; Damis a beau se tenir en garde contre lui depuis le dernier mensonge qu'il lui a fait au sujet de la lettre de change, l'Olive trouve le secret de se justifier, en lui faisant entendre que ce n'a été que parce qu'il s'est trouvé dans la nécessité indispensable de le tromper. Pour éclaircir ce paradoxe, il lui dit en confidence qu'Angélique aime Eraste ; d'où il tire la conséquence de la nécessité du mensonge, attendu que le mariage ne pouvant qu'être trop fatal à son cher Maître, il a cru qu'il fallait au moins le différer en le faisant partir pour Lyon, par un mensonge

également adroit & utile. Damis paraît d'abord ébranlé de la confidence que ce maître fourbe lui fait ; mais l'Olive voyant que la défiance va prendre le deſſus, lui promet de le convaincre par lui-même de ce qu'il avance. Il lui tient parole, en le faiſant cacher pour entendre une converſation qu'Angélique a avec Liſette : comme il les a prévenues, elles jouent leur rôle à merveille. Angélique dans cette ſcène apprêtée, ſe promet de faire payer bien cher à Damis la violence qu'il va lui faire, ſoit du côté de la jalouſie, ſoit du côté de l'avarice ; deux paſſions ordinaires aux Vieillards. Après qu'Angélique & Liſette ſe ſont retirées, Damis remercie l'Olive du ſoin qu'il a pris de ſon honneur & de ſa bourſe ; il n'y a plus qu'un dédit que Damis a fait & qui l'embarraſſe ; mais l'Olive lui promet d'y pourvoir.

Lucile qui n'a pas imaginé que c'eſt Eraſte qui l'a fait demander en mariage, a conſenti à prendre l'époux que ſon pere lui a propoſé, afin de ſe venger de la prétendue infidélité de ſon amant, devant lequel elle prétend le conclure ; mais Eraſte lui apprenant enfin que c'eſt lui-même qui s'eſt préſenté, & dé-

truiſant facilement ſes ſoupçons, elle ſe rend à la force de la vérité, & conſent à l'accepter pour époux.

Il ne reſte plus qu'à ſauver le dédit. Cela n'eſt pas bien difficile. Araminte inſtruite de l'amour réciproque de Cléante & d'Angélique, & préférant le fils au pere, conſent à le rendre à Damis. Le dédit eſt rendu réciproquement; mais Damis, en rendant le papier en queſtion, laiſſe tomber par mégarde la lettre de change dont on a parlé dès le premier acte; l'Olive la ramaſſe, elle paſſe de main en main, & ne doit être reſtituée à Damis, qu'à la charge d'approuver le mariage de ſon fils avec Angélique; il y conſent pour r'avoir ſa lettre de change; & la Piece finit par le double mariage de nos amans jaloux.

L'Auteur de cette Comédie ne ſe fit point connaître au Public, qui ne la goûta que médiocrement; les connaiſſeurs lui rendirent cependant juſtice; mais ils jugerent avec raiſon, que l'intrigue était trop reſſerrée en trois actes; les ſcènes ne ſont qu'indiquées; les ſituations manquent leur effet, & les Acteurs dialoguent d'une maniere ſi

laconique, qu'on les prendrait pour des Spartiates. Elle eut ſept repréſentations.

LES AMOURS ANONYMES.

Comédie, 5 Décembre 1735. (1)

LUCINDE ouvre la ſcène par un monologue ; elle ſe plaint des maux que l'abſence cauſe, ſur-tout quand on ne peut pas les ſoulager par la liberté de s'en plaindre. Elle fait entendre que Dorante, avec qui elle eſt ſecrettement mariée, eſt à Paris tandis qu'elle eſt en Touraine, qu'elle attend de ſes nouvelles que lui doit apporter un Maure muet, qui eſt à ſon ſervice ; cependant elle adoucit ſa tendre impatience par cette réflexion :

Quoi ! ſon amour pour moi ſerait-il rallenti ?
Non, j'ai tort, notre Hymen eſt trop bien aſſorti ;
De plus, il eſt caché, le myſtere l'anime,
Et l'époux eſt Amant quand il eſt anonyme.

(1) La ſcène eſt en Touraine, ſur la terraſſe d'un Jardin.

La Comteſſe vient joindre Lucinde, & lui demande la raiſon de ſon humeur ſolitaire; le caractère de cette Comteſſe contraſte parfaitement bien avec celui de Lucinde; elle dit à cette derniere qu'elle a voulu ſe ſouſtraire aux fadeurs de Damis, dont elle fait ainſi le portrait.

Du grand monde qu'il cite, il a mal profité,
Et je n'ai jamais vu d'homme plus apprêté;
Quand il ne vous dit mot, ſon air vous déſoblige,
Et s'il vous entretient, ſon jargon vous afflige;
La *bonne Compagnie* eſt ſon terme chéri,
Et viſer au *grand bien* eſt ſon goût favori,
Tranchant du bel eſprit & du Seigneur, ſans l'être,
Il s'exprime en Pédant, & penſe en Petit-Maître.

La Comteſſe ajoute un ſecond portrait au premier; elle peint Oronte qui doit arriver inceſſamment; voici comment elle s'exprime à ſon ſujet.

Ce qui rend à mes yeux ſon mérite plus grand,

C'eſt qu'il eſt né modeſte autant que bien-fai-
ſant,
Et qu'il cache les dons de ſa main libérale,
Avec le même ſoin qu'un autre les étale;
La Cour, où le grand art eſt ſouvent d'être
faux,
A poli ſes vertus & non pas ſes défauts.

Lucinde acheve le portrait d'Oronte en ces termes :

Ajoutez à cela que ſon eſprit allie
La ſolide raiſon à l'aimable ſaillie;
Philoſophe du monde, il eſt gai, complai-
ſant,
Et ſait l'art d'amuſer, même en moraliſant.
Sans en être la dupe, il ſe plie à l'uſage,
Et ſous l'homme du ſiecle, il cache le vrai
Sage.

La Comteſſe avoue que ce dernier éloge eſt trop avantageux pour ne pas ſortir de la bouche d'une Amante; Lucinde lui répond que par la même raiſon, elle doit penſer qu'Oronte ne lui eſt pas indifférent : la Comteſſe la tire d'erreur en lui déclarant qu'elle ſerait plutôt portée à aimer Dorante; cette réponſe allarme un peu Lucinde par l'intérêt ſecret qu'elle y prend. La

Comteſſe acheve de la déconcerter en lui diſant que ce Dorante eſt une conquête qui n'échappera pas aux traits que ſes yeux lui ont déja lancés. Lucinde la quitte pour cacher ſon embarras & ſa jalouſie naiſſante.

La Comteſſe dit à Agathe, juſqu'alors ſa Suivante, qu'elle ne la compte plus pour telle, mais pour ſon amie ; elle ajoute qu'un Bienfaicteur anonyme répare l'injuſtice que le ſort lui a faite en la laiſſant dans l'indigence, quoique ſortie d'une noble famille. Agathe reçoit cette nouvelle avec une modération digne de ſa vertu & de ſa naiſſance. L'Anonyme, dont la Comteſſe lui parle, doit arriver dans le même jour pour ſavoir ſes ſentimens ſur ſon hymen qu'il doit lui propoſer, ſans la contraindre ; Agathe ſe retire, en proteſtant à la Comteſſe qu'elle ſera toujours ſoumiſe à ſes volontés dans quelqu'état que le ſort la veuille placer.

Arlequin, Valet de Dorante, arrive avec une lettre de ſon Maître pour Lucinde ; la Comteſſe qui s'en croit aimée, ne doute point que cette lettre ne ſoit pour elle.

Arlequin ne peut la détromper, parce qu'il s'eſt donné à Dorante pour

Maure muet. La Comteſſe lui donne de l'argent pour l'engager à lui remettre cette lettre, &c. Enfin la Comteſſe s'en empare & ne veut pas s'en deſſaiſir, quelque ſigne qu'Arlequin lui faſſe que ce n'eſt pas à elle que cette lettre s'adreſſe; elle lui ordonne de ſe retirer; il obéit malgré lui, non ſans témoigner ce qu'il ne ſaurait exprimer. La Comteſſe lit le billet, qui eſt ſans adreſſe, par la raiſon que Dorante a de cacher ſon hymen & ſon amour; en voici le contenu.

Las de faire en Public le rôle d'inſenſible,
Je ſuivrai de près ce billet,
Pour faire près de vous celui d'Amant parfait;
Ce perſonnage-là me ſera moins pénible,
Quoique je n'oſe encor le remplir qu'en ſecret;
Sous ce titre à vos yeux je veux toujours paraître,
Et je jure au fond de mon cœur,
D'en conſerver toujours l'ardeur,
Et de ne vivre que pour l'être.

Ce billet étant ſans adreſſe & les termes en étant ménagés avec art pour faire prendre le change à deux Rivales, produit tout l'effet que l'Auteur s'en

eſt promis : la Comteſſe le montre à Lucinde, qui en conçoit de la jalouſie contre celle qui dit l'avoir reçu de la part de Dorante. Lucinde laiſſe le champ de bataille à la Comteſſe, qui pour ſurcroît de gloire ajoute un nouveau laurier à celui qu'elle vient de cueillir par l'étourderie d'Arlequin. Cette nouvelle conquête lui eſt offerte par Damis. C'eſt le perſonnage dont on a fait le premier portrait dès la ſeconde ſcène; on ne ſaurait mieux le peindre aux yeux du Lecteur, que par ce début.

Je ſuis ivre d'eſprit, d'eſprit belle Comteſſe,
Je ne me laſſe pas d'admirer ce Château,
Il eſt beau, beau; mais beau, du vrai beau, du grand beau,
La tournure en eſt neuve, oui neuve, intéreſſante,
Sa beauté me ſurprend, ſa beauté m'épouvante,
Vrai, d'honneur, en honneur, & ſur mon grand honneur.

Ce jargon qui n'eſt que trop uſité parmi quelques jeunes gens, eſt auſſi trop chargé dans le caractere de Damis. La Comteſſe pour ſe mocquer de

lui, lui répond ainsi sur le même ton :

Non, non, je suis l'amour, l'amour & le mystere,
Monsieur, ma liberté, liberté m'est trop chere,
Ce qui fait aujourd'hui que votre amour secret,
Me surprend au plus fort & me choque au parfait;
J'eus toujours pour le tendre une haine invincible,
Et des bosquets épais l'ombrage m'est nuisible;
Si des oiseaux par moi l'exemple est imité,
C'est dans leur badinage & leur légéreté:
Voyez là-bas, voyez cette linotte alerte,
Linotte sautillant sur cette branche verte,
Un étourneau s'approche & voudrait l'attendrir,
Zeste, elle prend l'essor quand il croit la tenir.
Dès qu'on veut près de moi le prendre pour modele,
Comme elle je m'échappe & vole à tire d'aile, tire d'aile.

La Comtesse après s'être mocquée de

Damis, le quitte très-brusquement ; ce qu'il trouve extrêmement impoli. Il rouvre le second acte, piqué de ces plaisanteries, dont il veut se dédommager auprès de Lucinde qui ne le traite pas mieux. Comme son importunité la détermine à lui céder la place, Damis lui dit :

C'est moi qui me retire, & par discrétion,
Je dois vous laisser seule en cette occasion,
C'est le dernier combat d'une fierté mourante,
Qui fuit de son Vainqueur la vue embarrassante.

Lucinde tout occupée de sa jalousie, en est bientôt guérie par un éclaircissement qu'elle a avec Dorante son époux ; dont le retour a suivi de près la lettre qui a fait le nœud de cette premiere action, qui aurait dû être la principale.

Cet Oronte, dont Lucinde & la Comtesse ont fait un portrait si avantageux, dès la seconde scène du premier acte, est ce Bienfaicteur inconnu, cet Amant anonyme, qui s'est montré si généreux envers Agathe, auparavant Suivante de la Comtesse, & le même que cette aimable & vertueuse fille aime secret-

tenient. Oronte vient lui faire compliment sur le changement de sa fortune; elle n'en paraît pas éblouie, & fait encore mieux connaître combien elle en est digne par cette réponse qui augmente l'amour d'Oronte, en augmentant son estime.

Monsieur, de votre estime Agathe est trop flattée,
Son heureuse fortune en paraît augmentée,
L'Anonyme a surpris & surpassé mes vœux,
Je ne mérite pas ces bienfaits généreux.

. . . .

Ma fierté qui se joint à la peur d'être ingrate,
L'une & l'autre à mon cœur livre un fâcheux combat;
Sur la reconnaissance il est si délicat,
Que l'excès d'un tel bien l'embarrasse & l'étonne,
Il craint de trop devoir à celui qui lui donne,
Ce cœur en même-tems aussi fier qu'ingénu,
Gémit de recevoir les dons d'un inconnu;
Quoique sans intérêt sa bonté les lui fasse,
Ce secours qu'elle accepte est toujours une grace,
Dont le ressouvenir l'avilit en secret;
Et s'il bénit la main, il rougit du bienfait.

Cette ſcène où la vertu modeſte paraît avec tant d'éclat, eſt interrompue par l'arrivée de Damis, qui fait plaiſir à Agathe, parce qu'elle l'empêche d'en faire entendre à Oronte plus qu'elle ne voudrait.

Dorante fronde ainſi le langage ridicule que Damis prend pour le ton de la bonne compagnie.

Son erreur gauche en tout,
Adopte les faux airs & ſuit le mauvais goût;
Son ton eſt précieux, ſa démarche affectée,
Et ſon expreſſion eſt toujours apprêtée;
C'eſt elle qui fait voir à nos yeux ſi ſouvent,
Le faux Seigneur anté ſur le demi-ſavant,
Son ſoin du ridicule eſt la ſource fertile,
Et de mots haſardés elle ſeme la ville,
Elle produit par-là des ſots toujours nouveaux,
Et peuple tous les ans, Paris d'Originaux.
La bonne compagnie eſt digne de ce titre,
Du véritable eſprit le modele & l'arbitre,
Différente en tout point, n'affecte aucun jargon,
Son guide eſt le bon ſens; ſa regle, la raiſon;
Elégant ſans recherche & ſimple ſans baſſeſſe,
Son diſcours réunit l'aiſance & la nobleſſe;

De la mode qu'on outre, elle arrête l'excès;
Et du beau seul qu'elle aime, elle fait le succès;
Son commerce poli, souverain, agréable,
Font le vrai connaisseur & forment l'homme aimable,
Qui sans l'étudier, possede l'agrément
Dans le monde qu'il orne, évite également
Le ton de bel esprit & l'air de Petit-Maître,
Et juge bien de tout sans vouloir s'y connaître.

Un troisieme amour anonyme est celui d'Arlequin pour Agathe, qui ne sert dans la Piece qu'à donner un Valet muet, dont le silence est fort utile à l'intrigue jusqu'au moment du *quiproquo* de la lettre : comme il est le maître de parler dans la suite, il profite de la premiere occasion pour déclarer son amour à Agathe dont il reçoit l'accueil qu'il mérite.

Au troisieme acte la Comtesse se croit toujours aimée de Dorante ; mais Lucinde étant assurée du contraire, Dorante se fait un jeu d'entretenir l'erreur de la premiere dans une conversation qu'elle a avec elle & Lucinde. Cette scène a de l'agrément ; mais la

plus intéreſſante eſt celle où Oronte prie Agathe de découvrir les ſentimens que lui a inſpirés le généreux Anonyme dont il ſe dit toujours l'ami ; l'aſſurant cependant qu'il ne veut point contraindre ſon penchant, & qu'il reſpectera ſon choix, ſans retirer ſes bienfaits. La rougeur de cette aimable fille décele ſon embarras ; cependant ſa franchiſe prend le deſſus, & elle fait un aveu à Oronte, dont il pourrait être content, s'il était moins délicat ; il l'amene inſenſiblement à un aveu formel ; alors il ſe jette à ſes pieds & l'aſſure que le don de ſon cœur & de ſa main ſont les biens les plus précieux qu'il puiſſe obtenir. Dorante, dont le pere vient d'approuver le mariage, ſe nomme & déclare hautement un hymen que rien ne l'oblige plus à tenir ſecret, & Damis qui ſoutient toujours ſon caractere, finit par ces vers qu'il adreſſe à la Comteſſe.

Nous ſommes beaux tous deux, employons nos attraits
Pour ôter à l'Hymen les vols qu'il nous a faits,
Forçons-les tous les quatre à brûler d'autres flâmes ;
Ayez ſoin des maris, je me charge des femmes.

La Piece finit par un Divertissement, à la fin duquel on chante le Vaudeville suivant :

VAUDEVILLE.

Par avanture qu'un époux
Trouve sa femme en rendez-vous,
Avec un Abbé qu'elle estime,
S'il est un sot, il fait du bruit,
S'il a du monde, de l'esprit,
Il garde l'anonyme.

✠

Que sur un ouvrage goûté,
Un Rimeur soit félicité,
A l'avouer, l'orgueil l'anime;
Mais Auteur d'un couplet mordant,
S'il en reçoit un prix cuisant,
Il garde l'anonyme.

✠

Qu'un Gascon parvienne aujourd'hui
Par le beau sexe son appui,
Son discours bruyant nous l'exprime;
Mais au jeu par un art heureux,
S'il corrige le sort fâcheux,
Il garde l'anonyme.

✠

M. de Boissi dut encore le succès

de cette Piece aux détails agréables dont elle eſt remplie; & les applaudiſſemens du Public le conſolerent des reproches des connaiſſeurs qui furent étonnés que l'amour d'Oronte & d'Agathe ne fuſſent pas l'action principale de la Piece. Elle eut douze repréſentations.

LE RETOUR DE MARS.

Comédie en un acte, en vers, ſuivie d'un Divertiſſement, 20 Décembre 1735. (1)

VENUS ouvre la ſcène avec la Fidélité qui commence déja à l'ennuyer, quoiqu'elle ne l'ait rappellée que de ce jour.

La FIDÉLITÉ.

Le jour que Mars partit, rappellons tous les faits,
Dans ces tendres momens que raſſemblant ſes traits,
L'Amour dans un adieu confond avec adreſſe,
Et ſa rigueur & ſes bienfaits,

---

(1) La ſcène eſt à Cythere.

Lorſqu'épuiſant ſa plus vive tendreſſe,
Deux cœurs ne craignent plus que la fin d'une yvreſſe,
Qui malgré de tendres regrets,
S'échappe & fuit avec vîteſſe.

. . . .

Allez, dites-vous à Mars,
Emmenez des Amours la troupe déſolée,
A l'abri de vos étendarts,
Qu'ils vous ſuivent dans les hazards,
Pendant votre abſence cruelle,
Voici ma compagne éternelle.
Mars partit, emmena l'Amour,
Je reſtai près de vous; combien de tems Déeſſe?
Le premier jour on m'embraſſa,
Le ſecond mon abord glaça,
Et le troiſieme on me chaſſa.

Thémis qui avait auſſi tenu compagnie à Vénus, vient lui dire adieu à cauſe du prochain retour de Mars, avec qui elle ne ſaurait vivre.

THÉMIS.

C'eſt un petit brutal, qui ſans ménagement,
Bruſque ſouvent mon caractere,
Ses Sujets & les miens s'accordent rarement,

Il prétend que tout cede à ſon humeur altiere,
Près des Belles ſur-tout, Mars & ſes favoris
Nous pourſuivent avec outrance;
Vénus, je ſoutiens que mes fils
Doivent ſur ces enfans avoir la préférence (1).

Thémis ſort, Plutus lui ſuccede; plus hardi que Thémis, il ne s'embarraſſe guère du retour de Mars; il entreprend même de toucher la Fidélité par une flêche d'or qu'elle repouſſe.

La FIDÉLITÉ.

Tes enfans t'ont flatté d'un triomphe facile,
Je reconnais leur vanité,
Sur la terre, Plutus, tout n'eſt pas infecté,
Il reſte encor plus d'un aſyle,
Où mon pouvoir eſt reſpecté;
Il eſt des Beautés mortelles,
Tendres autant que fidelles;
Au-deſſus de tes efforts,
Leur cœur à mes loix docile,
Dédaigne l'appas ſervile,
De tes immenſes tréſors;
Je connais leur petit nombre,
Et je couvre de mon ombre,
Leurs plaiſirs & leurs tranſports.

---

(1) *Cedant arma togæ.*

Plutus a beau vanter son pouvoir ; la Fidélité le chasse au nom terrible de Mars, qui est prêt à revenir & à le punir de son audace.

Apollon n'est guère mieux reçu de Vénus qui en fait ainsi le portrait :

Mars ne le connaît pas, c'est un fin hypocrite,
Dont la tendresse parasite,
Tournant sans cesse auprès d'une Beauté,
Goûte souvent un mets pour un autre apprêté ;
Sur vingt tons différens, il fait monter sa lire ;
Il anime, éleve, attendrit ;
Il échauffe le cœur, il entraîne l'esprit
Par la douceur des accens qu'il en tire ;
Là, dans le tête-à-tête en ses vivans portraits,
D'un pinceau délicat il emprunte la touche,
Déguise la raison sous un air moins farouche,
Prête à la volupté les plus riants attraits,
L'expression est dans ses traits,
La séduction dans sa bouche.

A peine Apollon s'est-il retiré, qu'on apporte l'Amour presque expirant ; & Vénus mortellement affligée de voir son cher fils dans un si pitoyable état,

prie la Fidélité de se joindre à elle pour le secourir. A leurs voix l'Amour semble renaître ; il ouvre les yeux, les regarde & dit :

La Fidélité! la Beauté !
L'Amour ne peut mourir quand il vous trouve
ensemble,
Mais rarement il vous rassemble.

L'Amour ayant repris ses esprits, prie tendrement sa mere de ne plus l'envoyer à la guerre.

Ne m'envoyez plus à la guerre,
Voyez l'état où Mars m'a mis,
Laissez-moi comme à l'ordinaire,
En tapinois & sans éclat,
La campagne prochaine arborer le rabat.

Il rend compte à sa mere du triste sort des Amours qui l'ont suivi.

J'ai vu périr ma Troupe entiere ;
De l'oubli le vent nébuleux
En renverse plusieurs, la tête la premiere ;
Tel en courant la poste a perdu la lumiere,
Tel reçoit son congé dans un hameau bourbeux,
Tel autre expire de faiblesse
Aux pieds de la premiere Hôtesse.

Mars arrive enfin, annoncé par Mer-

cure. Il eſt habillé à la Françaiſe, & débute en Petit-Maître; Vénus le ſoupçonnant d'infidélité, le reçoit froidement; il le trouve très-mauvais; la converſation s'aigrit de part & d'autre. Vénus lui dit que ſi elle en croyait ſon juſte tranſport, elle le bannirait pour toujours de ſa préſence. Mars veut s'en aller, Vénus prie l'Amour de le retenir. On ſe raccommode enfin, & c'eſt par une fête nouvelle qu'Apollon a préparée, que la Piece finit. Elle eſt terminée par un Vaudeville.

VAUDEVILLE.

Comme un Zéphir dans la plaine,
Careſſe de ſon haleine
Toutes les fleurs d'alentour,
Du Guerrier plus coquet encore,
Bien-tôt la flâme s'évapore;
Ne comptez point ſur ſon retour.

Comme une roſe nouvelle,
Que le Zéphir d'un coup d'aîle,
Embellit & met au jour,
Auſſi brillant que la roſe,
La beauté paſſe, à peine écloſe;
Ne comptez point ſur ſon retour.

Comme une Abeille innocente,
Cherche la fleur bienfaiſante,
La douceur fixe l'amour;
Si-tôt que la fleur eſt ſéchée,
Ailleurs il cherche la roſée;
Ne comptez point ſur ſon retour.

✠

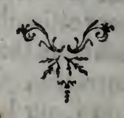
Comme la neige brillante
Perd ſa blancheur éclatante
Aux feux de l'aſtre du jour,
Par un nouvel amour détruite,
La Fidélité prend la fuite;
Ne comptez point ſur ſon retour.

✠

Cette Piece reçut un accueil très-favorable, qu'elle méritait. Elle eut dix-ſept repréſentations, & eſt de la Noüe, qui s'eſt fait connaître depuis au Théâtre Français comme un Acteur excellent, & comme un Auteur eſtimable. Il y a donné avec ſuccès Mahomet ſecond, Tragédie; la Coquette corrigée, Comédie; il a auſſi donné à la Cour la Comédie-Ballet de Zeliſcart: il s'eſt retiré du théâtre en 1756, & eſt mort l'année ſuivante.

DEBUT DE Mlle. CLAIRON.

Hippolite de la Tude, connue ſous le nom de Clairon, débuta au Théâtre Italien le 8 Janvier 1736, par le rôle de Soubrette dans l'Iſle des Eſclaves. Elle n'y fut point reçue, quoiqu'aſſez applaudie; ce qui l'aurait empêché de développer les grands talens que nous avons depuis admirés dans un genre plus convenable à ſon caractere. Elle a auſſi débuté à l'Opéra au mois de Mars 1743, & enfin le 19 Septembre de la même année ſur la ſcène Françaiſe, dont elle a long-tems fait l'ornement, & qu'elle a trop tôt quittée.



LE

LE COMTE DE NEUILLY.

Comédie héroïque en cinq actes, en vers, 18 Janvier 1736. (1)

NELTON, Confident du Comte de Neuilly, demande à Lucie, Suivante de la Marquiſe & de Léonor, ſi la Marquiſe reviendra bientôt de la Cour. Il lui apprend que le Comte ayant choiſi Paris pour aſyle, il ſouhaite la ſaluer & l'aſſurer de la reconnaiſſance qu'il doit aux bons offices qu'elle lui a rendus; Lucie répond à Nelton que la Marquiſe eſt attendue ce jour même, & qu'elle ne manquera pas d'inſtruire ſa Maîtreſſe des diſpoſitions du Comte.

Nelton ſe doute que le Comte de Neuilly brûle de quelque paſſion ſecrette; il ſe retire à l'écart en le voyant paraître, & il a lieu d'être bientôt confirmé dans ce ſoupçon. Il s'approche enfin du Comte, qu'il preſſe de lui confier ſon ſecret, & ce Milord lui

(1) La ſcène eſt à Paris, dans l'Hôtel de la Marquiſe.

avoue qu'après avoir résisté long-tems à l'amour, il n'a pu se défendre des charmes de Léonor. Nelton commence à entrer dans son emploi de Confident en promettant d'agir pour le Comte, sans le compromettre. Il employe le ministere de Lucie, qui lui apprend que Léonor est déterminée à s'enfermer pour toujours dans un Couvent. Cette résolution de Léonor fait trembler Nelton pour son ami. Il déclare à Lucie l'amour du Comte pour son adorable Maîtresse. Lucie lui promet d'en parler à Léonor, & dit à Nelton qu'elle l'entreprend avec d'autant plus de plaisir que par-là, elle épargnera un coup mortel au Marquis son frere, qui ignore & condamne le dessein d'une sœur qu'il aime passionnément, & dont il ne pourrait être séparé sans en mourir de douleur.

Dans un monologue nécessaire, la Marquise apprend aux Spectateurs que Léonor n'est pas sa fille. Lucie arrive, elle lui marque l'impatience de recevoir le Comte qui s'est fait annoncer; elle ajoute qu'elle est satisfaite du voyage qu'elle vient de faire à la Cour, puisqu'elle y a projetté le mariage de son fils avec une riche héritiere. Lucie lui demande si elle en a déja parlé au Mar-

quis ; elle lui répond que non, & lui ordonne le ſecret. La Marquiſe s'étant retirée, Lucie s'entretient un moment de la triſte réſolution de ſa jeune Maîtreſſe.

Nelton vient ſavoir de Lucie ſi elle a parlé à Léonor de l'amour de Neuilly ; Lucie lui dit que cette aimable fille eſtime infiniment le Comte, mais qu'elle a une averſion invincible pour le mariage & qu'elle perſiſte dans la réſolution de quitter le monde. Nelton va porter à regret une ſi triſte nouvelle à ſon cher Milord : le jeune Marquis arrive & demande à Lucie des nouvelles de ſa ſœur, qu'il n'a point vue, dit-il, depuis hier au ſoir. Lucie lui répond que ſa ſanté eſt toujours languiſſante. Le Marquis veut entrer chez elle, mais Lucie dit qu'il n'en eſt pas beſoin puiſqu'elle s'avance.

Léonor voudrait ſe retirer, quand elle apperçoit le Marquis. Ce tendre frere lui reproche ſon indifférence, & celle-ci lui répond qu'il ne lui eſt que trop cher. Cette ſcène très-intéreſſante fait entrevoir que Léonor craint de ſe connaître & de s'avouer l'amour qu'elle a conçu pour celui qu'elle croit ſon frere. Le Marquis ſe dévoile les mêmes ſentimens. Ils ſe l'avouent en

frémissant tous deux & se séparent l'une pour sortir du monde, l'autre pour sortir de la vie.

Au troisieme acte le Comte de Neuilly est mortellement affligé d'apprendre de Nelton, que Léonor va s'ensevelir pour toujours dans un Couvent. Lucie qui vient un moment après lui confirme cette résolution.

Le COMTE DE NEUILLY.

Vous me faites trembler, puisqu'il faut vous le dire,
Et le nouvel état que vous voulez élire,
Exige des devoirs, veut des dons si parfaits,
Qu'il est pour le remplir, peu d'esprits qui soient faits.
L'amour du changement, un caprice frivole,
Un chagrin passager, font souvent qu'on s'immole;
On croit dans cet azile assurer son repos,
Et souvent on y trouve un surcroît à ses maux;
D'abord les passions pour quelque tems sommeillent,
Mais leurs feux assoupis tout-à-coup se réveillent;
L'image des douceurs que l'on vient de quitter,

La fougue des desirs, qu'on ne peut contenter,
Sont autant de Bourreaux qui déchirent une ame,
Et portent le remords sans éteindre la flâme.
Le désespoir survient; le séjour de la paix
Devient celui du trouble & des mortels regrets,
Et du goût des plaisirs sentant la violence,
Dans le sein des vertus on perd son innocence.

Lucie engage cependant le Comte à demander encore Léonor en mariage à la Marquise, qui a tout pouvoir sur son esprit; cet Amant s'y résout & se retire pour aller faire cette derniere tentative. Lucie reste un moment après lui, & cede la place à la Marquise, & à Léonor : la Marquise voyant qu'elle est décidée à quitter le monde, lui apprend qu'elle n'est pas sa fille, mais celle du Comte de Suffex, injustement accusé, proscrit dans sa patrie, & qui a péri dans un combat.

La Marquise s'étant retirée, Léonor fait éclater des transports qu'elle a retenus jusqu'alors; elle se livre toute entiere à la joie de pouvoir aimer le Mar-

quis ſans crime & ſans remords ; elle court en aſſurer ce tendre Amant.

La Marquiſe ordonne à Lucie dans la premiere ſcène du quatrieme acte, d'aller chercher ſon fils, pour l'inſtruire d'un mariage avantageux, auquel elle ne doute point qu'il ne conſente avec joie. Le Comte de Neuilly arrive dans le même tems, & après les premiers complimens de bienſance, il la prie de vouloir bien lui faire l'honneur de l'unir plus intimement à ſa famille, en lui accordant Léonor. La Marquiſe embarraſſée répond poliment à cette demande, & avoue au Comte qu'elle craint de ne pouvoir diſtraire ſa fille du projet qu'elle a formé de paſſer ſa vie dans la retraite ; le Comte la prie de ſuſpendre au moins une réſolution ſi précipitée ; la Marquiſe y conſent & lui promet que Léonor n'aura d'autre époux que lui. Elle eſt prête à lui faire confidence du mariage qu'elle a projetté pour ſon fils, mais elle eſt interrompue par l'arrivée ſubite de Lucie, qui lui apprend que le Marquis ſe trouve mal, & que ſon front eſt couvert d'une pâleur mortelle. La Marquiſe vole à ſon ſecours ; & le Comte ſe retire incertain de ſon ſort.

Le Marquis arrive avec Léonor, qui le prie de calmer sa douleur, & elle lui promet de lui rendre la vie d'un seul mot. Le Marquis ne veut rien entendre.

Le MARQUIS.

Non, je n'écoute rien. Quand mon ame est
mourante,
Vous montrez à mes yeux une joie offençante,
Cruelle !

LEONOR.

Je n'en eus jamais tant de sujet.

Le MARQUIS.

Ah ! peux-tu me percer d'un plus sensible trait ?
Est-ce d'abandonner un frere qui t'adore ?
Et contraint de cacher le feu qui le dévore.

LÉONOR.

Des transports que je fais éclater devant vous,
Ah ! la source est plus pure, & le motif plus
doux,
Rien ne condamne plus notre juste tendresse,
Donnez un libre cours à l'amour qui vous
presse.

Le MARQUIS.

Que dites-vous ?

LÉONOR.

Je dis que tout doit vous calmer,
Vous n'êtes pas mon frere, & vous pouvez m'aimer.

Après s'être livrés aux transports convenables à leur situation ; les noms de sœur & de frere qui faisaient leur supplice, font leur bonheur, & Léonor s'exprime ainsi :

Oui, j'aime à les redire & j'aime à les entendre,
Nous les avons portés dès l'âge le plus tendre
Sous des titres si chers, déguisant son vrai nom,
L'amour a dans nos cœurs prévenu la raison,
Avant qu'elle regnât il était notre Maître ;
Et je brûlais pour vous avant de me connaître,
Si l'on m'avait dès-lors révélé mes destins,
Qu'on nous eût épargné de peine & de chagrin !
Sûrs de nos sentimens & de notre innocence,
Avec quelle douceur, avec quelle assurance,
Nous nous fussions livrés à nos tendres transports !
Que d'instans au plaisir ont volé les remords !

Grand Dieu ! je m'étonnais qu'une flâme si
pure,
Pût offenser tes loix & blesser la nature !
Ah ! démentant la voix de ces remords cruels,
Nos feux étaïent trop beaux pour être crimi-
nels.

La Marquise qui entre est fort étonnée de voir son fils aux genoux de Léonor, & la joie qn'il vient de goûter est bientôt détruite par la défense que sa mere lui fait de penser à Léonor, qui s'est déja retirée par son ordre. Elle lui apprend qu'elle l'a destinée au Comte de Neuilly, & qu'elle a fait choix, pour lui, d'une épouse dont les grands biens releveront sa maison chancelante, Le Marquis frappé de ce nouvel obstacle, s'abandonne au désespoir & proteste qu'il renoncera plutôt à la vie qu'à sa chere Léonor.

Ces Amans commencent ensemble le cinquieme acte. Léonor apprend au Marquis que sa mere est inflexible, & il lui propose un enlevement auquel elle ne peut consentir ; elle lui promet cependant de n'être jamais à d'autre ; & le Marquis un peu rassuré, sort pour aller tenter un dernier effort sur l'esprit de sa mere. Léonor déplore son sort &

le Comte de Neuilly vient lui parler du bonheur qu'il espere goûter avec elle. Léonor ne lui répond que par des larmes. Il la prie de lui ouvrir son cœur; elle lui avoue avec un mortel regret qu'il n'est plus à elle, il demande le nom de cet heureux Rival. Le Marquis vient le lui apprendre lui-même ; le Comte frémit de cet amour incestueux ; mais Lénor lui confie le secret de sa naissance, & le vertueux Comte de Neuilly prend une résolution digne de son grand cœur, il parle ainsi à la Marquise :

Du Comte de Sussex, la fille m'est connue,
Madame, & mon amour expire à cette vue.
Un sentiment plus juste, un soin plus généreux
M'occupent maintenant & me parlent pour eux ;
Ils s'aiment d'une ardeur parfaite & mutuelle,
Je rougirais de rompre une chaîne si belle ;
Loin de les traverser je dois les soutenir,
Ils sont faits l'un pour l'autre ; ah ! daignez les unir,
Beauté, vertu, naissance, elle a tout en partage,
La fortune, il est vrai, n'est pas son appanage ;

Mais ma vive amitié pour hâter ce lien,
L'adopte pour ma fille & lui donne mon bien,
Un véritable ami doit tenir lieu de pere,
Et c'eſt votre deſtin d'être toujours ſa mere.

La MARQUISE.

Je me ſens attendrir de tout ce que je vois ;
Monſieur, & votre exemple eſt une loi pour moi.

à Léonor

Pour la ſeconde fois, entrez dans ma famille.

LÉONOR.

Madame, qu'il m'eſt doux de reſter votre fille !

Le MARQUIS.

Ah ! ma Mere, ah ! Monſieur, j'ai trop peu d'une voix,
Pour vous remercier du bien que je vous dois.

Ainſi finit cette Piece qui ne fut pas auſſi bien reçue des Spectateurs que M. de Boiſſi pouvait l'eſpérer ; mais le Public qu'il avoit lui-même accoutumé à de petites ſcènes épiſodiques & remplies d'épigrammes, ne put goûter le

genre férieux de celle-ci, & ne prit point d'intérêt à la fituation vraiment pathéthique de Léonor & du Marquis. Cette Comédie n'eut que huit repréfentations ; mais l'impreffion l'en dédommagea bien à la lecture.

Elle fut depuis jouée le 18 Mai 1746 fur le Théâtre Français fous le titre du Duc de Surey. Elle fut précédée d'un difcours apologétique qui excita beaucoup de rumeur. Les Acteurs s'y excufaient de donner comme neuve une Piece déja repréfentée. Les Italiens crierent beaucoup contre M. de Boiffy, qui répondit qu'ils avaient tort de fe plaindre fi l'on donnait fur un autre théâtre ce qui n'avait pu paffer fur le leur, peut être faute d'y avoir été rendu convenablement ; ce qu'il a été facile de juger par la différence du fuccès, malgré le peu de changement qu'on avait fait à la Piece ; que d'ailleurs, il leur offrait de leur rendre deux mille livres qu'il avait reçu d'eux, ou de leur abandonner les droits du Duc de Surey, ou bien encore de leur donner une autre Piece. Les Comédiens Italiens ne voulurent accepter aucuns de ces partis & aimerent mieux prendre celui de donner une Parodie de la

Piece, ſous le titre du Prince de Surenne.

LES CONTRE-TEMS.

Comédie en trois actes en vers, 16 Février 1736. (1)

ANGÉLIQUE, ſuivie de Liſette paraît avec Valere, qui la preſſe inutilement de lui apprendre qui elle eſt; elle ſe retire à l'approche de Damis ſon frere qui eſt ami de Valere, & qu'il preſſe de lui apprendre quel eſt l'objet de ſon amour; en quoi il ne peut le ſatisfaire puiſqu'il n'en eſt pas inſtruit lui-même. Valere à ſon tour lui demande quel eſt l'état de ſon cœur, & celui-ci lui apprend qu'il eſt brouillé avec ſa maîtreſſe, qui le ſoupçonne injuſtement d'aimer une jeune veuve à qui il a rendu de ſimples devoirs de civilités. Damis voit arriver Froſine, Suivante de cette injuſte Maîtreſſe, & Valere ſe retire pour le laiſſer ſeul avec elle. La Soubrette prend d'abord avec chaleur le parti de ſa Maîtreſſe, mais elle ſe rend aux aſſurances non équivo-

(1) Le Théâtre repréſente un Jardin public.

ques de sa tendresse & de sa constance ; elle lui promet de le servir de tout son pouvoir : Damis sort & Chrisante, pere de Constance, arrive ; ce tendre pere demande à Frosine quel peut-être le sujet de la tristesse où sa fille s'abandonne depuis quelques jours ; Frosine lui répond que le meilleur moyen de la dissiper, est de lui donner un bon mari : Chrisante qui ne demande pas mieux, dit qu'il va presser Constance de se décider en faveur de Damis, dont la tendresse mérite d'obtenir la préférence, Frosine s'applaudit d'avoir déja si bien servi Damis auprès du pere, & elle se flatte de ne pas moins réussir auprès de la fille qui paraît. En effet, Constance ne lui cache point qu'elle fait envain tous ses efforts pour oublier l'infidele Damis: Frosine l'assure qu'il est innocent, & Constance n'a pas de peine à se le persuader ; Damis paraît & semble ne pouvoir arriver dans une circonstance plus favorable ; mais par un reste de fierté ; elle refuse de se rendre aux assurances qu'il lui donne de sa tendresse, & elle sort en lui défendant de ne paraître jamais en sa présence, Damis se désole d'un ordre si cruel ; mais Frosine le con-

ſole en l'aſſurant qu'il recevra bientôt un accueil plus favorable.

Au ſecond acte le théâtre repréſente une grande ſalle, où pluſieurs portes aboutiſſent, Angélique vient y rendre viſite à Conſtance, elle lui apprend le penchant qu'elle a pour Valere, le ſecret qu'elle lui a gardé, la raiſon quelle a eu de ne ſe pas faire connaître, & la néceſſité où ſa tante veut la réduire de donner la main à un autre époux; elle ajoute, que preſſée par Valere & par la circonſtance où elle ſe trouve, elle lui a promis un moment d'entretien, & c'eſt pour cela qu'elle vient prier ſon amie de lui permettre que ce rendez-vous ſe paſſe chez elle; Conſtance a peine à s'y déterminer; mais Valere à qui Angélique avait déja donné l'adreſſe, arrive en ce moment, & Conſtance ſe retire en priant ſon amie de ne la pas expoſer plus long-tems; Valere ſe livre avec tranſport au bonheur dont il eſt pénétré; Angélique l'interrompt pour lui demander comme une preuve de tendreſſe & de diſcrétion, de ne jamais parler de leur intelligence à Damis ſon ami. Valere qui ignore qu'il eſt le frere de ſa Maitreſſe, eſt étonné

de l'importance qu'Angélique met à ce ſecret, & il en conçoit des ſoupçons jaloux, qu'il n'a pas le tems d'éclaircir parce que Froſine vient les avertir que M. Chriſante arrive à l'inſtant ; on n'a que le tems de cacher Valere & Arlequin dans un cabinet ; le bon homme paraît, il fait à Angélique de longs complimens qui la tiennent ainſi que Conſtance dans la perplexité ; celle-ci ſe tire de cet embarras en priant ſon pere de donner la main à ſon amie, pour la reconduire chez elle. Conſtance, reſtée avec Froſine, ſe félicite de cette ruſe ; mais Damis revient malgré ſes ordres, & veut abſolument la convaincre de ſon innocence ; pour ſurcroît d'embarras, le bonhomme Chriſante ſe fait bientôt entendre, & Damis pour l'éviter, court ſe cacher dans le cabinet où Valere eſt enfermé : Conſtance & Froſine l'arrêtent par le bras, mais pas aſſez promptement pour qu'il y ait entrevu un homme : comme il veut faire éclater ſon indignation, Chriſante paraît & dans le deſſein où eſt ce pere de l'unir promptement à ſa fille, il lui montre tout le plaiſir qu'il a de le voir ; Damis qui eſt hors de

lui-même, répond mal à ſes honnêtetés, ce qui produit une ſcène vraiment théâtrale.

CHRISANTE.

Vous ſemblez agité,
Qu'eſt-ce ? Dans votre eſprit quel noir ſouci réſide ?
Qu'avez-vous ?

DAMIS.

Ce n'eſt rien.

CONSTANCE.

C'eſt qu'il eſt tourmenté
D'un mal de tête affreux. . . .

DAMIS.

Non, c'eſt toute autre choſe.

CONSTANCE, *bas à Damis.*

Qu'allez-vous dire ? A quoi votre trouble m'expoſe ?
Dans quels doutes affreux allez vous le jetter ?

DAMIS, *bas à Conſtance.*

Ma rage eſt prête d'éclatter,
Déjà ſans les égards que le devoir m'impoſe,
J'aurais. . . .

CHRISANTE.

Il paraît s'emporter,
Sachons. . . . .

DAMIS, *à part.*

On me trahit, je n'en puis plus douter.

CHRISANTE.

De ce juste dépit je pénétre la cause;
Loin de répondre à vos souhaits,
Sans doute qu'à son ordinaire,
Ma fille vous demande encor quelques délais;
Mais je ferai valoir l'autorité de pere,
Et sans aller plus loin, je prétends qu'en ce jour,
L'Hymen couronne votre amour.
Qu'on aille chercher un Notaire.

DAMIS.

Non, non, ne précipitez rien.

CHRISANTE.

Je veux voir au plutôt former ce doux lien,
Et mon impatience eſt égale à la vôtre.

DAMIS.

Ah! réservez, Monsieur, ce bonheur pour un autre.

CHRISANTE, *à Conſtance.*

Vous le mettez au déſeſpoir.

D A M I S, *à part.*

Perfide !

CHRISANTE, *à Damis.*

Appaiſez-vous.

D A M I S.

Il ne m'eſt pas facile,
Si vous ſaviez, Monſieur, ſi je vous faiſais voir;
Mais à quoi ſervirait une preuve inutile ?
Allons loin de l'Ingrate exhaler mon dépit,
Et rendre, s'il ſe peut, le calme à mon eſprit.

Damis ſort, & Conſtance dit bas à Froſine de le ſuivre pour le déſabuſer; elle ſort bientôt auſſi avec ſon pere, & Froſine rentre en diſant qu'elle n'a pu joindre Damis; elle tire Valere & Arlequin du cabinet; & tandis qu'elle les amene d'un côté, Damis entre de l'autre & va viſiter le cabinet où Conſtance le ſurprend bientôt. La ſcène qui ſe paſſe entr'eux eſt très-vive. Conſtance a recours à différentes ruſes pour lui déguiſer le ſecret de ſon amie, & Damis

ſe laiſſe aller à la perſuaſion de ſon innocence; mais tandis qu'il eſt à ſes pieds, Froſine arrive ſans le voir & dit à ſa Maîtreſſe que l'Amant en queſtion eſt ſorti. A ce mot Damis ſe releve bruſquement & ſort en accablant Conſtance d'injures & de mépris; ainſi finit le ſecond acte. Le commencement du troiſieme ſe paſſe dans la nuit; Conſtance a fait prier Angélique de la venir trouver, elle vient & elle lui apprend l'embarras où ſon imprudence l'a jettée; elle la prie de diſſiper les injuſtes ſoupçons de Damis ſon frere, en lui apprenant que Valere n'était venu que pour elle; Angélique ſe refuſe abſolument à cette propoſition, & Conſtance, après l'avoir inutilement preſſée, la menace de découvrir ſon ſecret, & même d'en informer ſa tante; en ce moment Liſette vient leur apprendre que Valere qu'elle a rencontré dans la rue, l'a ſuivie & ſe diſpoſe à entrer: Conſtance dit qu'il faut le recevoir & qu'Angélique lui apprenne enfin qui elle eſt, afin qu'il puiſſe découvrir lui-même tout le myſtere à Damis; il arrive n'ayant pu éclaircir les ſoupçons que la défenſe d'Angélique a fait naître dans ſon eſprit. Arlequin, qu'Angé-

lique avait mis en ſentinelle, vient avertir qu'un homme vient de s'introduire dans la maiſon. Liſette éteint les flambeaux, fait ſortir Valere; & cet homme, qui n'eſt autre que Damis, rentre ramené par ſa jalouſie: Angélique qui l'entend, lui demande eſt-ce encore vous Valere? La fureur de Damis redouble, & Conſtance qui revient tout doucement, rit à ſon tour de l'embarras où ſe trouve Angélique, qui parvient enfin à ſe débarraſſer des mains de Damis qui rencontre Conſtance en la pourſuivant; il la ſaiſit par le bras, & Conſtance ordonne à Froſine d'apporter promptement de la lumiere pour éclairer la mépriſe de Damis, mais comme nous l'avons dit, Angélique s'étant échappée, il reſte convaincu de l'infidélité de Conſtance, qu'il accable de reproches. Froſine enfin ramene Angélique malgré elle, eſpérant que ſa préſence va tout éclaircir; mais cette ingrate, ſans égards pour la ſituation cruelle où ſe trouve ſon amie, nie abſolument qu'elle aime Valere, mais celui-ci arrive à propos, tout s'explique; Angélique demande pardon à ſon amie, & Chriſante qui a rencontré Arlequin, arrive en le traî-

nant par le collet ; on l'inftruit auffi de tout ce qui s'eft paffé , & comme il ne demande pas mieux que de faire le bonheur de fa fille , il confent volontiers à la donner à Damis , qui de fon côté promet d'obtenir le confentement de la tante d'Angélique.

L'origine de cette Piece eft Efpagnole , & tirée du Calderon ; les Italiens l'ont donnée plufieurs fois & la donnent encore fous le titre de *la Cafa con due porte.* C'eft de-là que M. de la Grange l'a prife; & quoiqu'il ne foit pas l'inventeur du fujet ; il a fçu trop bien fe l'approprier pour qu'on lui refufe la part qu'il mérite dans le fuccès de cet ouvrage ; il eft d'ailleurs bien écrit , & la plûpart des fcènes font vivement dialoguées. Cette Comédie eut douze repréfentations , & a fouvent été reprife.



LES SAUVAGES.

Parodie en un acte en vers, de la Tragédie d'Alzire, 5 Mars 1736.

Comme le lieu de la ſcène n'eſt pas déterminé dans la Tragédie, les Auteurs de la Parodie n'ont pas voulu l'établir, & ont critiqué ce défaut de la maniere ſuivante :

Lorſque Matamore demande à l'un de ſes amis en quel lieu il ſe trouve ; l'un d'eux, appellé Négrillon, lui répond ainſi :

Perſonne n'en ſait rien ;
Peut-être croyez-vous l'apprendre dans la ſuite ;
Mais non, de la façon que la choſe eſt conduite,
Je leur donne à choiſir dans tout le Potoſi ;
Quel que ſoit cet endroit, il eſt fort mal choiſi.

Bonhommés établiſſant Gouverneur de l'Amérique, ſon fils Garnement, lui fait une petite réprimande ſur ſes égaremens paſſés ; lui conſeille d'être

tout autre à l'avenir, & de prendre pour modèle le Comte de Neuilly, dont la vertu lui a fait tant d'adorateurs. Garnement lui répond qu'il n'en a pas été plus heureux. Bonhommés prie ſon fils de mettre en liberté les ſix priſonniers Américains qu'il a pris ce même jour, & de gagner par cet acte de clémence le cœur de l'Alzire qu'il doit épouſer, & qui ne ſe donne à lui que par une aveugle obéiſſance aux ordres de Fadaiſe ſon pere. Garnement conſent à délivrer les priſonniers. Fadaiſe promet à Bonhommés de réduire ſa fille, & de l'engager non-ſeulement à épouſer Garnement, mais à l'aimer; il ajoute que ſa fille eut toujours de l'amour de reſte; elle arrive après que Bonhommés s'eſt retiré, & confirme aſſez ce qu'il vient de dire; elle n'a que trop d'amour pour Matamore. Cependant elle promet non d'aimer Garnement, mais de l'épouſer. Garnement revient ſur la ſcène. L'Alzire lui parle ſur un ton à le dégoûter de ſon himen, mais il n'en veut pas démordre, & prenant ſon parti en homme qui ne craint point de diſgrace conjugale, il dit :

Par

Par les nœuds de l'Hymen il la faut engager,
Et je l'épouſerai duſſai-je en enrager.

Matamore ſe plaint de ſon ſort avec ſes compagnons ; Bonhommés vient lui apprendre qu'ils ſont libres. Il reconnaît Matamore pour cet Américain, qui lui a autrefois ſauvé la vie. Matamore lui demande des nouvelles de Fadaiſe, Bonhommés lui dit qu'il va le lui envoyer. Fadaiſe vient; Matamore, après l'avoir tendrement embraſſé, le fait ſouvenir de la promeſſe qu'il lui a faite autrefois de lui donner ſa fille Alzire : Fadaiſe eſt dans un très-grand embarras ; on vient l'avertir que tout eſt prêt pour la cérémonie, & qu'on n'attend plus que lui. Matamore lui demande qu'elle eſt cette cérémonie, Fadaiſe n'a garde de lui dire que c'eſt le mariage de l'Alzire ſa fille avec Garnement ; il ordonne aux Gardes de retenir Matamore qui veut le ſuivre. Le mariage étant fait, l'Alzire vient s'occuper du ſouvenir de ſon cher Matamore ; ce malheureux Amant vient, ſans être inſtruit de rien, elle lui apprend ſon malheur, lui dit qu'elle vient d'épouſer ce même Garnement qui lui a fait ſouffrir tant de tourmens. Bonhom-

més & Garnement arrivent ; Matamore accable ſon Rival d'injures , Garnement ordonne qu'on l'arrête. L'Alzire après avoir parlé tout bas à ſa Confidente, demande à Garnement la grace de Matamore. Cette grace lui eſt refuſée ; elle fait entendre qu'elle s'y était bien attendue, & qu'elle avait pris de meilleures meſures ; en effet, Négritte, ſa Confidente , à qui nous avons dit qu'elle avait parlé tout bas , vient lui dire qu'elle a gagné un Soldat à force d'argent ; qu'on délivre actuellement ſon cher Matamore : ce dernier vient un moment après ; mais comme l'Alzire ne veut pas conſentir à prendre la fuite avec lui , il prend un parti violent, il ſe retire avec le Soldat qui l'a délivré, & ſe couvre de ſon habit & de ſes armes pour aller aſſaſſiner Garnement.

Dans cet endroit la Parodie s'écarte du plan de la Tragédie. Matamore n'a pu exécuter ſon projet, il a été fait priſonnier pour la ttoiſieme fois ; on doit faire mourir l'Alzire avec lui comme complice de ſon projet.

Après de tendres regrets de part & d'autre, Garnement vient faire la péripetie par ces vers :

Doucement, s'il vous plaît, car c'eſt moi qui
commande,
Et je ne prétends point du tout que l'on le
pende;
Matamore peut bien n'être pas criminel,
Peut-être venait-il m'appeller en duel;
Car je ne penſe pas qu'une ame bien placée,
Peut d'un aſſaſſinat concevoir la penſée.

(*à l'Alzire.*)

Pour vous, que vainement on voudrait corri-
ger,
Qui mettiez mon honneur & ma vie en dan-
ger,
Qui des cœurs vertueux êtes la Parodie,
Trouvez bon, s'il vous plaît, que je vous ré-
pudie;
Bien plus, à mon Rival je vous donne au-
jourd'hui,
Non pas dans le deſſein de me venger de lui;
Je n'ai point de rancune, & mon cœur lui
pardonne.

Matamore témoigne ſa ſurpriſe d'un changement auquel il n'avait garde de s'attendre par tout ce qui s'était paſſé; & Garnement finit la Piece par ces vers qu'il adreſſe au Public.

Quiconque sur ce point voudra se satisfaire,
En toute sûreté peut aller voir mon frere,
Sur la fin de sa vie, il a fait éclater
Des traits que la critique a lieu de respecter;
Nous les trouvons si beaux, que nous serions scrupule,
De répandre sur eux le moindre ridicule.

Romagnesi & Riccoboni qui sont les Auteurs de cette Parodie, auraient dû s'écarter davantage du plan de la Tragédie qu'ils n'ont fait que travestir; elle fit cependant assez de plaisir; elle fut jouée neuf fois avant la clôture & autant après la rentrée.

La clôture du Théâtre se fit le 16 Mars par les Sauvages, & Arlequin muet par crainte, & l'ouverture le 10 Avril, par la Feinte inutile, qui fut précédée d'une Piece intitulée les Complimens, & qui, en effet, en tint lieu.

Thomassin ouvre la scène, & dit à ses Camarades qu'il s'agit de parler & non de gesticuler. Ils parlent d'abord tous à la fois, un d'eux les assure qu'on ne les entendra pas, & Arlequin répond que cela n'en sera que mieux, puisqu'ils n'ont rien de bon à dire: Riccoboni s'avance & apprend au Public

que dans leur aſſemblée, chacun d'eux voulant faire le compliment, on avait réſolu que chacun ferait le ſien dans le genre qui lui conviendrait le mieux, ce qui s'exécute, & Romagneſi commence ainſi.

Meſſieurs, les complimens en beautés ſi fertiles,
Pour avoir trop produit ſont devenus ſtériles,
Depuis que l'on en fait, leurs traits ſont émouſſés,
Et ne nous offrent plus que des moyens uſés.

Il parle de la nouvelle tournure que les complimens ont pris.

Qu'aux Français une Piece ait quelque réuſſite,
C'eſt dans le compliment qu'on vente ſon mérite,
C'eſt-là qu'elle reçoit l'encens le plus flatteur,
Et tout le compliment n'eſt fait que pour l'Auteur.

Il prie le Public de vouloir bien leur pardonner en faveur de leur zèle, les libertés qu'ils ſe ſont données.

Nous avons critiqué des Auteurs reſpectables,
Nous avons contrefait des Acteurs admirables,

Nous avons même osé donner du sérieux,
Ce n'est pas, il est vrai, ce qu'on a fait de mieux.

Silvia l'interrompt en le priant ainsi de finir son mauvais Compliment.

Les grands vers
Sont pervers,
De petits
Bien bâtis
En ces lieux
Valent mieux
Qu'un sabba
Dont l'éclat
Etourdit,
Et ne dit,
Dans le fond,
Rien de bon.

Mademoiselle Riccoboni vient ensuite déclamer une Ode, dont voici la derniere strophe & la plus applaudie.

D'une trop vaine confiance,
Gardons-nous de nous enyvrer:
Qui marche avec trop d'assurance,
Est sur le point de s'égarer.
Quand le Public nous encourage,

C'eſt à lui qu'il faut rendre hommage
Des traits où nous réuſſiſſons ;
Soit qu'il puniſſe ou qu'il pardonne,
Juſqu'aux éloges qu'il nous donne,
Tout doit nous ſervir de leçons.

Deshaies fait ſon compliment par un Rondeau, Flaminia par une Balade dialoguée avec Belmont, & Riccoboni par le Sonnet ſuivant.

SONNET.

L'homme en tous ſes travaux montre la folle envie
De ſurmonter le tems qu'il ne peut retenir,
Et penſe reculer les bornes de ſa vie,
En méritant l'honneur d'un brillant ſouvenir.

❧

Il croit à chaque inſtant voir ſa peine ſuivie
Du chimérique bien qu'il eſpere obtenir,
Et ſemble dans l'orgueil dont ſon ame eſt ravie,
Négliger le préſent pour chercher l'avenir.

❧

Faut-il que d'un tel prix le deſir nous anime,
Pour remplir dignement un cœur ambitieux ;
Un triomphe pareil eſt-il aſſez ſublime ?

❧

Non, pour jouir d'un sort dont on soit envieux,
De nos contemporains cherchons plutôt l'estime,
Quand on plaît à son siecle, on est trop glorieux.

Arlequin finit par un coq-à-l'âne qui pouvait avoir beaucoup de graces dans sa bouche, mais qui aurait peu de mérite à la lecture.

Et la Cantatrice avec Evrard, nouveau Chanteur, terminent le Compliment par un Vaudeville, dont nous ne citerons que le couplet adressé au Parterre.

Avant que d'avoir parlé,
Nous étions remplis d'audace,
Mais le Public assemblé,
Change les choses de face ;
Nous craignons présentement,
Que bien éloigné de rire,
Chacun ne se mette à dire,
Oh ! le mauvais compliment.

Cette petite Piece, d'une forme nouvelle & singuliere, parut ingénieuse, & fut jouée plusieurs fois, quoiqu'elle semblât n'être faite que pour l'ouverture du Théâtre.

LES FÉES.

Comédie en trois actes, en prose, 14 Juillet 1736.

LA ſcène ſe paſſe dans le Palais de la Fée Bruyante : cette Fée pour ſe venger de n'avoir pas été priée de la noce d'une Princeſſe qu'elle avait protégée dans ſes amours, entreprend de rendre malheureux le fils qui eſt né de cet hymen, & raſſemble tout ce qu'il y a de plus difforme pour rendre odieux le jeune Prince qui doit ſervir de victime à ſa fureur.

Ce Prince malheureux eſt obligé de ſe confiner dans une affreuſe ſolitude ; mais cet exil ne le met pas à l'abri des perſécutions de ſon ennemie, qui le pourſuit dans ſa retraite. Il trouve un jour à ſon reveil le portrait d'une Princeſſe, qui eſt un chef-d'œuvre de beauté, comme il en eſt un de difformité ; ces mots ſont autour : *Elle t'attend dans le Palais des Fées.*

Ce portrait produit tout l'effet que la Fée vindicative s'en était promis ; le Prince devient éperdûment amoureux,

il s'arrache de sa solitude, & court se livrer aux traits qui l'attendent dans le Palais des Fées, qui lui est indiqué. A peine y a-t-il mis le pied, qu'il apprend que la Fée Bruyante va marier la Princesse, qui est l'objet de ses desirs, à Lysandre son neveu, qui est aussi beau qu'il est hideux, mais aussi privé d'esprit qu'il l'est lui-même d'agrémens. La Princesse ne laisse pas cependant d'aimer cet imbécile, parce qu'elle est aussi bête que lui.

Le Prince est présenté à la Princesse par une autre Fée qui la pris sous sa protection, & l'a doué à sa naissance, non-seulement d'un esprit supérieur, mais encore de la faculté d'en donner à qui il voudrait. A cette premiere entrevue, il a le malheur d'éprouver de la part de la Princesse Flore, l'aversion la plus forte.

La Fée Agatine, Protectrice du Prince, songe à mettre à profit les qualités dont elle l'a doué, pour détruire le charme de son ennemie; elle assure le Prince, que si la Princesse Flore était moins bête, elle rougirait de l'amour qu'elle ressent, dès qu'elle connaîtrait combien l'objet en est indigne. Le Prince lui rend grace d'un conseil si

ſalutaire, auquel elle en joint un autre qui produit un effet qui n'eſt pas moins heureux, c'eſt de n'inſpirer à la Princeſſe de l'eſprit que par degrés. L'effet en eſt bientôt ſenſible. Elle commence à craindre d'avoir déſobligé par ſes diſcours le Prince difforme, & l'on voit par ces réponſes plus ſenſées que ſpirituelles, que ce Prince a exécuté à la lettre le conſeil d'Agatine; il vient par ſon ordre recevoir les excuſes que la Princeſſe veut lui faire, il en eſt ſi charmé, qu'il en redouble ſes libéralités.

Flore ſouhaite entendre des contes, parce qu'Arlequin lui a dit que ſon Maître en ſait faire qui ſont les plus jolis du monde. Le Prince ne balance pas à la ſatisfaire, & lui conte ſa propre hiſtoire ſous des noms empruntés.

« La plus belle Princeſſe de l'Univers (Flore n'en faiſait pas encore l'ornement); la plus belle Princeſſe était menacée de cauſer la mort au plus tendre & au plus fidele de tous les amans. Dans le nombre infini d'adorateurs que ſes charmes lui attirerent, il ſe trouva un Prince ſi éperdûment amoureux d'elle, qu'il ſen-

» tit aux mouvemens de son cœur ;
» que c'était sur lui que la prédiction
» devait s'accomplir. Oui, disait-il en
» lui-même, c'est moi, belle Princesse,
» qui dois être votre victime ; mais
» la mort que vous me préparez me
» sera chere, puisqu'elle peut vous prou-
» ver que de tous vos Amans je suis
» le plus tendre & le plus fidele. Rien
» ne put l'empêcher de courir au pé-
» ril qui le menaçait ; il arriva à la
» Cour de la Princesse, fut introduit chez
» elle ; mais le premier regard qu'elle
» jetta sur lui, le changea en un oiseau
» d'une figure affreuse. L'oiseau infor-
» tuné s'envola par les fenêtres, & alla
» cacher dans le fond d'un bois sa
» honte & son désespoir ; la Princesse
» fut frappée de ce prodige ; la plus
» sombre mélancolie s'empara de ses
» esprits. Deux jours après cet évene-
» ment, étant assise sous un cabinet de
» verdure, elle entendit se plaindre &
» soupirer sans voir personne, c'était le
» Prince lui-même, Madame ; elle s'ef-
» fraya : rassurez-vous, lui dit l'oiseau, je
» suis le Prince dont vous avez causé la
» métamorphose : le plus passionné de
» vos amans doit mourir au bout de
» trois jours, après avoir éprouvé ce

» fort, & ce n'était que sur moi qu'il
» devait tomber; il n'en est qu'un re-
» mede, c'est de m'aimer, belle Prin-
» cesse; la Fée qui me poursuit doit
» me rendre la vie & ma figure natu-
» relle à cette condition, parce que la
» cruelle croit la chose impossible, je
» n'ai plus qu'un jour à respirer. Voyez
» si vous pouvez vous faire cet effort;
» ma destinée est entre vos mains ».

La Princesse Flore, pendant tout ce récit, avait témoigné de l'attendrissement; elle demanda enfin au Prince, si ce malheureux amant n'avait pas obtenu de sa Princesse l'amour qu'il lui demandait & qu'elle croyait indubitablement qu'elle devait lui avoir accordé. Le Prin ayant voulu savoir d'elle-même, si elle l'aurait aimé, elle lui répond:

Les malheureux ont un grand ascendant sur les cœurs compatissans; & je crois que je ne saurais refuser la pitié la plus tendre à un Prince que j'aurais mis en cet état.

Le Prince répartit: ah! Madame, suivez ces généreux sentimens; c'est mon histoire que je viens de vous raconter.

Quoique l'attendrissement de Flore soit d'un heureux augure pour l'amour

du Prince, il n'eſt pas encore parvenu à ce bonheur. Flore perſiſte toujours dans ſes premiers engagemens avec le Prince ſtupide. Elle ordonne au Prince, qu'elle vient de plaindre, de ſe retirer.

Le Prince eſt mortellement frappé de ces dernieres paroles ; mais la Fée Agatine calme ſon déſeſpoir par ces mots :

Redoublez la doſe d'eſprit, elle ne ſera peut-être pas ſi ſcrupuleuſe.

Le Prince ſe retire, l'attendriſſement de Flore redouble ; la Fée Agatine lui porte un nouveau coup ; elle lui fait entendre que l'eſprit a fait naître en elle les ſentimens, & que c'eſt à ce même Prince, qu'elle vient de condamner à mourir, qu'elle eſt redevable de cet eſprit qui vient de l'arracher à la ſtupidité & à l'inſenſibilité. Ce motif de reconnaiſſance produit un ſi grand changement dans ſon cœur, qu'elle fait rappeller ce Prince pour lui défendre de mourir ; elle va plus loin, & peut-être un peu trop, on en jugera par ce qu'elle exige du Prince.

Prince, lui dit-elle, je veux que vous me promettiez de vivre, que vous me le juriez par moi-même, ou j'atteſte

le ciel que votre mort sera suivie de la mienne.

Les Spectateurs semblaient n'avoir plus rien à desirer après le dernier aveu de la Princesse Flore, l'objet principal de la Piece paraissait rempli, puisque l'esprit l'avait emporté dans son cœur sur les charmes de la beauté ; mais les Auteurs ont reveillé la curiosité par un coup de théâtre, qui d'abord a fait prendre le change aux Spectateurs. Ils ont cru que la Princesse était retombée dans sa premiere bêtise ; les plus éclairés n'y ont pas été trompés, & les moins pénétrans se sont vantés d'avoir fait la même découverte, tant l'amour propre a de pouvoir sur le cœur des hommes. Quoi qu'il en soit, on a été agréablement surpris de voir que l'esprit que le Prince avoit donné à son imbécille Maîtresse, lui eût suggéré ce tour d'adresse pour suspendre la fureur de la Fée Bruyante. A peine Flore s'est-elle trouvée en liberté de s'expliquer avec son Amant, qu'elle l'a rassuré par ces mots : cher Prince, est-il possible que vous ayez été abusé comme les autres? se peut-il que celui de qui j'ai appris à penser & à sentir, se connaisse si peu

aux mouvemens du cœur & de l'esprit? Ne vous êtes-vous pas apperçu que ce retour d'imbécillité était un effet de ma tendresse? &c. Oui, Prince, je vous aime, & je ne rougis point de vous le dire, mon amour est d'autant plus fort, qu'il a vaincu tous les préjugés. Mes yeux d'abord, je vous l'avoue, ont décidé en faveur de votre Rival, & vous devez me pardonner cette erreur; je ne savais alors que regarder & voir; mais depuis que par votre don j'ai été capable de penser & de connaître, l'esprit a déterminé le cœur, la raison a fait naître les sentimens, & la reconnaissance les a perfectionnés.

L'Amour arrive fort à propos pour mettre nos amans à couvert de la fureur de leur persécutrice. La Fée Bruyante est contrainte de lui obéir & de laisser en paix les victimes de sa colere. La Piece finit par une fête que l'Amour ordonne lui-même.

VAUDEVILLE.

Tout roule aujourd'hui dans le monde,
Sur l'esprit & sur la beauté;
Tout sur ces deux objets se fonde,
Emploi, crédit & dignité.

Tout roule aujourd'hui dans le monde,
Sur l'eſprit & ſur la beauté.

⁂

Gros Commis, de peur qu'on ne fronde
Votre trop grande habileté,
Prenez femme qui vous ſeconde,
En cas de quelque adverſité.
Tout roule, &c.

⁂

La fable de cette Piece fut trouvée très-agréable, quelques ſituations très-intéreſſantes & l'enſemble fut très applaudi. Elle eſt de Romagneſi & de Procops-Couteaux, Médecin.



LES MASCARADES AMOUREUSES,

Comédie en un acte, en vers, 4 Août 1736. (1)

CLITANDRE, jeune homme de qualité, fils de Dorimon, est amoureux de Colette, jeune Paysanne qu'il a vue à Nantere; il s'est travesti en Paysan & prend le nom de Lucas, pour mieux cacher sa condition. Sous ce déguisement, il ne manque pas d'occasion de voir & d'entretenir Colette, & il parvient à s'en faire aimer.

Clitandre n'avait d'abord regardé ce projet de galanterie que comme un simple amusement; mais le mérite simple & naturel de cette jeune Paysanne, fait une si vive impression sur son cœur, que toutes les réflexions qu'il fait sur la disproportion qui se trouve entre Colette & lui, ne servent qu'à changer son humeur gaie & badine, en une sombre mélancolie qui altere peu

(1) La scène est dans un Jardin de Nanterre.

à peu ſa ſanté. Dorimon, ſon pere, s'en apperçoit, & s'allarme pour les jours de ſon fils; il interroge Arlequin ſon Valet, & apparemment ſon confident, qui lui apprend le ſujet de cette triſteſſe : ce pere, auſſi bon & auſſi tendre que ſon fils eſt ſoumis & vertueux, lui demande l'explication de ce changement. Son fils lui avoue ſa nouvelle paſſion, & lui vante en même tems, le mérite & les vertus de Colette. Dorimon qui aime tendrement ſon fils, lui dit qu'il ne s'oppoſera pas à ce mariage, auquel le ſoin de la vie de ſon fils l'avait déja preſque diſpoſé; il lui promet auſſi d'en parler à Mathurin, pere de Colette; mais comme ce Payſan paraît prévenu pour ſon état, qu'il préfere à celui des grands & des riches, Clitandre fait trouver bon à ſon pere, qu'il reſte toujours déguiſé ſous le nom de Lucas, puiſque ce déguiſement l'a ſi bien ſervi auprès de Colette. Dorimon y conſent, & fait la demande de Colette à Mathurin, pour un jeune homme de ſa connaiſſance dont l'établiſſement l'intéreſſe au dernier point, lui promettant même d'avoir ſoin de toute ſa famille, s'il ne s'oppoſe point à ce mariage. Mathu-

rin consent avec plaisir à cette union, pourvu, dit-il, qu'elle soit au gré de Colette, ne voulant la contraindre en aucune façon : Dorimon voulant aussi connaître par lui-même Colette & ses sentimens, pour l'époux qu'on lui a proposé, a un entretien avec elle. Dorimon est charmé du caractere de Colette, & ne balance plus à donner les mains à ce mariage qui doit faire le bonheur de son fils.

Clitandre arrive toujours déguisé, Colette lui apprend le péril qui le menace, en lui disant que Dorimon vient de la demander en mariage à Mathurin pour un jeune homme de sa connoissance : Lucas se divertit un moment de l'inquiétude de sa Maîtresse. Il lui apprend enfin, qu'il est lui-même cet Amant que Dorimon lui destine, sans lui apprendre qu'il est son fils. Ils sortent tous deux pour prier Mathurin de faire dresser le contrat, &c.

L'amour de Clitandre pour Colette, a fait naître l'envie à Arlequin, son Valet, de faire aussi quelque conquête à Nanterre. Il a trouvé une Niece de Mathurin, nommée Finette, fort à son gré, & en est devenu amoureux.

Cette jeune Payſanne eſt non-ſeulement très - portée à la coquetterie ; mais elle prétend auſſi épouſer un Gentilhomme. Nicolle , Servante de Mathurin & Couſine d'Arlequin , l'à informé de ces circonſtances ; là-deſſus Arlequin prend un fort bel habit de ſon Maître, & ſous ce traveſtiſſement il vient faire la demande de Finette à Mathurin. Nicolle de ſon côté fait ſavoir à Finette l'arrivée d'un grand Seigneur qui vient pour l'épouſer ; Finette change d'habit, & ſe pare de tout ce qu'elle a de plus beau pour recevoir ſon futur époux. Arlequin arrive , il a une converſation avec Finette , qui eſt charmée des graces & des manieres de ce Seigneur ; ils ſortent pour aller faire un tour de jardin. Arlequin revient ſeul , & demande à Mathurin ſa Niéce en mariage ; il la lui accorde, après une converſation très-plaiſante. Arlequin ſort auſſi pour aller faire dreſſer ſon contrat de mariage ; Dorimon entre , il eſt fort étonné de trouver ainſi Arlequin traveſti ; celui-ci le prie bien fort de ne rien dire, en lui apprenant qu'il ne s'eſt traveſti de la ſorte , que pour faire plaiſir à Clitandte. Dorimon a la com-

plaisance de ne pas découvrir tout d'un coup la fourberie; le Tabellion apporte le contrat de mariage de Colette & de Lucas; après la signature, il présente à Mathurin celui de Finette & du prétendu grand Seigneur; Clitandre l'arrache des mains du Notaire, & fait connaître Arlequin pour son Valet, & non pour le prétendu de Finette, qui déchire elle-même, par dépit, le contrat & se retire. Dorimon survient, il apprend à Mathurin & à Colette que le faux Lucas est son fils Clitandre; & Mathurin est ravi d'un mariage si avantageux pour sa fille.

Cette piece, qui fut très-applaudie, est le coup d'essai de M. Guyot de Merville, qui s'est depuis fait connaître avantageusement par plusieurs autres Ouvrages qu'il a donnés sur les différens Théâtres.

VAUDEVILLE.

Dans la feinte & la grimace,
Le monde est enveloppé;
Et quoi qu'on dise & qu'on fasse,
L'on trompe ou l'on est trompé.
Auprès d'un ami fantasque,

La ſincérité nous perd,
On gagne plus ſous le maſque,
Qu'à viſage découvert.

✕

Autrefois l'amour ſincere
Avait un heureux deſtin,
L'Amant était ſûr de plaire,
En allant le droit chemin,
Aujourd'hui malice, fraſque,
Eſt en amour ce qui ſert;
On gagne plus ſous le maſque,
Qu'à viſage découvert,

✕

La Coquette ſurannée
Plaît par le ſecours de l'art,
Qui lui cachant quelqu'année,
De quelqu'attrait lui fait part,
Sur ſes pas court comme un baſque,
Plus d'un gaillard encor verd;
On gagne plus ſous le maſque,
Qu'à viſage découvert.



LES GAULOIS.

Parodie en un acte en vers, de la Tragédie de Pharamond, 17 Septembre 1736.

VINDORIX, principal Miniſtre de Pharamond, veut arracher ce Prince à un amour qui lui fait oublier le ſoin de ſa gloire, & la parole qu'il a donnée à Gondebaut d'épouſer la Princeſſe ſa ſœur; il lui dit que ſes Soldats murmurent de ſon inaction, & s'occupent, pendant la leur, à faire des couplets ſur lui-même.

Il lui cite celui-ci :

AIR : *J'aime mieux ma Mie.*

Monſieur notre Général,
Venu d'Allemagne,
N'aime point le bachanal
Qu'on fait en campagne,
Avec ſa Maîtreſſe à Rheims,
Il ſable, loin des Romains,
Son vin de Champagne,
O gué, &c.

Vindorix prend un ton plus ſérieux;
&

& reproche à son Roi son amour pour Arminie. L'Auteur de la Parodie reproche aussi à celui de la Tragédie un petit anachronisme de cent ans, auquel le Public n'avait point fait attention.

Vindorix ayant raconté dans une autre scêne, à Séjeste son confident, son avanture du Cirque, celui-ci lui répond, en parlant du Romain généreux qu'il a sauvé de la fureur du Tigre, dont son fils allait être la victime à ses yeux :

Par ma foi, ce Romain était bien honnête-homme,
Vous savez ce qu'il est & comment il se nomme.

VINDORIX, *embarrassé.*

J'aurais dû m'informer de son nom, en effet;
Mais j'étais si troublé, que je ne l'ai pas fait.

SEJESTE.

Mais, Seigneur, tout au moins un tel bienfait mérite,
Qu'à son libérateur on rende une visite,
Vous ne savez pas vivre, &c.

Le Parodiste avoit un plus beau

ſujet d'exercer ſa cenſure, lorſque Vindorix dit, en parlant de ſa fille :

Un Prêteur l'enleva.

Il ne devait pas partir de Rome ſans ſavoir ce qu'elle était devenue, & ſans prier ſon bienfaiteur de la lui rendre ; mais l'Auteur de la Tragédie n'y aurait pas trouvé ſon compte, & il y aurait perdu une belle reconnaiſſance, ſans laquelle autrefois il n'était pas permis de faire une Tragédie. Ce n'eſt pas le ſeul reproche que l'on ait fait à Cahuſac : le ſerment de Pharamond eſt ridicule & abſurde. Ayant juré de faire périr celui qui a enlevé Arminie, & d'accorder à celui qui lui livrerait le Raviſſeur, tout ce qu'il demanderait, à ſa Couronne près ; Maxime, fondé ſur ce double ſerment, vient ſe préſenter à lui.

MAXIME.

Que me donneras-tu ? Je te le fais connaître.

PHARAMOND.

Du prix de ce bienfait mon ſerment te rend
maître.

MAXIME.

Le Voici.

PHARAMOND.

Quoi! Maxime.

MAXIME.

Oui, lui-même.

PHARAMOND.

Ah! morbleu.
Mais Maxime ou quelqu'autre, il m'importe fort peu.

MAXIME.

J'ai livré la victime, & j'attens le salaire.

PHARAMOND.

Parle sans balancer, je vais te satisfaire,
Exige, & je t'exauce en ce même moment.
Que me demande-tu?

MAXIME.

De fausser ton serment.

Cette Parodie, qui est de Romagnesi & de Riccoboni, eut un succès à peu près pareil à celui de la Tragédie. On y trouva des traits de critique ingénieux; mais peu ou point de génie dans la conduite, qui n'est autre que le plan de Pharamond.

DEBUT DE Mlle. SIDONIE.

Sidonie, troisiéme fille de Thomassin, débuta le 15 Octobre dans la Folle raisonnable avec applaudissement; mais elle ne fut reçue qu'en 1740.

DEBUT DE CATHOLINI.

Antoine Catholini, Italien de Nation ; mais qui avait déja joué dans les Provinces de France, débuta aussi le 31 du même mois, par le rôle d'Arlequin dans la Surprise de l'Amour, & fit au Public un compliment qui mérite d'être rapporté.

« Messieurs, vous ne devez pas douter que je n'aie grand'peur, vous savez de reste les raisons qui me la causent, elles ne sont que trop bien fondées ; & si je n'en trouve d'autres pour m'encourager, vous ne verrez en moi qu'un Acteur craintif, & par conséquent très-ennuyeux. Cela ne vaudrait pas le diable.

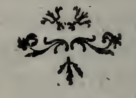
» Je débute aujourd'hui dans un caractere, où on va me juger par comparaison ; si cela est, ce n'est pas la

» peine que je commence. En effet, » Meſſieurs, ſi vous ne mettez à part » la juſte prévention où vous êtes, » pour un Acteur qui a mérité, & qui » mérite tous les jours vos applaudiſ- » ſemens, par des graces toujours » nouvelles, & un ſervice de vingt an- » nées, que vais-je devenir?

» Voici comme je voudrais que l'af- » faire s'accommodât : plus l'Acteur » dont j'ai l'honneur de vous parler a » de talens, de graces, de gentilleſ- » ſes; & enfin tout ce qu'on recher- » cherait en vain dans un autre; plus » il eſt difficile de lui reſſembler. » Ainſi, pour peu qu'un autre ne ſoit » pas abſolument mauvais, j'oſe dire » que vous ne devez pas le rebuter. » Mais, dira quelqu'un de mauvaiſe » humeur » : j'ai bien affaire, moi, d'une pareille diſparate..... Pourquoi jouez vous le rôle d'Arlequin? — Ah! » Meſſieurs, un peu d'indulgence, je » ne le joue que pour l'apprendre ſous » un auſſi grand Maître —— » Je ne veux point être la dupe de votre ap- prentiſſage —— « Eh! ne l'êtes-vous » pas tous les jours de la plûpart des » débutans? —— Pourquoi n'aurais- » je pas le même avantage que les au-

» tres? —— » Cela eſt bien différent; on ne doit jouer l'Arlequin que lorſqu'on eſt bien ſûr de plaire & de faire rire —— « Eh bien, Meſſieurs, » je vous promets de vous faire rire » dans une douzaine d'années; ſongez, » s'il vous plaît, qu'on n'acquiert ce » talent qu'avec l'exercice : encoura- » gez-moi s'il vous plaît —— » Bon, ſi je vous encourage, vous prendrez mes applaudiſſemens au pied de la lettre, & vous croirez les mériter. — Non, » Meſſieurs, je vous promets de ne » devenir inſolent que lorſque je ſerai » bien ſûr de mon fait —— » Eh bien! voyons donc ce que vous ſavez faire.

Ce diſcours fut très-applaudi, Catholini fut même goûté du Public; mais il ne fut point reçu.



LA FILLE ARBITRE.

Comédie en trois actes en prose, suivie d'un Divertissement, 14 Janvier 1737.

PROLOGUE.

Un Bourgeois de Londres avait eû, d'une femme dont il était veuf, une fille qui lui était chere ; mais qu'il ne se trouva pas en état de pourvoir avantageusement, lorsqu'elle fut devenue nubille. Elle était sans-doute aimable, puisqu'elle avait un grand nombre d'amans; son pere, ingénieux à lui procurer un mariage qui pût la mettre à son aise, s'avisa d'un stratagême qui lui réussit

Assuré de l'obéissance de sa fille; qui, par bonheur, n'avait point encore pris d'engagement, il invita cinq de ses amans les plus aimables, & les plus empressés, à venir dîner chez lui, & à la fin du repas il leur parla ainsi :

« Je sçais que vous aimez tous également ma fille, & que sa main est

» l'objet de vos désirs : vous n'ignorez
» pas qu'un seul peut l'obtenir ; mais
» aucun de vous n'est assez riche pour
» lui faire un sort heureux, remettez
» votre bonheur entre les mains de la
» fortune ; que chacun de vous risque
» trois cent guinées, & qu'on tire aux
» dez à qui les quinze cens appartien-
» dront avec ma fille, à qui j'en don-
» nerai trois cens autres pour dot,
» & lui assurerai ma succession ».

La proposition est unanimement acceptée : on apporte la somme prescrite, le sort se déclare pour un des cinq, qui était Caissier d'un riche Commerçant de Londres. Ce dernier ne pouvant contenir sa joie, fit part de son bonheur au Commerçant, & y ajouta un portrait si avantageux de sa future, qu'il fit concevoir à son Maître le désir de connaître un objet si digne d'être aimé ; sa curiosité lui coûta cher, il la paya du prix de sa liberté, & devint le plus passionné des amans. Il se flatta que son Commis voudrait bien lui céder l'objet aimé, en gardant les quinze cens guinées pour lui. Le Commis lui assura qu'il ne faisait cas de cette somme, que parce qu'elle lui assurait le prix de son amour.

Le Commerçant, irrité de ſon refus, lui demanda où il avait pris les trois cens guinées qu'il avait miſes au jeu; le Commis, trop ingénu, lui avoua qu'il les avait priſes dans ſa Caiſſe, ſauf à les lui reſtituer, ſur quelques années de ſes gages, s'il les eût perdues.

C'était juſtement cet aveu que ſon Rival attendait : il prétendit que puiſque la fille avait été gagnée avec ſon argent, elle lui appartenait de droit.

Cette hiſtoire, qui eſt tirée du Pour & Contre de l'Abbé Prevoſt, a fourni le ſujet de la piece dont nous allons donner l'extrait ſuccinct, dont le plan ſera facile à comparer, avec l'anecdote que nous venons de rapporter.



LA FILLE ARBITRE (1)

Sterlin, riche Commerçant de Londres, ouvre la ſcène avec Arlequin ſon Valet; il lui apprend que Madame Varneton doit arriver le même jour pour terminer leur mariage : elle vient en effet. M. Sterlin la reçoit avec aſſez de politeſſe ; mais il s'en faut bien qu'il ſoit auſſi paſſionné pour Madame Varneton, qu'elle le paraît pour lui ; ſimple bienſéance d'un côté, véritable amour de l'autre, voilà quelle eſt leur différente ſituation.

Clitandre, Français de nation & Caiſſier de Sterlin, vient lui faire part de ſa joie ; il lui apprend à peu près ce que nous avons expoſé dans l'argument. Il eſt éperduement amoureux de ſa future épouſe, fille de M. Robinſon, Bourgeois de Londres; Sterlin lui témoigne beaucoup d'amitié, & lui fait entendre qu'il le mettra en état de vivre ſplendidement, avec l'aimable épouſe qu'il vient d'obtenir des mains de la fortune. Clitandre lui an-

(1) La ſcène ſe paſſe dans une Maiſon de Campagne.

nonce que Mademoiſelle Robinſon doit arriver inceſſamment avec ſon Pere, & que cette même maiſon de campagne ſervira à un double mariage, s'il veut bien y conſentir; Sterlin lui témoigne qu'il en ſera ravi, & lui fait de nouvelles proteſtations ſur le ſoin de ſa fortune.

M. Robinſon arrive avec ſa charmante fille, que Clitandre préſente à M. Sterlin; ce dernier eſt ſi frappé de ſa beauté, qu'il ne peut s'empêcher de porter envie à ſon Caiſſier; plus il la voit, plus il prend d'amour pour elle. Robinſon & ſa fille vont ſe repoſer; Clitandre veut les ſuivre: mais Sterlin l'arrête, & fait tout ce qu'il peut pour empêcher Clitandre d'épouſer Mademoiſelle Robinſon; il lui fait entendre qu'avec les biens que ſon amitié lui deſtine, il peut aſpirer aux plus riches partis. Clitandre lui répond que la ſeule Robinſon peut faire ſa félicité; Sterlin ne pouvant le détourner de ſon deſſein, lui déclare enfin ſa paſſion pour la fille de Robinſon, & le conjure, au nom de l'amitié qu'il a toujours eue pour lui, de la lui céder; Clitandre eſt mortellement frappé de trouver un Ri-

val dans son bienfaiteur; mais il proteste toujours, qu'il ne saurait renoncer à l'objet de son amour, quelques offres brillantes que Sterlin lui fasse.

Dans l'acte second, Sterlin n'ayant pû déterminer Clitandre à lui ceder sa Maîtresse, s'adresse à Robinson, ce dernier lui temoigne qu'il voudrait bien pouvoir accepter l'honneur qu'il lui fait, de lui demander sa fille en mariage; mais que sa probité s'y oppose, que sa parole est inviolable: après cette généreuse réponse il se retire.

Sterlin ne laisse pas de perseverer dans son projet; il se flatte que Clitandre ne pourra résister à l'appas des nouvelles offres qu'il va lui faire.

Clitandre vient prendre congé de Sterlin qui en paraît surpris, & lui répond qu'il faut, avant de le quitter, qu'il lui rende compte de sa caisse; Clitandre lui dit que ce compte est déja rendu, & qu'il n'y a rien de plus clair que ce papier qu'il lui présente, attendu qu'il ne manque dans sa caisse que trois cens guinées, qu'il lui apporte en même tems; il ajoute que n'ayant pas cette somme, pour entrer en concurrence avec ses rivaux, il

était allé la chercher dans la bourſe d'un de ſes amis ; mais que cet ami l'ayant remis au lendemain, il avait été obligé de la prendre dans ſa caiſſe : l'exactitude du Caiſſier ne touche point l'amoureux Commerçant ; il lui dit que s'il avait eu le malheur de perdre à cette lotterie amoureuſe, ſon ami ne lui aurait pas tenu parole pour le lendemain, d'où il conclud que le lot doit lui appartenir, attendu qu'il a éte gagné par un fond tiré de ſa caiſſe. Clitandre le quitte très-mal ſatisfait de cette chicanne ; Robinſon arrive, & ce nouvel incident dégageant ſa parole, il ne balance plus à donner ſa fille au plus riche.

Cependant le Caiſſier n'a point renoncé à Mademoiſelle Robinſon ; & pendant l'entracte, les deux rivaux ſont convenus de s'en rapporter à elle, qui a paru aſſez indifférente pendant toute la conteſtation, pour pouvoir exercer dignement la qualité d'arbitre. Ce n'eſt qu'avec peine qu'elle accepte cet emploi, ne pouvant ſe réſoudre à faire le bonheur de l'un aux dépens de celui de l'autre : elle offre de renoncer à tous deux ; mais ſon pere lui

ordonne absolument de prononcer entre Sterlin & Clitandre. Sterlin fait un dernier effort avant que l'arrêt se prononce ; il offre la moitié de son bien à son rival, pourvû qu'il lui cede l'objet de son amour ; Clitandre a la générosité de refuser une offre si attrayante. Cette noblesse d'ame & cet excès d'amour, font pencher la balance de son côté : voila ma main, lui dit Mademoiselle Robinson, celui qui refuse est plus généreux que celui qui donne. Son pere ne peut appeller d'un arrêt si équitable ; Sterlin, lui même, admire son Caissier ; il lui rend sa bienveillance, se reconcilie avec Madame Varneton, & le double mariage est célébré dans le même jour.

Romagnesi, qui est l'auteur de cette Piece, satisfit l'attente du Public, qui, instruit d'avance que ce sujet ingénieux devait être mis au théâtre, attendait avec impatience le moment de voir comment l'Auteur l'aurait traité : il en fut très-content, & reçut avec applaudissement cette Piece, qui a eu plusieurs reprises. L'Affichard eut aussi part à cet ouvrage ; c'est le dernier auquel il a travaillé pour le

Théâtre Italien, où il avait donné la Rencontre imprévue, la Famille, l'Amour Censeur des Théâtres, & les Acteurs déplacés, cette derniere en société avec Panard; il est aussi Auteur de plusieurs Opéra comiques. Il était né à Pont-floh en Bretagne : il a été Souffleur, ensuite Receveur de la Comédie Italienne, & est mort d'une fluxion de poitrine le 20 Août 1753, âgé d'environ 55 ans.

LES FAUSSES CONFIDENCES.

Comédie en trois actes en prose,
16 Mars 1737. (1)

DORANTE, neveu de M. Remy, Procureur d'Araminte, est devenu éperduement amoureux de cette Dame, & se fait présenter à elle, en qualité d'Intendant, par son Oncle, qui ignore son amour. Il est aidé dans ses projets par Dubois, son Valet, qui s'est introduit chez Araminte, qui est à son service, & qui promet à Dorante de la lui faire épouser, quoiqu'il n'ait rien que sa bonne mine, & que cette jeune

(1) La scène est chez Madame Argante.

veuve possede plus de cinquante mille livres de rente. M. Remy vient pour présenter son neveu, ainsi qu'il en est convenu, & en attendant Madame Araminte il lui conseille de faire sa cour à Marthon, qu'il lui propose d'épouser: Marthon arrive, & M. Remy, plein de son idée, lui fait des avances pour son neveu, qui est loin de se prêter à ses arrangemens; Marthon ne s'éloigne pas des propositions de M. Remy, & prévient par conséquent, très-favorablement sa Maîtresse, sur le compte du nouvel Intendant. Sa bonne grace, & la maniere honnête dont il se présente, confirment Araminte dans cette prévention avantageuse, & elle le traite avec distinction, en lui donnant Arlequin pour le servir. Dorante n'est pas accueilli de même par Madame Argante, dont le caractere est vain & brusque; elle lui ordonne de disposer Araminte à recevoir la main du Comte Dorimon, pour terminer un Procès qui les divisent depuis longtems; Dorante répond qu'il ne donnera ce conseil à sa nouvelle Maîtresse, qu'autant qu'il sera d'accord avec ses intérêts; cette réponse acheve d'aigrir contre lui Madame Argante, qui n'é-

taît déja pas trop favorablement disposée pour lui, parce qu'elle voulait donner un autre Intendant à sa fille. Lorsque Dorante se trouve avec Araminte, il ne lui cache point que Madame Argante a voulu le séduire, & Araminte, plus flattée que surprise de cette marque de fidélité, le remercie de son zele; Dubois arrive pour rendre compte à sa Maîtresse d'une commission, & feint un grand étonnement de voir Dorante, qui de son côté détourne la tête, comme pour se cacher de Dubois; Araminte le congédie, & demande à Dubois quel est le sujet de cet étonnement; il lui apprend qu'il était autrefois au service de Dorante, & que l'Amour a tourné la tête à ce jeune homme. A cette nouvelle, Araminte prend de l'humeur & se propose de le congédier; mais elle se radoucit lorsqu'elle apprend qu'elle est elle-même l'objet de sa passion, & qu'il a refusé d'épouser des femmes qui offraient de lui faire sa fortune; Dubois, en fourbe habile, ajoute tout ce qui peut achever de tourner la tête à Araminte, & conclut ensuite, qu'elle ne peut garder cet homme plus long-tems chez elle; mais elle a tout-à-fait changé d'avis,

& elle prétend qu'elle eſt dans une circonſtance à ne pouvoir ſe paſſer d'Intendant, & elle congédie Dubois, à qui elle recommande le ſecret, ſur la confidence qu'il vient de lui faire. Dorante revient, ſelon l'ordre qu'il a reçu d'elle, & la trouve dans un trouble qui doit être de bon augure pour ſon amour ; elle veut le congédier, elle ne le veut plus ; elle lui ordonne & lui défend tour à tour d'examiner les papiers, & elle ſort, en l'aſſurant cependant, qu'elle ne le congédiera pas.

Les mêmes Acteurs ouvrent la ſcène du ſecond acte, & elle roule encore ſur l'incertitude où eſt Araminte, d'épouſer le Comte ou de plaider avec lui ; mais M. Remy vient achever de la déterminer, en apprenant à ſon neveu qu'une Dame, aimable & de diſtinction, offre de l'épouſer en lui donnant quinze mille livres de rente ; Dorante refuſe ſans balancer, & comme ſon Oncle le preſſe, il lui avoue qu'il a le cœur pris ailleurs : cette raiſon paraît très-mauvaiſe à M. Remy ; mais Araminte la trouve moins ridicule, & elle ſort, pour cacher l'intérêt qu'elle prend à cette ſcène. Marthon arrive, &

M. Remy qui croit que c'eſt d'elle que Dorante eſt épris, lui apprend, tout en colere, le ſacrifice qu'il lui fait d'un mariage ſi avantageux; Marthon croit bonnement ce que l'Oncle de Dorante vient de lui dire, & s'épanche en des ſentimens de reconnoiſſance, qui rendent la ſituation vraiment comique. Un Ouvrier vient encore apporter un portrait, ſans ſavoir trop à qui il doit le remettre, & Marthon, qui croit que c'eſt une nouvelle galanterie de Dorante, le reçoit en imaginant que c'eſt le ſien; ce portrait, qui eſt au contraire celui d'Araminte eſt attribué au Comte, fait beaucoup de tapage, & ne permet plus à Araminte de douter des véritables ſentimens de ſon Intendant: il arrive, & elle veut lui faire ſubir une nouvelle épreuve; elle lui apprend que toutes réflexions faites, elle eſt diſpoſée à épouſer le Comte, elle fait plus, elle oblige Dorante à le lui écrire; la ſituation eſt cruelle pour cet Amant, auſſi ne ſait-il ce qu'il fait, & il paraît dans la plus vive agitation; Araminte eſt touchée de ce qu'elle lui voit ſouffrir; mais elle ne trouve pas encore cette preuve ſuffiſante. Marthon choiſit juſtement ce moment, pour venir

dire à ſa Maîtreſſe que Dorante la recherche ; mais qu'elle ne veut point ſe déterminer en ſa faveur, avant qu'elle lui en ait accordé la permiſſion : elle ſort, & Dorante avoue que c'eſt une erreur dans laquelle M. Remy a mal-à-propos jetté cette fille ; alors Araminte veut ſavoir abſolument quelle eſt la perſonne qu'il aime, & l'Auteur a conduit cette déclaration avec toute l'adreſſe imaginable. Au moment où Dorante eſt aux genoux d'Araminte, Marthon entre, & fait un cri qui l'oblige de ſe relever, & ſa Maîtreſſe le congédie, toutesfois en lui reprenant la lettre, qu'elle lui avait dictée pour le Comte.

Au troiſieme acte, une lettre ſuppoſée, & que l'on fait tomber exprès entre les mains de Marthon, par la balourdiſe d'Arlequin, acheve la fourberie, déja ſi bien conduite par Dubois. M. Remy, mandé par Madame Argante, revient, & a, avec cette femme acariâtre, une ſcène très-vive & très-plaiſante ; il eſt très-ſcandaliſé qu'elle veuille lui impoſer ſilence à lui Procureur. La tracaſſerie de Madame Argante, qui veut abſolument que l'on congédie le nouvel Intendant ;

pique encore plus Araminte, qui proteste qu'elle le gardera malgré tous ceux qui s'y opposent. Marthon croit se venger amplement, en apportant en ce moment, & à toute l'assemblée, la lettre qu'Arlequin lui a confiée; elle est remise au Comte qui en fait tout haut la lecture, & qui, par ce moyen adroit, découvrant la passion de Dorante devant toute l'assemblée, met Araminte dans la nécessité de prendre promptement son parti : il est déja pris dans son cœur, qu'elle lui a donné malgré elle; mais qu'il mérite, en lui avouant tout ce qui s'est passé, & toute les ruses que Dubois a employées pour la déterminer à l'aimer; cet aveu surprend Araminte, tant de bonne foi la touche; elle se rend enfin, & paraît accorder à la noblesse de ce procédé, un cœur qu'elle avait déja accordé à sa tendresse : elle prend son parti, & déclare hautement son choix malgré Madame Argante, qui proteste qu'il ne sera jamais son gendre. Ainsi finit cette Piece qui est de M. de Marivaux, & une de celles qui ont fait le plus d'honneur à la plume de cet Auteur. L'intrigue en est bien conduite, bien développée, les caracteres bien faits,

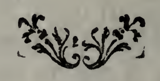
& la ſituation toujours ou comique ou intéreſſante ; elle n'eut pas d'abord tout le ſuccès qu'elle méritait ; mais à la repriſe on lui rendit plus de juſtice , & on l'a revue depuis avec un nouveau plaiſir.

DEBUT DE TOSCANO.

Toſcano , originaire d'Italie , & fils aîné de Grégoire Toſcano , qui avait joué dans l'ancienne Troupe , débuta le 28 Mars 1737, par le Rôle d'Arlequin, dans les Amans réunis , & ne fut point reçu , quoique très - bien accueilli.

Rentrée de Riccoboni fils.

Le 21 du même mois Riccoboni fils, qui avait quitté le Théâtre l'année précédente , reparut dans le Rôle de Bonhomés , de la Parodie d'Alzire , & le Public le revit avec le même plaiſir.



LE BAILLI ARBITRE.

Comédie en un acte en prose, suivie d'un Divertissement, 21 Juillet 1737. (1)

MONSIEUR Oronte & Madame Argante, tous les deux veufs, plaident depuis plus de vingt ans, & se lassent très-fort de chicannes & de Procès. Ils projettent de terminer leurs différends par un double mariage; Oronte a un fils unique appellé Valere, jeune Officier, & Madame Argante a une fille fort aimable, nommée Angélique. Ces deux jeunes personnes ont trouvé le moyen de se voir & de s'aimer; mais le projet d'Oronte & de Madame Argante, n'est pas de les unir ensemble; leur dessein est tout opposé, puisque Madame Argante offre sa fille Angélique à Oronte, & celui-ci offre Valere son fils à Madame Argante; ils sont même convenus de ces deux mariages, par l'entremise du Bailli du lieu,

Le Théâtre repréſente une promenade commune, bornée de plusieurs Maisons.

où se passe la scène ; & pour autoriser leur raccommodement, ils lui remettent chacun un blanc-seing, pour terminer finalement tous leurs différends ; c'est sur ce blanc-seing que roule toute l'intrigue de la Piece.

Valere & Angélique sont fort consternés d'un pareil projet, ils mettent tout en usage pour le rompre. L'Epine, Soldat de la Compagnie de Valere, veut absolument servir son Maître, & empêcher ces deux ridicules mariages ; il trouve le secret de s'introduire chez Madame Argante, en qualité de Jardinier, sous le nom de Lucas ; il fait connaissance avec Lisette, Suivante de Madame Argante, dont il devient amoureux ; & avec Arlequin, autre Domestique de la Maison : ils travaillent tous les trois à brouiller Oronte avec Madame Argante, & à rompre les deux mariages projettés. Ils mettent aussi le Bailli dans leurs intérêts, qui d'ailleurs, n'est pas trop porté à favoriser deux mariages si mal assortis.

Pour premiere fourberie, Lucas vient faire une fausse confidence à Madame Argante, & lui dit qu'il a entendu dire à M. Oronte, que son dessein est de recommencer à plaider, aussi-tôt que

son

ſon fils Valere ſera marié avec elle; Madame Argante eſt fort outrée d'un pareil diſcours, & paraît tout-à-fait diſpoſée à rompre avec Oronte. Liſette travaille auſſi de ſon côté à indiſpoſer Oronte, elle lui fait entendre, dans une converſation qu'ils ont enſemble, que la conduite d'Angélique n'eſt pas des plus régulieres; & que les nouvelles publiques en avaient même parlé peu avantageuſement; Oronte donne dans le panneau, prend feu, & veut rompre abſolument avec Madame Argante. L'Epine & Liſette ont mis auſſi Arlequin dans leur confidence, & dans le tems qu'Oronte & Madame Argante ſont en converſation, pour ſe faire réciproquement des reproches, Arlequin arrive déguiſé en Huiſſier: il tire ſucceſſivement pluſieurs papiers de ſa poche.

ARLEQUIN.

Ce n'eſt point cela: c'eſt un Exploit en ſéparation, pour la fille d'un Aubergiſte, contre un Officier Gaſcon.... Cela, des Lettres d'émancipation pour une fille qui eſt en apprentiſſage chez une Couturiere....... *Item*, la Saiſie des meubles d'un Peintre: on n'aura

que faire de Gardien. Il trouve enfin ce qui les concerne, & leur remet à chacun un Exploit, à la requête de l'un & de l'autre ; ce dernier trait les irrite ſi fort, qu'ils déchirent chacun leur Exploit, & ſe jurent une haine éternelle. Arlequin, qui a quitté ſon déguiſement, arrive un moment après, & trouve encore Madame Argante & Oronte qui ſe querellent ; il annonce en même tems le Bailli avec tout l'attirail d'une noce. Madame Argante & Oronte lui diſent d'abord que tout eſt rompu, & qu'ils ne veulent plus entendre parler de mariage. Le Bailli penſe auſſi, qu'ils font fort bien de renoncer aux deux mariages projettés & à toutes ſortes de Procès ; que cependant leur accommodement n'étoit pas moins conclu, & que leurs blanc-ſeings étaient remplis en faveur de Valere & de l'aimable Angélique, par un Contrat de mariage que le Bailli leur remet.

M. Oronte & Madame Argante prétendent que les intentions du Bailli ſont ridicules, & ne peuvent être ſuivies, attendu qu'Angélique & Valere ne s'aiment point, & qu'on ne peut les unir malgré eux.

Le BAILLI.

Oh ! je ne gêne perſonne, qu'ils parlent.

VALERE.

Je ne ſuis point aſſez au fait des affaires pour aller contre la déciſion d'un Bailli.

ANGÉLIQUE.

Je crains trop les Procès pour faire rébellion à Juſtice.

M. Oronte & Madame Argante s'apperçoivent enfin qu'ils ont été trompés, & ſont obligés de conſentir au mariage des deux Amans, qui termine la Piece: elle fut préſentée aux Comédiens par M. de la Lande, qui vraiſemblablement n'en était que le prête-nom, puiſqu'on ne connait aucun autre ouvrage de cet Auteur ; & que Romagneſi n'a point fait de difficulté d'y mettre ſon nom, lorſqu'elle a été imprimée. Quoi qu'il en ſoit, elle eut un ſuccès aſſez heureux ; non ſans doute, en faveur de l'intrigue qui eſt commune; mais à cauſe du Dialogue qui eſt vif & agréable.

LA * * * * (1).

Comédie en trois actes en vers, précédée d'un Prologue, 17 Août 1737.

PROLOGUE.

Le Prologue a pour objet la ſuppreſſion du titre de la Piece. Il eſt en dialogue, entre Romagneſi & la Demoiſelle Thomaſſin, qui trouve très-mauvais qu'on cache au Public le titre d'une Piece ſoumiſe à ſa cenſure. Son Camarade ſoutient que l'Auteur a agi très-prudemment, & finit par ces quatre vers qu'il adreſſe au Public :

Et ſi d'avoir un nom l'ouvrage vaut la peine,
Ce ſoin vous appartient, on a beau déclamer,
Le titre eſt de votre Domaine ;
Et qui juge la Piece, a droit de la nommer.



LA **** (1).

Le Chevalier Damon, déguiſé en femme de Chambre, ſous le nom de Marton, ouvre la ſcène, & fait connaître qu'il a été introduit ſous ce déguiſement par une Brodeuſe, qu'il a miſe dans les intérêts de ſon amour : il attend ſa chere Maîtreſſe pour la coeffer, & c'eſt-là ſon premier embarras, parce qu'il n'y entend rien. La Marquiſe vient pour ſe mettre à ſa toilette ; mais elle en eſt empêchée par l'arrivée du Baron ſon Oncle, qui lui dit qu'il eſt tems qu'elle renonce à l'état de veuve, & qu'elle ſonge à ſe remarier ; elle a beau lui montrer toute ſon averſion pour un ſecond hymen, il perſiſte dans ſon deſſein, & lui dit d'un ton abſolu, qu'il veut avoir des héritiers de ſa façon, ou qu'il ſe mariera lui-même, ſi elle ne ſe détermine promptement à faire choix d'un époux.

La Marquiſe eſt fort allarmée de ce que ſon Oncle vient de lui preſcrire : elle ſe met à ſa toilette ; la fauſſe fem-

(1) La ſcène eſt dans la Maiſon de Campagne de la Marquiſe.

me de Chambre s'acquitte ſi mal de ſon devoir, que là Marquiſe ne peut lui cacher ſa ſurpriſe, ſur ſon peu d'expérience. Ninon, ſa Coeffeuſe, vient à ſon ſecours, & lui amene une nouvelle femme de Chambre, plus adroite que là premiere ; c'en eſt encore une de la façon de l'amour. Léandre, ſous le nom de Finette, répond avec tant d'eſprit aux queſtions que la Marquiſe lui fait, qu'elle la retient ſur le champ à ſon ſervice, au grand regret de Damon, qui, ſans reconnaître un Rival, ne laiſſe pas d'être piqué de la préférence que la Marquiſe donne à cette nouvelle femme de Chambre. Cette derniere commence d'entrer en fonction de Coeffeuſe, & le fait avec autant d'art, que l'autre a fait voir d'embarras : nouvelle préférence de la part de la Marquiſe.

La Marquiſe étant achevée de coeffer, propoſe une partie de bal à ſes deux ſuivantes, qui ne manquent pas d'être oppoſées l'une à l'autre au ſujet des traveſtiſſemens : la Marquiſe leur fait entendre, qu'elle voudrait bien qu'elles fuſſent toutes deux traveſties en homme ; le Chevalier Damon l'accepte avec plaiſir, & ſe promet la préférence ſous cet habit ; Léandre s'en

flatte de même. La Marquiſe étant ſortie, les deux Rivaux traveſtis ſe livrent à leur anthipatie ſecretre, & en viennent à un éclat, qui oblige la Marquiſe à revenir; & à leur dire qu'elle veut abſolument que l'on vive en paix chez elle, & qu'elle congédiera celle des deux qui lui déſobéira. Damon ne peut s'empêcher de lui laiſſer entrevoir la répugnance qu'il a, à exécuter ſes ordres ſur ce point; elle s'en irrite, & lui défend de paraître devant elle juſqu'à nouvel ordre. Damon cede la place à Léandre, quoiqu'à ſon grand regret. La Marquiſe eſt ſi charmée des manieres engageantes de la fauſſe Finette, qu'elle lui ouvre ſon cœur au ſujet des intentions de ſon Oncle. La fauſſe Finette combat ſon averſion pour le mariage; elle lui demande ſi cette averſion n'eſt pas occaſionnée par quelque engagement ſecret; nouvelle confidence de la part de la Marquiſe : elle lui confeſſe qu'elle a vû dans un bal, un Cavalier deguiſé en Eſpagnol, qui lui a paru aimable; elle ajoute pourtant qu'il n'a fait ſur elle qu'une impreſſion paſſagere. A ce récit Léandre eſt charmé de ſe reconnaître, & ſe propoſe d'en profiter : voila à peu près ce

qui fait l'action principale du premier acte.

La fausse Finette & la Coeffeuse, par qui elle a été introduite chez la Marquise, commencent le second. Finette remercie l'officieuse Nison du bonheur qu'elle lui a procuré; Nison lui apprend que la prétendue Marton est un Rival secret qui s'appelle Damon, & qu'elle l'a reconnu; elle l'exhorte à ne point faire d'éclat; Léandre le lui promet, & la charge d'une lettre pour la Marquise : il se retire voyant approcher Damon. Ce dernier qui s'est douté que la fausse Finette est un homme comme lui, en fait des reproches à son introductrice, qui d'abord nie le fait; mais qui enfin, pour lui imposer silence, lui déclare qu'elle le reconnaît pour Damon, & qu'elle révélera tout, s'il est assez imprudent pour faire du bruit : elle se retire voyant approcher la prétendue Finette. La conversation, entre ces deux Amans déguisés, est d'abord assez vive; mais ils finissent tous deux par se promettre un secret réciproque. Damon se flatte de l'emporter quand il sera sous sa véritable forme; Léandre s'y attend aussi, de quelque maniere qu'il ait à com-

battre son Rival. Leur conversation est interrompue par le Baron, Oncle de la Marquise, qui vient prier Marton d'accompagner une Dame de ses amies qui doit aller à sa Terre; au refus de Marton, il s'adresse à Finette qui s'en excuse à son tour : Marton est d'autant moins disposée à quitter la Marquise, qu'elle voit que son Rival secret commence à obtenir la préférence par une nouvelle robbe, dont la Marquise vient de lui faire présent; & la fausse Finette, ne veut pas laisser sa victoire imparfaite, après de si heureux commencemens. Le Baron ne comprend rien à ce nouveau genre de jalousie, & les traite toutes deux de folles. La Marquise, sa niéce, survient, à qui il réitere la priere qu'il lui a faite dès le premier acte, de se déterminer à se marier, si elle ne veut qu'il se marie lui-même.

Le Baron s'étant retiré, Marton se plaint à la Marquise de la préférence qu'elle a donnée à la derniere venue, par la robbe dont elle lui a fait présent; ses plaintes sont si vives, que la Marquise la congédie une seconde fois, & ne lui promet de lui pardonner, qu'après qu'elle aura appris à lui mieux

obéir. Marton ſe retire, non ſans menacer Finette; la Marquiſe n'en fait que rire, & continuant d'ouvrir ſon cœur à ſa chere Finette, elle la conſulte ſur une lettre qu'elle vient de recevoir de la part du maſque Eſpagnol, dont elle lui a parlé à la premiere confidence. Finette prend trop d'intérêt à cette lettre, que la Marquiſe lui donne à lire, pour ne la point exhorter à y répondre; la Marquiſe refuſe par bienſéance; mais la fauſſe Soubrette la détermine enfin, & s'offre à écrire la réponſe en queſtion. Cette lettre fait un très-beau coup de théâtre; les critiques ont beau dire que c'eſt une imitation de la lettre de la Pupile, cela ne lui ôte rien de ſon mérite. Le fameux Cigognini, Poëte comique, Italien, en a été l'original avant nos deux Auteurs Français, dans une de ſes Comédies qui a pour titre la Femme de quatre maris, & peut-être n'était-il lui-même qu'imitateur de quelque Auteur plus ancien. Quoi qu'il en ſoit, cette derniere ſcène a paru très-ingénieuſe, quoiquelle n'ait produit dans la Piece, que le plaiſir ſecret de tirer un tendre aveu, & de le faire ſigner par la perſonne aimée. Le ſecond

acte finit par cette lettre si injustement critiquée.

Avant que d'entrer dans le troisieme & dernier acte, on sera peut être surpris de n'avoir point encore entendu parler d'Arlequin dans les actes précédens, nous avons crû devoir supprimer le peu d'action que l'Auteur lui donne dans les scènes qu'il joue ; mais qui ne laissent pas de plaire, graces à l'habileté de l'Acteur : revenons à notre Piece. Les deux fausses femmes de Chambre sont toujours rivales ; Marton pour prendre sa revanche sur Finette, lui fait croire que la Marquise vient de lui donner un bracelet, auquel son portrait est attaché. Nous omettons ici quelques scènes peu importantes pour hâter le dénouement. La Comtesse, amie du Baron & de la Marquise, vient remplir elle-même la commission dont elle avait chargé le Baron ; elle est très-surprise de reconnaître son fils, sous les habits de l'une des deux femmes de Chambre, qu'elle a fait demander pour l'accompagner à sa Terre. Léandre ne sait comment excuser ce travestissement aux yeux d'une mere si vertueuse : il avoue son amour pour la Marquise. La Comtesse lui fait une ré-

primande très-févere, & lui ordonne de réparer fa faute par une prompte retraite. Léandre a bien de la peine à laiffer le champ de bataille à fon Rival : il apprend à fa mere qu'il a un complice de fon crime, dans la perfonne de Damon, & la quitte pour aller reprendre fon habit de Cavalier. La Comteffe prend le parti de déclarer ce qui fe paffe au Baron, Oncle de la Marquife. Cette derniere voyant approcher Damon en Cavalier, le méconnaît d'abord pour Marton; à peine Damon s'eft-il fait connaître à elle, que Finette s'offre à fon tour à fes yeux en Cavalier; elle prend cela pour un jeu, & pour la mafcarade qu'elle a projettée elle-même. Les deux Rivaux font de leur mieux pour lui plaire fous leurs nouveaux habits; mais Léandre fe fait toujours préférer à Damon. Le Baron & la Comteffe viennent enfin tirer la Marquife d'erreur : elle eft vivement piquée du tour qu'on lui a joué; avec cette différence, qu'elle n'appelle qu'imprudence dans Léandre, ce qu'elle traite d'outrage dans Damon. Le Baron lui repréfente, que toute innocente qu'elle eft, fa gloire peut en recevoir quelques taches, fi elle n'im-

pose silence à la médisance par le choix d'un époux. Quoique son cœur l'ait déja nommé, elle balance quelque tems, & se détermine enfin en faveur de Léandre, & donne le congé à Damon : la Piece finit par cet hymen, & par un ballet chinois qui donnoit lieu au Vaudeville suivant.

VAUDEVILLE.

Le ridicule est le vrai lot
De l'homme d'esprit & du sot,
Par le fond comme par la mine,
On a beau changer de Vernis,
A Londres, à Venise, à Paris,
Tout est Pagode de la Chine.

※

Le monde ne gît qu'en saluts,
Qu'en coups de tête superflus,
Machinalement on s'incline,
On gesticule, on est forcé,
On se redresse, on est pincé,
Tout est Pagode de la Chine.

※

La Vieille qui se rajeunit,
La Prude qui jamais ne rit,
La Coquette folle & badine,

La Laide qui se radoucit,
Et la Belle qui s'applaudit,
Tout est Pagode de la Chine.

✠

Le Poëte ronge ses doigts,
L'Avocat empoule sa voix,
Le Caissier étend sa poitrine,
Le Marquis lorgne en se quarrant,
L'Abbé discret en se cachant,
Tout est Pagode de la Chine.

Cette Comédie eut beaucoup de succès; c'est une de celles que l'on a le plus souvent reprises, & M. de Boissy qui en est l'Auteur, eut beau garder l'anonime, il fut reconnu au ton spirituel du dialogue : on lui adressa ces vers.

Du Public enchanté le suffrage unanime
De l'Auteur du secret rend les soins superflus,
Sa Piece le décele, on ne l'ignore plus,
Le talent décidé peut-il être anonime.



DEBUT DE THERODAK.

Le 3 Septembre Therodak, natif de Strasbourg, débuta dans le Rôle d'Arlequin apprentif Philosophe; mais sans succès, & il ne fut point reçu. Therodak est l'anagrame de son nom, qui est Cadoret.

Voyez son second début du 3 Juillet 1740.

DEBUT DE Mlle. BIANCOLELLI.

Therèse Biancolelli débuta le 10 Février, par le Rôle de Lucile, dans la Surprise de la haine, qu'elle joua avec beaucoup d'intelligence; elle fut très-applaudie & reçue peu de tems après.

On lui adressa ces vers qu'elle méritait, & qui méritent aussi d'être cités.

Par la Surprise de la haine
En vain vous avez cru débuter en ce jour,
Non non, pour qui vous voit paraître sur la scène,
C'est la Surprise de l'Amour.



L'ESPRIT DE DIVORCE.

Comédie en un acte en prose, 27 Février 1738. (1)

MONSIEUR Orgon reproche à Dorante, son gendre, de lui avoir fait quitter Paris, où il n'est venu qu'à sa sollicitation, pour le conduire dans une petite Ferme où tout leur manque.

Dorante lui répond, qu'il préfere cette retraite à un palais, seulement à cause de sa proximité du château qu'il lui montre. Orgon pense que Dorante est amoureux de quelque belle qui y fait son séjour, & loin de lui en savoir mauvais gré, il l'approuve de se consoler ainsi, du divorce qu'on l'a contraint de faire avec Lucinde; il ajoute que pour lui, il n'a jamais été si charmé que lorsque sa séparation à été bien faite & bien cimentée avec Madame Orgon, dont il fait ainsi le portrait.

(1) La scène est dans une allée d'arbres, entre un Château & une petite Ferme appartenans à Madame Orgon.

Jamais humeur ne fut égale à la ſienne ; la biſarerie, la hauteur, la jalouſie, ſont ſes moindres défauts ; l'envie la déchire & l'avarice la dévore : valets, enfans, mari, elle contrôle tout, elle déſeſpere tout ; perſonne n'eſt à couvert de ſes reproches & de ſes invectives ; elle ne ceſſe de crier, de quereller, de tempêter ; elle n'a jamais reſſenti la douceur de vivre en paix avec qui que ce ſoit, & enviant cette ſatisfaction à quiconque en jouit, elle n'oublie rien pour l'en priver ; c'eſt là ſa plus chere occupation, c'eſt ſa paſſion dominante. Elle n'a pas de plus grand plaiſir, que lorſqu'elle eſt parvenue à déſunir des perſonnes qui vivaient en bonne intelligence, ſurtout ſi ce ſont des époux.

Dorante répond en ſoupirant, que Lucinde eſt d'un caractere bien différent, il avoue à ſon beau-pere qu'il n'a point changé pour elle, & qu'il ne l'a engagé à venir à Paris, que pour pouvoir, par ſon ſecours, regagner une épouſe qu'il n'a pas ceſſé d'adorer ; mais qu'ayant découvert que Madame Orgon avait amené ſa fille à cette campagne, il avait pris d'autres prétextes pour le porter à y venir.

Monsieur Orgon qui savait seulement que sa femme était venue à Paris, pour recueillir la succession d'une parente, & qu'elle y avait fixé sa demeure, s'allarme de ce voisinage, accuse son gendre de trahison, & veut prendre la Poste pour s'en retourner en Provence.

Damon le retient, & l'assure qu'il ne verra pas Madame Orgon; mais qu'il ne saurait refuser de parler à sa fille en faveur de son gendre, ce qu'enfin M. Orgon promet.

Dorante seul, songe à gagner Laurette, qu'il sait être toujours auprès de Lucinde, afin que cette suivante ménage l'entrevue du pere & de la fille; il se flatte, du moins, de trouver l'occasion de lui parler, au moyen d'une petite féte qu'il veut donner dans l'avenue du château; mais entendant quelqu'un qui se plaint vivement, il juge que c'est quelque Domestique de sa belle-mere, & se détermine à l'intéresser dans son parti : en effet c'est Frontin, qui apprend à Dorante que le sujet de sa colere, contre Madame Orgon, vient de ce que ce maudit esprit de divorce, ne pouvant souffrir un ménage tranquille, & qu'ayant

gâté le ſien, celui de ſa fille, de ſa belle-ſœur, de ſa couſine & tant d'autres, elle veut auſſi diviſer ceux de ſes Domeſtiques ; qu'à cet effet elle le chaſſe, parce qu'elle a découvert qu'il était le mari clandeſtin de Laurette.

Dorante preſſe Frontin de le ſervir auprès de Lucinde, & lui offre une bourſe, que ce Valet lui rend, dès qu'il apprend que Dorante eſt l'époux de Lucinde, en lui diſant qu'un mari tel que Dorante, doit être ſervi gratis par un mari tel que Frontin, & qu'il ne ſera pas dit, qu'il en ait coûté de l'argent à un galant homme pour voir ſa femme.

Laurette arrive, à qui Dorante & Frontin parlent d'abord en même tems de leurs affaires ; mais enfin ils conviennent de leurs faits, & Laurette promet d'amener Lucinde au rendez-vous avec ſon pere à l'entrée de la nuit, Dorante ne voulant la voir, que lorſqu'un pere qu'elle aime, aura détruit les fauſſes impreſſions qu'une mere trop capricieuſe lui a données contre lui ; de ſon côté, Frontin ſe charge de conduire M. Orgon, & Dorante fuit appercevant ſon ennemie.

Madame Orgon outrée de trouver encore Frontin avec Laurette, elle chasse le pemier, & garde la suivante qu'elle chapitre de la bonne maniere.

Mde. ORGON.

Ne devrais-tu pas rougir de honte d'une telle action, épouser un Valet!

LAURETTE.

Eh qui donc, un Marquis?

Mde. ORGON.

Ne pouvais-tu rester fille?

LAURETTE.

Ne vous étes vous pas mariée vous? Pourquoi trouvez vous mauvais que les autres en fassent autant?

Mde. ORGON.

Je ne connaissais pas ce que c'était qu'un mari, lorsque j'ai fait la folie d'en prendre un.

LAURETTE.

Ni moi non plus, & je voulais l'apprendre comme vous.

Mde. ORGON.

Mais tu savais ce qu'ils valent;

mon expérience & celle de ma fille.

LAURETTE.

Oh ! c'eſt-là une expérience qu'on eſt bien aiſe de faire ſoi-même. Je ne m'en ſuis pas mal ſi trouvée comme vous voyez, puiſque notre union vous fait envie.

Mde. ORGON.

Envie ! elle me fait pitié au contraire, ce que j'en fais n'eſt que pour prévenir les maux qui te menacent.

LAURETTE.

Déſunir deux époux qui ſont d'accord, pour prévenir leurs brouilleries, quelle charité !

Mde. ORGON.

Tu n'aurais qu'à vivre encore quelque tems avec Frontin, pour te convaincre qu'il n'y a rien de pire que les maris, & que de tous les maux c'eſt-là le plus affreux.

LAURETTE.

Je gagerais que le vôtre dit, qu'une femme eſt un mal encore plus terrible.

Mde. ORGON.

Madame Orgon prend cette occaſion de déclamer contre ſon mari & ſon gendre, & s'applaudit d'avoir inſpiré les mêmes ſentimens à ſa fille, qu'elle envoie chercher par Laurette. Reſtée ſeule, elle exhale encore ſa haine, contre tous ceux qui ont la patience de ſupporter tranquillement le joug du mariage.

Enfin Lucinde paraît, elle l'exhorte à perſiſter dans ſon éloignement pour Dorante, & combat par de faux raiſonnemens, les ſolides raiſons que Lucinde apporte pour juſtifier le repentir qu'elle a d'avoir pris un parti ſi violent contre ſon époux.

Arlequin, Valet de la Ferme, arrive en riant, & par ſa balourdiſe apprend la prochaine arrivée de Dorante. Cette nouvelle excite des mouvemens différens dans le cœur de la mere & de la fille; la premiere ne doute point que ce meſſage n'ait été fait à deſſein d'inſtruire ſa fille de l'arrivée de ſon époux, elle craint qu'il ne s'introduiſe chez elle, & elle ſort pour rompre ſes meſures: de l'autre côté Lucinde ſouhaite que ſon époux vienne & lui ren-

de ſon cœur : Laurette la confirme bientôt dans cette eſpérance flatteuſe, en lui apprenant l'arrivée de ſon époux & de ſon pere.

Frontin vient demander s'il eſt aſſez nuit pour les introduire. Lucinde lui ordonne de les amener & Laurette commence à ſe flatter que tout ira bien ; mais tandis que le Valet eſt allé chercher l'épouſe & le pere, Madame Orgon revient, & comme elle entend parler quelqu'un dans l'enfoncement ; elle craint que ce ne ſoit Dorante qui cherche Lucinde, voulant s'en éclaircir, elle ordonne à ſa fille & à Laurette de ſe retirer. Elles feignent d'obéir, mais elles ne font que s'éloigner un peu. M. Orgon & Frontin ne doutent point que ce ne ſoit Lucinde. Ils l'appellent, ce qui confirme Madame Orgon dans l'idée que c'eſt Dorante ; & pour mieux les brouiller, elle contrefait la voix de ſa fille. M. Orgon s'y trompe & l'embraſſe en l'appelant ſa chere fille, ce qui fait reconnaître à Madame Orgon que c'eſt ſon époux. Il fait ſon portrait d'une maniere peu avantageuſe, & la Megere ne pouvant plus diſſimuler, elle éclate en invectives contre ſon mari, qui ſe ſauve en diſant qu'il a fait une belle négociation.

Madame Orgon sort de son côté, en disant qu'elle va s'emparer de sa fille, & lui faire changer de gîte, mais celle-ci n'entendant plus sa mere, s'avance pour rejoindre son pere, tandis que d'un autre côté Dorante arrive, ce qui produit une scène très-pathétique entre ces deux époux : elle est suivie de leur réconciliation. Madame Orgon désespérée de n'avoir pas trouvé sa fille au château, revient avec des flambeaux pour la chercher, & l'appercevant avec Dorante, elle s'écrie ; quoi, ma fille, je vous surprends de nuit en un lieu écarté, tête à tête avec votre mari : elle veut l'enmener, mais Lucinde déclare que Dorante est celui avec lequel désormais elle veut vivre & mourir ; la mere en fureur de se voir confondue, la menace de la deshériter. M. Orgon, ramené par Frontin, arrive aux cris de sa femme pour défendre son gendre & sa fille, qu'il est charmé de trouver d'intelligence. Madame Orgon dit à Laurette de la suivre, mais celle-ci refuse de même en lui disant, non non, notre bonne Maîtresse, vous vous en retournerez seule, s'il vous plaît.

Cette méchante femme, abandonnée de toutes parts, sort en faisant des imprécations

précations contre ſa fille, ſon mari, ſon gendre, Laurette, Frontin & tous les gens mariés. Chacun ſe livre au plaiſir d'en être débarraſſé, & les Payſans des environs qui ont été aſſemblés par Arlequin, forment des danſes qui finiſſent par le Vaudeville ſuivant.

VAUDEVILLE.

Quand de deux époux déſunis,
Le premier nœud ſe renouvelle,
Pour eux cette nôce nouvelle,
Eſt le plaiſir qu'hymen garde à ſes favoris;
Il faut pour ranimer la force
Des feux qui s'étaient refroidis,
Avoir fait un peu de divorce.

※

Beaux Eſprits, Financiers, Amans,
Qui courez diverſe fortune,
La route à peu près eſt commune,
Riſquez tout, la prudence eſt peu ſûre en ce tems,
A la ſuivre en vain on s'efforce,
Il vaut mieux qu'avec le bon ſens,
Vous faſſiez un peu de divorce.

※

Lorſque certains ſons enchanteurs,
Partent enſemble après la Piece,

Quelle gloire, quelle allegresse !
Qu'ils sont rares, hélas, ces succès si flatteurs !
Mais pour nous donner quelqu'amorce,
Avec nous, avec nos Auteurs,
Ne soyez jamais en divorce.

✕

L'ânecdote qui arrêta la représentation de cette Piece est si connue, que nous avions résolu de n'en point faire mention; mais on nous a fait observer que cette raison même nous ferait reprocher de l'avoir négligée; nous la rapporterons donc de la maniere que l'Auteur lui-même l'a fait insérer dans le Dictionnaire des Théâtres.

Après avoir appris que le sujet de cette Piece est tiré de sa propre histoire, & du caractere & de l'esprit de divorce, peint d'après celui de sa belle-mere : il s'exprime ainsi :

« Je ne vous dissimulerai rien de ce » qui se passa à cette premiere repré- » sentation; on ne manqua pas de ca- » baler contre ma Piece, mais la mau- » vaise volonté de mes ennemis n'osa » éclater qu'au seul endroit où Dorante » se mettait aux genoux de sa femme; » quoi qu'on n'eût point blâmé une pa-

» reille action dans plusieurs Pieces, & » sur-tout, récemment dans le Préjugé » à la Mode. On voulut le condamner » chez moi, n'ayant pas sans doute » d'autre occasion de faire de mauvai- » ses plaisanteries; à cela près, la Piece » fut très-bien reçue & applaudie à la » fin: je descendois même des troisiemes » loges pour venir recevoir les compli- » mens dans les foyers, lorsque j'enten- » dis plusieurs personnes à mes oreilles, » qui disaient: cette Comédie est très- » jolie, bien conduite, bien écrite, » intéressante; mais il y a un caractere » hors de toute vraisemblance & qui ne » prendra jamais. Cette décision m'al- » larma; je craignais par plus d'un mo- » tif la chûte de cette Piece; une dou- » ble vengeance plus encore que ma » gloire se trouvait intéressée à son suc- » cès, de sorte que me flattant de dé- » truire ce qui pourrait lui faire tort, » je m'avançai hardiment au bord du » théâtre, & je dis: Messieurs, il me » revient de tous côtés qu'on trouve » que le principal caractere de la Piece » que vous venez de voir, n'est point » dans la vraisemblance qu'exige le » théâtre; tout ce que je puis avoir » l'honneur de vous assurer, c'est qu'il

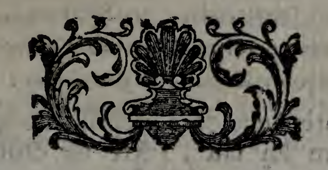
» m'a fallu beaucoup diminüer de la
» vérité, pour le rendre tel que je l'ai
» repréſenté. Ce diſcours donna matiere
» à bien des raiſonnemens dans le par-
» terre & dans les foyers, qui éclairci-
» rent l'hiſtoire que j'avais en vue dans
» cette Comédie, & c'eſt juſtement ce
» que j'avais voulu. Il n'y avait rien
» de gâté juſques-là, mais lorſqu'après
» la Parodie d'Atis, qui fut fort applau-
» die, Arlequin annonça la même Pa-
» rodie, précédée de l'Eſprit de Di-
» vorce, une de ces chenilles de théâ-
» tre, ou plutôt de ces viperes qui n'y
» viennent que pour diſtiller le venin,
» s'aviſa malheureuſement de crier *avec*
» *le compliment de l'Auteur*, je me crus
» inſulté par cette demande imperti-
» nente, & ma vivacité Provençale me
» ſaiſiſſant ſans me donner le moment
» de la réflexion, je prends mon cha-
» peau, je le jette dans le parterre en
» criant à mon tour de toute ma force;
» celui qui veut voir l'Auteur, n'a qu'à
» lui rapporter ſon chapeau. Ceux
» qui ne m'avaient pas bien entendu,
» prétendaient que j'avais dit que ce-
» lui qui ſifflait me rapportât mon cha-
» peau, ce qui ne pouvait être, puiſ-
» qu'il n'y avait point eu de ſifflets;

» d'autres assuraient que j'avais insulté
» tout le Public ; mais M. de Moncel,
» Lieutenant Criminel de Robbe-Cour-
» te, qui se trouva présent lorsque
» l'Exempt de la Comédie m'arrêta,
» me dit avec bonté, qu'après la scène
» que je venois de donner, il ne pou-
» vait faire autrement que de me me-
» ner à M. le Lieutenant-Général de
» Police. Il me fit monter dans son
» carrosse, & me conduisit chez M. He-
» rault, à qui il raconta ce qui s'était
» passé en me présentant à lui. Le pre-
» mier mouvement du Magistrat fut de
» sourire, mais reprenant aussi-tôt un
» air grave, il me demanda pourquoi
» j'avais fait une pareille chose ? Je
» lui répondis qu'il m'en demandait
» plus que je n'en sçavais moi-même,
» que je m'étais cru offensé par un fa-
» quin ; que ma vivacité l'avait em-
» porté sur la raison. Il me répliqua,
» Monsieur, vous devez savoir la sé-
» vérité des Ordonnances du Roi, qui
» ne veut pas qu'on se donne des défis
» en particulier, & vous en osez donner
» un en face de tout le Public ; mais
» je vois bien que c'est là une étourde-
» rie de jeunesse, qui mérite pourtant
» une punition. Je vous défends d'aller

» à aucun Spectacle d'un mois, & il » me renvoya. Je revins en diligence » me montrer au caffé de Procope, » pour qu'on ne soupçonnât pas que » j'eusse été mis en prison ; chacun y » parlait déja diversement de mon » aventure, je la racontai fidelement ; » & le plus grand nombre applaudit à » mon intrépide extravagance.

» Cependant j'avais retiré ma Co- » médie & je ne voulais plus qu'on la » continuât, lorsque quelques jours » après, plusieurs personnes qui ne l'a- » voient pas vue, & qui en étaient fâ- » chés, en ayant oui dire du bien, se » donnerent le mot dans le parterre, & » l'ameuterent pour la demander. En » effet, l'orsqu'Arlequin annonça, on » ne cessa de crier unanimement l'*Es-* » *prit de Divorce* ; l'Acteur fut un peu » embarrassé, mais prenant bientôt son » parti ; il dit : Messieurs, vous savez » l'aventure qui a engagé l'Auteur à » la retirer ; nous ne la pouvons don- » ner sans son aveu ; mais je ne doute » point qu'il ne soit flatté de la façon » dont vous la demandez, & sur cette » confiance nous aurons l'honneur de » la représenter, pour la deuxieme fois, » mercredi prochain. On m'envoya

» dire aussitôt ce qui s'était passé, & de-
» mander si j'approuvais qu'on rejouât
» ma Piece? Je répondis que j'y consen-
» tais volontiers, pourvû que l'on mît
» sur l'affiche en très-gros caracteres,
» redemandée par le Public. Cela fut
» exécuté, tout Paris courut à cette se-
» conde représentation, elle fut aux
» nues, & continuée jusqu'à la clôture
» du théâtre; ce qui fit, je crois, neuf re-
» présentations. Elle devait être repri-
» se après l'ouverture du théâtre; mais
» il s'éleva des difficultés sur la distri-
» bution des rôles, qui empêcherent
» qu'elle ne fût redonnée ».



L'ART ET LA NATURE.

Comédie en un acte en vers, 5 Mai 1738.

L'Auteur suppose l'Art & la Nature mariés ensemble ; la Nature se plaint à l'Art de ce qu'il se rend si rare & celui-ci lui répond qu'au contraire il se fait voir par-tout.

Je vous chéris toujours, & je ne fus jamais
De ma présence moins avare ;
A votre Jugement ici je me soumets,
Où trouvez-vous que je sois rare ?
L'on me voit en tous lieux, à la Ville, à la Cour,
Aux Promenades, aux Spectacles,
Peut-on voir mes nouveaux miracles,
Exposés dans un plus grand jour ?

Après quelques reproches que la Nature lui fait, l'Art ne croit pas pouvoir mieux se justifier que par ces vers, qui fondent le dessein de la Piece.

Oh ! je ne prétens pas m'amuser à répondre
A vos reproches mal fondés,

Il n'eſt point de raiſons qui puiſſent me confondre,
Nos débats autrement doivent être vuidés,
Voyez mes Sectateurs ou plutôt mes Ouvrages,
Je vais vous envoyer mes plus chers nourriſſons,
S'ils ne ſont pas dignes de vos ſuffrages,
J'ai tort, & déſormais je ſuivrai vos leçons;
Mais bien loin que par eux vous ſoyez avilie,
Ils n'en valent que mieux au ſortir de mes mains,
Et vous reconnaîtrez que l'art dans les humains,
Eſt proprement la nature embellie,

La Nature accepte le parti, & ne doute point que ces Éleves de l'Art, qui vont paſſer en revue devant elle, n'autoriſent ſes reproches.

Le premier qui ſe préſente eſt Licaſte, nouveau parvenu. La Nature ſemble d'abord le méconnaître.

La NATURE.

Le riche habillement, le faſte, le fracas,
Ce ton fier, mais poli, la noble contenance,
Tout marque en vous l'éclat d'une haute naiſſance,

LICASTE.

Ne me trouvant plus tel que vous m'avez fait
naître,
Vous ne pouvez me reconnaître,
Peut-être aurez-vous du dépit
En voyant la métamorphose,
Dont l'art seul est en moi la cause.
La fortune d'abord m'ayant comblé de biens,
Et malgré le malheur d'une obscure naissance,
M'ayant poussé dans la Finance,
L'art a fait tout le reste, & j'ai par son moyen,
D'agréables façons, un gracieux maintien;
Mérite précieux & rare,
Dont pour moi vous fûtes avare, &c.
Trois ou quatre leçons ont fait que j'ai connu
Les regles de la politesse,
Et pour avoir du goût & de l'esprit,
Je n'eus d'autre embarras, que de changer
d'habit.

La Nature n'oublie rien pour faire rentrer ce parvenu dans le premier état dans lequel elle l'a fait naître; mais il ne peut goûter ses leçons humiliantes, & il la quitte ainsi:

Vous me fâchez, je ne puis plus long-tems
Vous voir aux soins de l'art, faire tant d'injustices;

On m'accorde chez moi des honneurs écla-
tans,
Je ne dois point souffrir qu'on m'avilisse.
Pour calmer le chagrin amer
D'avoir trouvé quelqu'un qui me méprise,
Je vais faire imprimer un Auteur du bel'air,
Dont la muse me préconnise,
Entretenir d'amour une jeune Marquise,
Et souper chez un Duc & Pair.

Un Paysan succede au parvenu, & est remplacé par Dorimon, homme singulier, qui veut corriger la Nature; mais elle regarde ses erreurs en pitié.

Si vous m'aviez toujours suivie,
J'aurais mieux contenté cette louable envie,
De vous tirer hors du commun,
Et d'être estimé d'un chacun;
On aurait dit de vous, cet homme est so-
ciable,
Il est né généreux, complaisant, serviable,
Son zele pour un tendre ami,
Ne se montre point à demi,
Dans tout le bien qu'il cherche à faire,
C'est son penchant qu'il prétend satisfaire;
Fideleà ses devoirs, qu'il aime à pratiquer,
Il ne prétend jamais se faire remarquer.

Arlequin vient à son tour consulter la Nature sur les moyens de plaire.

ARLEQUIN.

L'art me soutient qu'il est besoin,
Que de me dégourdir il se donne le soin;
De sa part il me fait attendre
Jusques à de l'esprit, des graces, des appas,
A ces perfections ai-je lieu de prétendre?

La Nature lui étale tout ce que l'Art peut lui donner, & voyant qu'il ne se laisse point séduire, elle l'encourage à continuer & lui promet de ne le point abandonner.

La derniere scène est celle de Thalie, qui apprend à la Nature, qu'elle a depuis long-tems cessé de suivre ses leçons.

THALIE.

Je m'amusais jadis,
A ce petit genre d'ouvrage,
Je saisis aujourd'hui bien mieux mes avantages,
Et frappe des coups plus hardis;
Quand je n'étais qu'une Ecoliere,
Je prenais chez vous mes Sujets,
Vos enfans étaient les objets
Des balivernes de Moliere;

Mais je parcours maintenant
Une plus vaſte carriere,
Et mon eſprit entreprenant,
D'un champ trop reſſerré franchiſſant la barriere,
Laiſſe la Nature en arriere,
Pour ſuivre le goût dominant;
Je peins en beau la moleſſe & le faſte,
L'air ſuffiſant s'appelle air de grandeur,
Et je mets vis-à-vis, pour faire le contraſte,
Un Bourgeois de mauvaiſe humeur,
Dur, groſſier, peſant, ridicule,
Que je puis fronder ſans ſcrupule,
C'eſt un caractere charmant;
Quoique dans la nature il n'ait point de modele,
Il eſt applaudi conſtamment.

La Nature ayant témoigné ſa ſurpriſe de ce qu'on approuve, ce qui n'eſt pas dans le vrai, Thalie lui répond.

Je travaille pour mes Acteurs,
Et je tire parti du talent que je trouve,
Au reſte il m'importe fort peu,
Quand je produis quelque nouvel ouvrage,
Que vous lui donniez votre aveu;
Mais des leçons de l'art faiſant un bon uſage;

J'assemble à tout hasard vingt situations,
Quand elles sont bien surprenantes,
On les prend pour intéressantes,
Et tout part d'acclamations.

La NATURE.

O Ciel ! Quel étrange assemblage,
L'esprit doit-il parler quand il s'agit du cœur ?
Le sentiment tient un langage
Qui n'a ni clinquant ni fadeur,
Et le simple intérêt dont il sait faire usage,
A plus de charmes en partage,
Que tous les bons mots d'un Auteur.

THALIE.

Peut-être quelque jour rentrant sous vos auspices,
Je reprendrai cet air de vérité,
Dont autrefois je faisais mes délices ;
Mais il faut de la mode adopter les caprices,
Et le goût général veut être respecté.

Cette derniere scène, qui est bien écrite, détermina le succès de la Piece, qui est de Cholet : c'est le seul ouvrage que cet Auteur ait donné au théâtre pour lequel il avait cependant du talent ; mais on pouvait lui repro-

cher de ne s'être pas corrigé lui-même du défaut dont il voulait reprendre dans ſa Piece. Il eſt mort depuis peu, & l'on ne ſait rien de plus particulier ſur ſa vie.

LA CONSPIRATION MANQUÉE.

Parodie en un acte en vers, de Maximien, Tragédie de la Chauſſée, 5 Mai 1738. (1)

Le Génie ouvre la ſcène, & après avoir parlé de la difficulté qu'il y a à faire une bonne expoſition ; il s'exprime ainſi :

Malheureuſe éloquence il faut te réveler,
Un ſecret qui d'horreur te fera reculer,
Ah ! quel ſera l'excès de ta douleur amere,
Lorſque tu ſauras tout ; & que l'Eſprit ton pere ;
De la grandeur ſuprême, uſurpateur jaloux,
Travaille à détrôner le bon Sens ton époux ?

(1) Tous les Acteurs de cette Piece ſont des Êtres moraux, & le plan de l'ouvrage, regarde ce qui ſe paſſe dans la Littérature.

Le Sens-Froid vient joindre le Génie, dont il eſt le Confident & qui a beſoin de lui pour faire l'expoſition: le Sens-Froid lui dit que l'éloquence conſent à l'entendre, & il lui reproche l'indigne liaiſon qu'il entretient avec l'Eſprit.

Avec qui vivez-vous? Puis-je voir le Génie
Ne hanter que l'Eſprit pour toute compagnie!
D'une telle amitié, quel peut être le fruit?
Peut-on guider celui qu'un caprice conduit?
Quel honneur peut vous faire un ami ſi frivole,
Sans aucune conduite, & dont l'audace folle
Inſulte ſans relâche, & livre des combats
A l'auguſte bon Sens qu'elle ne comprend pas?
Nous l'avons vu cent fois, cet Eſprit indocile,
Allumer au Parnaſſe une guerre civile,
Et remplir les écrits de mille faux brillans
Qui faiſaient ſous leur joug gémir les vrais talens.

Le Génie ſe juſtifie des reproches que lui fait le Sens-Froid. L'Eloquence vient ſous le nom d'Impératrice; le Génie lui révele la Conſpiration que

l'Eſprit projette contre le Bon-Sens, ſon auguſte époux, ſans expoſer ſon pere.

L'ÉLOQUENCE.

Un conſeil ſur le champ me ſerait néceſſaire,
Et non pas des dictons de ma vieille grand-mere.

Le GÉNIE.

Pour donner des conſeils, Madame, je ne puis,
Et je ne ſus jamais que donner des avis, &c.
Dans tout cet embarras on pourrait m'impliquer,
Je veux, n'eſpérant rien, n'avoir rien à riſquer,
Et voilà comme il faut ſe tirer d'une affaire.

Le Génie s'étant retiré ſans avoir donné de conſeil à l'Eloquence, cette derniere a recours à Parodoxe, ſa Confidente, & lui demande quel parti elle doit prendre pour un pere & un époux.

PARADOXE.

Je m'en rapporte à vous,
Voir un pere au ſupplice, eſt une rude épreuve;
Mais elle eſt préférable au malheur d'être veuve:

Sur le pere, l'époux, par la loi du devoir,
Fut-il même haï, doit toujours prévaloir.

L'ÉLOQUENCE.

Mais c'est trop combiner en pareille rencontre,
Et lorsque l'on se perd dans le pour & le contre,
Le plus court est, je crois, de remettre au hasard,
Ce qu'on ne peut régler par le secours de l'art.

L'Esprit qui est le chef de la Conspiration contre le Bon-Sens, se flatte d'un plein succès ; mais le Clinquant, son Confident, n'est pas dans la même sécurité. Il ne doute point que leur projet ne soit découvert par le Génie qui a vu l'Eloquence, & qui ne manquera pas de tout révéler au Bon-Sens, son époux. L'Esprit lui demande sur quoi il fonde ses conjectures.

Le CLINQUANT.

Je ne prouve jamais ;
Je parle & c'est assez, on doit me croire, &c.
Et quoiqu'un tel soupçon n'ait aucun fondement,
Il se trouvera juste après l'événement ;
Je devine toujours ce qu'on doit voir ensuite,

Et voilà ce qui fait admirer ma conduite.

L' ESPRIT.

Et ſais-je quelque choſe !
Quand je forme un parti pour détrôner le Roi,
J'ai le titre de chef, & tout ſe fait ſans moi.

Le Lecteur éclairé comprend facilement ſur quoi portent ces traits de critique.

L'Eſprit, dans la ſcène ſuivante, ne laiſſe pas de faire connaître qu'il a quelques petits ſoupçons qu'il veut éclaircir, en ſondant l'Eloquence ſa fille. Cette Impératrice de la Littérature, ne tarde pas à venir. L'Eſprit ſon pere lui parle avec des éloges affectés des exploits du Bons Sens, ſon époux.

Votre époux chaque jour voit augmenter ſa gloire,
Il a ſur les Romans remporté la victoire,
Diviſant leur Armée en mille petits corps,
Ils venaient tous les mois par de nouveaux efforts,
Harceler le bon ſens & braver ſa prudence ;
Mais il a reprimé leur funeſte licence,
Et vous verrez conduire ici par ces Guerriers,
Cirus & Pharamond, qu'il a fait priſonniers.

Rien n'eſt plus clair que cette alluſion, & tout le monde ſent bien qu'elle tombe ſur la multiplicité des Romans qui faiſoient gémir la preſſe, avant qu'une ſage interdiction leur portât le coup mortel. L'Eloquence ſans s'expliquer clairement en parlant à l'Eſprit ſon pere, ne laiſſe pas de le confirmer dans les premiers ſoupçons que le Clinquant lui a inſinués quoique ſans fondement.

Le Bon-Sens arrive comme l'Eſprit vient de l'annoncer, avec les Rois des Romans enchaînés. Il uſe de clémence en vers les Vaincus ; il briſe leurs fers en les renvoyant chez leurs ſujets. Il leur dit :

Faites briller chez eux l'ordre & la vraiſemblance,
Qu'aucun de leurs Portraits ne choque la décence,
Et des cœurs vertueux peignant les mouvemens,
Qu'ils éloignent de nous tous les déréglemens.

Il ſe réconcilie avec l'Eſprit pour diſſiper le chagrin qu'il apperçoit ſur le viſage de l'Eloquence ſon épouſe, & ſort avec elle.

L'Eſprit, pour pénétrer ce qui ſe paſſe dans le cœur du Génie qu'il ſoupçonne, feint de renoncer à la conjuration qu'il a faite contre le Bon-Sens. Le Génie donne dans le piége, & lui en fait connaître plus qu'il n'en veut.

Le Génie s'étant retiré, l'Eſprit avoue au Clinquant que ſes conjectures n'étaient que trop juſtes. Ils jurent enſemble la perte de leurs ennemis. Le Clinquant lui promet de livrer entre ſes mains, avant la fin du jour, l'Empire & l'Empereur, mais il lui dit qu'il ne le peut qu'en rendant l'Eloquence complice du crime qu'il veut imputer au Génie, ſon ancien amant. L'amour paternel combat en ſa faveur ; mais le Clinquant le raſſure en lui diſant que les jours de l'Impératrice ſa fille, ſeront en ſûreté. L'Eſprit s'abandonne aveuglément à la conduite de cet étourdi.

Nous paſſerons légerement ſur pluſieurs ſcènes, afin de marcher plus rapidement au dénouement qui ſe fait ainſi :

L'Eloquence ayant appris que le Bon-Sens, ſon époux, a été égorgé par l'Eſprit, ne veut pas lui ſurvivre. Elle dit à ce pere cruel :

Achevez donc ſur moi d'accomplir vos forfaits,

En perdant mon époux je perds tous mes attraits,
Le Bon Sens soutenait l'éclat de l'Eloquence,
Je ne persuadais que par son assistance.

La conjuration n'ayant pas eu le succès dont l'Esprit & le Clinquant s'étaient flattés, ces deux assassins sont confondus par la soudaine apparition de leur prétendue victime, qui leur parle ainsi :

Mon aspect vous étonne ;
Je n'étais sûrement attendu de personne ;
Mais par un grand bonheur, c'est moi que vous voyez.
Méchants, par cet Arrêt, soyez tous foudroyez ;
Je veux que le Clinquant rentre dans la bassesse,
D'où l'avait su tirer le manque de justesse,
Et qu'il soit reconnu du Public assemblé,
Pour un fils du faux goût, méprisable & sifflé.

Il finit la Piece par ces vers, qu'il adresse à l'Esprit.

Dans tes vagues projets cesse de t'égarer,
Et de Thomas Corneille, apprends à conspirer.

Ce dernier trait tombe ſur la comparaiſon de Maximien de Thomas Corneille, avec celui de la Chauſſée.

Cette Parodie fut tres bien reçue, & l'ont ſçut gré à Romagneſi & Riccoboni, qui en ſont les Auteurs, d'avoir été ſenſibles aux reproches qu'on leur faiſait depuis long-tems, de ne faire que traveſtir & ſuivre pied à pied les Tragédies qu'ils parodiaient. L'allégorie qu'ils employerent dans celle-ci parut très-ingénieuſe & fit le ſuccès de la Piece.

Les deux Comédies dont nous venons de donner l'extrait, furent données le même jour & furent ſuivies d'un Ballet-Pantomime, qui mérite de trouver place dans cette hiſtoire. Il eſt de la compoſition de Riccoboni fils, & la muſique eſt du ſieur Blaiſe, qui depuis s'eſt fait connaître par un grand nombre de Brunettes, & de Vaudevilles qui ont été chantés dans toute la France.

⁂

LES FILETS DE VULCAIN.

Ballet Pantomime.

Le théâtre repréſente l'appartement de Vénus, qui donne ſur un jardin très-orné. La Déeſſe paraît entourée des Graces qui perfectionnent ſes ajuſtemens, & la parent de guirlandes de fleurs. Mars arrive ſuivi de trois guerriers; il entre fierement avec eux, ſalue Vénus aſſez cavalierement; & ſemble ne point faire trop d'attention à ſes charmes. L'Amour paraît, badinant d'une maniere enfantine, il apperçoit Vénus & court l'embraſſer; Vénus lui fait obſerver le Dieu de la guerre, qui ſe tient un peu éloigné. L'Amour va le prendre pour le conduire auprès de Vénus, Mars le regarde avec hauteur & s'en éloigne d'un air de mépris; l'Amour s'approche encore de lui tendrement, il veut lui faire obſerver Vénus, Mars détourne la vue, l'Amour le frappe d'un de ſes traits & s'éloigne avec vîteſſe. Mars reſſentant des feux qu'il ne connaiſſait pas encore, s'avance vers l'Amour d'un air ſoumis, Cupidon prend un air de conquérant, lui

lui donne la main avec hauteur & l'amene comme en triomphe aux pieds de Vénus. Elle quitte son siége & s'éloigne de Mars à pas lents, ce Dieu la suit d'un air passionné ; Vénus d'abord ne se laisse point approcher, enfin elle lui tend une main, qu'il saisit avec transport. Elle ne fait plus aucun effort pour le fuir, & ils dansent ensemble sur un air léger une espece de dialogue très-bien exprimé, qui marque le commencement de leur tendresse mutuelle.

Les trois Graces vont prendre chacune un des trois Guerriers, qui, suivant l'exemple de Mars, se laissent toucher de leurs attraits. Les Graces marchent vers le jardin, & les Guerriers les suivent. Mars reste aux pieds de Vénus. Vulcain entre sur la scène d'un air pensif & distrait ; il s'approche de Vénus sans la voir, & heurte Mars qui est à genoux auprès d'elle. Mars se leve & salue Vulcain, qui, en mari poli, le salue aussi d'un air embarrassé. Vulcain s'approche ensuite de Vénus, & lui veut prendre la main, elle la retire & fait des agaceries à son amant ; Vulcain s'impatiente, & voyant Vénus parler tout bas à Mars, il passe auprès de lui & laisse tomber son marteau sur ses

pieds, ce qui interrompt la conversation. Vénus se leve & danse seule sur un air vif & galant. Vulcain veut figurer avec elle, mais il s'apperçoit que Mars lui tient la main. Il va les séparer à diverses reprises, ce qui forme un pas de trois, à la fin duquel Mars & Vénus laissent Vulcain seul, & passent tous deux dans le jardin. Vulcain paraît d'abord interdit & outré de jalousie, enfin il entre dans des mouvemens de fureur, qui semblent s'appaiser par la réflexion; il pense aux moyens de se venger; enfin, en ayant trouvé un qu'il croit merveilleux, il saute de joie, & frappe la décoration de son marteau.

Le théâtre change & représente une espece d'autre destiné aux travaux de Vulcain. On voit une forge d'un côté & une enclume dans le fond. Quatre Forgerons dansent une entrée caractérisée. Vulcain leur ordonne de travailler avec lui. Les uns allument la forge, les autres préparent des verges de fer; ils viennent tour à tour frapper sur l'enclume & forment enfin des filets. Dès qu'ils sont achevés, Vulcain, d'un coup de sifflet, appelle des vents qui emportent les filets, & après une danse où

il marque ſa joie d'avoir réuſſi, il ſort avec ſa ſuite. Le théâtre repréſente alors une campagne délicieuſe.

Mars & Vénus, conduits par l'Amour, danſent enſemble un air tendre & gracieux, à la fin duquel ils vont s'aſſeoir ſur un lit de gazon. Vulcain qui paraît ſur un arbre, fait élever le filet qui les enveloppe tous les trois. Mars fait en vain des efforts pour le rompre. Vulcain fait grand bruit, il appelle tous les Dieux; alors on voit l'Olimpe, les Dieux & les Déeſſes paraiſſent ſur des nuages, chacun avec leurs attributs. Toutes ces Divinités deſcendent ſur la terre. Vulcain leur fait voir ſon ouvrage. Les Déeſſes regardent Vénus avec indignation. Les Dieux au contraire s'intéreſſent pour elle & demandent grace à Vulcain qui eſt inexorable. Momus s'approche de lui, le prend par la main, le conduit en riant juſqu'aux filets, où les éclats de rire redoublent. Vulcain, piqué, veut prendre la fuite; Momus l'arrête, & lui met ſa coëffure ſur la tête. Vulcain s'irrite encore davantage; enfin Bacchus par ſon agréable liqueur l'appaiſe, & obtient la liberté des amans pris dans le piége. Vulcain donne un

coup de marteau, les filets se brisent; Mars sort furieux & s'éloigne.

Les Déesses conduisent Vénus auprès de son mari, qui refuse d'abord de se raccommoder; mais lorsqu'elle lui est présentée par les graces, il lui rend sa tendresse. Tous les Dieux célebrent par des danses vives cette réunion.

Ce Ballet fit le plus grand plaisir, & chaque fois qu'il a été remis, il a toujours amené autant de monde qu'une Piece nouvelle.



LE VALET AUTEUR.

Comédie en trois actes, en vers, 2 Août 1738. (1)

Valere, Amant de Julie, s'entretient avec elle de la ſituation où il eſt, parce que Dorante, ſon pere, veut le marier à Iſabelle, qu'il n'aime point: il ſe fait appeller Liſimon; Julie ſe prête à ce déguiſement, dont elle n'oſe attendre aucun ſuccès. Valere lui apprend que la venue de Geronte, pere d'Iſabelle, lui fait craindre que celui-ci ne veuille achever le mariage projetté avec Dorante ſon pere, & que c'eſt ce qui l'a déterminé à garder l'*incognito* dans ce château où il n'eſt connu que d'elle.

Valentin, Valet de Léandre, & Cocher de Geronte, pere d'Iſabelle, apprend à Léandre, ſon premier Maître, que pour ſervir ſon amour pour Iſabelle, il s'eſt introduit chez Geronte en qualité de Cocher, & qu'ayant fait bri-

(1) La ſcène eſt dans le Château de Léandre, près d'Orléans.

ſer fort à propos ſa chaiſe auprès du château où ils ſont actuellement, il lui a perſuadé qu'il appartenait à Dorante, pere de Valere, à qui il a deſtiné ſa fille Iſabelle, qu'il amenait avec lui pour achever le mariage arrêté depuis long-tems. Il ajoute que, pour faire réuſſir ſon ſtratagême, il faut qu'il paſſe pour Valere, Gendre futur de Geronte.

Léandre a quelque peine à ſe prêter à cette ſuppoſition ; mais ſon amour pour Iſabelle le fait paſſer par-deſſus les ſcrupules de ſa délicateſſe. Valentin ne lui en dit pas davantage, & réſerve un plus grand détail dans la converſation qu'il doit avoir avec Nérine, Suivante d'Iſabelle. En effet, il lui apprend qu'il a été autrefois Comédien, & même Auteur. Nérine lui demande quelle Piece il a mis au jour en cette derniere qualité. Valentin lui répond que c'eſt celle qu'on va jouer dans le château de Léandre, & qu'elle en ſera une des principales Actrices ; il ajoute que le mariage de Léandre avec Iſabelle en fera l'heureux dénouement.

Nérine inſtruite de tout, lui promet de faire honneur au rôle qu'il lui a deſtiné.

Valentin a ſi fort prévenu Geronte en faveur du prétendu Valere, qu'il brûle de le voir ſon Gendre, il a une converſation avec lui qui augmente encore ſon empreſſement. Comme le faux Valere n'eſt inſtruit de rien, il lui échappe des étourderies que Valentin a bien de la peine à ſauver.

Iſabelle, qui a déja fait connaître à Géronte ſon pere, la répugnance qu'elle a pour l'amant qu'il lui propoſe, ne voit pas plutôt que ce Valere ſuppoſé eſt le véritable Léandre, que ſa répugnance fait place à ſon obéiſſance, que ſon pere attribue à la bonne éducation qu'il lui a donnée. Géronte apprenant que Dorante, pere de Valere, eſt à Orléans, lui écrit pour le preſſer de venir conclure un mariage qui doit mettre le comble à leurs vœux. C'eſt un incident que Valentin a dû prévoir, & qui cependant n'eſt pas entré dans ſon plan ; il n'en eſt pourtant pas étonné. Il ſe flatte de ſurmonter ce nouvel obſtacle ; il en ſurvient un autre qu'il n'a pû prévenir. Arlequin, Valet de Valere, ſe préſente à lui : comme ils ſont anciens camarades, il lui propoſe de renouveller connaiſſance, le verre à la main ; Arlequin n'a garde de ſe re-

fuser à un défi qui flatte si fort son inclination. Valentin lui demande des nouvelles de Valere son Maître, Arlequin lui apprend en confidence, que Valere est actuellement dans le château, qu'il y est arrivé aussi-tôt que Geronte & Isabelle sa fille, dont ils ont suivi la chaise pas à pas.

Valentin ayant appris d'Arlequin tout ce qu'il a pu en tirer au moyen de la partie de cabaret qu'il lui a proposée, il le quitte brusquement, ce qui met Arlequin de mauvaise humeur. Valentin craignant que Valere ne vienne presser le mariage que son pere a concerté avec celui d'Isabelle, conseille à cette derniere de le recevoir si mal, qu'il n'ose plus y revenir; Isabelle lui promet de ne rien oublier pour le dégoûter d'un mariage qui lui inspire une aversion invincible.

Le véritable Valere vient, & ne se fait d'abord connaître à Isabelle que comme un ami de celui à qui on l'a promise en mariage; mais Isabelle lui dit si positivement qu'elle hait & qu'elle haïra toujours celui qu'on prétend lui faire épouser, qu'il se nomme enfin, & lui apprend que bien-loin de vouloir la contraindre à recevoir sa main, il est prêt

à s'unir avec elle, pour détourner un hymen qui les rendrait également malheureux. Il lui déclare en même tems qu'il aime Julie, sœur de Léandre; Isabelle en est au comble de la joie, elle demande pardon à Valere de l'avoir haï sans le connaître, & lui promet son appui auprès de Léandre, pour lui faire obtenir son aimable sœur dont il est aimé autant qu'il l'aime. Valentin est charmé d'apprendre cette heureuse nouvelle & se promet de la mettre à profit.

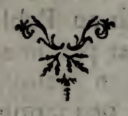
Dorante, pere de Valere à qui Geronte pere d'Isabelle a écrit à Orléans pour le presser de venir achever l'union de leurs enfans à laquelle sa présence est indispensablement nécessaire, arrive au château de Léandre, qu'il croit appartenir à Geronte. Valentin qui ne connaît pas, & qui se dit Valet de la maison, jugeant que ce nouveau venu est un Acteur de trop dans sa Piece, tâche de l'éloigner comme un obstacle au dénouement qu'il s'est proposé.

Pour l'obliger à s'en retourner à Orléans, il lui fait entendre que tout a changé de face dans ce château, & que Geronte veut marier sa fille Isabelle à

Léandre : Dorante ne peut apprendre ſans colere que Geronte, non-ſeulement lui manque de parole, mais qu'il le faſſe venir exprès d'Orléans, pour le rendre témoin de ſon infidélité ; Valentin l'aigrit encore, il lui conſeille de partir ſans prendre d'autre éclairciſſement, & il le prie ſur-tout de ne le point nommer pour la confidence qu'il lui a faite. Dorante le lui promet, & il ſe retire ; Geronte vient, embraſſe Dorante, qui connaît bientôt que Valentin eſt mal inſtruit ou mal intentionné. Léandre paraît à ſon tour. Dorante ne le reconnaît pas, & n'en eſt pas reconnu, au grand étonnement de Geronte, qui les croit pere & fils : Valentin vient enfin débrouiller ce chaos, & convient qu'il les a tous trompés ; mais que ce n'a été qu'à bonne intention, attendu qu'il doit réſulter de ſa fourberie, un double mariage auſſi heureux que celui que les deux vieillards avaient projetté, aurait été malheureux. Tous les perſonnages de la Comédie ſe raſſemblent & tout eſt raccommodé ; cependant Geronte eſt le plus obſtiné des deux peres ; mais Dorante plus raiſonnable que lui, eſt attendri par le faux Liſimon ſon fils, qui reprend ſon vé-

ritable nom de Valere, & le ramene au ſentiment d'un bon pere, qui ne doit ſonger qu'à rendre ſes enfans heureux. On pardonne à Valentin toutes ſes tromperies. Léandre épouſe ſa chere Iſabelle, & donne Julie, ſa ſœur, à Valere.

Cette Piece fut très-applaudie, pluſieurs ſcènes parurent dignes de la véritable Comédie; & de ſortir de la plume de Deliſle, qui en eſt l'Auteur. On lui reprocha cependant le titre qui n'eſt nullement rempli. En effet, Valentin n'eſt qu'un intrigant, tel que ceux que l'on a vu dans beaucoup d'autres Comédies. Mais alors, ainſi qu'à préſent, les Auteurs, pour ſe prêter à la manie du Public, cherchaient plutôt à trouver des titres piquants, qu'à les remplir convenablement.



L'ÉCOLE DU TEMS.

Comédie Episodique en un acte, en vers libres, suivie d'un Divertissement, 11 Septembre 1738. (1)

Un Apologue tient lieu de Prologue à cette Piece; l'Actrice qui doit le réciter, affecte, au fond du théâtre, de parler à l'Auteur, qu'on suppose y être, & demander qu'on mette un Prologue à la tête de sa Piece.

Eh! non, Monsieur, point de Prologue,
Ils sont pour la plûpart si rebattus, si vieux!
Des Complimenteurs ennuyeux,
Voulez-vous, dites-moi, grossir le Catalogue?
Quel travers!

L'Actrice s'avance sur le bord du théâtre, & dit au Public qu'elle aime mieux l'amuser par une fable, que de l'ennuyer par un Prologue. Elle ajoute:

Un Maître peu raisonnable vient de faire planter un Oranger, & en exige

(1) La scène est chez Thalie.

les fruits. L'Oranger s'excuse sur son âge & parle ainsi :

Ton impatience m'étonne,
De Flore les dons éclatans
Ne devancent-ils pas les faveurs de Pomone ?
A peine suis-je à mon Printems,
Et déjà tu voudrais voir naître mon Automne;
C'est être un peu trop vif; attens, mon cher, attens,
Et je te donnerai des fruits avec le tems, &c.

On sent bien que cette fable porte sur la jeunesse de l'Auteur pour laquelle ont veut captiver l'indulgence du Public. L'Actrice continue :

Protégez sa muse au berceau,
Son talent sera votre ouvrage ;
C'est un jeune Oranger, c'est un faible arbrisseau,
A qui les Aquilons vont déclarer la guerre.
L'abandonnerez-vous ? ce serait fait de lui ;
Mais s'il prend racine au Parterre,
Il pourra quelque jour mériter votre appui.

La premiere scène de la Piece en établit le sujet ; elle est entre le Tems & la Vérité. Cette derniere a trop de lumieres pour ne pas reconnaître le Tems, elle

en fait cette definition, dans laquelle elle retrace le passé, le présent & l'avenir.

Oui, je vous connais à merveille,
Triste & gai, sombre & clair, jeune & vieux
à la fois,
Voilà votre portrait ; le son de votre voix
Console, afflige, assoupit & réveille
A son gré tout le genre humain.
Vous êtes le Dieu de la veille,
Et du jour, & du lendemain.

Le Tems charge la Vérité d'écouter toutes les plaintes que les mortels font contre lui, & la prie de plaider sa cause. Les différens personnages qu'il passe en revue sont un Désœuvré qui ne s'occupe que de bagatelles ; une jeune Demoiselle qui voudrait toujours être aimée ; un Poëte qui se plaint du Public ; deux amis qui se plaignent aussi l'un de la rapidité du tems, l'autre de sa lenteur ; le premier ; pour revoir plutôt sa maîtresse absente ; le second, pour retarder la visite de ses créanciers.

Le Désœuvré vient trouver la Vérité pour apprendre d'elle à bien employer son tems. Elle lui répond qu'il

ne ſaurait mieux faire que de s'inſtruire & de s'occuper ; le Déſœuvré l'aſſure qu'il n'eſt jamais en repos, & il lui fait le détail de ſes graves occupations.

Ma méthode courante,
C'eſt de me lever tous les jours
Sitôt que le ſoleil a commencé ſon cours ;
J'aime toutes les fleurs, j'en ai dans mon Parterre,
Que l'on viendrait chercher des deux bouts de la terre,
Mon premier ſoin eſt d'aller voir
Si Maître Mathurin a bien fait ſon devoir ;
Sur une plate-bande en forme de théâtre,
Je vois l'oreille-d'ours dont je ſuis idolâtre,
Je trouve en bon état mes œillets, mon jaſmin,
Puis de mon cabinet, je reprends le chemin, &c.
J'aime à nétoyer mes Oiſeaux,
Je ſiffle mes Serins, perchés dans leur cabanne,
J'enſeigne à mes Barbets à ſauter ſur la canne ;
Et je leur fait donner quelques coups de ciſeaux.

La VÉRITÉ.

Dès qu'à l'oisiveté votre cœur s'abandonne ;
Le plaisir est pour vous prompt à s'évanouir ;
Ce n'est que le travail qui donne
Le talent de se réjouir, &c.
Mille futilités ne sont pas une affaire,
Et qui plus est, je vous soutiens
Que peut-être il vaudrait tout autant ne rien faire,
Que de faire toujours des riens.

Le Désœuvré se retire, après avoir promis à la Vérité de profiter de ses conseils autant qu'il le pourra.

Un Poëte aborde cette Déesse, & la prie de vouloir bien accepter une Ode dont il lui offre la dédicace. La Vérité se refuse à cet hommage, en lui disant qu'elle n'est chez Thalie que pour écouter les plaintes qu'on fait contre le Tems. Elle demande au Poëte si il a à s'en plaindre, & celui-ci l'assure qu'il en est des plus maltraités, puisque le Tems aurait dû faire appercevoir les beautés de ses ouvrages, & qu'ils sont encore ensevelis dans l'oubli le plus injurieux. La Vérité lui répond que c'est plus souvent la faute de l'ouvrage, que

celle du Tems. Le Poëte soutient que c'est la faute de ses Juges qui n'ont pas assez de connaissance pour décider sur ses Poésies.

Le POETE.

Ai-je fait un Ouvrage ? Une Troupe caustique
Vient m'étourdir de sa Critique ;
Et qui sont ces Censeurs dont on fait tant de bruit ?
Un Petit-Maître mal instruit,
Qui se quarrant ainsi le chapeau sur l'oreille,
Jette sur mon ouvrage un coup d'œil en passant,
Puis du bout des doigts caressant
Sa figure poupine, & qu'il croit sans pareille ;
D'un air vain & distrait, en prenant du tabac,
Prononce sur ma Piece *& ab hoc, & ab hac*, &c.
C'est un Abbé muguet, qui gardant ses éloges
Pour les jolis tendrons, qu'il lorgne en tapinois,
Promene de loge en loge
Ses regards curieux sur d'aimables minois ;
Puis tout d'un coup au cinquieme acte,
Se déclare à tort à travers,
Avec le même front qu'une personne exacte,
Qui pese mûrement la conduite & les vers ;
&c.

C'est un Financier sans étude
Qui sur le bel-esprit tranche du Potentat,
Avantageux par habitude,
Ignorant par nature, & brusque par état;
Il juge par article, avec soin il calcule
D'un air gravement ridicule
Mes vers, comme dans un Bureau
Il ferait quelque bordereau;
Arrive-t-il alors qu'une phrase le choque?
Sur le tout il met un zéro.
De mon emploi d'Auteur il veut qu'on me révoque,
Ou que l'on me relegue au dernier numéro.

Quoique les plaintes du Poëte ne soient pas absolument sans fondement, la Vérité lui répond, que souvent le plus grand ennemi d'un Auteur, c'est son ouvrage.

Arlequin est le seul dont la Vérité soit satisfaite par les réponses qu'il lui fait sur l'emploi du Tems.

La VÉRITÉ.

Eh! quoi, vous n'auriez pas envie
De lire toute votre vie
Dans le livre de l'avenir?

Devant vous, notre ami, vous plaît-il que je
l'ouvre,
D'un ſeul coup d'œil on y découvre
Le paſſé, le préſent & ce qui doit venir.

ARLEQUIN.

Ah! ah! . . . mais dites-moi ſi mon chapitre
porte
De quelque mauvais ſort l'article de plaiſant?
Hem! pourrai-je dès à préſent
Déchirer le feuillet?

La VÉRITÉ.

Non.

ARLEQUIN.

Et bien, que m'importe
Quel ſort peut m'être réſervé,
Si dans le cas d'une infortune,
Elle m'offre par-tout ſa figure importune,
Sans que jamais j'en puiſſe être préſervé?
Par ma foi je ferais une grande bévue,
De prévenir le mal qui n'eſt point arrivé!
Ce triſte objet du moins ne bleſſe point ma
vue,
C'eſt toujours autant d'épargné,
Tant que la chance eſt imprévue,

On n'a ni perdu, ni gagné.

Il lui fait la même réponse sur un bon festin que la Vérité lui faisait lire dans l'avenir.

Dites-moi cependant, d'une si bonne chance
Pourrai je profiter d'avance,
Et presser l'heure du festin?

La VÉRITÉ.

Non, cette heure dépend des ordres du destin;
On attend. . . .

ARLEQUIN.

Loin de vous & de votre science,
Il me faudra donc désormais
Sécher sur pied, mourir d'impatience;
Dans l'attente d'excellents mets,
Que peut-être Arlequin ne goûtera jamais.

La VÉRITÉ.

Je tenais pour le tems école générale;
Mais pour rendre censés les mortels les plus fous,
Arlequin, je prétends que désormais chez vous;
Ils fassent leur cours de morale.

Arlequin pour remercier la Vérité, de la peine qu'elle veut bien prendre à

inſtruire les hommes, la régale d'un Divertiſſement, dans lequel on chante les couplets ſuivans :

Comme le tems, l'amour s'envole,
Sachons, d'un murmure frivole
Etouffer ſagement ces accords ſuperflus,
Pour une fleur qui meurt, mille autres vont éclore,
Oublions le plaiſir que nous ne goûtons plus,
Pour ſonger à celui qui nous demeure encore.

VAUDEVILLE.

La gloire maintient mon épée
Au-deſſus de mon revenu;
Veut-on qu'elle ſoit occupée,
On eſt toujours le bien venu :
Faut-il aider de mon courage,
Ceux de mes amis qu'on outrage,
Je brave tous les contretems;
Mais un homme qui fait reſſource,
Tente-t'il l'accès de ma bourſe ?
Cadedis, il prend mal ſon tems.

Cette petite Comédie eſt de feu M. Peſſelier, qui débuta avec ſuccès, & n'a point démenti l'opinion qu'il avait donnée de ſes talens, dans les différens ou-

vrages qu'il a composés depuis. Esope au Parnasse, Comédie en un acte, en vers, qu'il donna l'année suivante au Théâtre Français, acheva sa réputation, & les Fables ingénieuses qu'il nous a laissées auraient suffi pour la lui mériter.

Charles Etienne Pesselier, des Académies de Nancy, d'Amiens, de Rouen & d'Angers, était né à Paris le 9 Juillet 1712, d'une très-bonne famille; il montra, dès l'enfance, les dispositions les plus heureuses; ses parens qui jouissaient d'une fortune honnête, n'épargnerent rien pour son éducation. Les progrès rapides qu'il fit dans ses études devancerent les méthodes lentes & stériles du collége; son application, son esprit pénétrant, un caractere doux & un peu timide, lui eurent bientôt concilié l'estime de ses Maitres, & l'amitié de ses Collégues. Son goût pour la Poésie se manifesta dès sa premiere jeunesse; mais les projets de ses parens pour sa fortune, ne lui permirent point de s'y livrer entiérement. Il sacrifia son goût à leurs espérances; sacrifice le plus pénible peut-être, que puisse faire à l'amour paternel un jeune homme qui

ſe ſent emporté par les premieres impulſions du talent. Il ſe livra à des études bien oppoſées à ſa façon de penſer. Après avoir pris les premieres notions des affaires chez un Procureur, il paſſa chez M. Rolland, Avocat au Conſeil, qui fit ſon ami de ſon Eleve. Quelque étendues que fuſſent ſes occupations, ſon eſprit vif & laborieux trouva le moyen de les abréger ; dans l'intervalle qu'elles lui laiſſaient, & dans quelques momens qu'il dérobait au ſommeil, il cultivait ſon talent. Il ne croyait pas s'écarter de ſes devoirs, ni tromper les vœux de ſes parens, en donnant à la poéſie un tems qu'il eſt permis à ceux de ſon âge, de conſacrer aux plaiſir. Il compoſa l'*Ecole du Tems*, dont nous venons de donner l'Extrait. Encouragé par ſon ſuccès, & par le ſuffrage même de M. Rolland, qui aurait dû être plus intéreſſé que les Parens de M. Peſſelier, à lui interdire un Art que le préjugé croit communément incompatible avec l'eſprit des affaires, il donna l'année ſuivante, au Théâtre Français, Eſope au Parnaſſe, Comédie en vers, le titre de cette Piece ſemble annon-

cer une critique de ses Rivaux ; il est peu d'Auteurs qui n'eussent envisagé ce sujet, sous ce point de vue ; mais M. Pesselier avait les mœurs trop douces pour employer, même dans une Comédie, les armes du ridicule. Il préféra de donner aux Auteurs des leçons de morale, à la vérité un peu froides, mais qui du moins ne l'exposaient ni à la haine, ni à l'envie. Le Génie apprend quelquefois à les braver ; mais il est plus doux de n'avoir point à les craindre. La versification de cette Piece est facile, élégante & bien soutenue.

M. Lallemand de Betz, Fermier-Général, qui travaillait à un systême de finances, auquel, peut-être un jour la France devra son opulence & son éclat, reconnut dans les ouvrages de M. Pesselier, ce caractère de probité, si nécessaire à ceux à qui l'Etat a confié le soin dangereux de lui procurer des ressources, sans appauvrir le Citoyen ; il l'attira dans ses Bureaux, & se félicita de se l'être attaché. Les occupations dont M. Lallemand le chargea, l'enleverent pour toujours au théâtre. Son zele, son application au travail,

ne lui permirent plus d'entreprendre des ouvrages d'une certaine étendue. Dans ses momens de loisir, il se délassait par la composition des fables, dont il donna un recueil en 1748; la morale en est très-bonne, la versification agréable; mais nous ne dissimulerons point que l'esprit y domine, & qu'il y nuit à cette naïveté & à ces graces simples & ingénues, consacrées à ce genre, lors même qu'il vise au grand & au sublime. M. Pesselier, avec peut-être moins d'esprit que la Mothe, est préférable à lui; l'un est simple, plus uni; & si du moins il n'a pas saisi le ton propre à l'apologue; il ne s'est point épuisé en efforts pour y atteindre, au lieu que la Mothe s'essaye de toutes manieres pour y réussir: il veut paraître naïf, & n'est qu'affecté; substituant sans cesse le raisonnement au sentiment, & les réflexions aux images; la Mothe, quoiqu'il ait crée ses sujets, ne s'est servi de son esprit que pour imiter celui d'un autre; au lieu que M. Pesselier n'a cherché à imiter personne; il a, dans ce genre, un successeur qui l'a surpassé. M. l'Abbé Aubert s'est frayé une route nouvelle, sans s'ecarter du ton simple & naïf,

le vrai caractere de la fable. Quelquefois à l'exemple de la Fontaine, il a sçu l'adapter aux Sujets les plus élevés, & se jouer avec les vérités les plus philosophiques, qu'il met à la portée du peuple & des enfans. Son modele plaisait sans y penser. M. l'Abbé Aubert plaît, mais il y pense; au lieu que la Mothe pensait trop, & plaisait rarement.

Le goût de M. Pesselier pour la poésie, ne l'empêcha point de publier un Prospectus raisonné d'un ouvrage sur les Finances, qui supposait les connaissances les plus étendues sur cette matiere. Ce Prospectus, en forme de tableau Encyclopédique, lui attira l'attention du Ministere; qui établit pour lui des Bureaux, à la tête desquels il mit l'Auteur, avec des appointemens proportionnés à ses talens & à l'importance de ses travaux.

Il porta ses vues encore plus loin. La Finance tient à la Législation. Il entreprit un *Traité des Loix Coutumieres du Royaume*, dont il n'a fait paraître que le discours préliminaire.

Il donna bientôt après au Public, son Traité d'Education, en deux volumes *in*-12.

Des travaux ſi multipliés, une complexion délicate, une trempe d'eſprit vive & forte, devaient néceſſairement abréger ſes jours ; il voyait ſa ſanté s'affaiblir, & n'en était ni moins actif, ni moins laborieux ; épuiſé de fatigues, il tomba malade au mois de Novembre 1762, languit pendant ſix mois, & mourut le 24 Avril 1763, regretté de tous ceux qui le connaiſſaient.

Quelque bien traité qu'il eut été de la fortune, il épuiſa la ſienne, ſoit par les frais des recherches que la perfection de ſes ouvrages ſur les Finances exigeait, & pour leſquelles il avait un nombre conſidérable de Commis, ſoit par les bienfaits dont il combla ſes parens, qu'il étendit ſur ſes amis, & même ſur des inconnus, dont les talens & l'infortune trouverent en lui des reſſources.

Des vérités morales, exprimées avec facilité : de la douceur, de l'exactitude, de l'harmonie, ſoit en proſe, ſoit en vers, des ſentimens rendus quelquefois avec énergie, & plus ſouvent avec fineſſe, plus d'eſprit que de talent décidé, plus de raiſon que d'enthouſiaſme, plus de réflexion que d'images, caractériſent cet Ecrivain ; qui eût acquis un

degré de réputation plus considérable dans la République des Lettres ; si le desir de se rendre utile à sa famille & à ses amis, ne l'eût engagé à donner la plus grande partie de son tems à des occupations sérieuses. Il fut bon citoyen, mari tendre, ami généreux, aimable dans la société par la douceur de son caractere, & par l'enjouement de son esprit. Il n'a jamais rien dit ni écrit qui pût blesser les mœurs, ni la société ; mérite rare dans un siecle où l'audace, si différente du vrai courage, n'a que trop souvent usurpé la considération due aux talens réels.

Il a fait pour le Théâtre Italien, *l'École du Tems*, Comédie en un acte en vers ; pour le Théâtre Français, *Esope au Parnasse*, Comédie en un acte en vers, mêlée de fables, & *la Mascarade du Parnasse*, qui n'a point été jouée, aussi en vers, & en un acte. On raconte, au sujet de la premiere de ces deux Pieces, une anecdote assez remarquable. Les Comédiens donnaient à la fois, ce jour-là, trois nouveautés, dont la derniere était Esope. La premiere étant tombée, le célebre Acteur Montmenil, vint demander au Public si l'on passerait à la seconde. Cette seconde eut

le même ſort : Montmenil vint encore demander ſi l'on paſſerait à la troiſieme. Le Public rit beaucoup, & prit enfin le parti de l'indulgence : ſa rigueur s'étant épuiſée en quelque ſorte ſur les deux premieres nouveautés ; Montmenil joua le rôle d'Eſope ; circonſtance, qui d'ailleurs, ne nuiſit point au ſuccès de la Piece.

Le recueil de M. Peſſelier renferme encore les ouvrages ſuivans :

Epître à une jeune Muſe.

Autre au Public.

Dialogue entre la Jeuneſſe & la Raiſon.

Epître à M. Jerſain.

Quelques Fables.

Songe de Cidaliſe à Madame D. . ., ouvrage en proſe.

Ses Fables, un volume *in*-8°.

Dialogues des Morts, deux parties.

Lettres ſur l'Education, deux volumes *in*-12.

L'Eſprit de Montaigne, volume *in*-12.

Tableau de Paris, un volume *in* 8°.

Il a fait en grande partie le *Glaneur Français*, trois volumes *in* 12.

Eloge hiſtorique & analyſe des Pieces de Théâtre de Fagan, à la tête de l'é-

dition qu'il en a donnée au Public après la mort de l'Auteur.

Idée générale des Finances.

Doutes proposés à l'Auteur de la Théorie de l'Impôt.

Discours préliminaire d'un Traité des Loix Coutumieres du Royaume.

Ses héritiers ont trouvé, après sa mort, une quantité considérable de Pieces Fugitives, Fables, Epîtres, &c. dont on se propose de donner un recueil au Public.



LES MUSES.

Piece Dramatique en quatre Parties, composée la premiere d'un Prologue, la seconde d'une Tragédie en un acte, la troisieme d'une Pastorale, & la quatrieme d'un Ballet Pantomime, 12 Décembre 1738.

PROLOGUE.

ARLEQUIN & Silvia se plaignent de ne voir plus leur théâtre aussi fréquenté qu'autrefois ; ils sont surpris de voir paraître une Dame qui s'avance vers eux, & qu'ils ne connaissent point. Arlequin la trouve trop lugubre, & sort pour aller chercher quelques-uns de ses Camarades, pour la recevoir plus dignement. Cette Dame est Melpomene, Silvia lui demande quel sujet peut l'amener sur leur Théâtre, & si ce n'est pas les Parodies qu'on y représente, qui l'ont indisposée contr'eux. Melpomene répond qu'elle ne s'est jamais offensée de ces sortes de plaisanteries, & qu'elle les pardonne volontiers à Momus, qui s'égare sou-

vent ainsi pour flatter le goût du siecle.

Romagnesi & Mario viennent demander à Melpomene ce qu'elle exige de leurs services. Elle répond qu'elle cherche un asyle parmi eux. Ces deux Acteurs l'assurent qu'ils ne se croyent point en état de la seconder, & qu'elle doit retourner sur le fameux théâtre dont elle est en possession, & le seul où elle puisse briller.

MELPOMENE.

Ces beaux jours sont passés : hélas! eh quoi, vous mêmes
N'êtes-vous pas instruits de mes malheurs extrêmes?
On néglige aujourd'hui l'art qui fit autrefois
La gloire de la France & le plaisir des Rois,
Depuis que sous mon nom Calioppe trop vaine,
A d'un style empoulé, fait retentir la scène;
Loin d'exciter encor la pitié, la terreur,
Où je sais tour a tour faire passer un cœur;
Le Public qu'a séduit son pompeux verbiage,
Ne veut de mots ronflans qu'un bizarre assemblage,
D'Epithetes sans art, de grands vers tous tissus,
Et des traits recherchés ensemble mal cousus;

Cette ſimplicité, tableau de la nature,
Ces nobles ſentimens, ma plus chere parure,
Les caracteres vrais, juſqu'au bout ſoutenus,
La conduite, les mœurs, ſont-ils encor connus,
Racine eſt aujourd'hui traité de Proſaïque,
La Tragédie enfin n'eſt plus qu'un Monſtre épique,
Ah! ce qui met encor le trouble à mes douleurs,
L'envieuſe Thalie acheve mes malheurs,
Des débris de cet art elle fait tous ſes charmes,
En chauſſant le Cothurne, elle arrache des larmes,
Et n'a plus de ſuccès qu'en uſurpant mes droits;
Ainſi je viens tâcher de faire ouir ma voix
Sur ce même théâtre, où jadis les Corneilles
On fait de ce grand art, admirer les merveilles,
Et c'eſt le ſeul moyen que je dois employer,
Pour ſupplanter Thalie & la mortifier,
Je la dois à mon tour chaſſer de ſon Empire,
C'eſt à vous de répondre à l'ardeur qui m'inſpire,

Liant nos intérêts, tâchons de ramener
Des inconstans, trop prompts à nous abandonner.

Les Comédiens, après quelques difficultés, consentent enfin à se rendre aux vœux de Melpomene. Erato survient, & veut aussi faire jouer une Pastorale sur le même théâtre, ce qui occasionne une petite dispute entr'elle & Melpomene pour la préférence ; mais Arlequin voyant paraître Thalie, s'écrie, voici celle qui les mettra d'accord. Il prie instamment cette Muse de le débarrasser de deux extravangantes, dont l'une veut lui faire prendre la houlette, & l'autre chausser le cothurne.

Thalie est surprise des prétentions de ses sœurs ; elle demande à Melpomene si elle se fera annoncer sous le nom de la Comédie, ce qui occasionne une nouvelle dispute sur le comique larmoyant, dont Thalie veut que Melpomene soit l'Auteur, & dont Melpomene veut donner l'invention à Thalie ; enfin Arlequin veut chasser la Tragédie & la Pastorale. La premiere dit qu'elle défendra ses droits ; Mario se déclare pour elle, & Silvia prend le parti d'Erato ; Arlequin embrasse Thalie, dont il ne

veut pas se séparer, & Romagnesi qui a demeuré neutre, est pris pour arbitre entre les Muses. Il veut les réunir & les garder toutes trois. Melpomene & Erato y consentent; mais Thalie piquée qu'on veuille partager son empire, aime mieux le laisser en proye à ses sœurs, & sort en disant:

> Ah! quel plaisir lorsqu'on les sifflera,
> C'est vainement qu'on me rappellera.

Arlequin est fâché du départ de Thalie. Il s'en console par l'arrivée de Terpsicore qui entre avec Euterpe; on reçoit quelques airs à danser de celle-ci, mais on prie l'autre de vouloir bien imiter les jeux de Thalie. Terpsicore y consent & forme un divertissement avec sa suite, par où finit cette premiere partie, où Melpomene parle toujours en grands vers; Thalie en vers de dix syllabes; Erato en vers libres, & les Acteurs en prose.

PHANAZAR.

Tragédie, ſeconde Partie, 1738. (1)

MÉRODACH qui a découvert la paſſion que Phanazar a pris pour ſa fille Nicie, lui ordonne de ne point rejetter les vœux de ce favori de Belus, quoiqu'il ſoit d'une naiſſance très-obſcure.

Nicie, reſtée ſeule, ſe réjouit d'un ordre très-favorable à ſes deſirs. Elle aimait en ſecret Phanazar & ſon amour peut éclater ſans crainte; Phanazar vient chercher Mérodach, mais ne trouvant que ſa fille, il ſaiſit avec joie cette occaſion de lui parler de ſon amour; il lui fait une déclaration fort vive, quoiqu'à mots couverts. Enfin enhardi par quelques réponſes flatteuſes, de la part de Nicie, il avoue qu'elle eſt l'objet qu'il adore, & ſe jette à ſes genoux. Mérodach, qui l'a ſans doute obſervé, arrive & feint d'être en courroux de la témérité de Phanazar. Nicie, ſurpriſe, veut s'excuſer; ſon pere lui ordonne de

(1) La ſcène eſt à Babylonne.

ſe retirer, & Mérodach reproche enſuite à Phanazar ſon audace, en lui demandant ſi les bontés de Belus lui ont fait oublier ſa vile extraction, Phanazar répond dignement ſur le reproche de ſa naiſſance, & excuſe ſa témérité par la violence de l'amour : Mérodach réplique que les fautes de l'amour ne peuvent être excuſables, qu'autant qu'il eſt porté à l'excès; & flattant ainſi cet Amant d'un doux eſpoir, s'il eſt prêt à faire un grand effort pour le ſervir, il en ranime ſi fort l'ardeur, que ce Prince a lieu de tout attendre. Il lui apprend que pour venger ſon pere, que Belus a fait périr, il a réſolu de lui ravir le jour & l'Empire. Il exige de Phanazar qu'il lui livre l'entrée de la chambre du Roi, pour le poignarder, lui promettant Nicie à ce prix. Phanazar eſt ſaiſi d'horreur, Mérodach s'en apperçoit, & lui dit :

Tu trembles maintenant, tu crains de t'engager.

PHANAZAR.

Je tremble, mais du crime & non pas du danger.

Il ne balance pas, & refuſe au Prince

de seconder sa fureur. Celui-ci lui pardonne ces premiers mouvemens, & tâche de le gagner en lui rappellant les douceurs qu'il peut attendre de l'amour.

PHANAZAR.

Tu cherches vainement à tromper ma raison ;
Mon cœur qu'a révolté ta noire trahison,
Démêle avec horreur ce lâche stratagême,
Prens de plus dignes soins & rentre dans toi-même ;
Si ton avidité pour le suprême rang,
Si la soif de régner, non de venger ton sang,
Des devoirs de sujet effacent la mémoire,
Laisse au moins dans ton cœur quelque place à la gloire ;
Que l'admiration trop due à ce Héros,
Ses exploits inouis, ses immortels travaux,
Que le bien, la grandeur, l'amour de la Patrie,
Pour ce fameux Monarque, appaisent ta furie !
Est-il rien sous tes yeux qui ne parle pour lui,
Et contre ton forfait ne s'éleve aujourd'hui ?
Regarde ces Palais, cette superbe Ville,
Le séjour des beaux Arts, & des talens l'azile,
Qui fait de l'Orient trembler les plus grands Rois,

Qui peut-être à l'Asie un jour sera des loix ;
Regarde cette rive, où l'onde renfermée
Brave des vents fougueux la rage envenimée,
Où nos Vaisseaux jadis inconnus sur les Mers,
Apportent des trésors du bout de l'Univers ;
Et songe que ces lieux en moins d'un demi lustre,
Ont acquis par lui seul, & leur force, & leur lustre,
Qu'ils n'étaient de Limon qu'un tas marécageux,
Et du tigre affamé que le repaire affreux.
Vois ces Peuples polis, généreux, équitables,
Et songe qu'ils sont nés presqu'aussi peu traitables,
Que les Monstres formés dans nos brûlans climats ;
Si le Ciel te faisait régner sur ses Etats,
Tenterais-tu pour nous ce qu'acheva son zele :
Les périls te prêtant une force nouvelle,
Irais-tu de ton rang, quittant la Majesté,
Aux emplois les plus vils rabaissant ta fierté,
Chez cent Peuples divers, jaloux de leurs maximes,
Etudier leurs mœurs, sonder leurs loix sublimes,

Enlever leurs vertus, leurs arts & leurs secrets,
Et les porter ensuite à tes heureux Sujets?
Toi qui veux par le crime envahir la couronne,
Pour apprendre à régner, descendrais-tu du trône?

Mérodach ne se rend point à de si nobles sentimens; il emploie au contraire, les dernieres armes qui lui restent, pour vaincre la fidélité de Phanazar. Il appelle sa fille, & lui dit que son Amant est peu jaloux de la mériter; Nicie restée avec Phanazar, lui reproche d'abord son peu d'ardeur; mais lorsqu'elle est instruite du crime dont elle doit être le prix, elle n'en ressent pas moins d'horreur que son Amant; elle lui avoue sa tendresse, mais elle lui défend d'obéir; elle le prie seulement de ne point découvrir le complot criminel de son pere.

Un seul mot, j'en frémis, ferait périr mon pere,
Ah! si vous exposiez une tête si chere,
Mon cœur d'horreur pour vous désormais animé,
Vous haïrait autant qu'il vous aurait aimé.

Nicie ſort & Phanazar demeure dans une cruelle perplexité, il voudrait obéir à ſa Maîtreſſe, mais ſon devoir lui parle avec empire & le détermine à tout découvrir à ſon Maître. Ce qu'il doit à un Roi ſi généreux ſe préſente d'un côté ; le danger que court ſon Amante s'offre de l'autre ; l'amour & le devoir, l'honneur & la reconnaiſſance le déchirent tour à tour : il s'écrie,

Quel parti, juſte Ciel, prendrai-je déſormais?
Faut-il toujours combattre, & ne vaincre jamais?

Son trouble s'accroît à l'aſpect de Belus qui arrive, & vient lui faire part de ſes nouveaux projets contre Zoroaſtre, Roi de la Bactriane, ſon ennemi, qui eſt ſur le point de détrôner Arbace, Roi des Medes, ſon allié.

Pendant tout ce détail, Phanazar agité n'écoute le Roi qu'avec une diſtraction dont ce Prince s'apperçoit aiſément, il lui en demande le ſujet. Phanazar veut ſe contraindre ; mais Belus ne s'y trompe pas, & preſſe de nouveau ſon favori avec des marques d'amitié auxquelles Phanazar ne peut plus réſiſter il ſe jette aux pieds de ſon Maître &

s'avoue coupable ; il ſe fait un crime d'avoir pu héſiter à lui réveler la conſpiration qui ſe trame contre lui ; enfin preſſé par le Roi d'en nommer le chef, en deux mots il ſe juſtifie ; il remplit ſon devoir & demande grace pour le coupable.

PHANAZAR.

C'eſt. . .

BELUS.

Qui ?

PHANAZAR.

L'Auteur des jours de celle que j'adore.

BELUS, *le relevant.*

Il ſuffit, je conçois, quel trouble était le tien ;
Mais tu ſais mes bontés, acheve & ne crains rien.

Phanazar, raſſuré, avoue tout, & le Roi exige de lui qu'il feigne de ſe rendre aux promeſſes de Mérodach, & qu'il tâche par ce moyen de connaitre tous ſes complices ; Phanazar promet d'obéir, & Belus entendant venir le Prince, ſe retire en un lieu, d'où il pourra tout apprendre par lui-même : la ſcène qui ſe paſſe entre Mérodach & Phanazar, eſt traitée avec beaucoup

d'art ; ce dernier arrache au traître tout le ſecret de la conſpiration, dans laquelle pluſieurs chefs de l'armée, des Grands & du peuple ſont entrés.

Mérodach, convaincu du ſuccès de l'entrepriſe, ſort pour l'aller hâter : Belus revient ſur la ſcène, ordonne à un Garde de faire arrêter les principaux complices qu'il lui nomme, & commande à un autre de ſuivre Mérodach, & de l'amener avec Nicie. Frapé de cet abominable complot, il ſe retourne vers Phanazar, & lui dit :

Aurais-je dû m'attendre à ces complots atroces?
Mon amour a tout fait pour des Peuples féroces,
Sans mœurs, ſans ſentimens, dans les Forêts épars,
Je leur donne des Loix, des Villes & des Arts ;
De Monſtres indomptés j'ai cru faire des hommes,
Que dis-je? en nos ſouhaits, aveugles que nous ſommes,
Je n'ai dans mes travaux que trop bien réuſſi,
Ils ſont hommes, hélas! j'en ſuis bien éclairci,
Qui, pour la perfidie & pour l'ingratitude,

N'ont-ils pas des humains déjà pris l'habitude,
Ces vices inconnus des Lyons & des Ours,
Ne me montrent-ils pas l'effet de mes secours.

Les Gardes amenent Mérodach, à qui Belus reproche son crime. Nicie vient se jetter aux genoux du Roi, pour l'attendrir en faveur de son pere; elle éclatte contre Phanazar. Belus lui répond qu'il l'a servi en fidele sujet & qu'il n'en est que plus digne de son estime. Par gradation il se radoucit sur le crime de Mérodach, & pardonne enfin à ce Prince, mais à cette condition expresse, qu'il ne gardera aucun ressentiment contre Phanazar, & qu'il lui donnera sa fille en mariage; il ajoute:

Apprends qu'un si beau sang, que tant d'appas sont faits
Pour le prix des vertus, & non pas des forfaits.

Mais Mérodach est peu sensible aux bontés du Roi, il entre dans une fureur extrême contre celui qui l'a trahi, & se tue en ordonnant à sa fille d'ô-

ter tout espoir à l'ingrat Phanazar. Nicie obéit & défend à son Amant de jamais paraître à ses yeux. Belus rassure son favori, fait renaître dans son cœur l'espérance de posséder l'objet de son amour, en le comblant de nouveaux bienfaits ; & Phanazar finit la Piece en témoignant ainsi ses sentimens à son Prince.

Ah ! de tant de grandeurs je suis bien moins flatté,
Que de savoir vos jours en sûreté.

Nous ne dirons rien de la Pastorale, qui faisait la troisieme partie, & qui ne disait rien elle-même.

Le Prologue de ce Spectacle parut ingénieux ; la Pastorale qui était intitulée Agatine, fut trouvée froide ; mais la Tragédie par sa conduite, son intérêt, sa versification, sur-tout par la noblesse des sentimens, fut généralement applaudie, & l'on vit avec plaisir toutes ces beautés réunies en un seul acte. Cette Tragédie devait d'abord paraître sous le titre de Minzikof, mais la permission ayant été refusée à l'Auteur, il en changea le titre, quelques

circonstances ; & le Czar Pierre, Empereur de Russie, fut transformé en Belus, Roi d'Assyrie, elle a depuis été rétablie sous son vrai titre dans l'édition qui s'en est faite à la Haye, & on y a corrigé des fautes d'histoire, de géographie & de chronologie, qu'un changement précipité, avait obligé d'y commettre. Le même Auteur a donné au Théâtre Français trois Tragédies, Teglis, Childeric & Megare; ses Œuvres imprimées en trois volumes, contiennent de plus, l'Enlevement Imprévu, la Vengeance Trompée, les Amours des Grands Hommes, Opéra, & Léandre & Hero, Ballet lirique. Pierre Morran, était Gentilhomme ; ce qui lui arriva à la premiere représentation de l'Esprit de Divorce, suffit pour faire connaître son caractere, il commença à travailler pour le Théâtre en 1738, & il est mort en 1757.

ORPHÉE.

Ballet-Pantomime, quatrieme Partie, 1738.

LE Théâtre repréſente l'avenue des Enfers, Orphée y arrive ſeul en déplorant la perte de ſa chere Euridice : des Monſtres infernaux veulent lui fermer l'entrée de ce fatal ſéjour. Orphée joue de la lyre, & les Monſtres charmés s'appaiſent & ſe retirent ; d'autres Monſtres leur ſuccédent ; Cerbere, Caron, les Parques, les Furies, tous s'oppoſent à ſon paſſage & ſe laiſſent fléchir par la douceur des ſons qu'il tire de ſa lyre. Alors l'enfer s'ouvre, Pluton y paraît ſur ſon thrône avec Proſerpine, & les autres Divinités infernales ; il eſt ſurpris de l'audace du mortel qui oſe pénétrer juſques dans ſon empire, il donne même des marques de ſon courroux, mais il éprouve bientôt la puiſſance de l'art enchanteur d'Orphée, qui dans ce moment tire de ſa lyre les ſons les plus tendres & les plus touchans, pour fléchir ce Juge ſévere ; il ſe jette à ſes genoux, & lui

déclare le ſujet de ſon déſeſpoir. Pluton qui n'eſt pas moins attendri que Proſerpine, ſe rend aux deſirs d'Orphée, il ordonne qu'on lui ramene Euridice, mais il explique à quelle condition il peut la poſſéder.

Orphée ſe livre à la joie, ſa tendre épouſe paraît, & comme il n'oſe la regarder, il lui fait entendre par ſes mouvemens, qu'elle doit le ſuivre ſans s'offrir à ſes regards. On entend quelque bruit, Orphée en eſt allarmé; le bruit redouble, la peur les ſépare; des monſtres paraiſſent, le fidele époux craint pour ſa chere Euridice, il s'empreſſe de la chercher, & l'apperçoit entre les bras des furies qui l'obligent de rentrer dans les enfers. Orphée ayant laiſſé échapper un de ſes regards ſur elle, pluſieurs furies charmées d'avoir enlevé Euridice à ſon époux, viennent encor le tourmenter par des demonſtrations très-vives & très-preſſées.

Orphée ſe livre à toute ſa douleur, il ſuccombe, ſe jette preſque mort ſur un rocher, & les furies ſe retirent.

Le théatre change & repréſente une vaſte campagne, qui offre pluſieurs points de vue agréables. Des Bacchantes qui reviennent de célébrer leurs orgies,

orgies entourent Orphée, & veulent l'obliger à prendre part à leurs jeux ; il s'en défend, elles le ſaiſiſſent ; il veut fuir, elles le pourſuivent & le frappent de leurs tyrſes, leur fureur augmente, elles le pourſuivent juſques ſur le rocher, & ne pouvant échapper à leur fureur, il ſe précipite.

A l'inſtant on voit un Vautour deſcendre des cieux ; il enleve ſa lyre, qui, transformée en un aſtre brillant, va prendre place parmi les ſignes céleſtes.

Les Bacchantes recommencent leurs danſes avec de nouveaux tranſports, qui finiſſent le divertiſſement avec beaucoup de vivacité.

Ce Ballet ingénieux eſt de la compoſition de M. Riccoboni, & la muſique de M. Blaiſe, Baſſon de la Comédie Italienne.

Ce ſpectacle complet eſt, comme on l'a déjà dit, de M. de Morand, & fut très-bien reçu du Public ; toutes les parties n'en eurent pas cependant un égal ſuccès ; le Prologue parut ingénieux ; mais un peu long, & la Paſtorale très-froide, quoique bien verſifiée ; mais la Tragédie eut une victoire complette ; conduite, intérêt,

versification, tout fut également applaudi, & l'on vit avec plaisir toutes ces beautés rassemblées dans un seul acte, ce qui avait été tenté plusieurs fois sans succès. On ôta, après les premieres représentations, le Prologue & la Pastorale, pour ne point laisser d'ombre à la gloire de l'Auteur.

LES SINCERES.

Comédie en un acte en prose, 13 Janvier 1739. (1)

Un Valet & une Soubrete veulent brouiller deux Amans, qui font profession d'une sincérité ridicule & hors de saison. Ils se servent pour y parvenir de cette même franchise, qui dégénere en vice quand elle est portée à l'excès. Ils irritent la Maîtresse contre l'Amant, parce que ce dernier a dit trop librement ce qu'il pensait au sujet de sa Maîtresse, & c'est cette brouillerie qui fait le dénouement de la Piece.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que ni le Valet, ni la Suivante n'ont aucun intérêt à la brouillerie, & qu'au lieu

(1) La scène se passe en Campagne, chez la Marquise.

que dans la plûpart des autres Comédies, les Domestiques veulent marier leurs Maîtres, pour être plus à portée de se marier eux-mêmes, ceux-ci commencent par s'assurer entr'eux d'une indifférence réciproque, pour se mettre hors d'intérêt, & pour agir conformément à leurs intentions. Il y a bien de l'apparence que l'Auteur des Sinceres, a voulu se distinguer des autres par une route moins battue.

Les deux Valets font l'exposition de la Piece, par les deux portraits de leurs Maîtres; Lisette commence par celui de la Marquise.

LISETTE.

Il y a bien des choses dans ce portrait là : en gros, je te dirai qu'elle est vaine, envieuse & caustique; elle est sans quartier sur vos défauts, vous garde le secret sur vos bonnes qualités; impitoyablement muette à cet égard, & muette de mauvaise humeur, fiere de son caractere sec & formidable, qu'elle appelle austérité de raison, elle épargne volontiers ceux qui tremblent sous elle, & se contente de les entretenir dans la crainte. Assez sensible à l'amitié, pourvu qu'elle y prime, il

faut que son amie soit sa sujette, & jouisse avec respect de ses bonnes graces : c'est vous qui l'aimez, c'est elle qui vous le permet ; vous êtes à elle, vous la servez & elle vous voit faire. Généreuse d'ailleurs, noble dans ses façons ; sans son esprit qui la rend méchante, elle aurait le meilleur cœur du monde ; vos louanges la chagrinent, dit-elle ; mais c'est comme si elle vous disait : louez-moi encore du chagrin qu'elles me font. Quant à moi, j'ai là-dessus une petite maniere qui l'enchante, c'est que je la loue brusquement, du ton dont on querelle. Je boude en la louant, comme si je la grondais d'être louable, & voilà surtout l'espece d'éloge qu'elle aime, parce qu'il n'a pas l'air flatteur, que sa vanité hipocrite peut le savourer sans indécence. C'est moi qui l'ajuste & qui la coëffe. Dans les premiers jours je tâchai de faire de mon mieux, je déployai tout mon savoir faire. Eh ! mais Lisette, finis donc, me disait-elle, tu y regarde de trop près, tes scrupules m'ennuyent ; moi j'eus la bétise de la prendre au mot, & je n'y fis plus tant de façon, je l'expédiai un peu aux dépens de ses graces. Oh ! ce n'était pas là son compte, aussi me

brusquoit - elle ; je la trouvais aigre, acariâtre — vous êtes gauche, laissez moi, vous ne savez ce que vous faites — mais, dis-je, d'où cela vient-il ? je le devinai, c'est que c'était une coquette qui voulait l'être sans que je le sçusse, & qui prétendait que je le fusse pour elle ; son intention, ne vous déplaise, était que je fisse violence à la profonde indifférence qu'elle affectait là dessus. Il falloit que je servisse sa coqueterie sans la connaître, que je prisse cette coqueterie sur mon compte, & que Madame eut tous les bénéfices des friponneries de mon art, sans qu'il y eut de sa faute.

Frontin paie Lisette, du portrait qu'elle vient de lui faire de la Marquise sa Maîtresse, par celui d'Ergaste son Maître.

FRONTIN.

Il dit ce qu'il pense de tout le monde ; mais n'en veut à personne : ce n'est pas par malice qu'il est sincere, c'est qu'il a mis son affection à se distinguer par là. Si pour paraître franc il fallait mentir, il mentirait ; c'est un homme qui vous demanderait volontiers, non pas m'estimez-vous ? mais êtes-vous étonné de moi ? Son but

n'eſt pas de perſuader qu'il vaut mieux que les autres; mais qu'il eſt autrement fait qu'eux, qu'il ne reſſemble qu'à lui. Ordinairement vous fâchez les autres en leur diſant leurs défauts; lui, vous le comblez d'aiſe, en lui parlant des ſiens, parce que vous lui procurez le rare honneur d'en convenir; auſſi perſonne ne dit-il tant de mal de lui que lui-même: il en dit plus qu'il n'en ſait à ſon compte. Il eſt ſi imprudent, il a ſi peu de capacité, il eſt ſi borné, quelquefois même ſi imbécille, que je l'ai entendu s'accuſer d'être avare, lui qui eſt libéral, ſurquoi chacun leve les épaules, & il triomphe. Il eſt connu par-tout pour homme de cœur, & je ne déſeſpere pas que quelque jour il ne diſe qu'il eſt un poltron. Voulez-vous qu'il parle de vous en meilleurs termes qu'il ne ferait de ſon meilleur ami, brouillez-vous avec lui, la recette eſt ſûre: vanter ſon ami, cela eſt trop peuple; mais louer ſon ennemi, le porter aux nues, voilà le beau. L'autre jour un homme contre qui il avait un Procès, & qui le connaiſſait bien ſans doute, vint lui dire, tenez ne plaidons plus, jugez-vous vous même, je vous prends pour arbitre: là deſſus, voilà mon homme qui s'al-

lume de la vanité d'être extraordinaire ; le voilà qui pese, qui prononce gravement contre lui, & qui perd son Procès, pour gagner la réputation de s'être condamné lui-même. Il fut huit jours enivré du bruit que cela fit dans le monde.

Il est aisé de voir que ces deux caracteres, quoiqu'affectant tous deux d'être sinceres, sont pourtant fort différens l'un de l'autre. La Marquise ne l'est que par un rafinement de coquetterie, & Ergaste ne le veut paraître, que pour se donner un relief de singularité.

Quoi qu'il en soit, voilà l'unique motif qui porte le Valet & la Suivante, à rompre un mariage qui ne leur importe aucunement. Ils ne savent d'abord comment ils s'y prendront : ils doivent paraître brouillés ensemble, sans prévoir où cela pourra les conduire.

LISETTE.

Je ne saurais t'expliquer mon projet, j'aurais de la peine à me l'expliquer à moi - même. Ce n'est pas un projet, c'est une confusion d'idées fort spirituelles, qui n'ont peut-être pas le sens

commun; mais qui me flattent : je verrai clair à meſure, à préſent je n'y vois goute. J'apperçois pourtant en perſpective des diſcordes, des querelles, des dépits; des explications, des rancunes; tu m'accuſeras, je t'accuſerai, on ſe plaindra de nous, tu auras mal parlé, je n'aurai pas mieux dit; tu n'y comprends rien, la choſe eſt obſcure : je haſarde, je te conduirai & tout ira bien.

Liſette eſpere ſans-doute, profiter de tout ce que le haſard fera naître; le reſte eſt entre les mains de l'Auteur, qui ne doute point que la ſincérité d'Ergaſte, ne fourniſſe à Frontin & à Liſette de quoi le brouiller avec la Marquiſe, ce qui ne tarde pas à arriver. Dorante vient avec Araminte, ce Dorante aime la Marquiſe, qui lui préfere Ergaſte, parce que ce dernier, ayant la réputation d'être ſincere, flatte plus ſa vanité, par les moindres éloges qu'il fait de ſa beauté, que Dorante, par tout ce que ſa paſſion lui peut inſpirer de plus pathétique.

Liſette, par bonté de cœur, promet à Dorante de lui faire épouſer la Marquiſe ſa Maîtreſſe, & Frontin, de ſon côté, dit à Araminte, qu'il prend la

liberté de lui transporter Ergaste son Maître. Lisette reprend la parole, & dit à Frontin, que ce ne sera pas faire un grand présent à Araminte, en lui donnant Ergaste pour époux : Frontin dit à peu près la même chose de la Marquise, & Dorante irrité, lui dit qu'il lui donnerait cent coups de bâton, sans la considération qu'il a pour son Maître. Ergaste survient, & trouvant Dorante en colere, il lui en demande la raison ; Dorante se contente de lui dire que son Valet est un insolent.

FRONTIN, *à son Maître.*

Ah ! Monsieur, si la sincérité loge quelque part, c'est dans votre cœur ; parlez, la plus belle femme du monde, est-ce la Marquise ?

ERGASTE.

Non, la Marquise est aimable, & non pas belle ; sans aller plus loin, Madame (montrant Araminte) a les traits plus réguliers ; mais que veut dire cette mauvaise question ?

Il n'en faut pas davantage à Frontin & à Lisette, que ce trait de sincérité ; ils en instruisent la Marquise, qui

rompt ſon mariage avec Ergaſte. Celui-ci a beau vouloir donner un ſens favorable à ſa déciſion, en diſant à la Marquiſe qu'elle a, par deſſus la beauté d'Araminte, l'avantage d'être plus aimable qu'elle ; toutes ces explications lui paraiſſent frivoles ou forcées, elle lui donne ſon congé, & rend juſtice à Dorante qu'elle avait toujours maltraité; & Ergaſte ſe conſole de cette préférence auprès d'Araminte, qui le dédommage de l'injuſtice de la Marquiſe.

Cette Comédie, qui eſt de M. de Marivaux, fut très-applaudie à la premiere repréſentation ; mais le Public lui rendit juſtice par la ſuite, & ſans ſe laiſſer éblouir par les détails, il en jugea le ſujet peu intéreſſant, & l'intrigue ridicule. En effet, l'action n'a nulle conſiſtance, & ſi l'on retranchait tout ce qui n'eſt que converſation, il ne reſterait pas de quoi faire deux ſcènes. Cet Auteur abuſait quelque fois de ſon eſprit, & un homme célebre l'a très bien jugé, en diſant qu'il s'amuſait à peſer des riens dans des balances de toiles d'araignées

ALCESTE.

1739.

L'OPÉRA ayant remis la Tragédie lyrique d'Alceste, les Comédiens Italiens redonnerent aussi leur Parodie, dont nous avons fait l'extrait en 1728; mais ils y ajouterent des Couplets qui méritent d'être rapportés, parce qu'ils font la critique des Ouvrages qui furent donnés dans ce tems là. Ils sont placés dans la scène de Caron, qui passe les ombres aux enfers.

L'OMBRE DE BELUS (1)

AIR: *L'autre jour dessous un Ormeau.*

Cher Caron, tu vois un Héros
De Moscovie,
Transplanté fort mal à propos
En Assyrie,
Quoiqu'applaudi fortement,
L'on m'a vû promptement,
Finir ma triste vie.

(1) Dans l'acte de la Tragédie des Muses.

CARON.

Pour avoir plus de crédit,
Vous étiez trop petit.

L'OMBRE.

AIR: *Ce n'est point par effort qu'on aime.*

Dans ma petite Tragédie,
Je n'ai pourtant rien oublié,
A l'amour, à la perfidie,
J'opposais l'honneur, l'amitié,
Enfin l'ame était attendrie.

CARON.

Oui, les Acteurs faisaient pitié.

AIR: *Des Pélerins.*

Quel est cette Ombre épouvantable,

L'OMBRE.

Je suis Médus, (1)
Qui par un malheur effroyable,
N'existe plus;
En vain pour prolonger mes jours,
Mes mains hardies,
Avaient emprunté le secours
De quinze Tragédies.

---

(1) Tragédie de Deschamps, donnée sans succès.

CARON.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

Quelle eſt cette ombre ridicule.

L'OMBRE.

C'eſt mon ſoutien le ſomnambule, (1)

N'eſt-il pas rempli d'agrément ?

Dites, mon cher, que vous en ſemble ?

CARON.

Que vous étiez nés juſtement

Tous les deux pour mourir enſemble.

Une autre OMBRE.

AIR : *Ton humeur eſt, Catherine.*

Je ſuis la dolente Alceſte,

Paſſe-moi, mon cher Caron.

CARON.

Hélas ! dans ce jour funeſte,

Je vous paſſe tout de bon,

Contre vous le ſort décide,

Vous demeurerez là-bas,

Et pour le coup, votre Alcide

Ne vous en tirera pas.

---

(1) Comédie en un acte, par un anonime donnée & tombée le même jour que Médus.

LE RIVAL FAVORABLE.

Comédie en trois actes, en vers, 30 Janvier 1739. (1)

LA Fleur, Valet de Chambre de Damon, demande à Marton, Suivante de Clarice, quel eſt le retour que ſon Maître peut eſperer de ſa Maîtreſſe, qu'il ſoupçonne d'être un peu coquette.

MARTON.

Non, l'ame de Clarice eſt plutôt indéciſe,
C'eſt l'inégalité qui la caractériſe,
Son cœur, depuis qu'il eſt combattu par l'amour,
Semble en bizarrerie augmenter chaque jour,
Il veut vaincre ſa flâme, & cet effort extrême,
Le rend à tout moment différent de lui-même;
Le matin, l'humeur gaie; à midi, l'eſprit noir;
Prude l'après dînée, & coquette le ſoir;
Hier le ſentiment était ſeul ſa manie,

(1) La ſcène eſt à Paris, chez Clarice.

Et l'esprit aujourd'hui sera sa fantaisie,
Elle était disposée au mieux en se levant,
Et l'amour l'emportait, j'en ai même un garant.

Ce garant dont parle Marton est un billet tendre, dont elle a été chargée pour Damon; mais elle ne le trouve plus dans sa poche. Elle prie la Fleur, de n'en point parler à son Maître; ce qui la console de l'avoir perdu, c'est qu'il n'est pas signé. Elle ajoute que ce billet n'est plus de saison, attendu que sa Maîtresse lui paraît vouloir changer, & que pour y parvenir, elle semble approuver les soins d'un jeune Robin, nommé Léandre, qui l'amuse par son babil. La Fleur parle à Marton de l'amour qu'il a pour elle; il n'est pas trop satisfait de sa réponse, & leur conversation est interrompue par l'arrivée de Damon.

La Fleur annonce à Damon que Léandre est son Rival, tout son ami qu'il est. Damon ne le croit pas redoutable; mais la Fleur lui fait entendre que tel qu'il est, il pourrait bien le supplanter: voici la raison qu'il en donne.

Il a de l'enjouement, du jargon, du caquet,
Il est avantageux, je crains pour votre flamme,
Avec ces armes-là l'on subjugue une femme.

Léandre vient, & d'un air enjoué, il avoue à Damon qu'il est son Rival, & qu'il vient lui proposer des arrangemens dans cette rivalité, qui pourront empêcher de les désunir.

LÉANDRE.

Soyons Rivaux unis; nous devons par prudence
Faire agir l'artifice & non la violence,
Conduisons-nous ici comme on fait au Palais,
Et menons notre amour comme on mene un Procès,
Sollicitons sans bruit; notre Juge est Clarice,
Appliquons tout notre art à la rendre propice,
Attachons-nous au tour, le succès en dépend,
C'est par lui qu'un Procès devient bon ou méchant,
Et puisqu'enfin l'Amant au Plaideur est conforme,
Pour emporter le fonds, faisons valoir la forme.

Damon paraît charmé de l'allégorie, & répond au Robin :

Je compte uniquement ſur elle, & nous verrons
Si ſa forme, Léandre, emportera le fonds.

Comme Léandre eſt fort avantageux, il propoſe à Damon le parti d'une fête galante, que le gagnant donnera à Clarice aux dépens du perdant; il eſt ſi ſûr de ſon fait, qu'il dit à ſon Rival en tirant ſa montre :

Tiens, il eſt bien-tôt
Cinq heures & demie, aux trois quarts de plein ſaut,
Je déclare ma flâme, & ſa fierté diſpute
Une ſeconde ou deux; j'inſiſte une minute,
A ſix heures pour moi ſa fierté s'adoucit,
Je te déboute à ſept & je l'épouſe à huit.

Damon, peu intimidé de la gaſconade, accepte le parti & ſe retire.

Léandre fait connaître dans un monologue, qu'il a ramaſſé la lettre que Marton à laiſſé tomber de ſa poche, & qu'il veut en tirer parti n'y ayant ni ſuſcription ni ſignature.

Clarice vient avec Marton à qui elle dit, qu'elle ne veut point d'Amant déclaré : elle retient Léandre qui veut

ſe retirer. Au premier mot d'amour qu'il prononce, elle l'arrête tout court; mais comme il croit que ce n'eſt que le mot d'amour qui l'effraie, il l'aſſure qu'il ne le prononcera plus, & que lorſqu'il lui dira *bon jour* ou *bon ſoir*, cela voudra dire *je vous aime*, & il la quitte promptement en lui diſant *bon ſoir*.

Quelque plaiſir que Clarice goûte à la converſation de Léandre, ſon cœur décele le penchant qu'il a pour Damon, & elle en fait l'éloge, même en parlant de ſon Rival.

C'eſt l'eſprit du jour, c'eſt celui du grand
monde,
Et qu'on doit préférer à l'étude profonde;
Sa converſation d'autant plus me ſéduit,
Qu'il parle ſelon moi, comme Damon écrit;
Et tu ſais que Damon écrit mieux que perſonne,
Ses billets ſont charmans par le tour qu'il leur
donne,
C'eſt par-là qu'il m'a plu.

Cependant, Damon qui arrive reçoit un très-mauvais accueil de Clarice; elle le quitte en lui diſant qu'il doit ſe priver de ſa vue.

Mon repos le desire
Et mon bonheur le veut, ces mots doivent
suffire,
Ne me revoyez plus, adieu.

Damon qui ne comprend rien à tout ce qu'il vient d'entendre, demande à Marton, si Léandre l'emporte sur lui dans le cœur de son infidelle Maîtresse, & Marton tâche de le consoler ainsi :

Puisqu'il faut rassurer votre esprit allarmé,
Léandre plaît, Monsieur, mais vous êtes aimé.

Damon veut rendre à Clarice inconstance pour inconstance ; il croit même sentir l'indifférence succeder à l'amour, & le calme à l'agitation ; mais il en parle de maniere à faire connaître tout le contraire.

Au second acte, Marton apprend à Frontin que Clarice rappelle son Maître ; mais à condition qu'il ne reviendra chez elle que comme ami, & point du tout comme Amant. Damon, charmé de son rappel, que Frontin vient de lui annoncer, demande, avec un ton de confiance à Léandre, en quel état sont ses affaires auprès de Clarice ; Léandre affecte un air de modestie,

pour mieux faire donner Damon dans le piége qu'il lui prépare, & sur lequel il a déja prévenu Arlequin son Valet: en effet, celui-ci vient lui dire qu'un Page demande à lui parler. Léandre apprend à Damon, que c'est un billet doux qu'un Duc lui demande pour une nouvelle Maîtresse, & il prie Damon de l'écrire pour lui.

J'ai le don de parler, & toi celui d'écrire.
. . . .
Fais-moi donc ce plaisir, Damon, je t'en conjure,
Je ne suis pas ingrat, écris, écris pour moi,
Et quand tu le voudras, je plaiderai pour toi.

Damon, après avoir résisté, se rend à la priere de Léandre, il écrit ce qu'il lui demande & il se retire; mais ce perfide ami, se confiant au piege qu'il a dressé, arrête Damon, & lui fait voir le billet que Marton a perdu, & qu'il a trouvé; comme il est sans adresse, il n'est pas difficile que Damon croie qu'il a été écrit à son Rival qui le lui présente, & il y lit ces paroles: » Non, je ne puis plus m'en défen- » dre, il faut que je vous aime malgré » moi; si mon repos vous est cher,

» ne me revoyez plus; votre présence » & vos discours me causent trop de » trouble & trop d'agitation.... Mais, » non, revenez plutôt, je suis trop in- » quiette & trop ennuyée quand je ne » vous vois pas, & tourment pour » tourment, je préfere le trouble à » l'inquiétude & l'agitation à l'ennui ».

Damon est si outré de ce qu'il vient de lire, qu'il sort brusquement & emporte le billet.

Léandre se console aisément du larcin que Damon lui fait, il n'est occupé que de l'usage qu'il veut faire de la lettre, qu'il vient d'écrire à sa priere.

LÉANDRE.

Il vient de me prêter des armes contre lui,
Et son billet sera son Arrêt aujourd'hui;
Celui qu'il tient de moi, l'écarte & m'en délivre,
Mon plan n'est plus douteux, & je n'ai qu'à le suivre
Pour jouir du succès qu'espere mon amour.

Clarice arrive au gré de la nouvelle perfidie que Léandre a imaginée; après l'avoir badiné quelque tems, de l'ingénieux moyen qu'il a employé pour ne

lui plus parler d'amour, dans les termes ordinaires, elle vient à plaindre Damon, ſur les inquiétudes que pourra lui cauſer cet innocent commerce d'eſprit ; Léandre lui répond, que Damon n'en prendra nulle jalouſie, puiſqu'il a lui-même pris de nouveaux engagemens. Clarice d'abord, croit que Damon lui eſt trop attaché, pour qu'elle doive craindre ce changement ; mais Léandre l'en convainct, en lui remetant le billet qu'il a fait écrire à Damon, & qui eſt conçu en ces termes :

» L'approbation que vous avez » donnée à ma tendreſſe mérite tous » mes remercimens ; je me rappelle » vos bontés avec tranſport, elles for- » ment dans mon cœur un lien qui » m'attache à vous pour jamais, & qui » rompt tout autre engagement. Ma » Déeſſe, ne ſoyez donc plus jalouſe » de la Dame en queſtion, avec tant » de jeuneſſe & de beauté peut-on » craindre une Rivale ? Que n'ai-je » un plus grand ſacrifice à vous fai- » re ! ».

Clarice diſſimule par fierté, le coup mortel que ce billet vient de lui porter ; elle demande à Léandre, comme

par un ſimple mouvement de curioſité le nom de ſa Rivale ; & Léandre lui nomme au haſard le nom d'Eliante ; mais par malheur pour lui, cette même Eliante arrive à l'inſtant, pour faire un médiateur, dont elle a été priée par Clarice. Léandre ſe trouve dans un grand embarras, & prie Clarice de ne point parler du billet ; mais il lui eſt impoſſible de reſter indifférente ſur une choſe qui lui eſt ſi importante, elle parle d'abord en amie à Eliante ſur ſa nouvelle conquête : Eliante nie cet engagement comme une fauſſeté. On lui confronte Léandre, qui a beſoin de tout ſon eſprit pour ſe tirer de cette affaire. Cependant la fermeté d'Eliante le jette dans un grand embarras, que Marton vient ſuſpendre, pour un inſtant, en venant dire à ſa Maîtreſſe que la Marquiſe les attend les cartes à la main. Léandre veut ſe ſauver ; mais il eſt emmené malgré lui pour faire le quatriéme, & le ſecond acte finit. Le troiſiéme naît d'un nouvel incident.

Damon, piqué de l'infidélité prétendue de Clarice, veut l'imiter dans ſon changement, ſans ſavoir préciſément l'objet auquel il adreſſera ſes vœux. Marton & Frontin lui en nomment pluſieurs,

ce qui donne lieu à différens portraits dont il n'eſt pas ſatisfait; enfin, obligé de ſe déterminer pour quelqu'un, il choiſit Eliante que Frontin lui nomme. Léandre vient, & il lui fait confidence de ſon nouvel amour pour Eliante, ce qui cauſe à celui-ci un nouvel embarras, parce qu'il craint un ſecond éclairciſſement au ſujet de la lettre, & pour ſe tirer d'affaire, il emmene Damon pour lui expliquer une choſe qu'il lui importe d'apprendre.

A peine ſont-ils partis que Clarice & Eliante arrivent. Clarice renvoie Marton pour ménager la gloire d'Eliante: lorſqu'elle eſt ſortie, la converſation eſt vive de part & d'autre, & c'eſt dans ce moment que Damon, pour ſe venger de Clarice, vient devant elle avouer qu'il aime Eliante; celle-ci eſt auſſi étonnée de cette déclaration, que Damon l'eſt de la lettre que Clarice lui montre, & qu'il reconnaît pour celle que Léandre lui a fait écrire; mais ſans s'expliquer, il répond à Clarice en lui remettant le billet qu'il tient de Léandre, & Eliante, indignée de ſe voir ainſi outragée, ſe retire

Damon prend ſoin de la juſtifier en ſon abſence; il ſoutient bien qu'il l'aime;

me ; mais il avoue qu'elle ne le paie d'aucun retour : enfin, après les reproches on passe aux justifications, ce qui est assez ordinaire chez les Amans; & ceux-ci, ayant éclairci l'histoire des billets qui les ont brouillés, Clarice dit à Damon, que pour lui prouver qu'elle ne lui est pas infidelle, il ne lui reste qu'un seul moyen, c'est d'accepter sa main. L'épreuve est trop agréable à Damon pour qu'il la refuse, Léandre, le Rival favorable, qui a donné lieu à Damon de se justifier aux yeux de Clarice, se console aisément, paie de bonne grace le pari qu'il a perdu, & Arlequin, son Valet, vient annoncer le divertissement, qu'il croyait donner aux dépens de Damon, qui explique cet incident à Clarice.

Il a fait contre moi le pari d'une fête,
Qu'avant la fin du jour vous seriez sa conquête ;
Mais la forme n'a pas prévalu sur le fonds,
Et c'est lui qui pour moi payera les violons.

CLARICE, *à Léandre.*

Vous nous donnez le bal ; mais rien n'est plus honnête.

LÉANDRE.

Il n'eſt point de réplique à de tels incidents,
Et l'amour par Arrêt me condamne aux dé-
pens.

Dès que Léandre s'eſt avoué condamné, le Divertiſſement commence: on danſe, & il finit par le Vaudeville ſuivant.

Le PARI.

VAUDEVILLE.

Damon, vous ne ſauriez me plaire,
Je gage, dit-il, le contraire;
A l'inſtant un bras eſt ſaiſi,
Il baiſe la main d'Iſabelle,
Finiſſez donc, je ſens, dit-elle,
Que je vais perdre le pari.

✕

Liſidor aimé de ſa femme,
Voulut gager contre Pirame,
Qu'il n'en ſerait jamais trahi;
Pirame voit, preſſe la Belle,
Trois jours la rendent infidelle;
Ne faiſons jamais de pari.

✕

Orgon, vieux Tuteur de Lucile,
Tout prêt d'épouſer ſa pupille,
Veut gager qu'il en eſt chéri;
Monſieur, dit la Fillette franche,
Tirant le Barbon par la manche,
Vous allez perdre le pari.

☓

Cette Piece, qui eſt une des meilleures de Boiſſi, fut très-applaudie du Public, qui trouva l'intrigue bien conduite, la ſituation vraiment comique, les caracteres ſoutenus, & la verſification élégante : elle a ſouvent été repriſe, & toujours vue avec plaiſir.



L'AMANT PROTHÉE.

Comédie en trois actes, en vers, 5 Mars 1739. (1)

Blaise, Jardinier & Concierge du Château, fait confidence à Perrette sa femme, du tour qu'il joue à trois Amans de leur Maîtresse Orphise, qui lui ont promis une grande récompense. Il a fait tenir trois lettres de ces trois Rivaux à Orphise, qui veut s'en divertir. Perrette approuve un dessein dont il doit revenir de l'argent, elle se retire après avoir promis de le seconder.

Un quatriéme Amant se présente; Blaise le reconnait pour Valere, fils du Seigneur du Village voisin. Valere, sans l'appercevoir, fait connaître dans un monologue qu'il est amoureux d'Orphise, il le voit enfin, & se propose de le mettre dans ses intérêts, à la faveur de vingt louis, qui font ouvrir les yeux à Blaise, qui en espere encore plus.

(1) La scène est dans le Château d'Orphise.

Blaiſe avoue à Valere qu'il a trois Rivaux, qui l'ont chargé chacun d'une lettre pour Madame, à qui les trois lettres ont été données par ſon moyen. Valere en conçoit une mauvaiſe idée, qui dégrade Orphiſe dans ſon eſprit; mais le Jardinier Concierge la réhabilite dans ſon cœur, en lui diſant que ſa Maîtreſſe veut ſeulement s'en divertir, & que c'eſt pour cela qu'elle conſent à voir ces trois ſoupirans. Valere comprend, par la maniere dont Blaiſe les fait parler, que l'un eſt Anglais, l'autre Normand, & le troiſiéme Gaſcon.

C'eſt ſur ces trois ſortes de Perſonnages qu'il forme ſon Plan; il veut les contrefaire tous trois, & leur donner un ridicule, qui les faſſe congédier par Orphiſe. Pour exécuter ce projet comique, il exige de Blaiſe qu'aucun de ces Iroquois ne puiſſe voir Orphiſe, & que tout accès auprès d'elle leur ſoit fermé par Perrette ſa femme & par lui. Blaiſe lui promet tout; Valere ſort pour aller donner ordre à ce qui eſt néceſſaire à l'exécution de ſon projet. L'Anglais ſe préſente à Blaiſe, & lui demande des nouvelles de ſa lettre à Orphiſe. Blaiſe lui répond que Madame conſent à

le voir ; mais que ce ne ſera que demain ; à cauſe d'un mal de tête qui ne lui permet de voir perſonne. Il ne laiſſe pas d'attraper dix guinées, que l'Anglais lui donne en attendant mieux ; à peine a-t-il reçu cet argent, que le Normand ſurvient ; pour ſe tirer d'embarras, il dit à ce dernier de ſe bien garder de parler de ſon amour devant ce Cavalier, qui eſt le frere de Madame, & qui ferait furieux s'il ſavait ce tripotage. Blaiſe dit en même tems à l'Anglais que le Normand eſt l'oncle d'Orphiſe, & qu'il ne veut pas abſolument qu'elle ſe marie, afin que tout ſon bien vienne un jour à ſes enfans.

Blaiſe s'étant retiré le Normand entreprend de gagner le prétendu frere d'Orphiſe, l'Anglais forme à peu près le même deſſein envers l'oncle ſuppoſé; il lui demande ſa niece en mariage : le Normand qui a une niece dont il ſerait ravi d'être défait, la lui promet ; mais à condition qu'en revanche il lui accordera ſa ſœur ; l'Anglais lui répond qu'il n'a point de ſœur ; le Normand prend cela pour un refus, & lui répond à ſon tour qu'il n'a point de niece. Blaiſe, au fond du théâtre,

veut empêcher le Gascon d'entrer, attendu que des deux Cavaliers qu'il voit, l'un est frere d'Orphise & l'autre son oncle. Ce troisiéme Rival ne laisse pas de les acoster pour les mettre dans ses intérêts : l'imbroglio augmente, le Gascon & l'Anglais mettent l'épée à la main; le Normand les laisse faire, pour leur succeder s'ils viennent à se tuer. Blaise vient au bruit des épées; ils se réunissent tous trois contre lui, & veulent le punir de les avoir trompés.

BLAISE.

Vous me devez récompense, au contraire;
C'est pour vous empêcher de vous entrassommer
Que j'avions fait ce coup de Maître;
Mais puisque vous avez l'honneur de vous connaître,
Le mal est fait; partant bien loin de vous chemer,
Piquez chacun votre âne & jettez les œillades;
Faites des complimens, les présens à la main,
Faites danser Madame avec des serénades,
Ç'a la bouttra peut-être en train.

Le Gascon, qui a déja préparé une

fête, approuve ce conseil, & l'Anglais & le Normand consentent à en être les spectateurs : à la fin de ce Divertissement, on chante les couplets suivans.

Autrefois l'Amant sincere,
Aimait plus fidélement ;
Mais pour vaincre une Bergere,
Que d'efforts il fallait faire !
L'on allait bien doucement :
Aujourd'hui la récompense
S'obtient plus facilement,
Qu'a-t-il besoin de constance ?
Il se voit payer d'avance,
Et s'enfuit comme le vent.

✕

Quand je trouve dans ma course
Un honnête-homme, obligeant,
Qui pour faire une ressource,
M'a par fois offert sa bourse ;
Je l'aborde doucement ;
Mais si je vois dans la rue
Un Créancier assommant,
Dont le seul aspect me tue,
Et qui veut qu'on restitue,
Je m'en vais comme le vent.

✕

Près d'un Amoureux timide,
Un Tendron jeune & charmant,
Ne prend feu ni ne décide,
La crainte à ſon tour le guide,
L'Amour va tout doucement;
Mais près d'un Galant allerte
Qui la ſuit à chaque inſtant;
Et fait une guerre ouverte
A l'occaſion offerte;
L'Amour va comme le vent.



Quand une Piece nouvelle
Déplait au commencement,
Sans fracas elle chancelle,
Et le Parterre contre elle,
Murmure tout doucement;
Mais ſi le froid continue
Auſſi fort qu'auparavant,
On entend crever la nue,
L'Auditeur crache, éternue,
Et ſiffle comme le vent.



Valere & Blaiſe commencent le ſecond acte; Blaiſe aſſure Valere que malgré la fête que le Gaſcon vient de don-

ner à Orphiſe, elle n'a vu aucun de ſes rivaux ; cette circonſtance eſt néceſſaire pour le tour que Valere veut leur jouer, comme on verra dans la ſuite : tous les habits qui doivent ſervir aux traveſtiſſemens ſont chez Perrette. Blaiſe s'étant retiré, Liſette, Suivante d'Orphiſe vient. Valere la reconnait pour lui en avoir conté autrefois ſous la forme d'un Valet, & ſous le nom de l'Olive. Elle eſt fort en colere contre lui, mais il la déſarme par une promeſſe de cinq cens louis & d'un jeune mari. Il met Liſette au fait des perſonnages qu'il veut jouer auprès d'Orphiſe, pour les rendre ridicules à ſes yeux.

Liſette lui promet de lui rendre auprès de ſa Maîtreſſe tous les bons offices qui dépendront d'elle.

Orphiſe vient ; voici comment Valere débute, en contrefaiſant le Gaſcon.

Sandis, les yeux d'un Linx en ſéraient éblouis,
Non, jamais la fille de l'Onde,
De graces & d'attraits n'eut un tel appareil,
Lorſque les rayons du ſoleil
Et l'écume des flots la donnerent au monde,

Vit-on jamais rien de pareil !
Quels yeux brillans ! quel teint vermeil !
Elle eſt toute adorable, ou l'Enfer me con-
fonde.

Orphiſe, étonnée d'un pareil début, demande à Liſette à qui s'adreſſe un pareil compliment.

LISETTE.

Il ne m'étonne nullement,
Il eſt puiſé de la Garonne,
Donnez vous-en le divertiſſement.

VALERE.

Du jour que je vous vis, je reçus une atta-
que
Qui m'atterra, ſans pouvoir dire non,
Vos yeux font ſur un cœur les effets du canon;
Faut-il s'en étonner? C'eſt l'Amour qui les
braque.

Dans la ſuite de la ſcène, Valere lâche des impertinences affectées, qui obligent Orphiſe à dire tous bas à Liſette : qu'on le renvoye s'il revient.

Orphiſe s'étant retirée, Liſette dit à Valere ce qu'Orphiſe lui a ordonné

tout bas. Valere eſt charmé d'avoir déplu à ce qu'il aime, puiſque par-là il a un Rival de moins. Après une ſcène entre Liſette & Blaiſe, dont on peut ſe paſſer pour l'intelligence de la Piece, Orphiſe revient, & ne peut cacher à Liſette qu'elle a trouvé ce Gaſcon bien fait, & qu'il ſerait aimable s'il n'était pas impertinent. Liſette en convient ; elle lui parle d'un nouvel Amant qui vaut bien mieux ; c'eſt de Valere qu'elle parle. Voici comme elle s'explique :

Oui, de l'amour vous voyez l'interprête,
Je viens vous offrir de ſa part,
Un jeune Amant bien fait, riche, qui vous adore,
Noble, ſpirituel.

ORPHISE.

Et comment donc à peu près eſt-il fait ?
Comme notre Gaſcon ?

LISETTE.

C'eſt preſque ſon portrait.

Valere revient en Normand avec

une grande mouche ſur la joue. Il ne fait pas moins bien ce ſecond rôle, qu'il a fait le premier. Il affecte de prendre Liſette pour Orphiſe, & montre tant de ridicule, qu'Orphiſe après lui avoir défendu de la voir jamais, ſe repent de la complaiſance qu'elle a eue pour Liſette, & en eſt ſi dégoûtée, qu'elle ne veut pas aller plus loin, quoiqu'il lui reſte encore l'Anglais à voir; la fourberie ſe découvre: un moment après, les trois originaux dont Valere en a déja copié deux, arrivent furieux contre Blaiſe, qu'ils amenent & qu'ils veulent aſſommer. Ils expliquent à Orphiſe le ſujet de leur courroux; elle les congédie en les aſſurant qu'elle punira ſon Jardinier. Elle reſte avec Liſette, lui reproche la ſupercherie qu'elle vient de lui faire. Liſette ſe voyant découverte, confeſſe tout, avoue que Valere eſt l'Amant dont elle lui a parlé, qui a paru ſous le nom du Gaſcon, & qu'il reviendra bientôt ſous un autre déguiſement. Un divertiſſement de Pêcheurs aſſez médiocre termine ce ſecond acte. Nous n'en citerons que deux couplets avant de paſſer au troiſieme.

Un faux Esprit s'annonce
Pour connaisseur parfait,
Plus d'un Juge prononce
Sans entendre le fait;
Le Médecin redouble
Le mal en le soignant,
L'Avocat s'égare en guidant,
Chacun pêche en eau trouble.

⁂

Le Dieu de la richesse
Séduit tous les mortels,
Vainement on s'empresse
Autour de ses autels,
Sa dureté redouble
Pour nous à chaque instant;
Mais pour enrichir un traitant,
Plutus pêche en eau trouble.

⁂

Au troisieme acte Orphise projette de se venger de Valere.

Elle interroge Blaise & Perrette, sur tout ce qui s'est passé entre eux & lui. Blaise n'est pas aussi sincere que Perrette, qui confesse franchement que Valere a donné vingt louis à son mari

& un beau diamant pour elle. Orphiſe irritée, demande à voir le diamant dont la beauté lui fait dire tout bas, & avec attendriſſement.

Ah ! le pauvre garçon, il m'aime. Elle renvoye Blaiſe & Perrette, & leur ordonne de dire aux trois Rivaux, ſavoir ; le Gaſcon, l'Anglais & le Normand, de ſe rendre tous trois auprès d'elle. Orphiſe dit à Liſette, que pour ſe venger de la témérité de Valere, elle veut choiſir un époux entre ſes trois Rivaux. Liſette lui répond que par-là elle ſe rendra malheureuſe, puiſqu'elle n'en aime aucun des trois. Orphiſe lui dit qu'elle propoſera ſon hymen d'une maniere à être refuſée, & que par-là elle ne court aucun riſque.

Je ne ſuis point la dupe
Du motif qui les fait agir,
Mon bien qu'ils prétendent régir,
Eſt l'objet ſeul qui les occupe.
Il faut les prévenir ce ſoir
Que d'un Procès conſidérable,
La perte ſubite m'accable ;
D'un air triſte à l'inſtant je me préſenterai,
Et pour mieux mépriſer Valere,

A ſes Rivaux je m'offrirai,
Tu jugeras alors ſi leur flâme eſt ſincere ;
Par ce moyen je jouis du plaiſir
De les convaincre tous de leur fauſſe tendreſſe ;
Et de Valere enfin je confonds à loiſir,
Et l'eſpérance, & l'orgueilleuſe adreſſe.

Elle n'en dit pas davantage à Liſette, qui ne ſait que penſer de ce projet de vengeance. Valere vient en Anglais, & lui fait une déclaration d'amour à genoux. Orphiſe lui fait un crime de ce reſpect, qui ſent plus le remerciement qu'un premier compliment. Après l'avoir long-tems embarraſſé par des queſtions équivoques, elle lui avoue avec une eſpece d'ingénuité, qu'elle ne peut accepter l'offre de ſon cœur, attendu qu'elle a déja fait choix d'un Cavalier qui s'appelle Valere, & qu'elle aime ſans l'avoir vu ; elle pourſuit en ces termes :

Il doit me prouver ſon ardeur
Par un moyen ſingulier ; je l'avoue ;
Mais l'amour eſt enfant, il faut bien qu'il ſe joue,
Je m'y prêterai de bon cœur.

Il doit, le croiriez-vous? sous diverses figures,
Passer ici pour trois de ses Rivaux,
Et pour les supplanter, m'en faire des peintures
Qui les fassent passer pour francs originaux;
Je veux qu'il jouisse en son âme
Du plaisir de remplir un projet si charmant,
Et je n'attends pour couronner sa flâme,
Que son dernier déguisement.

Valere à ce discours, craignant qu'il ne soit découvert, ou trahi par ceux à qui il s'est confié, se jette aux pieds d'Orphise, qui lui reproche sa supercherie & lui défend de la voir jamais; elle ne peut pourtant s'empêcher de dire tout bas.

Lisette avait raison, il est très séduisant.

Sa Suivante vient lui annoncer que les trois Amans arrivent. Orphise sous prétexte de quelqu'affaire fort, elle ordonne à Valere de sortir aussi, & à Lisette de bien remplir les ordres dont elle l'a chargée, elle dit *à Parte* qu'elle emmene Valere, crainte que Lisette ne l'instruise de son stratagême.

Lisette exécute ponctuellement les

intentions d'Orphise; les trois Amans se réfroidissent tout à coup à la nouvelle de la perte qu'Orphise a faite de tous ses biens. Elle revient avec Valere, qui n'est instruit de rien, elle confirme aux trois Rivaux intéressés ce que Lisette vient de leur dire ; elle s'en console en apparence, par l'amour qu'ils ont pour elle ; comme elle les a appellés pour choisir un époux entr'eux. Elle commence par le Gascon, qui lui répond :

Je suis pourvu d'une Commanderie,
Et ne puis épouser que clandestinement.

Elle passe au Normand, qui s'excuse ainsi :

Je suis trop malheureux en femme,
La mienne se noya, Dieu veuille avoir son ame,
Encor m'accusa-t-on d'avoir part au décès ;
Vous n'êtes pas fort heureuse en Procès,
A ce que l'histoire raconte,
Et nous ferions pietre société,
Qu'ainsi chacun de son côté,
Garde son guignon pour son compte.

Orphise passe enfin à l'Anglais, qui lui dit :

Vous mocquez-vous de moi ?

Matame, il me choiſit quand il n'a plus perſonne,

Parti lé préférence eſt bonne,

Adieu, pour vous jamais plus me revoir.

Valere malgré le mépris qu'Orphiſe lui a marqué, en lui préférant trois indignes Rivaux, lui dit encore avec tendreſſe,

D'une flâme parfaite,

Ingrate, connaiſſez juſqu'où va le pouvoir,

De tous vos biens la perte malheureuſe,

Ne doit point effrayer une ame généreuſe.

. . . .

Mais après cette préférence,

Donnée à de lâches Rivaux,

Voilà de quoi je me prévaux;

Orphiſe, je vous offre encore

Une main qui pourra réparer vos malheurs;

Laſſe de m'accabler par d'injuſtes rigueurs,

Aimez enfin l'Amant qui vous adore.

Orphiſe ne peut tenir contre tant de généroſité; elle le déſabuſe ſur la perte de ſes biens, elle lui pardonne ſes traveſtiſſemens & lui donne ſon cœur & ſa main.

La Comédie finit par une nôce de Village, qui ſe trouve par haſard dans

la Cour du château d'Orphise, & les Villageois chantent des couplets, dont voici le seul passable.

Quand une femme est aimable,
Alle a queuque soupirant;
Mais un mari raisonnable,
Ne voit pas ça seulement;
A l'égard de la sagesse,
Faut la croire une Lucrece,
Craindre de porter le bois,
C'est trop Bourgeois.

Cette Comédie est de Romagnesi; elle fut supérieurement jouée & réussit très-bien; elle est restée au théâtre, mais il y a fort long-tems qu'on ne l'a reprise, sans doute par la difficulté de remplir le rôle de l'Amant Prothée.

La clôture du Théâtre se fit le 14 Mars par les Débus & les intermedes, suivis de ce compliment prononcé par Mademoiselle Riccoboni.

Notre Troupe, Messieurs, a cru devoir choisir
Pour mieux vous exprimer son zele,
Et vous le dépeindre à loisir,
Les soins d'un Orateur femelle;
Mais on n'a pas réfléchi mûrement
Sur les détails que ce devoir exige,

On devait dans la place où ce beau choix m'érige,
Me charger d'un Poëme & non d'un compliment.
En effet, comment pouvoir rendre
Tout ce qu'inſpire un ſemblable projet,
Si l'on n'a pas le tems de penſer, de s'étendre
Sur tous les points de ſon ſujet ?
La bienveillance ſinguliere
Dont vous honorez nos efforts,
Nous ouvre ſeule une carriere
A ne jamais épuiſer nos tranſports.
(1) Nous la méritons, je l'avoue,
Rien n'eſt égal à notre attachement ;
Oui, c'eſt avec raiſon que le Public nous loue,
J'en conviens, pour ne pas heurter ſon ſentiment,
Et bien plus, je le juſtifie ;
Il n'eſt aucun genre aujourd'hui,
Que nous n'ayons tenté pour lui,
Ballets brillans, Paſtorale jolie,
Et pour diſſiper ſon ennui,
Nous avons arboré juſqu'à la Tragédie ;
Il a tout applaudi même avec grand fracas :

---

(1) Il n'eſt pas, je crois, beſoin d'avertir que toute cette tirade ne ſe diſait pas ſérieuſement.

La ſeule choſe qui m'étonne,
Lorſqu'il trouve une Piece bonne,
C'eſt de voir qu'il n'y vienne pas.
Quelle eſt la fatale injuſtice
Qui préſide à notre deſtin ?
Dans quel tems vivons-nous ? Sur quoi compter enfin ?
Nous applaudit-on par malice ?
Sifflez plutôt, Meſſieurs, & revenez nous voir,
C'eſt une foule aſſidue & nombreuſe,
Qui d'un Auteur fait la gloire & l'eſpoir.
L'affluence capricieuſe
Eſt pour lui beaucoup plus flatteuſe,
Que les éloges vrais qu'il pourrait recevoir ;
On me dira ce n'eſt plus la méthode
D'aller en grand nombre chez vous,
Ce diſcours me met en courroux,
Le bon, mort de ma vie, eſt toujours à la mode;
Mais, pardonnez, Meſſieurs, à des cris trop perçans,
Dans ma douleur je n'y prenais pas garde,
Ce n'eſt pas vous d'ailleurs que tout ceci regarde,
Je ne m'adreſſe qu'aux abſens,
Faites ma paix de grace avec tous ces volages,
Aſſurez-les que leur froideur

N'a pas un seul instant attiedi notre ardeur,
Faites qu'à vos bontés ils joignent leurs suffrages,
Et ce n'est pas pour elle, en vérité,
Que par ma voix la Troupe vous en prie;
Pour vos seuls intérêts, son esprit est porté,
Sans monde le spectacle ennuye,
C'est pour le bien de la société
Quelle voudrait avoir plus grande compagnie.

Le Public applaudit beaucoup ce compliment, mais à la rentrée il ne revint pas en plus grand nombre revoir les Pieces & les Acteurs qu'il admirait, & auxquels il rendait justice. Aujourd'hui c'est tout le contraire; j'entends dire, sans cesse, que la plûpart des Acteurs sont médiocres, presque toutes les Pieces ridicules; on applaudit peu, on s'amuse encore moins, & cependant on vient en foule.

Le Thâtre fut r'ouvert le 7 Avril par un autre compliment à-peu-près semblable, & prononcé par la même Actrice; il fut suivi des Amans réunis & des Billets doux, dans lesquelles Pieces Tòscano débuta pour la seconde fois par les rôles d'Arlequin, & ne fut point

reçu malgré le peu d'espérance que l'on avait de conserver Thomassin, qui était déja attaqué de la maladie dont il mourut peu de tems après.

QUERELLE DU TRAGIQUE ET DU COMIQUE.

Parodie en un acte en vers, 22 Avril 1739.

Le VISIR.

CONFIDENT inutile, & qui ne viens ici
Que pour ouïr des faits dont tu n'as nul souci,
Qui répond rarement, & que rien n'intéresse,
Je veux te raconter le sujet de la Piece.
Le merveilleux Tragique en tous lieux respecté,
Voyait depuis long-tems, contre lui révolté
Ce Rival méprisable & que pourtant on aime,
Qui dans le ridicule a mis son bien suprême,
Le Comique, en un mot, des Héros abhorré,
Qui lorsqu'on rit de lui, se croit fort honoré;
Sur nous plus d'une fois il obtint la victoire,
Le

Le Tragique effrayé craignit tout pour sa
gloire,
Sous les habits Romains presque toujours bat-
tus,
Nos Héros les plus fiers ressemblaient à Mé-
dus;
Mais bien-tôt notre orgueil, que rien ne dé-
courage,
Prit pour se relever un moyen noble & sage;
L'habit des Musulmans rempli de majesté,
Vint décorer nos cris d'un air de nouveauté,
Et tous les Spectateurs qu'un nouveau genre
attache,
Furent anéantis en voyant ma moustache.

ACHMET.

Jusqu'ici tout va bien.

Le VISIR.

Attens, ce n'est pas tout,
Pour que l'on soit au fait, écoute jusqu'au
bout.
Celui qui parmi nous sur les autres l'em-
porte,
Qu'une auguste fureur incessamment trans-
porte,
Que ses gestes charmans font sans cesse admi-
rer,

Du nom de Mahomet vient de ſe décorer.
Il m'a fait ſon Viſir ; mais ſa lâche faibleſſe
Dans le genre comique, a pris une Maîtreſſe,
Il chérit un objet pour nous trop odieux,
Qui tout charmant qu'il eſt, ne peut plaire à nos yeux ;
Des tragiques Beautés il rebute les flâmes,
Pour épouſer Agnès de l'Ecole des Femmes.
S'il peut juſqu'à ce point avilir ſon orgueil,
Je ſaurai cher Achmet, lui creuſer un cercueil.

ACHMET.

C'eſt creuſer un tombeau, Seigneur, qu'il faudrait dire.

Le VISIR.

Ah! l'on peut ſe tromper quand la fureur inſpire.

ACHMET.

Mais pourquoi contre lui vous emporter ſi fort ?
Seigneur, ſoyez tranquille, & ſouffrez qu'il ait tort.

Le VISIR.

Les oppoſitions toujours ſûres de plaire,

Veulent dans chaque Piece un méchant caractere,
Les faits placés ou non, réveillent les esprits,
Et depuis quelque tems la mode en a repris.

ACHMET.

Ainsi de notre Roi le caractere aimable,
Va faire avec le vôtre un contraste admirable.

Le VISIR.

Apprens à quel degré l'art s'éleve aujourd'hui,
Le Portrait du Sultan ne ressemble qu'à lui,
Le vice & la vertu guident ce personnage;
Faible comme une femme, & rempli de courage,
Méchant, mais très-humain, fort poli, mais brutal,
Faisant sans y songer, tantôt bien, tantôt mal.
Monstre de cruauté, prodige de clémence,
Héros dans ses bienfaits, tyran dans sa vengeance,
Employant, pour briller, le merveilleux moyen
D'un caractere vague, & qui n'engage à rien.

ACHMET.

Que ce trait est prudent!

Le VISIR.

Pour hâter sa ruine;
Je fais de Mahomet haïr la discipline,
De tous les confidents j'ai corrompu les cœurs,
Je forme une cabale où trempent les Auteurs...

. . . .

ACHMET.

Eh bien, il faut gagner le bonhomme Cassandre;
Ce vieux rôle à manteau pourrait tout entreprendre,
Il a quelque crédit, & son lugubre aspect....

Le VISIR.

Ami, je le connais; ce n'est pas un grand grec;
Mais de la jeune Agnès, ce Vieillard est le pere,
Pour un heureux succès, c'est en lui que j'espere.

. . . .

Cassandre paraît, & Achmet sort.

Le VISIR.

Approche, mon ami, Ciel! quelle injuste loi
Fait gémir dans l'opprobre un homme tel que toi!

CASSANDRE.

Ah! je ne ſuis plus drôle, & ce maudit tragique,
Qui pour me décrier m'a rendu pathétique;
A nous mieux accabler s'apprête chaque jour;
Je ne reconnais plus cet aimable ſéjour,
Dont Scanarelle & moi faiſions tous les délices,
Cet heureux tems n'eſt plus; & nos jeunes Actrices,
Qu'un aimable enjouement décorait autrefois,
Ne parlent aujourd'hui qu'en étouffant leur voix.
Moi, qui dans tous les cœurs répandais l'allégreſſe,
En dépit du bon ſens on veut que j'intéreſſe,
Et l'on me fait jouer, pour comble de tourments,
Des ſituations priſes dans ſes Romans.

Le VISIR.

Ah! loin de t'affliger ranime ton audace,
Et ton ſort aujourd'hui pourra changer de face.

CASSANDRE.

Ce ſerait un grand coup; mais comment l'eſpérer?

Quand pour se réjouir le Public veut pleurer,
L'on proscrit le comique, & s'il faut vous tout
dire,
Il n'est plus du bon air de s'amuser à rire.

Le VISIR.

Avant la fin du jour tu seras éclairci,
D'un secret important que je te cache ici;
Mais non, je vais le dire; ainsi ce préambule
Pourrait, en ce moment, passer pour ridicule.
Poursuivons : Mahomet arrive dans ces lieux,
Et doit plus que jamais te paraître odieux;
Ta jeune fille Agnès qui jouait en campagne,
Fut prise par nos gens à Rennes en Bretagne,
Et depuis présentée au Sultan, qui, je crois,
De l'hospitalité respecte peu les loix.

CASSANDRE.

Qu'entens-je! j'ignorais que les Turcs l'eussent prise;
Mais n'en recevant point de nouvelle précise,
Je croyais bonnement ma fille en sûreté.

Le VISIR.

Mahomet la retient dans la captivité;
C'est elle qu'il amene en pompeux équipage,

Car il marche toujours avec arme & bagage.
Pour toi qui fus tué, tu revis maintenant,
Et tu ſorts d'eſclavage aſſez heureuſement.

. . . .

. . . .

MAHOMET.

Dans ces murs où ma voix retentit & décide,
Que du Cothurne altier la majeſté réſide,
Puiſſent mes deſcendans, à mon exemple un jour,
A des vers mal conſtruits donner un heureux tour !
Le Comique eſt vaincu, c'eſt aſſez pour ma gloire,
Et je dois en Héros, uſer de ma victoire.
Mes Peres, (car ayant parlé des deſcendans,
Je dois auſſi parler un peu des précédens,)
Mes Peres donc jaloux du Brodequin folâtre,
Au ſeul genre Tragique ont livré le théâtre;
Les Auteurs ſecondant de ſi triſtes projets,
Du plus grand pathétique ont enflé leurs ſujets;
Et comme au vrai comique, à ſes graces naïves,
Très-peu ſont parvenus malgré leurs tentatives;

Ils ont abandonné pour se livrer aux pleurs,
Caracteres, conduite & critique de mœurs ;
Leur but est d'attendrir, ils n'ont plus d'autres armes,
Et tout jusqu'à Crispin, fait répandre des larmes.
Moi, je veux relever un Rival terrassé ;
Que le Comique ici soit comme au tems passé,
Qu'il reprenne le ton, le geste & la maniére,
Dont nous l'offrit jadis le célebre Moliere ;
Mahomet, dans Bisance, eut raison autrefois,
Lorsque des Grecs vaincus il fit de bons Bourgeois,
Gardes & confidens, ombres de ma puissance,
Aux comiques Acteurs annoncez ma clémence,
Et même flattez-les que pour combler leurs vœux,
Je pourrai me résoudre à jouer avec eux.
Répandez un bonheur où tout Paris aspire,
Et dites au Public qu'on lui permet de rire.
Ce début à peu près est dans Maximilien ;
Mais un Sultan prend tout, l'Univers est son bien.

. . . .

A propos, j'oubliais le meilleur de l'affaire,

Agnès, la jeune Agnès, à mes yeux a ſçu plaire,
Je l'épouſe, & prétends en lui donnant ma foi,
Ne me point abaiſſer, mais l'élever à moi.
Elle n'a point d'état, mais elle eſt très-jolie,
Et c'eſt le principal pour une Tragédie;
Je mépriſe d'ailleurs ces cœurs intéreſſés,
Beauté, talens, mémoire, ah! pour moi c'eſt aſſez.

Le VISIR.

Mais, Seigneur, vous ſavez que notre Compagnie,
A droit de s'oppoſer à la cérémonie,
Et que tout doit paſſer par le nombre des Voix.

MAHOMET.

Convoque l'aſſemblée, inſtruits-la de mon choix,
Et ſi quelqu'un s'oppoſe à ce que je demande,
Que dans le même inſtant il ſoit mis à l'amende.

Le MUPHTI.

Signor, mi ſtar Muphti; par conſéquent je doi
Répréſentir à ti, che ti far mal.

MAHOMET.

Tais toi.

(*Il sort.*)

Le MUPHTI.

Eh bien, que ferons-nous, Visir, pour détourner
Cet Hymen, où sans doute il voudra s'obstiner?

Le VISIR.

Et qui peut mieux que toi soutenir notre gloire?

. . . .

Ta dignité te donne un pouvoir absolu,
Tous les avis au tien s'accordent & s'unissent,
Hé bien, que sous le joug tes confreres gémissent,
Pour moi je me dérobe à ce pesant fardeau;
Des caprices du chef tu seras le bardeau,
Je vais contre Tabas protester à voix haute,
Et je dirai par-tout que ce n'est pas ma faute.

Le MUPHTI.

Ne te fâche donc point, j'entre dans ton parti,
Et s'il faut en avoir le fatal démenti,
Ce ne sera qu'après avoir transmis sa honte
A la postérité, dans nos livres de compte.
On ne me verra plus, mon rôle finit là;
Houlaba, balachou, balachou, balada.

(*Ils sortent.*)

GEORGETTE.

Madame, en cet endroit quel motif nous amene ?

AGNES.

C'est que vous me suivez & que je me promene.

GEORGETTE.

Comment, le pur hasard en ces lieux nous conduit ?
Et de cet entretien quel sera donc le fruit ?

AGNES.

Mais il faut qu'à son tour tout le monde paraisse,
Je sais bien que jadis une jeune Princesse,
Avait pour se montrer, quelque bonne raison;
Aujourd'hui que les faits marchent sans liaison,
Les Acteurs affranchis d'une regle maussade,
Viennent l'un après l'autre, & disent leur tirade.

GEORGETTE.

La vôtre assurément sera d'un ton joyeux,
Car pour vos intérêts, tout se dispose au mieux.

AGNES.

Il est vrai que j'ai lieu d'être gaie & contente,

Je suis prête à jouir d'une gloire éclatante ;
Mahomet, à mes vœux ne peut rien refuser,
Nous étions dans les fers, il vient de les briser,
Je partage les feux dont son âme est blessée,
Rien de triste, en un mot, ne s'offre à ma pensée ;
Mais la scène tragique exige que mes pleurs,
Dès le premier abord attendrissent les cœurs,
Je vais donc me forger des sujets de tristesse,
Rappeller les chagrins que j'eus dans ma jeunesse ;

. . . .

Aux noirs pressentimens je vais avoir recours ;
Je vais des lieux communs épuiser le secours ;
Pourquoi dans la douleur où mon âme se plonge,
Pour finir vivement n'ai-je pas fait un songe ?
Mais que nous veut Tadil ?

TADIL.

Les Comiques, en pleurs,
Viennent se réjouir de vos nouveaux honneurs,
Vous allez tous les voir. L'ardeur qui les enflâme,
Veut. . . . .

AGNES.

Sont-ils en grand nombre ?

TADIL.

Ils ne ſont qu'un, Madame.

Caſſandre paraît, qui fait une ſcène de reconnaiſſance avec Agnès, qui eſt ſa fille. Survient Mahomet, qui réitere à Agnès la promeſſe qu'il lui a faite de l'épouſer. Nous paſſons beaucoup de ſcènes qui ſont toutes critiques à la Tragédie, & toujours allégoriques à la diſpute du Tragique & du Comique.

AGNES.

Mon abord vous ſurprend, & vous avez raiſon,
Je vais faire une ſcène aſſez hors de ſaiſon.
En ſuivant la vertu qu'à chaque inſtant j'abhorre,
Pour quitter mon Amant, dois-je le voir encore ?
Non, je dois l'éviter; mais pour un dénouement,
On ne raiſonne pas toujours conſéquemment.
Cher Sultan, voyez-vous quelle ardeur eſt la mienne,

Quand je dis que je pars, c'est pour qu'on me retienne ;
Une fille aime à feindre, & l'on voit qu'en effet
Si j'avais voulu fuir, tantôt je l'aurais fait.

MAHOMET.

Ah! j'avais bien prévu de si tendres allarmes,
Je vais pour m'égarer, commencer par des larmes,
Vous montrer mon amour, ensuite vous verrez.
Fuyez, fuyez, Agnès, ou si vous demeurez,
Craignez que la noirceur ne souille enfin mon âme ;
Vous ne connaissez pas ma ridicule flâme,
Aux plus fougueux Héros je puis faire la loi ;
Hérode, Hérode même est plus sensé que moi.
Tiens, vois de ce poignard, la pointe chancelante,
Que leve lentement ma main faible & tremblante ;
Vois, j'ignore pourquoi l'on me retient le bras,
Afin que dans ton sein je ne le plonge pas ;

Vois ce qu'un tendre amour eſt ſur le point de faire.

AGNES.

Hélas! vous le pouvez ſi cela peut vous plaire,
Mon amour innocent de bon cœur le permet;
Mais, Seigneur, finiſſons: on ſait que Mahomet
Jamais aux yeux de tous ne frappera perſonne,
Et que pour achever il a l'âme trop bonne.

MAHOMET.

Ah! je ſuis attendri; ces aimables diſcours,
Bientôt de ma fureur interrompront le cours;
Je ne ſai quel Démon m'a fait naître l'envie,
Dans un moment ſi doux, d'attenter à ta vie;
Quoi! ce fer inhumain a pu te menacer?
Dans mon perfide ſein je le veux enfoncer.
Retenez-moi donc vîte: ah! fort bien. Quelle grace!
Va, par mon repentir tout mon crime s'efface.
Oui, ſur tous mes Sujets je te ferai régner,
Aux yeux de ces mutins je veux te couronner;
Demeure.... non, va-t-en, ou bien je me retire;

Car après les grands coups, on n'a plus rien à
dire.

AGNES.

Oui, Seigneur, je conçois un projet glorieux,
Que vient de m'inſpirer votre amour furieux ;
Nous ne nous verrons plus, ou du moins je l'eſpere.

MAHOMET, *ſeul*,

Tu la laiſſes partir malgré tout ton amour !
Que de fautes je fais en ce malheureux jour !
Quel bruit entens-je encore ?

CASSANDRE.

Ah ! venez au plus vîte,
Prendre encore une fois tous les mutins au gîte ;
Du foyer ce matin vous les fûtes chaſſer,
Mais à chaque moment c'eſt à recommencer.
Pour moi toujours porteur de mauvaiſes nouvelles,
Je viens de ſuccomber ſous les coups des rebelles ;
Ils n'ont pas eu grand' peine ; allez défendre Agnès,
Quant à moi je ſuis mort, ou du moins à peu près.

MAHOMET.

Ah ! courons ſoutenir la ſuprême puiſſance,
Et par un trait nouveau ſignaler ma vengeance.

(*Il ſort.*)

CASSANDRE, *ſeul.*

Sortons, allons mourir loin de ces lieux maudits ;
Mais non, je dois reſter pour ouir les récits.

GEORGETTE.

Quel inſigne bonheur ! On ne pourra le croire,
Agnès en ſe montrant vient d'aſſurer ſa gloire.

CASSANDRE.

Tout de bon ?

GEORGETTE.

Oui, Seigneur, je vais tout vous conter,
Si vous vivez encore aſſez pour m'écouter ?
Nos ennemis par-tout étendaient leur ravage,
Lorſqu'Agnès a paru ; ſon aimable viſage,
Eblouiſſant les yeux & ſubjugant les cœurs,
Elle a dit quelques mots & verſé quelques pleurs,
Et quoique fort commun, ſon diſcours pathétique
A produit un effet unique & magnifique ;

Car tous ceux qui venaient pour lui donner
la mort,
Se jettant à ses pieds, ont dit qu'ils avaient
tort.

CASSANDRE.

Le sort a donc sauvé cet enfant que j'adore.

NASSI.

Seigneur, êtes-vous mort?

CASSANDRE.

Non, mon fils, pas encore.

NASSI.

Tant pis, vous allez donc être bien affligé.

CASSANDRE.

Quoi, lorsque tout va bien?

NASSI.

Hélas! tout est changé.
Pour frapper d'intérêt quoi que l'on puisse
faire,
Tout ce brouillamini ne saurait jamais plaire;
Et ce nouveau récit. . . . .

CASSANDRE.

Encor?

GEORGETTE.

Hélas !

NASSI.

Quel ſort ?

CASSANDRE.

Agnès. . . .

NASSI.

Elle n'eſt plus ?

GEORGETTE.

Ah ! voyez !

CASSANDRE.

Je ſuis mort.

NASSI.

Oh coup inattendu ! votre fille charmante
Contemplait à ſes pieds la Troupe obéiſſante ;
La modeſte pudeur, la piquante beauté,
La majeſté tranquille & la douce fierté
Produiſent ſur ſon front un éclat admirable.

CASSANDRE.

Ah ! mon ami, finis ; ce long récit m'accable ;
Je l'ai dans Marianne entendu mille fois.

NASSI.

Agnès ſoumettait tout à ſes aimables loix,

Quand Mahomet s'avance, à ſa mine hautaine
Tout demeure en ſilence; il rêve, il ſe promene,
Que ferai je, dit-il, pour punir mes Sujets?
Si je reprens Agnès, j'approuve leurs projets,
Si je la laiſſe aller, cela n'a rien qui pique,
Allons, animons-nous d'une fureur tragique;
La mort d'Agnès peut ſeul éterniſer un fou;
Frappons, & de ſon ſabre il lui coupe le cou.

CASSANDRE.

Ainſi tout eſt fini.

NASSI.

Point du tout. Le Parterre
Sur un trait ſi cruel, eſt maintenant en guerre;
L'un dit qu'il a bien fait, l'autre dit qu'il a tort.
Dans l'hiſtoire, dit-on, il mit Irene à mort.
Meſſieurs, c'eſt le ſujet, & pouvait-il mieux faire
Que de peindre ce Turc cruel & ſanguinaire?
Il a fait le galant, dit l'autre, & cette fois
On pouvait l'appeller *Mamamouchi* Français:
Nous venons de le voir charmé de ſa Maîtreſſe,
D'où naît cette fureur au fort de ſa tendreſſe?
Un troiſieme parti dit qu'on y ſongera,
Et qu'à l'impreſſion il ſe corrigera.

Cette Parodie qui eſt de Romagneſi & Riccoboni, n'eut qu'un médiocre ſuccès, malgré ſon mérite; mais le Public eut peine à ſe faire à l'union de l'allégorie de la querelle du Tragique & du Comique, & à la critique de Mahomet: il eût fallu prendre l'un ou l'autre parti; ce qui aurait moins occupé l'attention du Spectateur, toujours embarraſſé de ſavoir où il en était, & que ſon incertitude empêcha de goûter la plaiſanterie.

Mort de Mlle. Aſtori.

Urſule Aſtori, venue à Paris en 1716 en qualité de Cantatrice, mourut le 5 Mai 1739 (1). Elle était née à Veniſe, fille d'un Horloger, & devint femme de Fabio Sticotti, qui débuta en 1733, & fut reçu pour le rôle de Pantalon.

---

(1) Le Dictionnaire des Théâtres de Leris, dit en 1738, & ſe trompe.

L'ÉCOLE DE LA RAISON.

Comédie en un acte en vers, ſuivie d'un Divertiſſement, 30 Mai 1739.

La FOLIE.

QUOI! la raiſon abandonne les cieux
Pour redeſcendre ſur la terre?
Retournez-y, pouvez-vous faire mieux?
Depuis long-tems ici vous êtes étrangere,
Vous parmi les humains, eh! qu'y voulez-vous faire?
Eſpérez-vous jamais trouver grace à leurs yeux,
Parlez, qu'oſez-vous entreprendre?

La RAISON.

Je veux, ſi je le puis, éclairer l'Univers,
Quand je vois des humains les différens travers,
De certaine pitié je ne puis me défendre,
Et je prétens les tirer de vos fers.

La Folie lui répréſente tous les obſtacles qui l'empêcheront de réuſſir dans une entrepriſe ſi difficile, & ſe retire pour laiſſer un champ libre aux au-

dic s qu'elle va donner aux mortels inuet s de ſon arrivée.

La RAISON, *ſeule.*

Dieux ! que je ſerai ſatisfaite,
Si je puis réuſſir dans ce que je projette !
Je vois avec chagrin les mortels malheureux,
Abimés dans un vrai délire ;
Leur bonheur eſt l'objet où tendent tous leurs vœux ;
Je voudrais ſur leurs cœurs reprendre mon empire,
Je reviens les trouver, je cherche à les inſtruire,
Moins pour ma gloire que pour eux.

Un petit Maître ſe préſente le premier, & vante tous les pieges que ſes pareils tendent aux belles, pour s'en faire aimer ſans autre motif que la vaine gloire de triompher de leur raiſon.

Tenez, dans le ſiecle où nous ſommes,
Vous ſavez que nous autres hommes,
Nous faiſons tous l'amour aſſez ouvertement ;
Nous voltigeons auprès des Belles,
Aux Spectacles, dans les ruelles,
C'eſt à qui leur fera le joli compliment,
C'eſt notre coutume ordinaire,

Et pour une qui sait nous plaire,
Nous feignons de brûler pour cent.

La RAISON.

Mais ces coutumes-là sont fort extravagantes ;
Est-il rien de plus insensé
Que de feindre d'être blessé
Pour mille Beautés différentes,
Et que vous oubliez, ce moment-là passé ?

. . . .

Eh! mon cher, quelle est votre erreur!
Un tel succès peut-il flatter la gloire ?
Lorsque c'est à l'art seul qu'on doit cette victoire,
A-t-on lieu d'espérer un solide bonheur ?
Non, non, ayez plus de délicatesse,
Laissez-là cet art séducteur,
Faites briller aux yeux d'une Maîtresse,
Un caractere heureux, qui pour vous l'intéresse ;
Que le mérite seul parle en votre faveur,
Aimez-là franchement, laissez-lui voir sans cesse
Des feux toujours nouveaux, une sincere ardeur,
Vous ferez naître en elle une juste tendresse,
Et vous serez sûr de son cœur.

La

La Raiſon ne recueille aucun fruit d'une ſi ſage leçon, & le Petit Maître lui répond en la quittant :

> A vos avis je ſuis contraire,
> Je ſuis pourtant pour l'ordinaire,
> Un de vos zélés ſerviteurs ;
> Mais par ma foi, ſi vous voulez nous plaire,
> Accommodez-vous à nos mœurs.

La RAISON, *ſeule.*

> Que de gens comme lui, qui, par étourderie,
> Ne daignent point écouter la raiſon !
> Faites leur voir en quoi git leur folie,
> Vous n'y gagnerez rien, pour eux tout eſt chanſon.

Un honnête Négociant riche & pere de famille, vient conſulter la Raiſon ſur une affaire importante. Il a deux enfans, un garçon & une fille ; pluſieurs partis ſe préſentent pour ſa fille, mais un jeune Marquis emporte la balance dans le cœur de ce pere ; la Raiſon lui fait voir tous les déſagrémens qui lui pourront arriver d'un choix ſi peu ſortable, & ne pouvant le détourner d'un projet qui lui paraît ſi peu ſenſé ; elle lui demande ce qu'il prétend faire de ſon fils ; le Bourgeois lui répond qu'il

voudrait bien en faire au moins un Magiſtrat, & il croit ſuffiſant de lui faire apprendre le droit, la danſe & la muſique, &c.

La RAISON.

Eſt-ce par ce motif qu'un homme raiſonnable,
Cherche à pourvoir ſon fils d'une charge ſemblable ?
Il ne doit chercher, ſelon moi,
Qu'à donner un ſujet capable
De protéger le Peuple, & de ſervir ſon Roi.
Vous ne connaiſſez pas tous les devoirs d'un Juge :
Qu'il joigne le ſavoir aux plus hauts ſentimens,
Qu'en tout tems des bons le réfuge,
Il ſoit la terreur des méchans,
Pour les malheureux ſeuls, que ſon cœur ſoit ſenſible,
Qu'à ſes genoux une Vénus en pleurs,
Ne trouve en lui qu'un Juge équitable, inflexible,
Et que les biens ni les honneurs,
Ne puiſſent ébranler ſon ame incorruptible,
Qu'il ſoit prêt à ſacrifier
Son tems & ſon repos à rendre la Juſtice ;
Que ſur un vain ſavoir, craignant de ſe fier ;
Il ſe diſe qu'il doit ſans ceſſe étudier,

Et n'admette jamais de frivole exercice ;
Que son esprit juste, éclairé,
Sache du vrai, démêler l'artifice,
Qu'il ait mille vertus sans avoir aucun vice,
Et qu'il possede tout au souverain degré ;
Voilà le Juge, & s'il se pouvait même
Qu'un mortel en vertus pût égaler les Dieux,
Ce serait peu qu'il eût leur sagesse suprême,
Il devrait être aussi grand qu'eux.

Une vieille coquette, qui, deux fois veuve veut essayer un troisieme mariage, succéde au Bourgeois, & est remplacée par un Philosophe, qui, fier de son savoir, méprise tous les autres hommes ; il est à son tour remplacé par différens personnages non moins ridicules & plus plaisants, tel qu'un Suisse qui tourne en ridicule tous les petits-Maîtres ; enfin une mere amene sa fille, & vient consulter la Raison, sur le mari qu'elle doit lui donner. La Raison lui répond que c'est le cœur de sa fille qu'il faut consulter, & la mere suit ce conseil ; c'est le seul personnage qui profite des avis de la Raison, & l'Amant de la fille vient remplir la derniere scène, & rendre grace à la Raison, du bonheur qu'elle lui a promis.

Cette derniere ſcène eſt une de celles qui ont été ſupprimées, afin de réduire la Piece dans les bornes ordinaires à ces ſortes de drames.

Pour y donner une ſorte de régularité, quoique la forme de cette Piece n'en exige pas à la rigueur ; la Folie revient ſur la ſcène s'informer des progrès que la Raiſon a faits dans ſon audience, & elle la régale d'une fête qu'elle a fait préparer pour la délaſſer de ſes occupations ſérieuſes. Elle finit par ce dernier couplet adreſſé au Parterre ſelon l'uſage.

Notre jeune Auteur en tranſe,
Se trouve preſque aux abois.
De l'indulgence ;
Hélas ! il commence :
Que faire une premiere fois ?
Un Auteur ſe fortifie,
En prenant de vous ſa leçon,
Paix, ſi c'eſt folie,
Mais claquez fort s'il a raiſon.

Ce couplet indique ſuffiſamment que M. de la Foſſe, Auteur de la Piece, était fort jeune lorſqu'il la donna ; l'accueil qu'il reçut aurait du l'encourager, il n'a cependant rien donné depuis ; ſi

ce n'eſt le Foſſé du Scrupule ; Opéra-Comique, en ſociété avec Panard. Ce petit ouvrage eſt à-peu-près dans le même genre que celui dont nous venons de donner l'extrait. C'eſt une allégorie morale qui n'eſt pas moins ingénieuſement imaginée, ni moins bien écrite.

DEBUT DE STICOTTI.

Michaelo Sticotti, connu ſous le nom de Kelli, ſecond fils de Fabio Sticotti, âgé de 19 ans, débuta le 15 Juin 1739, pour les rôles d'amoureux, dans la Surpriſe de l'Amour de M. de Marivaux. Son frere avait débuté dans la même Piece avec ſuccès, mais celui-ci ayant été peu favoriſé de la nature du côté de la figure & de la voix, il ne fut point reçu, quoiqu'il eut montré aſſez d'intelligence & d'ardeur pour ſa profeſſion.



LES CAPRICES DU CŒUR ET DE L'ESPRIT.

Comédie en trois actes en prose, 25 Juin 1739. (1)

DORIMON ouvre la scène, & demande à Lisette ce qu'elle pense de Dorante, qu'il destine à sa fille, & de Valere qui doit épouser sa niece. Lisette répond qu'ils sont aimables l'un & l'autre, que M. Valere est vif & brillant, mais que M. Dorante lui plaît infiniment par ce qu'on remarque en lui un homme sensé, une douceur qui charme, malgré son air sérieux. Dorimon se flatte d'avoir réussi dans le choix de ces époux pour sa fille & pour sa niece, attendu qu'Angélique, à qui il destine Dorante, est Philosophe comme lui, & qu'Isabelle est vive & enjouée comme Valere. Elles arrivent & Dorimon leur dit qu'il vient leur parler d'une affaire sérieuse. Il leur apprend que c'est de mariage. Isabelle ne trouve point cela

(1) La scène est à la Campagne, chez Dorimon.

si sérieux, mais Angélique pense différemment. Damon sort pour aller joindre les deux Amans & les amenne ensuite à ses filles. Isabelle témoigne sa joie à sa cousine de ce qu'on va les marier. Angélique en est toute triste au contraire, parce que, dit-elle, le mariage nous lie à un homme dont on ne connaît souvent ni l'esprit, ni le caractere. Là-dessus elle fait le portrait des Amans qui métamorphosent leurs défauts en des qualités aimables & qui pour plaire à leurs maîtresses, se montrent tout différens de ce qu'ils sont. Isabelle répond qu'elle croit que les femmes ne doivent rien aux hommes du côté de la dissimulation; leur conversation est interrompue par l'arrivée de Dorimon & des deux Amans. Cette entrevue se passe en politesse, & Dorimon laisse les quatre Amans ensemble pour aller donner quelques ordres. C'est ici où Angélique & Isabelle découvrent leur penchant. Angélique trouve Dorante trop caustique & Isabelle ne voit dans Valere qu'un étourdi; elles en jugent par les traits satiriques que lâche Dorante, & par le ton folâtre de Valere, qui dit que Dorante se fâche de tout ce qui le choque, & que pour

lui il rit de tout ce qui le fâche. Dorimon vient les rejoindre; Iſabelle exagere à ſon oncle le caractere & l'eſprit de Dorante. Angélique loue beaucoup auſſi celui de Valere, ce qui fait dire à Dorimon ; cela eſt plaiſant : chacune vante l'Amant de ſa couſine, & n'oſe par pudeur faire l'éloge du ſien. Liſette annonce que l'on a ſervi. La compagnie ſe retire ; Liſette retient Dorimon, pour lui demander ſi ces Amans prennent du goût les uns pour les autres. Dorimon tranſporté de joie, lui apprend que le ſort juſtifie ſon choix, & qu'on ne ſaurait voir d'eſprits plus ſympathiques, ni d'Amans mieux aſſortis. Il ſe retire en recommandant à Liſette de ſonger à ce qu'il lui a déja recommandé, qui eſt de ſonder le cœur de ces Demoiſelles pour leurs Amans. Frontin arrive, il eſt frappé de la beauté de Liſette, qu'il prend pour l'une des Maîtreſſes de la maiſon ; après que Liſette l'a détrompé, il s'enhardit & lui dit : qu'elle ne perdra rien au reſpect qu'il commence à perdre pour elle.

Liſette lui demande ce qu'il cherche, Frontin répond, un Maître, & ajoute galamment qu'il trouve une Maîtreſſe. Ils s'entretiennent après de leurs Maîtres,

& les peignent au naturel avec des traits ſi comiques, que cette ſcène a été fort applaudie.

Angélique & Liſette commencent le ſecond acte. Cette fille ſage & éclairée dit que plus elle examine Dorante, moins elle le goûte, & qu'elle ne veut abſolument point de lui; elle lui trouve trop d'eſprit, & elle craint qu'il ne ſoit trop prévenu de ſes lumieres; elle avoue qu'elle a préciſément les mêmes défauts qu'elle reproche à Dorante. Cette conformité, dit-elle, dans la façon de penſer rendrait néceſſairement notre commerce dangéreux. Il faut à Dorante, ajoute-t-elle, une femme docile, & à moi un époux qui ait plus de flexibilité d'eſprit. Elle charge Liſette d'aller trouver Dorimon, & de l'inſtruire des diſpoſition de ſon cœur. Valere arrive plongé daus la rêverie, ce qui l'empêche de voir Angélique, & c'eſt juſtement cette jeune perſonne qui l'occupe. Elle ſe montre à lui, ce qui le déconcerte un peu, mais il prend le deſſus, & lui avoue que c'était à elle qu'il rêvait. Angélique eſt fort ſurpriſe de cette nouvelle, & lui fait entendre qu'il eſt deſtiné pour ſa couſine; mais Valere perſiſte à l'aſſurer qu'il connaît tout le mérite

d'Iſabelle ; mais qu'Angélique a triomphé de ſon cœur. Enfin Angélique lui avoue qu'elle n'eſt pas plus raiſonnable que lui, & qu'elle n'a nul penchant pour Dorante. Valere charmé ſe jette à ſes genoux, & lui demande la permiſſion d'eſpérer, puiſqu'il peut l'aimer ſans trahir l'amitié qu'il a pour Dorante ; Angélique le releve & lui dit :

Donnez-moi la main, je veux vous faire revenir de votre erreur, & vous rendre à ma couſine.

Dorante entre, & voyant fuir Angélique, il ne doute point qu'elle n'ait de l'éloignement pour lui, il en eſt fort aiſe ; il convient que c'eſt une fille d'eſprit ; mais il ajoute : qu'une femme eſt naturellement impérieuſe, & que ſon orgueil n'a point de bornes lorſqu'elle ſe croit des talens ſupérieurs à ſon ſexe.

Il appelle Frontin & lui ordonne d'aller ſeller ſes chevaux pour partir ſur le champ ; Frontin n'eſt point de cet avis, & fait tout ce qu'il peut pour perſuader ſon maître, qu'il ne peut ſe diſpenſer d'épouſer Angélique, que tout eſt diſpoſé pour cela, & que de plus il eſt devenu amoureux de Liſette ; Frontin ſe retire très-fâché : Do-

rante reste un moment seul, & Isabelle arrive en rêvant, ce qui oblige Dorante de lui demander le sujet de sa tristesse. Elle lui avoue que c'est qu'elle n'aime point Valere, qu'il est trop jeune & trop dissipé pour elle; Dorante prend le parti de Valere & prouve à Isabelle qu'on ne peut avoir plus de mérite qu'il en a. Tout cela ne diminue point les craintes d'Isabelle, sur la jeunesse de Valere, qui, dit-elle, sera rude à passer; faites-moi donc le plaisir, ajoute-t-elle, de lui insinuer adroitement qu'il ne doit plus penser à moi. Dorante se charge à regret de la commission, & promet de lui en rendre compte. Isabelle s'en va soulagée d'un grand fardeau. Dorante qui croyait partir seul, se félicite de ce que Valere sera du voyage. Valere arrive sans voir Dorante qui est fort embarrassé de la maniere dont il s'y prendra pour l'instruire de ce qui se passe. Ils s'apprennent réciproquement qu'ils ne sont point aimés des personnes auxquelles ils sont destinés. Dorante propose à Valere de partir; il est fort étonné de ce qu'il lui répond, qu'il ne le peut; il avoue enfin qu'il adore Angélique, qu'il en est aimé & que sa philosophie

lui plaît plus que la ſienne. Dorante l'embraſſe & le félicite de ſon bonheur. Adieu mon ami, dit-il, je vais voir Iſabelle, lui rendre compte de ma négociation & prendre congé d'elle.

Iſabelle ouvre le troiſieme acte par un Monologue où elle exprime l'agitation de ſon cœur ; elle craint d'affliger ſon oncle en refuſant le parti qu'il lui offre. Elle eſt auſſi en peine de ce qu'aura fait Dorante ; elle l'apperçoit fort à propos. Il lui apprend que Valere eſt charmé de n'être point aimé d'elle, qu'il aime ſa couſine & qu'il en eſt aimé. Iſabelle eſt très-ſurpriſe que ſa couſine faſſe tort à ſa raiſon, juſqu'à ne pas aimer Dorante qui le mérite ſi bien. Elle paraît très-piquée du procédé d'Angélique. L'amour de Dorante commence ici à ſe déclarer ; il ne peut s'empêcher de lui avouer ſa défaite. Elle reçoit ſa déclaration avec un étonnement mêlé de joie, & néanmoins elle perſiſte à croire que Dorante la trompe. Il la raſſure, & elle ſe laiſſe enfin perſuader. Frontin qui a entendu la fin de la ſcène, conçoit que le départ eſt différé, & qu'il pourra revoir Liſette. Il projette cependant de ſe divertir aux

dépens de ſon Maître, & il lui dit que les chevaux ſont prêts. Dorante lui répond qu'il ne part point parce qu'il eſt amoureux. Frontin prend le change & croit que c'eſt Angelique qu'il aime. Dorante ſe retire, & Frontin voyant venir Dorimon, ſe prépare à lui faire confidence de ce qui ſe paſſe. Dorimon entre en diſant :

Qu'il craint que ſes précautions ne ſoient inutiles, & que ces jeunes gens qu'il croyait ſe convenir ſi bien, n'ayent pas grand penchant les uns pour les autres.

Frontin le détrompe ; Dorimon, joyeux, le récompenſe d'une ſi bonne nouvelle ; Liſette vient & raconte tout le contraire de Frontin.

Angélique, dit-elle, ne peut ſouffrir Dorante, il eſt trop Philoſophe pour elle. Dorante de ſon côté n'eſt pas plus tendre. Quant à Iſabelle, elle trouve Valere trop jeune & trop vif pour elle. Enfin la ſympathie a tout gâté.

Dorimon cite Frontin pour garant de l'amour réciproque qui vient de naître. Liſette ſoutient ſon ſyſtême. Dorimon ſort pour s'éclaircir de la vérité

Lisette est fâchée contre Frontin de ce qu'il a trompé Dorimon. Frontin assure que ce qu'il a dit est si vrai, qu'il en a reçu de l'argent, & qu'il a trop de probité pour l'avoir pris, si ce qu'il lui a dit n'était pas sincere. Pour le lui prouver, il lui fait un conte extravagant.

Voyant, dit-il, que mon Maître, Valere, Angélique, Isabelle & vous Mademoiselle Lisette, étiez rébelles à l'Amour, je l'ai été chercher en poste pour vous mettre à la raison Je l'ai apporté en croupe; ce petit fripon d'Amour n'a pas eu plutôt mis pied à terre, qu'il a fait des siennes, & nos amans s'aiment à présent à la folie.

Lisette ne peut rien croire de tout cela, il la laisse pour s'en éclaircir avec Angélique, à qui elle veut persuader qu'elle aime Dorante; Angélique l'assure au contraire qu'il lui est insupportable, & qu'en voulant ramener Valere à sa cousine, elle a découvert en lui des sentimens si honnêtes & des manieres si séduisantes, qu'elle a été forcée de l'aimer lui-même. Lisette répond qu'elle n'y comprend plus rien, & Isabelle qu'Angélique a fait avertir, arrive;

elles s'expliquent ensemble sur leurs sentimens avec beaucoup de finesse.

Dorimon qui a entendu qu'elles étaient amoureuses, croit qu'elles aiment ceux qu'il leur destine, & se félicite d'avoir fait un choix de leur goût ; mais Angélique & Isabelle le désabusent & lui avouent qu'elles n'ont aucun penchant, ni Angélique pour Dorante, ni Isabelle pour Valere, ce qui jette Dorimon dans une grande surprise.

Les Amans viennent & Dorimon les fait expliquer. Dorante avoue qu'il aime Isabelle, & Valere, que tout son amour est pour Angélique. Comme Dorimon les estime également, il lui est indifférent qui des deux soit son gendre ou son neveu. Il promet de faire consentir leurs parens à ces mariages auxquels il donne les mains. Les Amans en témoignent leur joie ; Frontin qui était chargé d'une fête, la fait exécuter après avoir eu de Lisette la promesse de devenir son époux.

Cette Piece qui est la derniere de Delisle, eut le succès qu'elle méritait. L'intrigue en est simple & bien conduite, & le dialogue fort naturel.

Cet Auteur était bien né ; mais vraiment Philosophe, il avait préféré les Belles-lettres à la fortune, & il mourut plus comblé de gloire que de richesses ; il a donné onze Comédies, dont la plûpart ont eu beaucoup de succès & toutes ont été représentées au Théâtre Italien. La premiere fut,

Arlequin Sauvage, Comédie en prose & en trois actes, 17 Juin 1721.

Timon le Misantrope, Comédie en prose & en trois actes, précédée d'un Prologue, 2 Janvier 1723.

Arlequin au Banquet des sept Sages, Comédie en prose & en trois actes, précédée d'un Prologue non imprimée, 15 Janvier 1723.

Le Banquet Ridicule, Comédie en un acte, partie en prose & partie en couplets, critique du Banquet des sept Sages, non imprimée, 3 Février 1723.

Le Faucon & les Oyes de Boccace, Comédie en prose & en trois actes, précédée d'un Prologue, 6 Février 1725.

Le Berger d'Amphrise, Comédie en trois actes non imprimée, 20 Février 1727.

Arlequin Aſtrologue, Comédie en proſe & en trois actes, non imprimée, 13 Mai 1727.

Danaüs, Tragi-Comédie, en trois actes & trois intermedes en vers libres, non imprimée, 21 Janvier 1722.

Arlequin Grand Mogol, Comédie en proſe & en trois actes, non imprimée, 14 Janvier 1734.

Le Valet Auteur, Comédie en vers libres & en trois actes, 2 Août 1738.

Les Caprices du Cœur & de l'Eſprit, Comédie en proſe & en trois actes, non imprimée, 25 Juin 1739.

Mort de Thomaſſin.

La Comédie Italienne fit une perte conſidérable à la mort de Thomaſſo Vicentini, connu ſous le nom de Thomaſſin.

Vicentini avait débuté avec toute la troupe ſur le théâtre du Palais Royal, le 18 Mai 1716, par le rôle d'Arlequin dans l'Heureuſe Surpriſe.

Le célébre Dominique, qui s'était fait une ſi grande réputation en France, avait un défaut dans la voix, auquel il avait ſi bien accoutumé le Pu-

blic, qu'on n'avait point imaginé depuis sa mort, qu'un Arlequin pût être supportable sans parler de la gorge & affecter un ton de perroquet (1). Riccoboni pere & Thomassin, instruits de ce préjugé, n'en furent pas médiocrement allarmés, parce que l'organe de ce dernier était net & naturel. Il s'agissait d'apprivoiser les Spectateurs, qui s'effarouchent facilement, & voici comme on s'y prit.

Il y a plusieurs scènes de nuit dans l'Heureuse Surprise, par laquelle on débuta. On en plaça une au commencement de la Piece. Lelio appellait son Valet Arlequin, qui d'abord ne répondait point, & répondait ensuite par intervalle, paraissant se rendormir

(1) Presque tous les Débutans ont la fureur de copier quelqu'Acteur célébre. On a entendu long-tems à l'Opéra, les Basses-tailles chevroter, & les Hautes-contres chanter du nez, pour imiter Chassé qui avait la voix cassée, & Jeliotte qui n'était pas encore maître de la sienne; mais pas un n'a saisi parfaitement la noblesse du premier & les graces du second. Lorsque l'on copie un défaut, on est toujours plus ridicule que celui de qui on l'a pris, parce que les vices de la nature sont plus supportables que ceux de l'affectation.

à chaque fois, après avoir répondu. Lelio l'allait chercher, l'amenait sur la scène, dormant tout débout, il l'éveillait avec bien de la peine & lui parlait : Arlequin en lui répondant se laissait glisser à terre & se rendormait. Son Maître le relevait & Arlequin dormait sur son bras. Enfin, le Public favorablement disposé par cette scène, après avoir ri & applaudi pendant un quart-d'heure, sans que le nouvel Arlequin eut prononcé un seul mot, n'eut plus le courage de le chicanner sur sa voix lorsqu'il vint à se faire entendre, & il lui permit d'être naturel sans tirer à conséquence.

Vicentini était né à Vicense, dans l'état Vénitien ; il jouait depuis longtems en Italie, d'une maniere qui le fit choisir par Louis Riccoboni, lorsqu'il fut chargé de lever la Troupe de feu Monseigneur le Régent. Thomassin avait infiniment de souplesse, sa gaîté naturelle & les graces de sa balourdise auraient suffi pour charmer le Public, quand même la nature n'en aurait pas fait un excellent Acteur, ce qui peut être pris dans toute l'étendue de ce terme ; vrai, naïf, original, & pathétique, même au milieu des ris qu'il exci-

tait par ſes bouffonneries, un trait, une réflexion dont il faiſait un ſentiment par ſa maniere de le rendre, arrachait des larmes & ſurprenait le Public & l'Auteur même dans les Pieces écrites ; ſouvent même après avoir commencé par rire de la façon dont il exprimait la douleur, on finiſſait par éprouver l'attendriſſement dont il paraiſſait pénétré. Le nom de cet inimitable Acteur doit être conſervé avec celui des Roſcius & des Barons. Il eut le même ſort que Dominique. Il fit comme lui beaucoup de mauvaiſes copies, & l'on ne voyait au Théâtre Italien que de pitoyables débuts dans le rôle d'Arlequin, juſqu'à celui du ſieur Carlin, qui l'a remplacé. Thomaſſin avait des mœurs pures & beaucoup de religion. Le lendemain du début de la Troupe Italienne, il vint au caffé de Gradot, pour captiver la bienveillance des gens de lettres qui s'y aſſemblaient alors ; & quelque-uns lui ayant demandé s'il n'avait pas éprouvé quelque crainte en paraiſſant devant un Public nouveau, Thomaſſin lui répondit, qu'en effet, ayant apperçu à travers de la toile une aſſemblée ſi nombreuſe & qu'il ſavait ſi éclairée, il avait tremblé de tout ſon

corps, mais que s'étant un peu remis, il s'était adressé à la Providence Divine, qui avait béni son labeur. Il mourut également regretté du Public, de ses Camarades, de sa famille & de ses amis, le 19 d'Août 1739, âgé de cinquante-sept ans, après une longue maladie, pendant laquelle il avait renoncé au Théâtre; il fut enterré à Saint Laurent sa paroisse.

Gratis.

Le 9 Juin les Comédiens Italiens donnerent *gratis*, Timon Misantrope, & Arlequin Hulla, pour les réjouissances de la Paix.

DEBUT DE CIAVARELLI.

Le deux Septembre Alexandre Ciavarelli, Napolitain, débuta dans une Comédie Italienne, intitulée la *Cammeriera Nobile*, dans laquelle il joua le rôle de Scapin avec beaucoup de vivacité, d'intelligence & de précision; il fut reçu peu de tems après, & a toujours continué de jouer le personnage de Zanni, à la satisfaction du Public.

LES TALENS A LA MODE.

Comédie en trois actes, en vers libres, suivie d'un Divertissement, 17 Septembre 1739. (1)

ISABELLE & Lucinde, filles de Geronte, ouvrent la scène. La premiere fait des vers & la seconde compose de la musique. Isabelle prie Lucinde de mettre en chant une Cantatille de sa façon ; elle en expose le sujet par ces quatre vers :

Un sujet dont encor j'ai la tête remplie,
Et qui doit exciter votre art comme le mien,
Ce sont les jeux dont la magnificence
Vient d'étonner & d'amuser la France.

Lucinde lui promet d'y réussir pourvu que les vers soient dignes du chant qu'elle y veut mettre. Une troisieme sœur qui s'appelle Mélanie, & qui aime passionnément la danse, vient remplir la seconde scène & porte son talent jusqu'au ciel. Voici comme elle s'exprime au sujet des Opéra.

(1) La scène est chez Géronte.

Point de récitatif, il assomme, il ennuie,
Le plus beau ne vaut pas un simple rigaudon,
Vive les airs de violon!
Tout Paris comme moi les aime à la folie.

Géronte, pere des trois sœurs à talens modernes, & qui n'aime que Lulli, s'emporte sur-tout contre Mélanie à qui il entend dire en arrivant:

. . . . . J'ai-là dans ma cervelle,
Le plan d'un Ballet très-joli,
Il sera dans un goût de musique nouvelle.

Géronte voyant avec regret que ses trois filles donnent dans le goût nouveau, leur propose à chacune un mari, qui les remette dans le bon chemin; aucune des trois filles n'accepte l'époux qu'on lui destine; l'une le trouve vieux, l'autre laid, l'autre sot; Géronte leur répond:

Ah! que de discours inutiles!
Il est bien sot, il est bien vieux,
Il est bien laid, vous êtes difficiles;
Reposez-vous sur moi; je fais tout pour le mieux,
Et je ne veux point de réplique.
Je vous laisse, & je vais au caffé de ce pas,

Défendre le parti de la bonne Musique,
Contre les Novateurs, gens amis du fracas,
Qui l'attaquant par ignorance,
Veulent définir son essence,
Et qui ne la connaissent pas.

A peine Géronte est-il sorti, qu'un Valet, qui ne connait aucune des sœurs, après quelques *qui-proquo*, leur donne à chacune un billet, signé Léandre. Il contient trois especes de rendez-vous chez elle-mêmes. Le premier à trois heures, le second à cinq & le troisieme plus tard. Elles prennent le billet à l'insçu l'une de l'autre & se retirent. Léandre ne tarde pas à venir, & Lépine, son Valet, porteur des billets doux, lui dit qu'il s'est parfaitement acquité de sa commission ; ce Léandre est un homme qui rassemble en lui seul les divers talens de toutes les trois sœurs, mais qui est bien éloigné d'en abuser comme elles. Voici comme il parle sur leur compte.

Je viens les voir ici pour la premiere fois ;
Je veux les mieux connaître avant de faire un choix,
Me fixer est d'ailleurs un pas que je redoute,
Mon cœur est indécis, & mon esprit les goûte
Egalement

Egalement toutes les trois;
Une certaine sympathie,
Que font naître chez moi leurs charmes différens,
Entre-elles tient mon ame & mes désirs errants;
Je veux & j'ai de quoi soutenir la partie,
Je me retourne & me replie,
Et selon leur goût je les sers;
Isabelle l'aînée aime la Poésie,
Avec elle je fais des vers,
Avec Lucinde je solfie,
Et je bas l'entrechat auprès de Melanie.

Isabelle paraît, Léandre la voyant dans un enthousiasme poëtique, se cache pour la surprendre. Elle écrit quelques vers qu'elle laisse imparfaits sur une table & auxquels elle va rêver ailleurs. Lorsqu'elle est sortie, Léandre y en ajoute quelques-uns. Isabelle en revenant est fort surprise de ce nouveau travail qu'elle attribue à un Génie. Léandre se montre enfin à ses yeux. Ils versifient ensemble sur la rime en ême, comme la plus abondante. Géronte qui les surprend, est lui-même très-étonné de trouver un homme auprès de sa fille; mais il reconnait Léan-

dre pour un de ses meilleurs amis. Ils s'embrassent tendrement. Géronte remercie Léandre de la visite qu'il lui rend, & il l'engage à lui faire souvent le même honneur. Il lui raconte une querelle qu'il vient d'avoir dans un caffé avec un partisan de la nouvelle musique. Léandre souscrit à toutes ses opinions; il est du même sentiment sur les ouvrages de Lulli, & ils finissent le premier acte par ce duo d'Armide.

Poursuivons jusqu'au trépas,
L'ennemi qui nous offense, &c.

Léandre après avoir dit à Lépine, ce qui s'est passé entre lui & Géronte, il définit lui-même son caractere.

Apprends, Lépine, à me connaître bien,
Je prends de tout le bon & l'agréable,
Et je n'épouse aucun parti sur rien;
Chaque chose ici bas a sa face estimable,
Je la saisis toujours pour en dire du bien,
Par ce temperament & par cet art aimable,
Je sais à l'indulgence alier l'équité,
Oui, je fuis avec soin la partialité,
A tout amusement elle est toujours nuisible.
Chaque Musique a sa beauté,
A leurs accords divers mon oreille est sensible,

Je trouve mon bonheur dans cette égalité,
Et mon plaiſir par elle eſt augmenté ;
Du tendre Atys, de l'aimable Théſée,
J'adore la ſimplicité,
Oui, par leur mélodie auſſi tendre qu'aiſée,
Le ſentiment eſt imité,
Juſques au fond de mon ame attendrie,
Son doux pouvoir ſe fait ſentir,
Mon cœur eſt le premier toujours à l'applaudir,
La nature eſt par-tout ſi bien peinte & ſaiſie,
Qu'il en ſoupire de plaiſir,
Et ſe méprend à la copie ;
Mais de ces Opéra quels que ſoient les attraits,
Leurs graces douces & touchantes
Ne ferment point mes yeux ſur les beautés frappantes ;
Sur les coups pleins d'audace & les ſublimes traits,
Dont brillent Hypolite & les Indes Galantes ;
Quelle harmonie, ô Ciel ! quels accompagnemens !
Quels tourbillons ! quels éclairs ſurprenans !

. . . .

J'admire & bénis le génie,
Dont les hardis travaux & la mâle vigueur,

Ont enrichi Paris des tréſors d'Italie,

. . . .

Où ſuis-je, & qu'eſt-ce que j'entends?
Ah ! c'eſt un Dieu qui chante, écoutons, il m'enflâme,
Juſqu'où vont les éclats de ſon goſier flatteur,
De la voûte des Cieux ils percent la hauteur,
Sur l'aîle de ſes ſons je ſens voler mon ame,
Je crois des immortels partager la grandeur,
La voix de ce divin Chanteur,
Eſt tantôt un zéphir qui vole dans la plaine,
Et tantôt un volcan qui part, enleve, entraîne,
Et diſpute de force avec l'art de l'Auteur.

Lucinde ſe trouve exactement au rendez-vous marqué pour les cinq heures; comme elle eſt Muſicienne, Léandre s'exprime d'une maniere à flatter ſon goût, & s'eſcrime avec elle; la cantatille, dont Iſabelle a fait les vers, eſt chantée; mais Géronte qui ſurvient, eſt très étonné qu'un partiſan de ſon cher Lulli chante avec ſa fille dans le goût moderne. Léandre ſe juſtifie en lui diſant qu'il ne lui donne des leçons ſi ridicules & ſi outrées, que pour lui en faire ſentir toute l'extrava-

gance. Géronte reçoit cette défaite & fait de nouvelles proteſtations d'amitié à un Maître ſi ingénieux, auquel il dit en l'embraſſant :

. . . . . . Continuez, mon cher Léandre,
Cultivez le bon goût au ſein de ma maiſon,
Je veux qu'à l'avenir vous y donniez le ton.

Iſabelle & Lucinde commencent le troiſiéme acte. Chacune d'elles ſe flatte d'épouſer ſon Amant ; elles plaignent le ſort de Mélanie, qui n'a pas encore la même eſpérance ; elles ſe diſpoſent à aller à l'Opéra. Tandis qu'Iſabelle s'en va chercher les paroles qu'elle a laiſſées ſur ſa table, Lucinde dit à Lépine, qui ſurvient, de dire à ſon Maître qu'elle l'attend à l'Opéra, & qu'il l'y trouvera à coup ſûr.

Lépine qui ne ſait point que Lucinde doit aller à l'Opéra avec ſa ſœur, veut s'en informer à leur Suivante, qui entre une Vielle en main ; il n'en a point d'autre réponſe que trois airs, commencés, continués & repris à chaque interrogation. Léandre qui arrive, éprouve le même ſort : la Joueuſe de Vielle s'étant retirée, ſans qu'on en ait pû arracher un ſeul mot. Léandre ſe diſpoſe à remplir ſon troiſiéme Rôle

avec Mélanie, qui se rend auprès de lui à l'heure marquée : ce Rôle s'exécute parfaitement bien de part & d'autre ; la danse n'est interrompue, que par d'ingénieuses applications qu'on fait de la danse à l'amour : en voici quelques-unes.

LÉANDRE.

Ce développement annonce que mon cœur
Va devant vous dévoiler sa langueur.

MELANIE.

Ce mouvement soudain qu'un trouble feint anime,
Prouve au moins que je sais bien jouer la pudeur.

LÉANDRE.

Chassez une injuste frayeur,
Ce pas de loure vous exprime
La plus parfaite & la plus tendre estime.

MELANIE.

Et je réponds à cet aveu discret,
Par quatre pas de menuet, &c.

LÉANDRE.

Que mon bonheur est doux, que ma joie est parfaite,

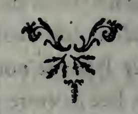
Et que ma victoire a déclat !
Je vais la célébrer par un double entrechat,
&c.

Lucinde qui arrive de l'Opéra, où elle n'a pu avoir de place, trouve ces Danseurs dans une attitude si tendre, qu'elle ne peut s'empêcher d'en prendre quelqu'ombrage. Isabelle, qui ne tarde pas à revenir, achêve de développer le mystere : Géronte la suit de près ; il propose son aînée en mariage à Léandre, qui se défend de faire un choix entre des sœurs, qui possedent si bien des talens dont il est enchanté. Mélanie, pour finir l'embarras de cet Amant volage, parle ainsi à son pere & à ses Rivales :

Attendez, il me vient une bonne pensée,
De finir la dispute elle m'offre un moyen,
Qui paraît le plus simple & même le plus sage:
Pour juger quel talent doit avoir l'avantage,
Et couronner l'une de nous ;
Il faut qu'en lice ils entrent tous,
Si vous voulez l'approuver l'une & l'autre,
Chacune nous pouvons faire briller le nôtre,
Tout à l'heure dans un Ballet,
Dont j'ai conçu le plan & qui vient au sujet ;
Ce sont les trois Muses Rivales,

Différentes de goût ; mais en mérite égales ;
Celles dont mon ame a fait choix,
Sont Melpomene, Erato, Terpsicore,
Qui se disputent à la fois
L'honneur de soumettre à leurs loix
Le génie agréable & plus léger encore, &c.

Le parti proposé par Mélanie, est accepté par Géronte même, qui promet de donner Léandre à la Muse victorieuse. Terpsicore l'emporte sur ses Rivales. Mélanie, qui représente la Muse de la danse, donne la main à Léandre, & la Piece finit par le Ballet proposé, dont nous allons tâcher de donner une légere idée.



LES MUSES RIVALES.

Ballet Pantomime, dont les Acteurs représentent Melpomene, Erato, Terpsicore, un Génie & leur suite, 1739.

Le théâtre s'ouvre & fait voir un Palais magnifique. Melpomene y paraît endormie ; les songes funestes viennent à plusieurs reprises autour d'elle troubler son sommeil. Le Génie paraît & veut s'approcher de Melpomene ; elle s'éveille, & dans un grand trouble, elle court après le Génie, qui, de son côté, la cherche avec empressement ; mais les songes viennent toujours les séparer. Enfin, Melpomene arme de son poignard le Génie ; les songes effrayés prennent la fuite ; la Muse de la Tragédie & le Génie restent seuls ; ce dernier exprime, par ses pas & par ses gestes, une déclaration d'amour dans le genre tragique, &c. Ils cedent la place à Erato & à sa suite.

Le Génie assis auprès de Melpomene la quitte, malgré les efforts que la Muse tragique fait pour le retenir, & suit Erato

qui le conduit ſur un lit de gazon ; elle lui préſente une flûte dont elle l'oblige de jouer, & les ſons mélodieux qu'il en tire réellement, paraiſſent accompagnés par la lyre de la Muſe. Ce même morceau, joué en écho par l'orcheſtre, eſt danſé par les ſuivans d'Erato.

Terpſicore paraît avec ſa ſuite, auſſitôt le Génie quitte Erato pour aller joindre la Muſe de la danſe. Erato prend la fuite comme avoit fait Melpomene. Le Génie & Terpſicore expriment leur union par pluſieurs danſes de divers caracteres, & une Contredanſe finit cet ingénieux Ballet

La Comédie eſt de M. de Boiſſy, & une de celles qui a fait le plus d'honneur à ſa plume. Elle fut très-applaudie, eut dix-huit repréſentations, a ſouvent été repriſe, & attira à l'Auteur cette galanterie qui eſt de Peſſelier.

Non, non, il n'eſt pas ſûr que la poſtérité
Accorde ſon ſuffrage à chaque nouveauté,
Dont notre ſiecle s'accommode ;
Mais malgré le caprice & la légéreté
Du Public inconſtant, que l'uniformité
Rebute, fatigue, incommode,
Par leur beau coloris, par leur variété,

Tes talens, cher Boiſſy, ſeront toujours de
mode,
Et peuvent aſpirer à l'immortalité.

DEBUT DE CATHOLINI.

Le 8 Oct. 1739. Antonio Catholini, débuta pour la ſeconde fois dans le rôle d'Arlequin Hulla, & ne fut point reçu.

DEBUT DE CONSTANTINI.

Le 21 Nov. Antonio Conſtantini, originaire d'Italie, débuta pour le même emploi dans les Fourberies d'Arlequin. Cette Piece eſt remplie d'un jeu continuel de théâtre, de différens déguiſemens & de lazzis, dans leſquels il fit voir la variété de ſon jeu.

Après le retour de Fontainebleau, il débuta encore dans les Métamorphoſes d'Arlequin, Piece du même genre, & connues en Italie ſous le nom de *Comedie diſatica*, qui ſont faites pour faire briller un ſeul Acteur. Celui-ci y joua avec beaucoup de vivacité, donna quelque eſpérance de réparer la perte que le Théâtre venait de faire en la perſonne de Thomaſſin, & que

vraisemblablement il n'a point remplie, puisqu'il n'a point été reçu Il était frere du fameux Angelo Constantini, connu dans l'ancienne Troupe, sous le nom de Mezetin, & qui avait reparu dans le même Rôle, sur le nouveau Théâtre Italien le 5 Février 1729.

L'AMANT AUTEUR ET VALET.

Comédie en un acte en prose, 8 Février 1740. (1)

ERASTE, jeune homme de famille qui cultive les Belles lettres, est éperduement amoureux de Lucinde, jeune veuve; mais la timidité de cet Amant l'ayant empêché de se découvrir, il n'a imaginé d'autres moyens que de se mettre à son service, afin de jouir du plaisir de la voir, projet digne d'un homme qui fait des Romans. Il y a aussi introduit avec lui Frontin son Valet; celui-ci vient lui apprendre que Mondor son oncle, vient d'arriver du Canada, & qu'il est à Paris; Eraste

(1) La scène est chez Lucinde.

en eſt d'autant plus affligé, qu'il reconnaît dans cet oncle un Rival, qui preſſe Lucinde, ſa Maîtreſſe, d'accepter ſa main avec une fortune très-conſidérable. Eraſte, de ſon côté, apprend à Frontin le nouveau ſujet de crainte qui l'agite; il a laiſſé des vers ſur la toilette de Lucinde, qui veut abſolument ſavoir de qui ils ſont, menaçant de chaſſer celui qui s'eſt chargé de les remettre. Mondor arrive & eſt accuſé d'avoir fait les vers en queſtion; celui-ci s'en défend, en proteſtant qu'il n'a jamais fait que des lettres de change : Lucinde les lui remet, & il les lit tout de travers, ce qui fait ſouffrir Eraſte de les voir ainſi eſtropier; il les prend & les lit avec beaucoup d'expreſſion. Mondor avoue, par complaiſance, qu'il faut bien que ce ſoit lui qui les ait faits, puiſque Lucinde le veut abſolument; mais il la prie en ſortant, de vouloir bien faire plus d'attention à ſa proſe, qui eſt plus ſonnore que ſes vers, elle ne lui ôte pas toute eſpérance. Lucinde qui veut ſavoir lequel d'Eraſte où de Liſette, s'eſt chargé des vers de Mondor, les conſulte l'un & l'autre, ſur le mariage que cet Amant ſuranné lui pro-

poſe. Eraſte, pour l'en diſſuader, employe beaucoup plus d'éloquence qu'un Valet n'a coutume d'en avoir. Lucinde ſait par ce moyen, à quoi s'en tenir ſur le chapitre des vers, & elle ſe retire. Eraſte a avec Liſette pluſieurs ſcènes dont nous ne parlerons point, parce que l'amour que cette Soubrette s'aviſe de prendre pour lui, rend bien la ſituation plus comique; mais ne fait rien à l'intrigue de la Piece. Lorſqu'il eſt parvenu de s'en défaire, Frontin lui apporte une épreuve de chez ſon Libraire, & Eraſte s'occupe à la corriger, Pendant ce tems-là Frontin, à qui les doigts démangent dès qu'il voit écrire, s'aviſe auſſi de compoſer ſes Mémoires, qu'il intitule : *le Parfait Domeſtique* ou *l'hiſtoire curieuſe & veritable du célébre Frontin.* Tandis qu'ils ſont l'un & l'autre occupés, Lucinde revient tout doucement les épier.

FRONTIN.

Chapitre troiſieme. Comme quoi Frontin paraît à la Cour, rend de grands ſervices à un jeune Seigneur, & le met dans le monde au moyen de bonnes connaiſſances qu'il lui donne.

LUCINDE, *à part.*

Votre ſtyle me paraît beau !

ERASTE.

Trouvez vous cela, Monſieur Frontin, je ſuis fort aiſe qu'il ſoit de votre goût.

FRONTIN.

Frontin entre Valet de chambre de M***. Il faut avoir de la diſcretion & ne point nommer les maſques. Il vole ſon Maître, qui s'en apperçoit & ne le chaſſe point. Je connaiſſais mon homme; il m'aurait chaſſé ſi je l'avais ſervi fidélement.

ERASTE.

Il ne m'eſt pas permis de tenir contre tant de ſotiſes. Demande lui s'il ſe moque de moi.

LUCINDE, *à part.*

Cela ſuffit, je lui dirai.

ERASTE.

Monſieur Frontin fait l'agréable; il adoucit ſa voix; il en eſt ſans doute à quelque endroit tendre de ſon Roman.

FRONTIN.

Me voici à l'infidéllté de ma Coquette. Allons, broyons du noir ; barbouillons-la des plus affreuſes couleurs ; que ce tableau effraie tout ſon ſexe, qu'il ſoit ſemé de réflexions : les réflexions ſont la rocambole des Romans.

LUCINDE, *à part.*

Son Héroïne ne reſſemble guère au portrait qu'il en fait.

FRONTIN.

J'entre dans un boſquet pour rêver à la perfide, je la trouve ſur un lit de gazon . . . en pet-en-l'air.

ERASTE.

Frontin ! Frontin !

FRONTIN.

Attendez, Monſieur, je n'ai plus qu'un mot à écrire. Je lui jette un coup d'œil aſſez farouche, elle veut fuir mes reproches ; mais un orage épouvantable innonde tout-à-coup le jardin. Déja le boſquet eſt entouré d'eau, ma perfide en a juſqu'à mi-jambe ; je ne daigne pas lui donner

le moindre fecours, & je monte fur un arbre. Quelle magnifique defcription!

ERASTE.

Frontin!

FRONTIN.

Je fuis à vous..... Ah! nous fommes perdus!

(*Il touſſe & fait des ſignes à Eraſte.*)

ERASTE.

Qu'as-tu donc? Que veux tu dire?

FRONTIN.

L'Orange, fais-tu bien qu'il eft ridicule de me faire attendre fi long-tems, pour une bagatelle femblable?

ERASTE, *ſe retournant.*

Ah! ciel.....Madame, je vous fais mille excufes. Je ne vous croyais pas fi près.

LUCINDE.

A quoi étiez-vous occupé?

FRONTIN.

Madame, il eft inutile de vous rien

déguiſer : j'ai quelque goût pour les Relations, & je m'amuſe de tems en tems à en donner au Public. Cela ne doit point vous ſurprendre, car je ſuis petit-fils, en ligne directe, de ce Cocher fameux, qui a tant fait de bruit dans Paris ; mais j'ai toujours négligé l'ortographe, & l'Orange, mon camarade, me ſert pour ces minuties. Nous partageons les profits.

Lucinde encore plus étonnée qu'auparavant, du ton d'autorité avec lequel Eraſte parle à Frontin, le preſſe de lui apprendre ſon pays & ſa famille ; il répond à ſes queſtions d'une maniere qui confirme abſolument ſes ſoupçons, & lui avoue que l'amour a pu ſeul le déterminer à les quitter ; mais il proteſte qu'il ne ſortira jamais du reſpect qu'il s'eſt impoſé. Lucinde qui eſt prévenue par ſa femme de Chambre, croit que c'eſt elle qu'il aime, & rit beaucoup de l'amour romaneſque & reſpectueux qu'Eraſte a pour cette Soubrette, ce qui produit une ſcène très-plaiſante. Mais elle a lieu, par les réponſes, & plus encore par la ſurpriſe d'Eraſte, lorſque celui-ci s'apperçoit de la mépriſe ; elle a lieu, dis-je, de prendre des idées plus juſtes de l'amour de ce

jeune homme. Mondor vient bien-tôt découvrir toute cette intrigue, par une lettre qu'il a reçue de ſon frere, qui lui apprend que ſon Neveu eſt au ſervice d'une Dame, pour laquelle il fait des vers & des Romans. Frontin qui ſurvient, eſt obligé de tout découvrir; & Mondor ayant appris à Lucinde, à laquelle il renonce de bonne grace, la naiſſance & la fortune de ſon Neveu, cette Dame touchée des ſentimens & du reſpect d'Eraſte, lui donne, pour prix de ſes ſervices, une boëte dans laquelle eſt ſon portrait, ce qui peut, ſans trop de préſomption, lui faire eſperer de ſe voir bientôt en poſſeſſion de l'original.

Cette Piece charmante eut un ſuccès auſſi brillant que mérité, ce qui aurait dû engager M. le Chevalier de Cerou, à travailler pour en obtenir de nouveau; c'eſt cependant la ſeule Piece que cet Auteur ait donnée au Théâtre.

LE SUPERSTITIEUX.

Comédie en trois actes, en vers libres, 5 Mars 1740.

DAMON, fils de Chrisante, a contracté un mariage secret avec une belle personne nommée Julie. Son pere qui est un vieillard crédule jusqu'à l'imbécillité, & d'une opiniâtreté invincible, loin d'approuver ce mariage, veut le faire déclarer nul.

Damon pour parer un malheur qui lui paraît inévitable, se reconcilie avec Frontin Valet de son pere, & Lisette sa Gouvernante, avec lesquels il ne vivait pas trop bien, & il les engage à disposer l'esprit du vieillard en sa faveur. Comme ils sçavent que la superstition domine Chrisante, quoiqu'il veuille faire l'esprit fort; c'est par ce moyen qu'ils imaginent de servir Damon. Frontin lui annonce que pendant son sommeil, des chiens ont heurlé trois fois de suite épouvantablement, présage certain, ajoute-t-il, de quelque malheur, d'autant plus qu'une chouette a joint ses cris à ceux des chiens.

Chrisante est préparé par ce récit à recevoir l'impression de tous les autres présages malheureux, par lesquels Lisette & Frontin sont disposés à l'effrayer, pour l'amener à leur but. Le bon-homme ayant fait appeller un Avocat pour le consulter sur le mariage de son fils, Valentin, Valet de Damon, se déguise & paraît en homme de Loi; il se laisse tomber en entrant & commence par maudire la maison & celui à qui elle appartient. Il lui raconte ensuite tous les mal-en-contres qui lui sont arrivés en chemin.

VALENTIN, *en Avocat.*

Je ne sais si cette visite
Sera fatale, ou pour vous ou pour moi,
Et quelle en doit être la suite.

CHRISANTE.

He! Pourquoi donc, Monsieur?

VALENTIN.

Pourquoi?
Du logis jusqu'ici, de disgrace en disgrace
J'ai mesuré tout le chemin;
J'ai cru n'en voir jamais la fin,
Et j'ai suivi le malheur à la trace.
En sortant de notre Maison,

Je me chagrine & marche triſte & morne,
Comme prévoyant mon guignon.
A peine de la rue ai-je tourné la borne,
Qu'un gros bœuf échappé me donne un coup de corne,
Et me fait par les airs voler ſur un balcon.

CHRISANTE.

Quel accident!

VALENTIN.

Je me ſecoue,
Après que je ſuis relevé,

CHRISANTE.

Et la corne, Monſieur, ne vous a pas crevé.

VALENTIN.

Je deſcends dans la rue, & l'aſtre qui me joue,
Près de moi fait verſer un tombereau de boue,
Qui m'écraſe ſur le pavé.

CHRISANTE, *à part.*

O Ciel! cet homme eſt réprouvé,
Deux accidents pareils dans la même journée.

VALENTIN.

On me lave, on me ſeche, & me voila parti.
Mais la fortune, à me nuire, obſtinée,
Qui n'en veut pas avoir le démenti,

Fait tomber à mes pieds un pan de cheminée.

CHRISANTE.

Ha!

VALENTIN.

Je pourſuis tranquillement;
J'arrive enfin à votre porte;
Je veux entrer lorſqu'au même moment
Elle ſe ferme rudement,
Et me caſſe le nez. Frappons, dis-je, n'importe:
Le ſort ſe laſſera d'être récalcitrant;
En montant l'eſcalier, ma robe ſe déchire;
Je mets le pied dedans, & je tombe en entrant.
Allons, Monſieur, que voulez-vous me dire?

Chriſante eſt effrayé de tout ce qui vient d'arriver à l'Avocat, & craint que ce ne ſoit des avertiſſemens ſecrets des malheurs qui le menacent. Pour achever de l'effrayer, Valentin lui apprend qu'il vient de perdre ſon pere, qui était de l'âge de Chriſante, & lui reſſemblait beaucoup. Ils en viennent enfin à la conſultation ſur le mariage du fils, que Valentin approuve fort. Chriſante ne le trouvant pas de ſon avis, le remercie, & lui dit qu'il pren-

dra conseil d'un autre; mais Valentin l'assure qu'il n'en trouvera pas depuis l'accident arrivé en pareil cas.

VALENTIN.

En cinq cens trente-six. . . .
Une Cause semblable à celle du présent,
Fut appellée à l'Audience.
De part & d'autre on plaide à toute outrance;
L'Avocat demandeur, fait le mauvais plaisant,
Raille la fille & veut la rendre méprisable.
Le Défendeur pour mouvoir la pitié,
Récite d'un ton lamentable,
Un beau discours étudié;
L'Arrêt enfin se prononce, & foudroye
Le mariage clandestin.
Tous les Parens font éclater leur joie;
Mais de nos deux époux la rage se déploye
Contre l'iniquité de l'injuste scrutin.
La Veuve alors comme animée
Par un esprit de divination,
Prédit en Sybille Cumée,
De ses Juges en bloc l'extermination.
Au bout du mois, les Rapporteurs périrent;
Les Conseillers de fort près les suivirent;
Avocats, Gens du Roi, Greffiers, toute la Cour,
Descendit en trois mois au ténébreux séjour,

Hormis

Hormis les Procureurs, dont l'ame eſt plus
tenace ;
La mort ſur eux ne put faire main-baſſe,
Préciſément qu'au bout de l'an & jour.

CHRISANTE.

Je n'entendis jamais parler de cette affaire.

VALENTIN.

Je le crois, car on l'aſſoupit,
Et c'eſt une anecdote inconnue au vulgaire ;
Dont nous faiſons rarement le récit.

CHRISANTE.

Toute la Cour mourut !

VALENTIN.

Ha! j'oubliais encore
Tous les Parens du parti demandeur.
En cette année on vit éclore
La peſte exprès en leur faveur,
Jugez ſi c'eſt avec des raiſons bien ſolvables ;
Que je me refuſe à vos vœux.

Valentin ſe retire en ſouhaitant ; dit-il, d'apprendre qu'il ſe porte bien le lendemain. Julie vient enſuite déguiſée en Bohëmienne, dire la bonne ou plutôt la mauvaiſe aventure au

Vieillard. Le Spectateur suppose aisément qu'elle est bien instruite par Lisette & par Frontin. Elle feint d'abord de leur dire à l'un & à l'autre la bonne aventure, & ils paraissent tout étonnés des grandes vérités que son art leur révele. Chrisante cependant qui tremble qu'elle ne lui apprenne quelque malheureux événement, fait l'esprit fort, & se mocque de sa science, mais elle lui persuade qu'il est fort mal, & Chrisante dit à Frontin d'aller chercher son Médecin, mais ce Valet paraît vouloir le rassurer; & pour prouver à la Bohëmienne qu'elle n'est qu'une fourbe, il dit qu'il prétend l'éprouver. Il lui demande d'abord l'année, le mois, le jour & l'heure de la naissance de Chrisante, à quoi Julie satisfait, au grand étonnement de ce dernier qui congédie Lisette, & Frontin, dans la peur qu'il a que la Bohëmienne ne révele devant eux ses secrets ou ses faiblesses. Lorsqu'ils sont sortis, Julie lui parle ainsi :

Laissons-là les finesses;
Ce n'est point à nos yeux qu'on peut voiler
son cœur,
La superstition tout entier vous domine.
Vous la cachez par point d'honneur;

Mais dans le fond, c'eſt ſon pouvoir vainqueur,

Qui vous guide & vous détermine.

Chriſante en convient, & lui demande le ſecret.

JULIE.

Vraiment il faut que je le garde
A d'autres malades qu'à vous ;
Pour peu que dans Paris je fuſſe babillarde,
On verrait la diſcorde habiter parmi nous.
Combien d'Amans, combien d'Epoux,
Sous la trompeuſe ſauve-garde
Des careſſes & des yeux doux,
Connaîtraient qu'en amour le crédule haſarde
Mille fois plus que le jaloux !
Que de faux Dévots, de faux Braves,
De gens de fauſſe probité,
Seraient dans de rudes entraves,
Si je faiſais parler la vérité !
Combien de Prudes révérées,
Perdraient le droit d'abuſer les eſprits,
Et verraient changer en mépris,
L'eſtime où les mettaient de vaines ſimagrées !
Que d'Agnès qu'en cachette on mitonne, on pourſuit,
En les croyant timides ou novices,

peut vaincre son opiniâtreté. Valentin a plus de succès dans l'acte suivant, dans le personnage du Chirurgien habile, dans lequel il s'avise de se faire présenter.

De toutes les peurs qu'on a faites à Chrisante, celle de lui persuader qu'il est malade, a pris le plus d'empire sur son esprit. Le but de Valentin est de lui persuader que sa colere contre son fils & contre sa bru dérangent les ressorts de son tempérament, au point de le faire mourir, peut-être même avant la fin du jour.

Damon ne peut consentir qu'on expose son pere à un péril que la crainte de la mort peut rendre véritable, & voyant Lisette & Frontin se mocquer de sa frayeur & poursuivre malgré lui leur entreprise, il veut désabuser son pere qui refuse de l'écouter, se met en colere sur ce qu'il soutient qu'il n'est pas malade, croit que ce qu'il en dit, est pour l'empêcher de prévenir les progrès du mal & le chasse.

Damon qui craint véritablement pour son pere, court avertir M. Hidropoplex son Médecin. Ce Docteur arrive & soutient à Chrisante que sa maladie est un dérangement de cerveau. Il lui

parle ensuite du bon naturel de son fils & de la véritable douleur qu'il ressent de l'état de son pere, ce qui fait croire à ce vieillard soupçonneux, qu'ils sont d'accord ensemble.

Lisette enmene presque de force M. Hidropoplex pour essayer de lui persuader en particulier, qu'il faut flatter la manie de son maître qu'il va mettre au désespoir, s'il continue de l'obstiner.

A peine le Docteur est-il sorti, que Valentin paraît sans savoir qu'il y ait un Médecin dans la maison. Il était attendu avec impatience par le vieillard, à qui on l'avait annoncé comme un homme miraculeux; au milieu de leur entretien, le Médecin qui n'a pu goûter les raisons de Lisette, revient en dépit d'elle & a une scène très-vive avec Valentin, qui soutient très-bien son personnage.

HIDROPOPLEX, *montrant Valentin.*

Il est bien insolent d'oser ici paraître
Sans qu'un Médecin l'ait mandé.

VALENTIN.

Vous me parlez d'un ton bien décidé;

peut vaincre son opiniâtreté. Valentin a plus de succès dans l'acte suivant, dans le personnage du Chirurgien habile, dans lequel il s'avise de se faire présenter.

De toutes les peurs qu'on a faites à Chrisante, celle de lui persuader qu'il est malade, a pris le plus d'empire sur son esprit. Le but de Valentin est de lui persuader que sa colere contre son fils & contre sa bru dérangent les ressorts de son tempérament, au point de le faire mourir, peut-être même avant la fin du jour.

Damon ne peut consentir qu'on expose son pere à un péril que la crainte de la mort peut rendre véritable, & voyant Lisette & Frontin se mocquer de sa frayeur & poursuivre malgré lui leur entreprise, il veut désabuser son pere qui refuse de l'écouter, se met en colere sur ce qu'il soutient qu'il n'est pas malade, croit que ce qu'il en dit, est pour l'empêcher de prévenir les progrès du mal & le chasse.

Damon qui craint véritablement pour son pere, court avertir M. Hidropoplex son Médecin. Ce Docteur arrive & soutient à Chrisante que sa maladie est un dérangement de cerveau. Il lui

parle enſuite du bon naturel de ſon fils & de la véritable douleur qu'il reſſent de l'état de ſon pere, ce qui fait croire à ce vieillard ſoupçonneux, qu'ils ſont d'accord enſemble.

Liſette enmene preſque de force M. Hidropoplex pour eſſayer de lui perſuader en particulier, qu'il faut flatter la manie de ſon maître qu'il va mettre au déſeſpoir, s'il continue de l'obſtiner.

A peine le Docteur eſt-il ſorti, que Valentin paraît ſans ſavoir qu'il y ait un Médecin dans la maiſon. Il était attendu avec impatience par le vieillard, à qui on l'avait annoncé comme un homme miraculeux; au milieu de leur entretien, le Médecin qui n'a pu goûter les raiſons de Liſette, revient en dépit d'elle & a une ſcène très-vive avec Valentin, qui ſoutient très-bien ſon perſonnage.

HIDROPOPLEX, *montrant Valentin.*

Il eſt bien inſolent d'oſer ici paraître
Sans qu'un Médecin l'ait mandé.

VALENTIN.

Vous me parlez d'un ton bien décidé;

Attendez pour trancher du Maître,
Que notre Procès soit vuidé,
Et qu'il vous donne droit de l'être.

HIDROPOPLEX.

Il vous sied bien, Champion de bibus,
Que nous avons soumis au plus mince exercice,
De pousser à la fois l'insolence & l'abus,
Jusqu'à prétendre en lice . . . .
. . . .
Comment vous nomme-t-on ?

VALENTIN.

Je m'appelle Trombus.

HIDROPOPLEX.

Ah ! voilà des armes parlantes,
Vous montrez par ce nom heureux,
Combien il serait dangereux
De se fier à vos mains ignorantes.

VALENTIN.

Les vôtres sont impertinentes,
Et font bien plus de mal par leurs mauvais écrits,
Que je n'en fait avec mes bistouris.

HIDROPOPLEX.

Prophane, respectez la Faculté Salubre.

VALENTIN.

Dites plutôt la Faculté Lugubre.

HIDROPOPLEX.

Savez-vous raisonner ?

VALENTIN.

Non, mais je sais guérir.

CHRISANTE.

C'est le point principal.

Hydropoplex entreprend de prouver à Valentin, qu'on ne peut guérir si l'on ne sait raisonner.

VALENTIN.

Nego.

Je vais vous prouver, sans réplique,
Que votre théorie avec tout son fracas,
Ne saurait valoir ma pratique.
Arrachez-vous à la loi du trépas,
Tous ceux que vous traitez de façon méthodique ?
En conscience . . . là . . . voyez, n'en meurt-il pas ?

HIDROPOPLEX.

Oui vraiment & beaucoup.

VALENTIN.

Ainsi vos conjectures,
Et tout le galbanum que vous savez donner,
Me font tirer des conséquences sûres,
Que vous n'avez appris qu'à fort mal raisonner.

CHRISANTE.

L'argument est en forme, on ne peut y répondre.

VALENTIN.

Ce n'est pas la premiere fois
Que j'ai su rabattre & confondre.

CHRISANTE, *à Valentin.*

D'être traité par vous, je meurs d'impatience.

(*montrant le Médecin*) renvoyons-le.

VALENTIN.

Ho non, je veux auparavant
Que vous voyez jusqu'où va sa science,
Ou bien plutôt l'abus de son art décevant
Monsieur le raisonneur, tout gonflé de fumée,
Quel est le mal dont Monsieur est atteint ?

HIDROPOPLEX.

Me convient-il de defcendre, Pigmée,
Jufqu'au néant où vous êtes aftreint ?
N'importe, débrouillons, s'il peut m'être pof-
fible,
L'épais brouillard qui vous cache le jour.

VALENTIN.

Bon, nous allons voir clair tout comme dans
un four.

HIDROPOPLEX.

Etabliffons d'abord un principe plaufible.
Vous conviendrez bien entre nous,
Que pour peu qu'en ce monde on chemine, on
contemple,
On rencontre fouvent des fous.

VALENTIN.

Vraiment vous en donnez le principe & l'exem-
ple.

HIDROPOPLEX.

Qu'on les connaît à des fignes marqués,
Que nous nommons diagnoftiques ;
Que ces fignes font expliqués
Par des raifonnemens en forme & didactiques.

VALENTIN.

Paffons.

HIDROPOPLEX.

Je soutiens donc, & je le soutiendrai,
Contre quiconque entreprenne l'attaque,
Qu'il est fou.

CHRISANTE, *en colere.*

Je suis fou !

HIDROPOPLEX.

Même hypocondriaque.

VALENTIN.

Monsieur Hidropoplex, & moi je vous dirai
Que vous n'êtes qu'un maniaque.
Cet homme a l'esprit sain, & de par moi,
Trombus,
Il n'est qu'hipothequé d'un *Colera-morbus.*

CHRISANTE, *à Valentin.*

Ha ! venez que je vous embrasse,
Je vous devrai l'honneur, la vie & la santé.

Lorsque le Médecin est sorti, Valentin voyant le crédit qu'il a pris sur l'esprit de Chrisante, & la confiance qu'il a sçu lui inspirer, profite de ces heureuses dispositions, pour le forcer à reconnaitre le mariage de Damon. Chrisante hésite, mais Trombus se me-

nace de l'abandonner, dans la crainte que ſon obſtination ne le faſſe mourir en la préſence du Chirurgien, ce qui nuirait beaucoup à ſa réputation. Le vieillard ſe détermine enfin, & ſon conſentement termine la Piece.

Cette Comédie, qui eſt de Romagneſi, fut interrompue après la premiere repréſentation, par l'indiſpoſition d'un Acteur; elle fut repriſe quelque tems après avec une ſorte de ſuccès, qu'elle dût aux détails plaiſans dont elle eſt remplie; mais elle a toujours paru froide & découſue, ce qui vient néceſſairement des différentes ruſes, employées pour vaincre l'opiniâtreté du vieillard, & qui ſe ſuccedent ſans liaiſon & ſans intérêt.

Le Théâtre Italien fit ſa clôture par Samſon, ſuivi d'un compliment prononcé par Antonio Catolini, nouvel Arlequin, qui profita de cette occaſion pour demander la bienveillance du Public, auquel il récita l'Apologue ſuivant :

Un Jardinier fameux cultivait un Parterre,
Qu'il variait d'éclatantes couleurs.

Au milieu des plus ſimples fleurs,
Brillait mainte Plante étrangere;
L'art à la nature était joint,
Et tous deux ne s'offuſquaient point.
L'Artiſte meurt: la carriere eſt ouverte:
L'Italien, le Français,
Viennent faire leurs eſſais
Pour réparer cette perte.
Tout deux forts différens; le premier n'entend pas
A cultiver les fleurs de nos climats.
A l'autre ce ſerait folie
De vouloir cultiver les fleurs de l'Italie.
Que faire dans un pareil cas?
Meſſieurs, (1) conſervez-les tous deux, je vous ſupplie;
Ils travailleront ſous vos yeux,
Et leurs ſoins diviſés, n'en agiront que mieux,
Tous deux pourront vous ſatisfaire,
Avec vos conſeils & le tems.
C'eſt vous qui formez les talens,
Vous en êtes le but; heureux qui peut vous plaire!

Catolini avait déja harangué le Pu-

(1) Il entendait parler d'Antonio Conſtantini, qui jouait dans les Pieces Italiennes, & reſta au Théâtre Italien juſqu'en 1742.

blic, lors de ſon début en 1736, & ce fut cette fois auſſi inutilement que la premiere, il ne fut point reçu.

LES DEUX ANNEAUX MAGIQUES.

Canevas Italien en trois actes, 16 Mai 1740.

MARIO, jeune homme d'une famille honnête, mais aſſez dérangée, a deux maîtreſſes, Flaminia & Silvia, dont il eſt également amoureux.

Arlequin ne pouvant être payé de deux cens écus que Mario lui doit, obtient une ſentence pour le faire mettre en priſon.

Mario en eſt averti; il a recours à deux bagues qu'il a eues autrefois d'un fameux Magicien. Leur vertu eſt telle, que ſi quelqu'un a mis l'une de ces bagues à ſon doigt, il eſt pris par tous ceux qui le voyent pour celui qui porte l'autre bague, & ce dernier prend également la figure de celui à qui il a donné la premiere bague.

Mario trouve le ſecret de faire tomber, par une fourberie de Scapin, ſon

Valet, une des deux bagues entre les mains d'Arlequin, qui sur le champ, prend aux yeux de tout le monde, la figure de Mario, & celui-ci prend celle d'Arlequin. Ainsi Arlequin est arrêté par les mêmes gens qu'il avait chargé d'arrêter Mario. Cette équivoque, qui est continuée très-souvent dans le cours de la Piece, forme plusieurs scènes très-plaisantes dans lesquelles Arlequin est pris pour Mario par Flaminia & par Silvia ses Maîtresses. Rosette, Maîtresse d'Arlequin, prend Mario pour son Amant, & Pantalon, pere de Mario, trompé par la vertu des deux anneaux magiques, lui donne l'argent qu'il croit donner à Arlequin, pour empêcher qu'on ne mette son fils en prison. La bague d'Arlequin passe successivement entre les mains du Docteur & de Lelio, ce qui forme un nouvel incident qui se dénoue enfin par le mariage de Mario & de Flaminia, par celui de Lelio avec Silvia, & d'Arlequin avec Rosette.

Antonio Constantini, dont nous venons de parler, joua supérieurement le rôle d'Arlequin dans cette Piece, & ne fut pas moins applaudi dans celle dont nous allons donner l'extrait.

LE NAUFRAGE D'ARLEQUIN.

Canevas Italien en trois actes, suivis chacun d'un Divertissement, 11 Juin 1740.

PANTALON, Marchand Vénitien, avait un fils & un neveu, qui lui furent enlevés fort jeunes par le Docteur, son plus grand ennemi, & qui les conduisit en Arcadie. Ce Docteur qui se piquait d'Astrologie judiciaire, remplit ce Pays de Lutins & de Folets, qui désolaient tous ceux qui osaient y aborder.

Pantalon, toujours en peine de son fils & de son neveu, prend la résolution d'aller les chercher dans le Levant, où il avait eu dessein de les envoyer ; il est accompagné de deux domestiques, Scapin & Arlequin. Après quelques jours d'une navigation heureuse, ils sont accueillis d'une tempête, & font naufrage sur les côtes d'Arcadie ; mais échappés à la mort dont ils étaient menacés, ils sentent vivement les besoins de la vie qui les poignent, & ils avancent dans les terres

pour y chercher du secours : ils sont d'abord épouvantés par plusieurs aventures effrayantes que le Docteur ne manque pas de leur susciter par son art magique ; ils apprennent enfin que les habitans du Pays doivent venir au Temple présenter des offrandes aux Divinités de ce Pays ; ils entrent dans le Temple, renversent les idoles qu'ils y trouvent, & se mettent à leur place ; Scapin occupe la niche où est la figure de Jupiter ; Pantalon, en femme, occupe celle de Vénus, & Arlequin celle de Cupidon.

Les Bergers & les Bergeres arrivent en grande pompe pour présenter leurs offrandes, qui consistent en fleurs, en fruits, en fromages de Milan, en saucissons de Boulogne.

Les nouvelles Divinités rendent des oracles burlesques. Les Bergers s'apperçoivent enfin de la fourberie : les Dieux ont peur, se sauvent & sont poursuivis ; le Grand-Prêtre qui arrive aux cris des Peuples, arrête Arlequin, & ordonne qu'on lui coupe la tête pour avoir profané le Temple. Au moment de l'exécution, le Docteur arrive avec sa baguette, de laquelle il touche le bras levé pour abattre la tête d'Arlequin, tout l'appareil disparaît & l'Au-

tel ſe change en une table couverte des mets les plus exquis.

Le fils & le neveu de Pantalon ſurviennent avec deux nieces du Docteur, qui ont vraiſemblablement été amenées par magie. Pantalon arrive auſſi; reconnaiſſance de part & d'autre, le Docteur avoue à Pantalon qu'il a enlevé ſon fils & ſon neveu; mais ceux-ci conviennent à leur tour, qu'ils n'en ont reçu que de bons traitemens. Ils ſupplient Pantalon de conſentir à leur union avec les nieces du Docteur, qui promet de renoncer à la magie, & la Piece finit par le double mariage des Amans, & la réconciliation de Pantalon avec le Docteur.

Le fonds de cette Piece eſt le même que celui de l'Arcadie enchantée, jouée le 13 Février 1717 avec beaucoup de ſuccès; elle n'en eut pas moins ſous cette nouvelle forme, & le ſieur Carlin y fit depuis grand plaiſir.



SECOND DEBUT DE THERODAK.

Le faible début de Catholini fut ſuivi d'un autre qui ne fut pas plus heureux. Ce fut celui de Thérodak, qui parut dans l'Embarras des richeſſes & les Billets doux. Cet Acteur avait déja paru au mois de Septembre 1737, & ne fut pas plus goûté cette fois ; il eſt incroyable, ce qu'il parut d'Arlequins en l'eſpace de trois ou quatre années ; il ſemblait qu'ils ſortaient des cendres de Thomaſſin ; mais ſemblables à ces ombres qui ſe forment des exhalaiſons des tombeaux, & que le moindre ſouffle diſſipe, le ſifflet du Parterre les faiſait bientôt diſparaître. Quelques-uns reparurent à pluſieurs repriſes, mais celui qui nous reſte aujourd'hui, fut ſeul jugé digne de remplacer celui que l'on regrettait alors, & l'on ſait aſſez s'il a continué de mériter la bonne opinion que le Public avait conçue de ſes talens.



LA JALOUSIE IMPRÉVUE.

Comédie en un acte en prose, 16 Juillet 1740.

MONSIEUR & Madame Lisimon, suivis de Rosette, ouvrent la scène, & disent qu'ils ne veulent plus que Lelio, à qui ils destinaient Julie, vienne chez eux désormais. Des rapports peu avantageux qu'on leur a faits sur le compte de ce jeune homme, ont causé ce changement de leur part, & la Soubrette qui est dans ses intérêts, veut entreprendre sa défense.

ROSETTE.

Par ma foi voilà d'étranges choses! quels sont donc ses beaux rapports que l'on vous a faits? Lelio mene une vie libre & agréable; faut-il donc à son âge qu'il se conduise comme un Caton? Il court après quatre ou cinq femmes à la fois; eh bien, il ne les attrappe pas toutes apparemment.

M. Lisimon la traite d'impertinente, ne démord point de ce qu'il a résolu, & Madame Lisimon lui dit: Allez,

Monsieur, je prendrai de si bonnes mesures, qu'il ne sera plus question ici de Lelio. Je ne veux pas même que de sa part on reçoive le moindre message ; & si j'apprends. . . . . . C'est à vous, plus qu'à personne, à qui je veux parler, Mademoiselle Rosette.

Monsieur & Madame Lisimon se retirent, & la Suivante restée seule, se promet bien de ne leur point obéir. Julie arrive, & Rosette lui apprend que son mariage est rompu ; mais elle la console en même tems de son mieux, en lui promettant tous les secours qui dépendront d'elle.

Julie étant partie, Lafleur, Valet de Lelio arrive, sortant d'un cabaret où il a mis son peu de raison en déroute. Il cherche long tems dans ses poches une lettre de son Maître, à Julie ; il croit l'avoir oubliée ; Rosette a beau le presser de s'en aller, de peur qu'on ne le voye ; il s'obstine à chercher sa lettre, il la trouve enfin, mais par malheur, Madame Lisimon voyant que Rosette lui obéit si mal, lui demande ce que c'est que cette lettre. Rosette ne sachant comment se tirer d'affaire, lui répond au hasard :

c'eſt à vous même que Lafleur m'a dit de la remettre. M. Liſimon arrive inopinément, en diſant que les rapports qu'on lui a faits du dérangement de ſon prétendu gendre, viennent de lui être confirmés, & Madame Liſimon lui apprend que s'il veut mettre quelqu'ordre dans ſa maiſon, il doit commencer par renvoyer une coquine de Servante, qui reçoit un billet de Lelio pour ſa fille, & a l'effronterie de lui dire qu'on le lui a donné pour elle-même.

Liſimon étonné de l'effronterie de Liſette, prend la lettre & la lit tout haut. Elle eſt conçue en ces termes :

« Seriez-vous complice du coup mor-
» tel que l'on me porte aujourd'hui? Et
» croiriez-vous ce que l'on débite ſur
» mon compte? Non, à votre âge, &
» de l'heureux naturel dont vous êtes,
» on a un ſentiment pur, qui ne fait
» point juger fauſſement : ſongez quelle
» doit être ma douleur, quel moyen em-
» ployerai-je à préſent pour vous voir?
» Celui de qui vous dépendez, a eu long-
» tems de moi une opinion qui m'était
» bien favorable; faut-il que de malheu-
» reux diſcours m'ayent noirci dans ſon
» eſprit? Moi, aimer toutes les femmes!

» toutes me sont indifférentes; une seule
» m'est chere ; mais si chere, que je
» mourrai plutôt que de l'oublier, &
» que je mériterai sa tendresse en dépit
» des jaloux ».

Cette lettre qui fait le nœud de la Piece, produit un effet que Madame Lisimon n'a eu garde de prévoir, & c'est apparemment ce qui a autorisé l'Auteur, à intituler sa piéce la Jalousie imprévue. M. Lisimon sent à chaque mot ce qu'il n'a jamais senti; mais, dit il, à Madame Lisimon:

Lisette vous a dit que c'est à vous que cette lettre s'adresse.... De quel coup suis je frappé?... Plus je relis.... Comment diable! . . . Il faut s'attendre à tout de la part d'un libertin. Il repete tous les mots équivoques de cette lettre; jaloux ! une seule m'est chere! d'une femme! une seule femme ! jaloux en dépit des jaloux! je n'y vois plus de doute; le sens est clair par-tout, & c'est à vous Madame. . . . Madame Lisimon a beau lui dire qu'il extravague; sa jalousie va toujours son train. Il croit toujours voir de nouvelles clartés dans les termes les moins susceptibles ; des applications qu'il imagine. Il se retire jaloux à la rage. A peine est il sorti, que

que Lelio entre pour ſe juſtifier auprès de Madame Liſimon. Elle tremble que ſon mari ne prenne de nouveaux ſoupçons en la voyant auprès de lui; elle le conjure de ſe retirer; il ſe jette à ſes pieds pour la prier de l'entendre; elle s'enfuit en s'écriant: *à mes genoux, miſéricorde.* Ces cris, & cette fuite jettent Lélio dans la plus grande ſurpriſe; & Roſette qui arrive, lui demande d'où peuvent venir tous les bruits qu'on répand ſur ſon compte; Lelio lui apprend que c'eſt une de ſes anciennes Maîtreſſes, qui, piquée de ſe voir préférer une Rivale, ne ceſſe de le noircir pour le faire congédier par toutes celles à qui il pourrait adreſſer ſes vœux.

Roſette lui apprend à ſon tour l'effet que ſa lettre a produit, & la jalouſie imprévue de Liſimon. Elle lui apprend encore qu'elle vient d'être congédiée par Madame Liſimon, mais qu'elle ne déſeſpere pas de ſe faire rappeller par le mari, dont elle veut flatter la jalouſie. Comme elle cherche des moyens de ſervir Lelio, & qu'elle commence à lui en offrir quelques-uns, M. Liſimon arrive, tourmenté par ſon démon de jalouſie, ce qui empêche Roſette de s'expliquer avec l'Amant de

Julie ; elle le fait cacher pour entendre le jaloux.

M. Lisimon interroge Rosette sur le billet qui a troublé sa raison ; il lui demande s'il est vrai qu'il s'adressait à sa femme. Mais il n'en peut rien savoir, si ce n'est qu'elle n'a rien à dire, puisqu'on la renvoye.

Cette réponse, qui est tout au plus équivoque, paraît très-concluante à M. Lisimon ; sa femme arrive, il lui fait subir un interrogatoire des plus comiques. Plus Madame Lisimon se justifie, plus son mari la croit coupable.

M. LISIMON, *à part.*

Voyons, tâchons de l'aider à m'éclaircir la chose (*à sa femme*). Oh ça, ma femme, quand il venait, par exemple, il vous faisait des politesses, & vous les receviez ?

Mde. LISIMON.

Je les recevais, parce que je n'imaginais pas que je dusse faire autrement, avec un homme destiné à ma fille. Depuis votre injuste soupçon, j'en ai agi différemment.

Elle lui avoue qu'il est revenu, & qu'elle lui a parlé. Cet aveu sincere

acheve de le confirmer dans ses soupçons jaloux.

Toutes réflexions faites, il croit qu'il y a des mesures à prendre, pour ne pas ébruiter une rupture, qui publierait son déshonneur. Il ordonne à sa femme de revoir Lelio, mais pour l'accabler de mépris.

La jalousie du pere passe jusqu'au cœur de la fille, qui vient demander à sa mere s'il est vrai que Lelio soit assez perfide pour oser l'aimer, après lui avoir juré à elle une fidélité éternelle.

M. LISIMON.

Ma fille, quand on a eu le malheur d'écouter des impertinences, il ne faut pas du moins être assez sotte pour venir les rapporter.

Julie n'est point satisfaite de cette réponse, & l'imbroglio est poussé si loin par les conseils de Rosette, que Lelio vient faire une espece de déclaration d'amour à la mere en présence de la fille, & ce n'est pas sans dessein que la Suivante rusée, l'a forcé à cette démarche.

Rosette a appris de M. Lisimon, que sa fureur jalouse l'a porté jusqu'à

faire appeller en duel son Rival ; mais comme elle entrevoit qu'il commence à s'en repentir, elle lui offre un moyen moins dangereux.

ROSETTE.

Je pense à une chose bien simple, qui d'abord ne se présentait pas à mon esprit. En vérité la tête tourne en de pareilles occasions, & à peine avons-nous le tems de nous reconnaître. Si quelqu'un qui vous inquietterait, devenait votre gendre, apparemment vous cesseriez d'en être jaloux. Lelio ayant paru rendre des devoirs à votre fille, malgré quelques soupçons que vous avez sur sa conduite, que ne le forcez-vous de l'épouser ? M. Lisimon est d'abord bien éloigné de suivre ce conseil de Rosette, ne fut-ce que par rapport à sa fille, qui aurait beaucoup à souffrir d'un mari à qui on la donnerait, malgré l'amour qu'il aurait pour un autre. Mais, poursuit-il, quand je voudrais l'y forcer, l'accepterait-il ? Vraiment, tu ne sais pas comme pense cette espece de gens-là ; ils ne veulent rien d'honnête, ni de légitime.

Quoique ce conseil de Rosette ait d'abord été mal reçu, il n'a pas laissé

que de faire impreſſion dans l'eſprit de Liſimon, qui à la fin, aime mieux prendre ce parti, que de ſe faire tuer par un Rival plus adroit & plus vigoureux que lui. Lelio inſtruit Madame Liſimon, qui propoſe le mariage conſeillé par Roſette : après quelques feintes démonſtrations de ne vouloir point s'engager dans les nœuds du mariage, Lelio veut bien y conſentir pour le bien de la paix, & la tendre Julie lit dans ſes yeux qu'il en fait ſon plus grand bonheur dans le fond de l'âme.

Cette Piece qui eſt de Fagan, fut très-bien reçue ; on la trouva agréablement écrite, & vivement intriguée.

DEBUT DE ROCHARD.

Le 22 Oct. 1740, le ſieur Rochard débuta à Fontainebleau par le perſonnage de Marton, dans la Comédie de la quatre Étoiles. Il débuta enſuite à Paris, le 19 Novembre, dans le Superſtitieux, par le rôle qui donne le titre à cette Piece, & fut reçu au mois de Décembre de la même année. Ses ſuccès dans le chant & dans la déclamation, ſont trop préſents au Public,

pour avoir beſoin de lui rappeller cet Acteur, qu'il regrette encore dans les rôles chantans, qui demandent plus de naturel que le ton ordinaire de l'Opéra-Comique.



L'EPREUVE.

Comédie en un acte en prose,
19 Novembre 1740. (1)

Lucidor étant tombé malade dans une de ses terres, y est devenu amoureux de Marianne, fille de Madame Desmartins sa Fermiere. Cet amour est le fruit de sa reconnaissance. L'aimable Marianne lui a paru si sensible à sa maladie, & si empressée à sa guérison, qu'il a cru devoir se flatter de ne lui pas être indifférent, ce qui le détermine à la demander en mariage à sa mere, malgré l'inégalité de leur condition.

Prêt à faire une démarche dont il doit attendre tout le bonheur de sa vie, il veut par délicatesse, s'assurer du cœur avant d'obtenir la personne : ce sentiment qui le porte à faire l'épreuve qui donne le titre à la Piece, fait craindre à Lucidor que Marianne n'aime en lui que ses richesses, & pour

(1) La scène se passe à la Campagne, dans une ferme appartenante à Lucidor.

pénétrer ce qui se passe dans le cœur de cette jeune personne, il ordonne à Frontin son Valet-de-chambre de se prêter à un stratagême qu'il a imaginé, & de passer non pour son Domestique, mais pour un homme riche, à qui il veut faire épouser Marianne. Frontin feint d'arriver de Paris. Il est habillé convenablement au rôle que son Maître exige de lui, & il l'assure qu'il pourrait posséder la fille de sa Fermiere, sans se donner tant de soins.

Lucidor lui ferme la bouche sur tout ce qui peut déshonorer l'objet de son amour, & il le renvoye.

Dans la premiere conversation que Lucidor a avec Marianne, il lui apprend qu'il desire la marier avec un homme qui puisse la rendre heureuse. Il lui en fait le portrait d'une maniere à lui faire penser que c'est de lui-même qu'il parle. Il lui présente une boëte remplie de bijoux, pour présent de nôce, qu'il lui donne en qualité d'ami. Marianne la reçoit avec plaisir, & se confirme de plus en plus dans la pensée, que l'épouseur & l'ami qui donnent le présent, ne sont qu'une même personne; mais sa joie est bientôt détruite dans une seconde conversation, où le

même Lucidor qui lui eſt ſi cher, la détrompe de ſon erreur, en lui apprenant en termes trop intelligibles pour elle, que c'eſt à un de ſes amis qu'il la deſtine, & que dans cette boëte qu'il lui a déja donnée, elle trouvera le portrait d'une aimable perſonne qu'il veut épouſer. A ce mot, Marianne paraît ſi ſaiſie, qu'elle n'a pas la force de proférer une ſeule parole, mais la boëte qu'elle rend ſur le champ à Lucidor, eſt une réponſe aſſez énergique. Il ne peut plus retenir ſes tranſports; il ſe jette à ſes pieds, & lui déclare tendrement qu'il n'adore que la charmante Marianne. Madame Deſmartins, qui arrive pendant qu'il eſt aux pieds de ſa fille, ne ſait que penſer de ce qu'elle voit. Lucidor lui déclare ſon amour pour Marianne, & la prie de conſentir à le rendre heureux, en l'acceptant pour gendre.

Nous ne donnons qu'un ſimple argument de cette Piece, quoiqu'elle ſoit très-agréable, & qu'elle ait fait le plus grand plaiſir au Public; mais nous avons déja éprouvé pluſieurs fois la difficulté qu'il y a d'extraire les Pieces de M. de Marivaux. Pour peu qu'on ſe livre à rapporter un ſeul mot du dialogue, on ſe

trouve nécessairement obligé de transcrire toute la Scène : & conduit d'épigramme en épigramme, pleines de sel & de vivacité, au lieu d'un extrait, on a souvent fait une nouvelle édition de la Piece. Cette raison nous a empêché de parler de l'Episode de Blaise, jeune Fermier, qui prétend aussi à la main de Marianne. Toutes ces scènes sont fort comiques ; mais comme elles sont peu importantes au sujet, nous n'en rapporterons aucune, & nous finirons par le Vaudeville qui terminait la Piece.

VAUDEVILLE.

Maris jaloux, tendres Amans,
Dormez sur la foi des fermens,
Qu'aucun soupçon ne vous émeuve ;
Croyez l'objet de vos amours,
Car on ne gagne pas toujours
A la mettre à l'épreuve.

⁂

Avoir le cœur de son mari,
Qu'il tienne lieu d'un favori,
Quel bonheur d'en fournir la preuve !
Blaise me donne du souci ;
Mais en revanche, Dieu merci !
Je le mets à l'épreuve.

⁂

Vous, qui courez après l'Hymen,
Pour éloigner tout examen,
Prenez toujours fille pour veuve;
Si l'Amour trompe en ce moment,
C'est du moins agréablement :
Quelle charmante épreuve !

✕

Que Mathuraine ait de l'humeur,
Et qu'al me refuse son cœur,
Qu'il vente, qu'il tonne, ou qu'il pleuve
Que le froid gêle notre vin,
Je n'en prenons point de chagrin,
Je somme à toute épreuve.

✕

Vous qui tenez dans vos filets
Chaque jour de nouveaux objets,
Soit fille, soit femme, soit veuve;
Vous croyez prendre & l'on vous prend.
Gardez-vous d'un cœur qui se rend
A la premiere épreuve.

✕

Ah ! que l'Hymen paraît charmant
Quand l'Epoux est toujours Amant !
Mais jusqu'ici la chose est neuve :
Que l'on verrait peu de maris,
Si le sort nous avait permis
De les prendre à l'épreuve !

✕

Cette Piece eut beaucoup de ſuccès, & le méritait ; elle eſt la derniere qui ait été donnée au Théâtre Italien par M. de Marivaux, dont nous placerons ici l'hiſtoire.

Pierre Carlet de Chamblain de Marivaux nâquit à Paris en 1688, d'un pere qui avait été Directeur de la Monnoie à Riom, en Auvergne, & qui était d'une famille ancienne dans le Parlement de Normandie. Ses ouvrages le firent connaître de bonne-heure. Ils reſpirent preſque tous l'enjouement & la fineſſe, & ſuppoſent aſſez généralement une imagination vive & un caractere d'eſprit ſingulier. Parmi les romans de ſa compoſition, la Vie de Marianne, & le Payſan parvenu, occupent le premier rang : mais par une inconſtance qui lui était particuliere, il quitta l'un pour commencer l'autre, & n'acheva aucun des deux. Nous avons de lui ſept volumes de Pieces de Théâtre, qui ne ſont pas toutes du même mérite ; celles dont la lecture paraît le plus juſtifier le ſuccès, ſont la *Surpriſe de l'Amour*, *le Legs* & le *Préjugé vaincu*, au Théâtre Français ; ainſi qu'au Théâtre Italien, l'autre *Sur-*

prise de l'Amour, la Double Inconstance, & l'Epreuve.

M. de Marivaux, à ce qu'on peut juger, n'avait fait que de faibles études. On ne peut nier d'ailleurs qu'il ne fût né avec beaucoup d'esprit ; ce qui, à la vérité, ne suppose pas toujours un goût infaillible. L'ignorance où il était des bonnes sources, & le malheur qu'il eut de fréquenter très-jeune les Partisans d'une opinion très-opposée à la saine Littérature, lui firent nécessairement commettre beaucoup de fautes. Nous mettons au rang de ses principales erreurs l'imprudence qu'il eut de se joindre au parti de M. de la Mothe, dans la querelle des Anciens & des Modernes. Son aveuglement pour la nouvelle secte l'entraîna même à composer un Homere travesti ; ouvrage répréhensible à tous égards, & qui ne paraît avoir échappé à la juste censure des gens de goût, que par l'espece d'oubli où il est tombé dès sa naissance. En effet, je doute qu'on puisse citer un exemple d'une entreprise plus bisarre, que celle de travestir les Œuvres d'Homere, dans l'espérance de les faire tomber. Scaron, du moins, ne s'égaya sur Virgile, que dans le seul but de s'a-

muſer, & de faire diverſion aux douleurs de la goutte. On doit même remarquer que ce Poëte burleſque entendait parfaitement ſon Auteur; & il réſulte de la lecture de ſa traduction bouffonne, qu'il connoiſſait infiniment mieux les beautés de Virgile, que la plûpart de ceux qui l'ont traduit ſérieuſement. Quelque mince que puiſſe paraître ce mérite, il eſt certain que, de ce côté là, notre Académicien n'eut jamais rien de commun avec l'Auteur enjoué du Roman comique. Les partiſans de M. de Marivaux conviendront auſſi qu'il ſerait fort à deſirer pour ſa gloire, qu'on ne l'eût jamais ſoupçonné d'une autre parodie également blâmable, intitulée *le Telemaque traveſti*; production honteuſe que tout le monde lui attribua, malgré les efforts qu'il fit dans la ſuite pour la déſavouer.

Le haſard préſide ſouvent au choix de nos premieres connaiſſances. Cette ſeconde éducation que nous recevons à l'entrée de notre carriere, dans les maiſons où nous ſommes admis, influe preſque toujours ſur notre façon de penſer à venir. Un œil pénétrant appercevrait infailliblement, dans les écrits d'un Auteur, l'eſprit des ſocié-

tés par lesquelles il a débuté dans le monde ; celle de M. de la Mothe était sans doute très-dangereuse pour M. de Marivaux. On y pensait communément que l'esprit suppléait à tout. C'est avec de l'esprit que M. de la Mothe avait cru pouvoir remplacer les graces de Quinault, la naïveté de la Fontaine, & le sublime d'Homere. Ses Partisans avaient introduit la coutume de jetter du ridicule sur l'érudition, ce qui les consolait du malheur d'en manquer. L'illusion dans laquelle cette secte de beaux-esprits entraîna M. de Marivaux, paraîtra peut-être excusable, si l'on considere quelle était alors la réputation brillante de M. de la Mothe, apprécié aujourd'hui à sa juste valeur, & séparé par une barriere éternelle, des Ecrivains de génie.

De cet abus d'esprit, dénué des lumieres du goût, naquirent chez M. de Marivaux, ces images incohérédentes, cet amour des pointes, ces graces minaudieres, ce style alambiqué, qu'on a caractérisés dans ces deux vers :

Une Métaphysique où le jargon domine,
Souvent imperceptible, à force d'être fine.

Aussi la plûpart des Pieces de cet Au-

teur ne réussirent d'abord que difficilement. Le gros du Public n'entendait point un langage qui venait de se reproduire dans quelques sociétés, & qui eût exigé, pour ainsi dire, un nouveau dictionnaire. Les connaisseurs délicats savaient à la vérité que ces façons de s'exprimer, qui semblaient alors nouvelles, n'étaient qu'un reste de jargon proscrit dans les *Précieuses* de Moliere. En effet, les deux filles de Gorgibus, n'auraient peut-être pas défini le sentiment d'une maniere plus étrange que M. de Marivaux ne l'a fait dans ce passage tiré de Marianne : *Qu'est-ce que le sentiment? C'est l'utile enjolivé de l'honnête; malheureusement, dans ce siécle, on n'enjolive plus.*

On ne se permettrait pas de citer une phrase si ridicule, si elle se trouvait isolée dans les Œuvres de M. de Marivaux, mais tous ceux à qui ses écrits sont familiers, savent bien que c'était là sa maniere d'écrire, & même de s'énoncer; c'est à cette affectation de style qu'il faut attribuer le jugement qu'en a porté M. de Voltaire, lorsqu'il fait annoncer, par une même trompette :

Vers de Danchet, Profe de Marivaux.

C'eft ce jargon bifarre que M. de Crébillon fils avait fi ingénieufement parodié, en faifant parler la taupe de Tanfaï. On prétend que M. de Marivaux lui-même en fut la dupe, & qu'il applaudit de très-bonne foi au verbiage de la Taupe, dont M. de Crébillon lui avait déguifé l'ironie.

Quoi qu'il en foit, le goût pour l'affectation fubfifta toujours dans M. de Marivaux. Il avait un faible pour les précieufes ; il pardonnait difficilement à Moliere, de les avoir ridiculifées. C'eft du moins ce que l'on peut conclure de fon antipathie pour les ouvrages de ce grand homme ; antipathie qu'il avouait avec une forte d'ingénuité.

Avec cette façon de penfer, il eût été difficile à l'Auteur le plus fpirituel de percer la foule même des Ecrivains médiocres. Heureufement pour M. de Marivaux, il rencontra les talens les plus propres à faire réuffir le genre qu'il avait intérêt d'établir. La célebre Silvia le déroba à la fcène Françaife, & l'attacha, pendant plufieurs années,

au Théâtre Italien. Perſonne n'entendait mieux que cette Actrice, l'art des graces bourgeoiſes, & ne rendait mieux qu'elle *le tatillonnage, les miévreries, le marivaudage*; tous mots qui ne ſignifiaient rien avant M. de Marivaux, & auxquels ſon ſtyle ſeul a donné naiſſance.

Une obſervation qui n'échappera pas aux gens de goût, & qui confirme l'idée qu'on vient de donner de cet Auteur, c'eſt qu'il chercha en quelque ſorte toute ſa vie, le genre auquel il devait s'appliquer. Preuve ſenſible qu'il n'avait pas reçu de la nature, cette impulſion vive qui fixe l'homme de génie à un genre déterminé. Après s'être eſſayé dans pluſieurs Romans, ſans les finir, il entreprit un ouvrage philoſophique, ſous le titre *de Spectateur*; ouvrage très-inférieur au *Spectateur Anglais*, dont il avait cru ſe rendre l'émule. Il voulut courir de même la carriere tragique. On a de lui *la mort d'Annibal*, Piece faible, mais à laquelle, du moins, on ne peut reprocher un ſuccès diſproportionné à ſon mérite; enfin il ſe dévoua plus conſtamment à la ſcène comique, dont il oſa parcourir tous les genres,

caracteres, intrigues, romans, sujets allégoriques, &c. Il tenta même le genre, alors nouveau, de M. de Sainte-Foix, mais la Muse de ce dernier Auteur était une Grace, & celle de son copiste une Précieuse.

On remarque d'ailleurs, dans les Pieces de M. de Marivaux, une monotonie qui suffirait seule pour justifier ce que nous avons dit ailleurs du cercle étroit de ses idées. Presque toutes ses Pieces sont des surprises de l'amour. Il semble avoir épuisé cette situation favorite à laquelle il revient sans cesse, & qui est l'ame de la plûpart des Comédies qu'il a données aux deux Théâtres.

Les Comédiens Français ont de lui une Piece manuscrite, sous le titre de l'*Amante Frivole*, que leur considération pour l'Auteur ne leur a pas permis de jouer. On ne put cependant refuser à cet Écrivain fécond, une place distinguée même parmi les Auteurs de mérite. Le 14 Février 1743, il fut élu, d'une voix unanime, par l'Académie Française, long-tems avant l'Auteur de la Henriade. Il est mort à Paris au mois de Mars 1763, dans la soixante-quinzieme année de son âge.

Ses ouvrages sont en grand nombre & les principaux sont: l'Homere travesti, ou l'Illiade en vers burlesques.

Les Effets de la Sympathie.

Le Spectateur Français.

Le Philosophe indigent, ouvrage périodique.

La Vie de Marianne.

Le Paysan parvenu.

Pharsamon, ou les nouvelles Folies Romanesques.

C'est le même qui a reparu sous le titre du Nouveau Don-Guichotte.

Au Théâtre Français.

Annibal, Tragédie.

Le Dénoument imprévu, Comédie en un acte en prose.

LIsle de la Raison, Comédie en trois actes en prose.

La Surprise de l'Amour, Comédie en trois actes en prose.

La Réunion des Amours, Comédie en un acte en prose.

Les Sermens indiscrets, Comédie en cinq actes en prose.

Le Petit-Maître corrigé, Comédie en trois actes en prose.

Le Legs, Comédie en trois actes en prose.

Le Préjugé vaincu, Comédie en un acte en prose.

La Dispute, Comédie en un acte en prose.

Au Théâtre Italien.

L'Amour & la Vérité, Comédie en trois actes en prose.

Arlequin poli par l'Amour, en un acte en prose.

La Surprise de l'Amour, Comédie en trois actes en prose.

La double Inconstance, Comédie en trois actes en prose.

La Fausse Suivante, Comédie en trois actes en prose.

L'isle des Esclaves, Comédie en un acte en prose.

Le Triomphe de Plutus, Comédie en un acte en prose.

La Nouvelle Colonie, en un acte en prose.

Les Jeux de l'Amour & du Hasard, Comédie en trois actes & en prose.

Le Triomphe de l'Amour, Comédie en trois actes & en prose.

L'École des Meres, Comédie en un acte en prose.

L'Heureux Stratagême, Comédie en trois actes en prose.

La Méprise, Comédie en un acte en prose.

La Mere Confidente, Comédie en trois actes en prose.

Les Fausses Confidences, Comedie en un acte en prose.

La Joie imprévue, Comédie en un acte en prose.

Les Sinceres, Comédie en un acte en prose.

L'Épreuve, Comédie en un acte en prose.

Fin du quatrieme Volume.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans ce quatrieme Volume.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

Fin de la Table.





